

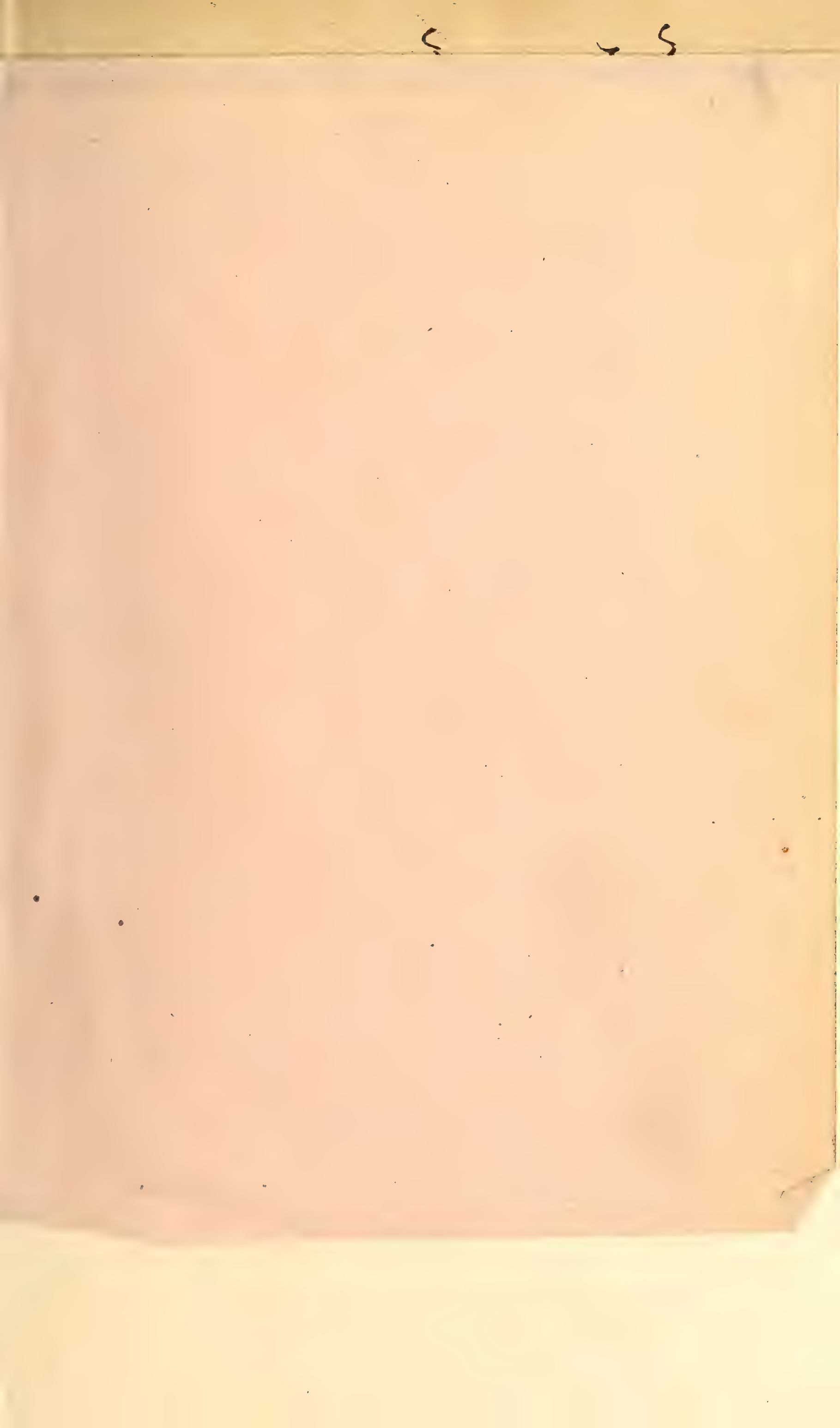

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800
Class DS118
Book .L3
Deinard Collection
PRESENTED BY
Jacob H. Schiff.



PRÉCIS DE L'HISTOIRE

DES HÉBREUX.





ראיתי והנה בני אליהו ז"ל הולך בדרך תמים
ונתתי לבי אחרי החבורים אלה להראות לעיניהם ולבניו
ויכלו בהבל ימיהם ולאמתם בקבלה, ולא כן בני כי יראים
ה' תמיד לנגד עיניו ותורת ה' חפצו ובה יהגו יומם
יום, על כן אמרתי אגדלהו נגד העם והנני אתה
לנגדו לעלות ותרומה ולו הכבוד גדולה כלם: החבר
ר' אליהו וכל העם יאמרו ויכבדו את יראי ה' ואת
תורתו.

אגשטן, עלה זה אמר לני, תחלה נאם
יהודה מאיר בכמוהר"ר שמעון ווילנאיס נ"ע,
אורח לאמריקה.

Metz, le 11 Août, 1845.

Monsieur le Directeur
de l'école normale de
Metz.

Monsieur le Directeur!

J'ai l'honneur de vous
adresser mon fils Elie
Lambert qui veut se
faire examiner pour
être admis à l'école nor=
male. Je réponds de sa
conduite et je déclare
qu'il possède les connais=
sances religieuses néces=
saires pour enseigner la

religion à la jeunesse is-raëlite.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Di-recteur, avec une estime et une considération toutes particulières,

L. M. Lambert
G. Nathan.

PRÉCIS DE L'HISTOIRE
DES HÉBREUX,

DEPUIS

LE PATRIARCHE ABRAHAM,

JUSQU'EN 1840;

Par L.-M. Lambert,

GRAND-RABBIN DE LA CIRCONSCRIPTION DE METZ.



SE VEND A METZ,

Chez L'AUTEUR, rue de l'Arsenal, 56.

Chez M. OLRY LÉVY, libraire, rue des Clercs; et à la librairie GERSON-LEVY et ALCAN, rue des Jardins, 1.

1840.

DS 112
.L3

METZ. — IMP. DE J. MAYER SAMUEL.

Reinard-Schiff

PRÉCIS

DE L'HISTOIRE DES HÉBREUX,

DIVISÉE EN SEPT ÉPOQUES.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Depuis la naissance d'Abraham, jusqu'à la sortie d'Égypte (500 ans).

Si l'histoire en général a pour but de nous instruire et de nous corriger celle des anciens Hébreux en particulier doit nous procurer ces avantages à un suprême degré, car elle est la plus instructive, 1° par les nombreuses et étonnantes vicissitudes qu'elle nous présente; 2° parce qu'au lieu de s'attacher comme les autres histoires à produire de grands conquérants, de fameuses batailles, au lieu d'inventer des discours

verbeux, des harangues boursoufflées ; au lieu de faire triompher le vice et le crime et de faire succomber la vertu et la simplicité, l'histoire des anciens Hébreux s'attache, au contraire, à faire ressortir les caractères nobles et sublimes et à préconiser la concorde et la vertu. Jamais elle ne laisse le crime impuni, jamais elle ne laisse la vertu sans récompense.

En dernier lieu, l'histoire des Hébreux laisse toutes les autres histoires loin derrière elle par sa grande antiquité ; elle date de près de 4000 ans, avantage dont aucune autre histoire n'approche.

Le patriarche Abraham (né, an du monde 1948, mort, 2123,) et sa femme Sara, personnages connus de toute la terre, sont physiquement et moralement parlant, la souche du peuple juif, car cet homme si éminemment distingué par ses hautes vertus et sa fermeté inébranlable, fut le premier qui, dans ces temps de ténèbres et d'idolâtrie, non seulement reconnut l'unité de Dieu et sa constante attention à tout ce qui se passe dans tous les mondes ; mais encore il fit de nombreux voyages pour prêcher et répandre partout ces vérités transcendantes, et fit de cette sainte mission et des pratiques de toutes les vertus, ses occupations exclusives ; aussi fut-il généralement respecté et révéré : l'Écriture sainte et l'histoire profane le proclament également. Et quelle vie menait l'homme qui était l'objet de tant de respect et de vénération ? C'était un simple pasteur nomade, me-

nant une vie frugale et active, uniquement occupé à faire le bien et méprisant tout le reste. La frugalité, la simplicité et l'activité, cher lecteur, sont inséparables de la véritable grandeur d'âme, de cette vertu sublime qui ne compte son existence que par le nombre des victoires qu'elle a remportées sur les passions et les penchants humains, et qui regarde avec dédain les plaisirs illusoires et corrupteurs de ce bas monde.

Qu'on ne se méprenne pas cependant sur le sens de mes paroles ! je suis loin de recommander une vie ascétique et misanthrope ; je ne veux pas, en dépit de la nature, faire subir à la jeunesse les ennuis de la vieillesse. Non, la jeunesse doit user des plaisirs innocents, conformes à ses inclinations, mais des plaisirs innocents seulement ; elle ne doit pas chercher des subterfuges pour innocenter des plaisirs illicites ; elle doit même s'abstenir des premiers, lorsqu'ils peuvent conduire à ceux-ci, et finalement elle ne doit apprécier les plaisirs licites qu'à leur juste valeur, c'est-à-dire, comme des moyens de distraction et de restauration, afin de ne pas arrêter le développement physique, développement si nécessaire à notre santé dont l'influence est si puissante sur notre moral. Mais que le jeune homme n'oublie pas que le perfectionnement physique n'est que le véhicule du perfectionnement moral, que notre terre n'est, pour ainsi dire, qu'un petit pont qui mène d'une éternité à l'autre ;

que la jeunesse ne donne donc pas à un objet aussi frivole et aussi furtif que le sont nos plaisirs mondains, une importance ridicule, indice d'une âme basse et d'un cerveau creux; car il est aisé de sentir que nous n'avons été envoyés dans ce monde que pour nous y perfectionner et non pour jouir, témoins les douleurs, les soucis, les inquiétudes et les infortunes innombrables auxquels personne n'échappe ici bas, tandis que la brute est infiniment mieux partagée à cet égard que l'homme le plus heureux.

Notre patriarche Abraham sentit de bonne heure ces vérités sublimes par la grandeur de son âme et le noble élan de son cœur, car il n'avait aucun modèle à suivre à une époque où l'idolâtrie était universelle ; époque si rapprochée du grand déluge. Dieu lui ordonna bientôt de quitter sa famille paternelle et sa patrie et de se rendre dans le pays que nous désignons aujourd'hui sous le nom de Palestine. Abraham se rendit de suite à sa destination et parcourut la Palestine, enseignant l'unité de Dieu et prêchant la morale dont il donnait constamment l'exemple le plus édifiant.

A l'âge de 99 ans, la circoncision lui fut ordonnée pour lui et pour sa postérité mâle. Abraham se soumit à cette opération avec sa résignation habituelle, ainsi que son fils Ismaël, le père d'une partie des arabes, car, pour l'autre partie de ce peuple, quoi

que tous les arabes se disent Ismaélites, elle paraît néanmoins descendre des autres enfans d'Abraham qu'il eut de sa femme Kethoura. Une année après sa circoncision, il eut un fils de sa femme principale, nommée Sara, âgée de 90 ans. Je dis sa femme principale, car dès ces époques, c'était un usage généralement établi en Orient, d'épouser plusieurs femmes, dont l'une était prise dans une famille du rang de l'époux : c'était la maîtresse de la maison ; elle avait, chez les Hébreux, des droits égaux et même supérieurs à ceux de son mari. Les autres femmes, appelées aussi concubines, étaient prises ordinairement dans un rang inférieur. Elles étaient légalement mariées comme la maîtresse, mais elles n'avaient point de contrat de mariage et étaient subordonnées à la femme principale. Le nouveau né, fils unique de Sara, fut nommé Isaac (2048).

Déjà Isaac était agé de 37 ans, lorsque Dieu ordonna à Abraham *d'offrir* ce fils en holocauste à l'endroit où plus tard a été construit le temple de Jérusalem. Abraham se mit aussitôt en route avec son fils, se pourvoyant de feu, d'un couteau et faisant porter le bois par son fils. Celui-ci s'étant enquis de la victime, Abraham répondit que Dieu la choisirait. Arrivé à l'endroit indiqué, le père construisit un autel, lia son fils, le plaça sur l'autel, saisit le couteau et allait égorger ce fils chéri, lorsqu'une voix céleste lui interdit cette action et lui

annonça que Dieu était content de son offrande, que ce haut acte de dévouement de la part du père et du fils serait à jamais ineffaçable, et que la postérité d'Isaac serait un canal de bénédictions pour tous les peuples de la terre, ce qui signifie que la race d'Isaac répandrait sur toute la terre la connaissance du vrai Dieu, l'amour de la vertu et les principes de la morale. C'est ce qui est arrivé et qui arrive encore tous les jours ; car le peuple hébreu, quoiqu'un objet de haine, de mépris et de persécution pour tous les autres peuples, leur a servi néanmoins de modèle et de fanal ; sa religion a donné naissance à celle des chrétiens et des mahométans et leur sert de base. Le grand principe, entre autres, qui dit « aime ton prochain comme toi-même » est copié de la religion hébraïque ; ôtez les hébreux de l'histoire, et le monde entier se trouve plongé dans la plus affreuse barbarie, ou plutôt il n'existerait plus depuis long-temps. Leur fermeté dans la religion, leur fidélité, leur résignation, leur humanité, leur commisération, leur charité, leur retenue et jusqu'à leurs malheurs ont servi d'exemple au reste des hommes qui, d'ailleurs, ont puisé toutes leurs doctrines et tous leurs principes de morale dans les livres de ce peuple aujourd'hui disséminé sur toute la terre, pour servir d'instructeur à toutes les nations. La nouvelle civilisation se compose en entier d'une partie des dispositions prescrites

par l'Ecriture sainte, toutes n'y sont pas encore entrées; cela n'arrivera que plus tard.

Isaac se maria à l'âge de quarante ans avec Rebecca, sa petite cousine. Il en eut deux jumeaux (2108), dont le premier fut nommé Esaü, et le second Jacob. Les enfants étant devenus grands, Esaü s'adonna à la chasse, et son frère à l'étude; celui-ci avait des mœurs simples et innocentes; l'autre était brusque et passionné. Isaac, trompé par les apparences, préférait son aîné.

Dans ces temps réculés, la simplicité des mœurs n'était pas encore supplantée par les travers de l'esprit, même chez les caractères les plus fougueux; l'amour filial était encore imprégné dans tous les cœurs; la bénédiction paternelle était un objet de la plus haute importance; dans la famille des patriarches où l'éducation était toute religieuse, la piété filiale était poussée bien plus loin encore: aussi voyons-nous Esaü, nonobstant son caractère impétueux et cruel, exercer parfaitement cette vertu et mettre le plus grand prix à la bénédiction de son père.

Isaac, sentant sa fin s'approcher, voulut favoriser son fils aîné de sa bénédiction. Pour l'en rendre plus digne et pour pouvoir le bénir avec plus d'ardeur, il lui ordonna d'aller à la chasse lui chercher de son gibier favori, de le préparer et de le lui apporter. Isaac espérait le bénir avec plus d'extase lorsque le dernier acte du fils envers le père, serait un

acte d'obéissance et de soumission, en même temps que le père serait plus disposé au recueillement par un restaurant convenable à sa constitution. Rebecca, qui connaissait mieux ses fils, aimait particulièrement Jacob, et désira en conséquence que celui-ci fût l'objet de la bénédiction paternelle. Ne voulant pas cependant navrer le cœur de son époux en le détrompant sur le caractère de son fils aîné, elle aima mieux user de finesse, persuadée que son époux serait de son avis s'il connaissait la vérité. Elle ordonna donc à Jacob de lui chercher deux chevreaux; elle en prépara un mets pour Isaac et elle couvrit les mains et le cou de Jacob des peaux de ces mêmes chevreaux pour qu'il parût velu comme son frère Esaü. Elle donna ainsi le change à Isaac qui prit le cadet pour l'aîné en tâtant ce premier; car Isaac était privé de la vue sur la fin de ses jours. Jacob s'opposa à cette ruse; mais sa mère insista, et il fallut obéir.

La ruse réussit parfaitement et Jacob eut la bénédiction. Mais à peine celui-ci eût-il quitté son père qu'Esaü rentra, apportant le gibier demandé. Esaü pria son père de manger et de le bénir pour prix de son obéissance. Isaac s'aperçut alors de la supercherie de sa femme, car il était persuadé que jamais ses fils n'auraient osé prendre un tel acte sous leur responsabilité. Or, comme il connaissait la vertu de sa femme et son attachement pour lui, il ne doutait

pas qu'elle n'eût eu un motif plausible pour en agir de la sorte, et il s'écria en s'adressant à Esaü : ton frère t'a enlevé ta bénédiction par ruse, je l'ai béni, qu'il soit béni ! Ces paroles furent un coup de foudre pour le cœur d'Esaü, et il s'écria dans son désespoir : voici qu'il me trompe pour la deuxième fois, car déjà antérieurement Esaü avait vendu son droit d'aînesse à Jacob pour une soupe aux lentilles ; or, ce droit était d'une grande importance dans l'antiquité. Dès ce moment Esaü conçut une haîne violente pour son frère : il ne se consola que par la résolution qu'il prit d'assassiner Jacob après la mort de leur père.

Rebecca, qui eut avis de cette cruelle résolution, craignant pour les jours de son fils cadet et ne voulant cependant pas chagriner son époux, en lui révélant les menaces d'Esaü, fit sous quelque prétexte consentir Isaac à envoyer Jacob en Mésopotamie, où demeurait la famille de Rebecca.

Jacob s'y rendit et servit comme pasteur, pendant quatorze ans, chez Laban son oncle. Celui-ci lui donna en mariage ses deux filles, Rachel et Léa, comme équivalent de ce long service. Plus tard, Jacob épousa encore les deux esclaves de ses femmes, celles-ci l'ayant engagé à ces mariages. Il eut de ces quatre femmes, douze fils et une fille. Jacob eut dans la suite le surnom d'Israël, nom qui fut conservé à sa postérité.

Jacob servit encore Laban pendant six autres années, amassa avec le secours divin une fortune con-

sidérable, nonobstant l'astuce de Laban qui, par avarice, voulut le frustrer de son juste salaire gagné par de grandes peines. Enfin, Jacob désira revoir les auteurs de ses jours et sa patrie, et il partit pour se rendre à cette destination. Chemin faisant, il se réconcilia avec Esaü. Il retrouva son père vivant, qui mourut à l'âge de 180 ans.

Jacob eut une prédilection particulière pour un de ses fils, nommé Joseph (2199), qu'il eut de sa femme Rachel. Cette prédilection et l'abus que Joseph en fit à l'âge de l'adolescence, excitèrent la jalousie de ses frères au suprême degré. La jalousie est la plus violente des passions ; elle seule suffirait pour nous indiquer la nature de notre origine et le but de notre existence, puisque l'infériorité et le mépris nous ôtent toute jouissance et nous rendent la vie à charge. Bientôt la jalousie des frères dégénéra en haîne, lorsque Joseph eut, à cette époque, des rêves très-significatifs qui semblaient destiner ses frères à être ses subalternes, rêves qu'il eût l'imprudence de leur raconter avec l'étourderie de la jeunesse. Ses frères qui devinèrent aisément le sens de ses rêves, et qui crurent peut-être que Joseph les racontait dans l'intention de les provoquer, ne surent plus mettre de bornes à leur haîne, et n'attendirent qu'une occasion pour l'assouvir. Cette occasion ne tarda pas à se présenter ; tous les fils de Jacob, à l'exception de Joseph, s'étant éloignés avec les troupeaux de leur père pour leur

chercher un pâturage convenable, Jacob qui, depuis quelque temps, n'en avait pas eu des nouvelles, engagea Joseph d'aller les trouver et de revenir lui faire un rapport sur leur bien-être. Joseph, quoique n'ignorant pas la haîne que ses frères lui portaient, n'hésita pas cependant un instant d'exécuter les ordres de son père. Tant le courage et l'élévation sont naturels à l'homme vertueux qui reste fidèle à l'innocence et à la simplicité de la nature, les passions dégradantes ne l'ont pas blasé par leur soufle impur; il a des passions, fougueuses même, mais elles ne sont pas de cette espèce avilissante que l'on a connue plus tard.

Les frères de Joseph, dès qu'ils l'aperçurent, conçurent le projet de se débarrasser, par la mort, d'un frère, qui, à leurs yeux sans doute, non-seulement leur enlevait une partie de l'amour paternel par des menées indignes, mais qui réunissait encore tous les vices imaginables : car c'est ainsi que raisonnent toujours l'amour-propre et l'intérêt blessés; celui qui est tourmenté par ces passions voit toujours les fautes des autres à travers un verre convexe et son mérite par un verre concave. La plupart de ces frères se décidèrent donc à tuer Joseph. Mais Ruben (2193 à 2317), l'aîné, voulant le sauver, et n'osant le faire directement dans l'effervescence où il les vit, essaya d'y parvenir indirectement en leur conseillant de jeter le jeune homme dans une citerne desséchée qu'il y avait près d'eux et de l'y abandonner à son sort. L'intention

de Ruben était de le délivrer secrètement. Ses frères adoptèrent son avis. Cependant une caravane venant à passer, Juda (2195 à 2324), le quatrième des frères, leur conseilla de vendre Joseph à cette caravane ; ce qu'ils firent, et les marchands le transportèrent en Egypte où ils le vendirent (2216) comme esclave à un officier du Roi d'Egypte.

Joseph était doué d'un physique qui répondait à la beauté de son âme. Cette dernière beauté lui fut avantageuse près de son maître dont il gagna tellement l'affection et la confiance, qu'il lui abandonna la direction de toutes ses affaires. Sa beauté physique, au contraire, lui fut bien funeste, comme cela arrive assez ordinairement dans le monde. La femme de son maître, éblouie par la beauté de son esclave, en devint tellement amoureuse, ou pour mieux dire, la concupiscence prit un tel ascendant sur elle, qu'elle oublia la pudeur et la décence qui doivent caractériser son sexe, et qu'elle retint Joseph par l'habit un jour qu'il se trouva seul avec elle, afin d'allumer en lui la flamme impure dont elle était dévorée. Joseph, loin de partager des sentimens aussi vils, laissa son habit entre les mains de sa maîtresse et prit la fuite. Cette femme, craignant la divulgation de ses desseins criminels et voulant sans doute se venger d'un jeune homme qu'elle n'avait pu séduire, rapporta à son mari que son esclave ayant voulu l'engager à commettre une infamie, elle avait

jeté les hauts cris et qu'alors celui-ci s'était sauvé en lui abandonnant son habit. Le maître dut naturellement croire plutôt sa femme que son esclave, et il fit incarcérer celui-ci.

Quelque temps après, deux officiers du Roi furent mis dans le même cachot que Joseph. Une nuit ces premiers eurent un rêve qui différait des rêves ordinaires. Il paraît qu'il y avait à cette époque des personnes en Egypte qui expliquaient les songes par état, et qu'il y en avait d'autres, en bien plus grand nombre sans doute, qui se les faisaient interprêter : or, les deux officiers en question ne trouvant personne dans la prison qui voulût se charger de cet office, ils en furent attristés. Joseph étant venu les voir et les trouvant abattus, leur en demanda la raison. Ils lui firent connaître leur perplexité. Il les pria de lui raconter leurs songes, ajoutant que l'interprêtation des songes dépend de Dieu. Ils les lui racontèrent : Joseph les leur expliqua d'une manière naturelle, avantageusement à l'un de ces officiers et préjudiciellement à l'autre. L'explication devait se vérifier dans les trois jours, et elle se vérifia exactement dans cet intervalle. Joseph avait prié celui auquel il avait prédit la fortune, de le faire sortir du cachot où il avait été mis injustement ; mais l'officier, dès qu'il se vit élargi, ne pensa plus à lui.

Lecteur ! cet acte d'ingratitude se répète fréquem-

ment dans la société. Que cela ne vous empêche pas de faire le bien : mais faites-le pour le bien seulement, votre action en sera d'autant plus noble, et c'est ainsi que les méchants contribuent à la perfection des hommes vertueux.

Enfin, après deux années de captivité, Joseph en fut délivré par un événement imprévu. Le roi d'Egypte eut un songe extraordinaire : de suite il fit convoquer les savants et les magiciens et leur en demanda l'explication ; mais ils ne purent le satisfaire. Alors l'officier ingrat, dont nous venons de parler, trouvant son compte à la reconnaissance, parla au roi de Joseph et de la manière dont il lui avait expliqué un songe. Le roi fit venir Joseph aussitôt et lui dit de quoi il s'agissait. Joseph répondit qu'il ne lui appartenait pas d'expliquer les songes, mais qu'il espérait que Dieu le ferait répondre d'une manière avantageuse pour le roi. Là-dessus celui-ci lui raconta son rêve. Joseph lui en donna immédiatement l'explication : il lui dit que le rêve du roi signifiait qu'il y aurait bientôt en Egypte sept années d'une extrême abondance, lesquelles seraient suivies de sept années consécutives d'une stérilité désespérante. Il ajouta qu'il serait urgent en conséquence de profiter de l'abondance, en amassant tous les comestibles superflus, pour que cela servît de nourriture dans les années de famine. Mais il faudrait faire diriger cette

opération, continua Joseph, par un homme intelligent et réfléchi. Le roi et ses courtisans furent extrêmement surpris de cette explication et de l'assurance avec laquelle Joseph la donna. Il combla Joseph d'honneurs et le déclara son premier ministre.

La prédiction de Joseph ne tarda pas à s'accomplir; l'abondance arriva. Il prit les mesures convenables pour préserver le pays des suites funestes de la famine qui devait suivre. La famine étant arrivée, Joseph vendit du blé aux Égyptiens, et il servit le roi si fidèlement qu'il fit entrer au trésor royal tout le numéraire et toutes les valeurs des habitants; il lui donna même tout le terrain de l'Égypte en propriété, stipulant que les Égyptiens seraient les fermiers des terres, qu'ils en donneraient annuellement un cinquième du produit au roi, et que le reste serait pour eux; il ne laissa de propriété qu'aux seuls prêtres. Pour éviter les inconvénients résultant de cette expropriation du peuple, il colonisa toute l'Égypte, c'est-à-dire, qu'il fit changer réciproquement de résidence à tous les propriétaires du pays, depuis une extrémité de l'Égypte jusqu'à l'autre; ainsi par exemple, les habitants de Memphis vinrent s'établir à Heliopolis, et les habitants de cette dernière ville dans la première. C'était une sage politique, afin que les descendants de ces propriétaires, à la vue du patrimoine de leurs ancêtres, ne vinssent à se révolter sous prétexte de spoliation.

Cet acte d'absolutisme a paru très-blâmable à des auteurs qui trouvent plus commode de critiquer que de réfléchir, surtout lorsque cette critique peut atteindre l'Écriture sainte. Cependant, s'il y avait injustice, la faute ne saurait retomber sur Joseph, qui étant étranger à l'Égypte et premier ministre de son bienfaiteur, de celui qui l'avait tiré de la captivité, qui l'avait élevé de l'esclavage à la première dignité de l'état, de celui qui se reposait sur lui pour ses intérêts : Joseph ne pouvait agir que dans l'intérêt du roi, sous peine d'ingratitude et de haute trahison. Il est vrai que les intérêts des peuples sont ceux des rois ; mais il est probable que le roi d'Égypte d'alors n'aurait jamais pu comprendre cette maxime, et il est vrai qu'elle n'avait pas lieu pour les Égyptiens de ces temps ni pour la constitution du pays. Le fait est, que Joseph avait plus agi dans l'intérêt du peuple que dans celui du roi ; car, 1° le peuple Égyptien était très-indolent par l'influence de son climat, ce qui lui fit négliger la culture de ses champs ; 2° ce peuple abruti ne savait que singer l'exemple de ses aïeux, il n'était pas en état de profiter des nouvelles inventions ou des améliorations qu'on aurait pu introduire dans l'agriculture ; il était encore moins capable d'en faire par lui-même, surtout lorsque l'on considère qu'en Égypte les cultivateurs formaient une caste à part, et une caste du second ordre ; 3° les inégalités du débordement du Nil devaient frapper le pays souvent de stérilité et

par conséquent de famine ; le peuple n'avait ni assez de prudence ni assez de réflexion pour se faire une réserve pendant les années d'abondance, et s'il l'avait faite, les grains ne se seraient pas conservés à cause de l'impéritie des cultivateurs. Toutes les difficultés disparurent lorsque les terres étaient regardées comme les propriétés du roi, qui était de la caste qui avait en Égypte le monopole des connaissances humaines; cette caste, et surtout le roi, était idolâtrée dans ce pays ; tous les ordres venus d'en haut étaient autant d'oracles ; les améliorations se faisaient par religion, les provisions ne pouvaient plus manquer, et les quatre-cinquièmes que le peuple tirait du produit de ses champs, étaient plus que suffisants pour tous ses besoins, vu la grande fertilité du sol de ce pays.

Reprenons le fil de notre histoire. La famine s'était fait sentir également dans les pays circonvoisins de l'Égypte, et entre autres dans la Palestine où demeurait Jacob. Celui-ci ayant appris qu'il y avait de grandes provisions en Égypte, y envoya dix de ses enfans pour acheter des grains. Il garda le onzième, qui était le plus jeune, avec lui, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident en route ; car ce malheureux vieillard, sur une indication indirecte fournie par ses enfans, croyait que Joseph, son bien-aimé, avait été dévoré par un animal féroce, et depuis ce temps sa tendresse et sa sollicitude paternelles s'étaient

accrues en proportion de sa douleur. L'infortuné vieillard était loin de présumer que c'était son fils bien-aimé qui gouvernait l'Égypte.

Les dix enfans de Jacob se rendirent dans ce pays. On les introduisit chez Joseph, qui s'occupait lui-même de la distribution des grains. Joseph reconnut ses frères aussitôt, mais ceux-ci ne le reconnurent pas. Il était fâché de ne pas voir avec eux Benjamin (2208), son frère de père et de mère, car les autres n'étaient ses frères que du côté paternel. Joseph devait bien penser que son père était très-affligé à son sujet ; mais il ne pouvait encore se découvrir s'il ne voulait risquer la vie de tant de millions d'hommes, parmi lesquels était sa propre famille, laquelle aurait couru plus de chances encore ; car déjà il y avait une grande ligne de démarcation entre les Égyptiens et la race des Hébreux, par suite de leur croyance respective, ceux-ci croyant à un être unique, immuable et éternel, et égorgeant pour leurs besoins les bestiaux que les autres adoraient comme des divinités et qu'ils étaient en conséquence bien éloignés de faire mourir. Or, Joseph reconnu par le peuple, aurait probablement perdu la position éminente qu'il occupait, du haut de laquelle il dispensait la vie et d'autres bienfaits à tant de millions d'êtres humains, tandis que son remplaçant, à qui, quel qu'il fût d'ailleurs, on ne pouvait supposer autant de sagacité qu'à Joseph, aurait pu

gâter tout son ouvrage. La grandeur d'âme de Joseph nous permet encore de croire qu'il aurait pu craindre de compromettre ses frères par une découverte prématurée. Voici donc la ruse dont il se servit pour revoir son frère Benjamin sans se compromettre : il accusa ses frères d'être venus en Egypte comme espions ; pour se disculper de cette accusation, ils entrèrent dans le détail de toute leur famille, supprimant toutefois la vente de Joseph. Celui-ci leur dit alors que, pour prouver la véracité de leurs assertions, il fallait qu'ils amenassent leur frère cadet dont ils venaient de parler ; et pour leur en imposer davantage, il incarcéra l'un d'eux comme otage, et renvoya les autres chargés de grains. Il ignorait, sans doute, ce qu'il en couterait à son père pour se séparer de Benjamin.

Les frères étant arrivés chez leur père, lui racontèrent leur aventure. Il ne voulait pas consentir à envoyer Benjamin avec eux. Mais sa famille étant enfin pressée par la faim, il se résigna et donna son consentement. A la vue de Benjamin, Joseph ne put retenir ses larmes ; il se retira dans une autre chambre et y pleura en secret. Enfin, il fit dîner tous ses frères avec lui et leur distribua des présents, distinguant toutefois Benjamin. A ce dîner, les Égyptiens étaient séparés des Hébreux, et Joseph mangea également à une table particulière, car, dit l'Écriture, *c'aurait*

été une abomination aux yeux des Égyptiens de manger à une même table avec les Hébreux.

Joseph donna ses ordres pour qu'on renvoyât le lendemain ses frères avec une charge de blé, que l'on cachât sa coupe d'argent dans le sac de Benjamin, qu'on les poursuivît et qu'on arrêtât Benjamin sous prétexte d'avoir commis un larcin. Tout cela fut exécuté à la lettre. Joseph n'avait pas dessein de garder Benjamin : il voulait seulement mettre ses frères à l'épreuve. Lorsque le lendemain on les arrêta après leur départ, ils protestèrent naturellement de leur innocence et ils rebroussèrent chemin vers la ville. Arrivés près de Joseph, Juda prit la parole ; il commença par reconnaître que le crime qu'on leur imputait était un juste châtiment pour un crime réel qu'ils avaient commis, et il supplia Joseph de relâcher Benjamin, lui Juda voulant rester comme esclave à la place de son frère. Joseph ayant fait des difficultés, Juda lui tint un discours où il récapitula tous les procédés de ce premier, lui en fit des reproches indirects, et peignit si vivement le désespoir où serait son père s'il ne revoyait Benjamin, que Joseph ne pût plus se contenir. Il fit sortir tous les assistants, ne retenant auprès de lui que ses frères : je suis Joseph, s'écria-t-il ! Quel fut l'effroi et la surprise de ces hommes à cette exclamation ! S'apercevant de leur frayeur, il s'empressa de les rassurer, leur parla avec

beaucoup de douceur, les embrassa tous, et les engagea d'aller de suite rejoindre leur père pour lui annoncer cette heureuse nouvelle et de l'amener en Égypte avec toutes leurs familles, leur promettant de pourvoir abondamment à tous leurs besoins. Ils retournèrent donc en Palestine et annoncèrent cette nouvelle à leur père. L'infortuné vieillard, qui n'avait jamais pu se consoler de la perte de son fils chéri, fut saisi à cette nouvelle sans pouvoir y ajouter foi. Mais ses enfans l'ayant enfin convaincu qu'ils disaient vrai, le vieillard s'écria dans son extase : c'est immense ! mon bien aimé vit, je vais le voir avant de mourir.

En effet, il se rendit (2238) en Egypte avec toute sa famille, au nombre de 70 personnes. Joseph vint à sa rencontre ; ils s'embrassèrent en répandant des larmes abondantes, et le vieillard s'écria : je veux mourir, je t'ai revu ! Joseph établit son père dans le meilleur canton de l'Égypte et pourvut amplement à tous leurs besoins. Il présenta son père au roi, qui demanda au vieillard quel âge il avait ? Celui-ci répondit : j'ai cent trente ans, le temps de mon pélérinage ici bas a été parsemé de malheurs et de contre-temps.

Jacob vécut 17 ans en Egypte et mourut à l'âge de 147 ans, après avoir béni et exhorté ses fils. Il avait assermenté Joseph de le transporter en Palestine après sa mort, et de l'y enterrer avec ses ancêtres ;

ce que Joseph exécuta. Ses frères craignirent son ressentiment après la mort de leur père ; mais Joseph les tranquillisa, les consola et continua de pourvoir à leur subsistance ainsi qu'à celle de leurs familles. Il s'était marié en Egypte et eut deux fils, Manassé et Ephraïm, que Jacob avait adoptés comme ses propres enfants. Joseph mourut (2309) à l'âge de 110 ans, après avoir donné l'assurance à sa famille paternelle qu'elle retournerait un jour dans le pays de ses ancêtres, et après l'avoir assermentée d'y amener ses ossements lors de ce retour.

Toute cette génération disparut successivement. La colonie des hébreux se multiplia d'une manière si rapide, que cela inspira des craintes au nouveau roi qui n'avait pas connu Joseph. Il lui parut également dangereux de tolérer cette colonie dans le pays ou de l'en chasser. Sa politique ne trouva d'autre remède pour arrêter les progrès du mal que de mettre des entraves à la périlleuse pullulation de ce peuple. A cette fin, il ordonna que les Hébreux seraient assujétis à une corvée permanente et très-pénible. Cette corvée consistait en travaux publics. Il n'eut pas grande peine à faire goûter son projet à son peuple, qui déjà haïssait les Hébreux par fanatisme et par jalousie. Les Egyptiens ne négligèrent donc rien pour seconder les vues de leur prince ; ils firent travailler les Hébreux avec une dureté révoltante. Mais ô désespoir ! plus ils les faisaient travailler, plus les Hébreux se multi-

pliaient ! Il paraît que l'expérience n'avait pas encore appris aux Egyptiens que le travail augmente la population, car quoiqu'il soit vrai qu'il naisse plus d'enfants dans la classe non-ouvrière que dans la classe ouvrière, il n'est pas moins vrai, qu'après un nombre donné d'années, celle-ci conserve beaucoup plus d'enfants que l'autre. La raison en est, 1° que le travail fortifie considérablement le corps et que par conséquent les enfants des ouvriers sont plus robustes et moins sujets aux affections morbides ; 2° le travail distrait ; l'ouvrier et l'agriculteur n'ont pas le temps de vaquer aux idées lubriques, ni de lire des ouvrages érotiques (*), contagion mortifère de notre jeunesse ; ces idées mêmes ne font pas autant d'impression sur eux, à raison de la force de leurs nerfs. Tout le contraire arrive à la classe désœuvrée, elle s'affaiblit par la débauche de l'imagination, par une sentimentalité guindée, et trop souvent par une débauche réelle : les enfants se ressentent de la faiblesse des parents, et sous les plus beaux dehors ils apportent souvent en naissant le germe de la destruction.

Le roi d'Égypte, ne sachant plus quel parti prendre, eut recours à la cruauté : il fit appeler les sages-femmes des Hébreux et leur enjoignit d'étouffer les nouveaux-nés mâles de ce peuple dès leur naissance.

(*) Je parle ici de nos jours, s'entend.

Il avait mal jugé de ces femmes, elles n'eurent garde d'exécuter ses ordres, et le roi leur en ayant demandé la raison, elles s'excusèrent sous quelque prétexte. Se voyant encore trompé dans son attente, il donna à tout son peuple l'ordre de noyer tous les nouveaux-nés mâles des Hébreux. Il est à présumer que cet ordre aura été exécuté plus fidèlement que le premier.

Le bien naît de l'excès du mal, comme le mal dérive de l'abus du bien. C'est ainsi qu'il naquit un libérateur aux Hébreux du moyen même qu'on employait pour les anéantir, au moment où leur misère était au comble et où ils se croyaient abandonnés de Dieu et des hommes. (2194 à 2332.) Un homme de la famille de Lévi, fils de Jacob, ayant épousé la fille de Lévi, en eut un fils que la mère cacha pendant trois mois pour le soustraire à la barbarie des Égyptiens. Mais bientôt ce moyen devint impraticable ; elle mit alors l'enfant dans une boîte qu'elle plaça entre les roseaux sur les bords d'un lac. La fille du roi venant à passer dans ces lieux, elle aperçut cette boîte et la fit prendre. L'ayant ouverte et y trouvant un enfant vagissant, elle fut touchée de compassion et dit : c'est sans doute un enfant des hébreux. La sœur de l'enfant observait de loin quel serait le sort de son petit frère. Le voyant entre les mains de la princesse, elle accourut et lui demanda si elle devait lui chercher une nourrice d'entre les hébreux. La prin-

cesse ayant répondu par l'affirmative, la jeune fille chercha sa propre mère. La princesse qui crut que c'était une mercenaire, lui confia l'enfant en lui promettant une bonne récompense. Lorsqu'il fut sevré, la mère le rapporta à la princesse qui l'adopta et le nomma Moïse, (2368 à 2488.) ce qui signifie : *on retire*, parce qu'elle l'avait retiré de l'eau.

Moïse grandit. Un jour qu'il sortit pour voir ses frères, et qu'il eut le cœur navré à la vue de leur misère, il aperçut tout-à-coup un égyptien frappant un hébreu. A cet aspect, le jeune Moïse bouillonna d'indignation, l'injustice barbare révolta tellement sa grande âme, qu'il ne pût plus se contenir; il tua l'égyptien, après avoir regardé de tous les côtés s'il n'était pas observé. Il le fut cependant, car étant encore sorti le jour suivant et voyant deux hébreux qui se disputaient vivement et qui allaient en venir aux mains, il dit au coupable : pourquoi lèves-tu la main sur ton prochain ? Le coupable lui répondit insolemment : qui t'a créé notre chef ou notre juge ? Penses-tu m'assassiner comme tu as fait à l'égyptien ? Moïse commença alors à redouter les conséquences de son action, et il fit l'expérience à cette occasion qu'il n'est guère possible de rien cacher, quelque mystère qu'on y mette. En effet, le roi fut instruit de cet homicide et voulut faire condamner Moïse à la peine de mort. Celui-ci, informé de ce dessein, prit la fuite et se ré-

fugia dans le pays de Madian (*). Il s'y arrêta près d'un puits, lorsque les sept filles du chef de ce canton arrivèrent, puisèrent de l'eau et remplirent les auges pour abreuver les troupeaux de leur père. Dans ce moment survinrent des bergers qui repoussèrent ces troupeaux. Moïse, toujours ennemi de l'injustice, toujours défenseur des opprimés, vint au secours de ces filles et abreuva leurs troupeaux ainsi que ceux des aggresseurs. Rentrées chez-elles, ces filles racontèrent à leur père ce qui leur était arrivé. Il leur fit des reproches de ce qu'elles n'avaient pas invité leur bienfaiteur à venir avec elles, et de suite Jethro, ce fut le nom du père, le fit appeler. Moïse resta avec cet homme dont il épousa une fille nommée Zipora ; il en eut deux fils. Le roi d'Egypte était mort dans cet intervalle, et les souffrances des Hébreux n'en furent qu'aggravées.

Moïse faisait paître les troupeaux de son beau-père. Un jour qu'il conduisait ces troupeaux près du mont Horeb ou Sinaï, situé dans l'Arabie pétrée, il aperçut un buisson qui paraissait en feu, et qui cependant ne se consumait pas. Moïse, étonné de ce phénomène, allait s'en approcher pour l'examiner de plus près, lorsqu'une voix partant du milieu du buisson, lui en défendit l'approche, ajoutant qu'elle lui parvenait de

(*) Ce petit pays était situé entre l'Egypte et la Palestine.

la part du protecteur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Moïse se cacha la face, n'osant contempler un phénomène divin. La voix ajouta : que Dieu avait vu l'humiliation et les souffrances des Hébreux en Egypte, et qu'il avait résolu de les en délivrer et de les conduire dans un excellent pays habité par sept peuples, dont le principal était le peuple de Canaan : qu'il chargeait Moïse d'aller trouver le roi d'Egypte, et de l'exhorter à renvoyer les Hébreux. Moïse ayant conçu l'idée qu'il n'était pas digne d'une semblable mission, la voix l'assura que Dieu l'assisterait et que cette assistance même prouverait la véracité de sa mission, que d'ailleurs, après la délivrance du peuple, celui-ci devait adorer Dieu sur cette même montagne. Moïse ayant médité sur la réponse qu'il ferait aux Hébreux s'ils voulaient connaître le nom caractéristique de la divinité révélée, la voix lui dit que ce nom est *l'Etre invariable*, protecteur des patriarches leurs pères, nom invariable comme celui qui le porte. Moïse craignant néanmoins que le peuple n'ajoutât pas foi à sa mission et qu'il ne le traitât de fourbe et de charlatan, la voix lui ordonna de jeter son bâton à terre, ce que Moïse ayant fait, le bâton fut changé en serpent ; Moïse recula. Saisis-le par la queue ! ajouta la voix, Moïse le saisit, et le serpent redevint bâton. Puis elle lui dit de mettre sa main dans son sein : lorsqu'il la retira, elle était blanche de lèpre. L'ayant remise dans son

sein, elle redevint saine. S'ils ne t'accordent pas encore leur confiance, ajouta la voix, et qu'ils ne veuillent t'écouter nonobstant ces deux signes, tu verseras en leur présence de l'eau du lac à terre; l'eau sera changée en sang.

Il est probable que ce ne sont pas ces métamorphoses qui devaient procurer à Moïse la confiance du peuple; car ce peuple était plus incrédule encore qu'on ne l'est de nos jours, puisqu'il s'est révolté si souvent contre ce chef, malgré des miracles multipliés et plus frappants que ceux que nous venons de mentionner. D'ailleurs, le judaïsme ne repose que sur un seul miracle, qui est la révélation faite une seule fois à la généralité du peuple sur le mont Sinaï. D'un autre côté, nous voyons par l'Ecriture même que ce peuple avait des traditions secrètes qui lui étaient transmises de père en fils; car Joseph, près de mourir, dit à ses frères : « Je vais mourir; Dieu donnera des ordres » vigoureux en votre faveur et vous fera monter d'ici » dans le pays qu'il a promis à Abraham, à Isaac et » à Jacob; donc, lorsque ce temps viendra, vous » emporterez mes ossemens d'ici; ce qu'il leur fit » promettre sous serment. » (Genèse, ch. 50, v. 24 et 25.)

Il faut donc croire que l'allégorie seule de ces métamorphoses devait accréditer la mission de Moïse auprès des hébreux, cette allégorie consacrant des

traditions sublimes dont ce peuple, ou plutôt ses chefs, était le seul dépositaire. Ces traditions contenaient, entre autres, le principe que Dieu avait créé le monde entier d'une seule et même matière diversement modifiée; c'est le bâton changé en serpent et le serpent redevenu bâton. C'est à quoi fit encore allusion la main saine devenue lépreuse, avec la différence que le premier miracle se rapportait à la substance et le deuxième à l'attribut. La preuve de ce principe, pour en citer une qui soit à la portée de tout le monde, c'est que les humeurs blanches ainsi que le chyle se changent dans notre corps en sang, liqueur indispensable à notre vie; c'est pourquoi Moïse devait répandre l'eau à terre où cette eau serait transformée en sang. Cette figure était en même temps une consolation pour les hébreux, puisqu'elle indique la Toute-Puissance de Dieu, attribut moyennant lequel il peut délivrer le faible d'entre les mains du fort, et qu'ainsi, contre toute apparence, il pouvait les délivrer de l'oppression où les tenaient les Égyptiens.

Le bâton changé en serpent, renferme en outre une leçon d'une très-haute importance. On parle et on se plaint beaucoup des passions humaines et des ravages qu'elles causent. C'est une grande erreur : nos passions nous sont indispensables, ce sont autant de qualités nécessaires à notre bonheur et à notre perfectionnement; ôtez les passions, et l'homme est l'être

le plus misérable qu'on puisse imaginer, il est constamment dévoré par l'ennui et la mélancolie ; il est apathique, indifférent et aucun progrès, aucun perfectionnement n'est plus possible. Prenez l'égoïsme, le père de toutes les passions et de tous les vices, extirpez-le, et l'homme n'a plus aucun motif ni de se réjouir ni de s'avancer. Détruisez la jalousie, cette vile passion qui a déjà causé des maux incalculables, et vous aurez détruit toute émulation, et tout restera stationnaire. Je le répète donc, nos passions sont autant de vertus indispensables à notre bonheur physique et moral, passager et éternel. Ce n'est que l'abus des passions qui les rend périlleuses et destructives. Ainsi, tant que l'amour-propre se renferme dans un grand cercle d'activité physique et morale, il répond aux vœux de la nature, et l'homme qui le nourrit est un homme estimable. Mais dès que l'amour-propre cherche à s'alimenter aux dépens d'autrui, dès qu'il regarde froidement les souffrances de son prochain, en calculant l'avantage qu'il peut en tirer lui-même, dès ce moment l'amour-propre devient vil égoïsme et son auteur est éminemment dangereux à la société et à lui-même. Prenons l'envie ! tant qu'elle se borne à exciter l'homme pour surpasser les autres, c'est une passion louable ; dès qu'elle se traduit en haine et en colère, l'envieux est le fléau de la société et de lui-même. Il en est ainsi de toutes les passions ; elles ne diffèrent en rien de ce que nous appelons

bonnes qualités ; l'abus de celles-ci est aussi dangereux que celui des passions ; c'est ainsi que la générosité peut dégénérer en prodigalité, la bonté en faiblesse, etc. (*)

Or, le serpent représente dans l'Ecriture sainte, les passions dégradantes et avilissantes ou les passions dans leur état d'excès. Le bâton, au contraire, est l'emblême des passions renfermées dans leurs limites respectives : l'homme doit s'en servir comme d'un bâton pour s'y appuyer et pour l'aider à la progression. Ce bâton jeté à terre, c'est-à-dire les passions devenant avilissantes, il est changé en serpent ; Moïse recula. Mais la voix lui ordonna de le saisir par la queue, c'est-à-dire de considérer les terribles suites de ces passions. Moïse, représentant la raison dans sa pureté ou la religiosité, fit ainsi, et le serpent redevint bâton.

Tel est, lecteur, l'esprit du Pentateuque en général ; il a été méconnu par l'ignorance et la malveillance.

La modestie et la véritable grandeur marchent toujours de pair ; elles croissent ensemble dans une progression directe, tandis que la vanité, l'orgueil et l'égoïsme sont les preuves infaillibles d'un esprit plat et faible. Aussi Moïse poussait-il la modestie au degré

(*) Je dois cette idée à feu Wesely, juif de Berlin, homme très-pieux, très-savant et excellent poète.

le plus éminent. Il avait des difficultés matérielles dans l'organe de la parole; il s'imagina en conséquence qu'il ne lui seyait pas de se mettre à la tête d'un peuple ni d'adresser la parole à un monarque. La voix lui observa que c'est bien Dieu qui donne la parole et qui en prive, qui donne la vue, la cécité, l'ouïe et la surdité, qu'en conséquence il devait se résigner à sa mission. Maintenant Moïse pensa à son frère Ahron qui était son aîné et d'un excellent caractère, sans avoir les défauts matériels de Moïse, et celui-ci regretta que la mission ne fût confiée à ce frère. La voix lui dit alors d'un ton d'indignation qu'Ahron lui servirait d'interprête. Force fut à Moïse d'obéir.

Il se rendit en Égypte, et alla avec son frère chez le roi, à qui il intima, au nom de l'être suprême, protecteur des Hébreux, l'ordre de renvoyer ce peuple qui devait aller l'adorer dans le désert. Le roi dit n'avoir aucune connaissance de cette divinité et ne vouloir renvoyer le peuple. Il en aggrava au concontraire le sort dès ce moment, par manière de bravade. Dieu envoya alors dix plaies successives en Egypte. Ce ne fut qu'à la dixième que le roi et son peuple furent intimidés et qu'ils laissèrent partir les Hébreux. Cette dernière plaie consistait en ce que les premiers nés des égyptiens et de leurs bestiaux moururent tous en une seule nuit. Les Hébreux, ayant Moïse à leur tête, partirent le lendemain de

cette nuit, au nombre de six cent mille combattans, avec toutes leurs familles, et se dirigèrent vers la mer rouge, accompagnés d'une foule d'étrangers.



DEUXIÈME ÉPOQUE.

Depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la mort de Moïse (40 ans).

Bientôt le Roi et son conseil se repentirent d'avoir cédé. Ils s'étaient flattés que ce peuple, habitué à l'esclavage, dépourvu d'armes, ne trouvant point de moyens de subsistance, ayant la mer et le désert d'un côté, des peuples hostiles et agguerris de l'autre, ils s'étaient flattés, dis-je, que les Hébreux, effrayés par tant d'obstacles et de privations, s'estimeraient heureux de venir reprendre spontanément leurs chaînes. Trompés dans leur attente, les Egyptiens se bercèrent de l'idée qu'en poursuivant les Hébreux avec un grand appareil militaire, ceux-ci ne tarderaient pas à se soumettre à leurs anciens maîtres. En conséquence le roi se mit à la tête de toute l'armée égyptienne, accompagnée d'un grand appareil guerrier et poursuivit les Hébreux. Il les atteignit sur les confins de l'Égypte, près de la mer rouge. Leur terreur fut grande lorsqu'ils se virent toute retraite coupée, et resserrés dans un canton étroit, hostile et stérile, car ils

avaient devant eux la mer rouge et le désert, à leur droite une chaîne de montagnes, à leur gauche la mer méditerrannée, et sur leurs derrières, l'armée ennemie. La famine ou l'esclavage étaient, humainement parlant, leur seule alternative. Dans leur désespoir ils reprochèrent à Moïse de les avoir délivrés de la servitude. Moïse les rassura et leur prédit la destruction de leurs ennemis. Les Hébreux marchèrent toute la nuit, s'approchant de la mer rouge, qui fut tourmentée toute la nuit par un vent d'Est d'une extrême violence, qui divisa les eaux et y fraya un chemin sec. Les Hébreux entrèrent la nuit même dans la mer qui s'était formée en digue à leur droite et à leur gauche. Les Egyptiens les y suivirent ; toute leur armée se trouva encore dans la mer vers le matin, lorsque leurs adversaires en étaient déjà sortis. Dans ce moment Moïse leva la main sur la mer par ordre divin ; aussitôt le lit de la mer se couvrit comme à l'ordinaire, et toute l'armée égyptienne fut submergée.

On a essayé d'expliquer ce fait miraculeux. On a dit d'abord que les Hébreux n'ont pas traversé la mer dans sa largeur, mais dans le sens de la longueur : ce qui peut être vrai, mais cela n'explique rien. On a dit encore qu'il fallait attribuer le tranquille passage des uns et la submersion des autres, aux variations causées par le flux et le reflux ; ce qui est souverainement absurde ; car 1°, l'Ecriture dit formellement que le desséchement du passage de la mer était opéré

par un vent d'Est d'une extrême violence ; 2° les égyptiens qui avaient la mer pour limite, devaient connaître ce phénomène aussi bien que Moïse ; 3° on sait que le reflux dure six heures, et que les eaux ne s'avancent que très-lentement : de sorte qu'on ne saurait s'y noyer à moins d'en avoir grande envie, et qu'on ne restât alors obstinément au milieu de l'eau. Mieux vaut donc nier simplement que de faire ainsi la guerre au sens commun. Au surplus, le fait est confirmé par Hérodote et par la tradition des peuples qui avaient demeuré autrefois dans ces contrées, si toutefois l'Ecriture avait besoin de confirmation. (*)

Il est cependant à remarquer que l'Ecriture elle-même représente souvent les miracles comme des phénomènes, extrêmement rares à la vérité, mais pas moins naturels, de sorte qu'il n'y aurait de miraculeux que la prévision du moment précis où ce phénomène devait arriver. C'est ainsi, par exemple, que le passage à travers la mer rouge est représenté par la Bible comme la suite de la violente action d'un vent extraordinaire ; les sauterelles, une des dix plaies de l'Egypte, sont également amenées et exportées par le vent, selon ce livre. Il en est de même des cailles, etc., etc.

Les Hébreux avaient passé deux cent dix ans en

(*) Il paraît par l'Ecriture et la tradition qu'il y eût exceptionnellement un subit et extrême refroidissement de la température, et que la mer fut glacée pendant cette nuit.

Egypte, à compter du moment où Jacob y était arrivé, leur dure servitude n'avait réellement duré que quatre-vingt six ans ; encore, suivant la tradition, la tribu de Lévi a été toujours affranchie de cette servitude. Ils quittèrent ce pays, l'an du monde 2448. On pourrait m'opposer le texte de la Bible qui dit : ומושב בני ישראל אשר ישבו במצרים שלשים שנה וארבע מאות שנה׃ ce qu'on traduit ordinairement ainsi : *Les israélites ont resté quatre cent trente ans en Égypte.* Mais cette traduction ne saurait être juste ; car 1°, un simple calcul, fondé sur la Bible même, nous convaincra qu'en aucun cas, les Hébreux n'ont pu rester quatre cent trente ans dans ce pays ; 2°, ces mots אשר ישבו seraient superflus selon cette traduction ; 3°, il faudrait : ומגורי בני ישראל אשר גרו במצרים etc. ; 4°, la divinité n'avait annoncé à Abram que quatre cents ans, partie de pérégrination et partie de servitude pour ses enfants. Voici donc ce que je suppose pour lever ces difficultés : les quatre cents ans annoncés à Abram, qui lors de cette vision avait soixante-dix ans, commencèrent avec la naissance d'Isaac, époque à laquelle ce premier avait cent ans. Je suppose que les Hébreux ont été, pendant trente ans, tranquilles propriétaires en Égypte, postérieurement à la mort de Joseph, leur dépendance n'ayant commencé qu'après ce temps. L'Ecriture nous avertit en conséquence que les trente ans ne sont pas entrés dans la ligne du compte des quatre cents ans, tant de pélérinage que de sujétion.

Le susdit verset doit donc être traduit ainsi : les Israélites ont été tranquilles propriétaires en Égypte pendant trente ans, outre les quatre cents ans (dont on a parlé plus haut).

Moïse conduisit les Hébreux des bords de la mer rouge dans le désert limitrophe. Ils marchèrent trois jours dans ce désert sans y trouver de l'eau. Ils en trouvèrent enfin, mais elle était impotable par son amertume. Le commun du peuple murmura alors contre Moïse. Celui-ci invoqua la Divinité qui lui suggéra l'idée de jeter un certain bois dans l'eau : Moïse ayant cédé à cette suggestion, l'eau fut adoucie. Il donna au peuple diverses lois et lui prescrivit différents réglements dans cet endroit, et l'exhorta à suivre exactement les prescriptions de la voix divine, promettant au peuple que, dans ce cas, il ne serait sujet à aucune des maladies auxquelles étaient assujétis les Égyptiens.

Ils partirent de là pour un autre endroit, où ils trouvèrent douze fontaines et soixante-dix palmiers. Enfin, un mois après leur sortie d'Égypte, ils entrèrent dans le désert de Sîne. Manquant de subsistances, ils s'en prirent à Moïse et à Ahron, leur reprochant de les avoir fait sortir d'un pays d'abondance pour les faire périr de faim dans le désert. Moïse leur dit qu'ils allaient avoir de la chair dès le soir et qu'ils auraient tous les matins un aliment venant d'en haut ; que cela prouverait qu'ils avaient murmuré contre la Di-

vinité et non contre lui et son frère. Il ajouta qu'ils auraient double portion de cet aliment le vendredi et leur recommanda de s'en réserver une partie pour le samedi, où ils n'en trouveraient point. En effet, dès le soir, il parut une espèce d'oiseaux gras dont les Hébreux profitèrent. Le lendemain matin, il y eut une couche de rosée autour du camp; cette rosée s'étant dissipée, on aperçut à terre un objet de l'épaisseur de la gelée blanche, dont il avait aussi la couleur. Les Hébreux se demandèrent réciproquement : qu'est-ce ? ce qui fit donner à cet objet le nom de *Manne*, mot qui signifie : *qu'est-ce?* Moïse leur annonça que c'était la nourriture que la Providence leur destinait dans le désert. Cette manne était d'un goût exquis, dit l'Écriture; lorsqu'on en réservait pour le lendemain, il entrait en putréfaction et engendrait des vers, à l'exception toutefois du vendredi au samedi. Ce qu'on n'en avait pas recueilli se fondait à la première chaleur du soleil. Quelques-uns du peuple n'ayant cependant pas confiance en Moïse, sortirent le samedi pour chercher de la manne, mais ils n'en trouvèrent pas. Moïse les réprimanda et leur dit que le septième jour est un jour très-saint, destiné au repos et au recueillement. Moïse ordonna à son frère par ordre divin de remplir une bouteille de cette manne et de la réserver pour la déposer dans le pavillon sacré lorsqu'il serait confectionné, afin de faire voir à la postérité, quelles bontés la Providence

avait eues pour les Hébreux dans le désert. Ils se nourrirent ainsi de cet aliment pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'ils parvinssent aux frontières de la Palestine. D'après les ordres de Moïse, personne ne devait en prendre journellement plus d'une *omer* par tête, le vendredi excepté, où ils pouvaient en prendre deux. L'*omer* était une quantité égale à 43 $^{1}/_{5}$ d'œufs ordinaires de poule.

On a voulu naturaliser ce phénomène extraordinaire, prétendant qu'encore aujourd'hui les moines du mont Sinaï recueillent tous les ans quelques verres d'une nourriture douce, dans ce même désert, et laquelle en conséquence doit nécessairement s'appeler de la manne; donc, rien de plus naturel que la manne que les Hébreux, au nombre de plusieurs millions, ont mangé dans le désert pendant quarante ans. Cependant, quelque sensée que soit cette explication, on ne saurait se défendre de quelque peu de doute; car en supposant la manne des moines identique avec celle des Hébreux, on aurait de la peine à comprendre pourquoi les moines ne peuvent en recueillir que quelques cuillerées par année, tandis que les Hébreux, au nombre de quatre ou cinq millions, en ont recueilli toute leur suffisance pendant quarante années consécutives, sans compter les particularités qui ne se retrouvent pas dans la manne monacale.

Les Hébreux quittèrent le désert de Sine et parvinrent à un endroit nommé Rephidime. N'ayant pas

d'eau, ils en demandèrent tumultueusement à Moïse, l'accablant de reproches. La voix divine lui dit de frapper avec son bâton un des rochers du mont Horeb et qu'il en jaillirait de l'eau ; ce que Moïse exécuta.

Dans cet endroit un peuple, nommé les Amalécites, attaqua les Hébreux à l'improviste. Moïse fit choisir par son serviteur Josué des hommes d'élite dont il lui donna le commandement et avec lesquels il devait combattre ledit peuple. Lui, Moïse, se plaça au haut d'une colline et pria. Les Hébreux avaient le dessus tant qu'il priait; mais dès que ses mains se relâchaient, ils avaient le dessous. On fit asseoir Moïse sur une pierre, on soutint ses mains, et enfin, vers le soir, les Amalécites furent complettement défaits. La Divinité prescrivit alors à Moïse de communiquer à Josué la résolution où elle était d'exterminer les Amalécites de dessous le ciel.

Jethro, beau-pére de Moïse, apprenant les hauts faits arrivés en faveur des Hébreux, se rendit auprès de son gendre qu'il trouva campé avec ce peuple, près du mont Sinaï. Jethro, frappé de la tâche pénible de Moïse qui gouvernait le peuple et distribuait en même temps la justice; choqué d'un autre côté du préjudice qui devait en résulter pour ce peuple, proposa à Moïse de nommer des chefs de 10, de 50, de 100 et de 1000 hommes, et de les instituer juges en choisissant à cet effet des hommes d'une dévotion, d'une probité, d'un désintéressement, d'une véracité et

d'un courage reconnus, et de ne se charger que des choses les plus difficiles ainsi que de l'instruction du peuple. Moïse suivit ce conseil. Il recommanda aux juges élus de ne rien décider qu'après avoir également écouté les deux partis adverses, de juger scrupuleusement l'étranger comme l'hébreu, et de ne faire aucune distinction entre le grand et le petit.

Les Hébreux arrivèrent au mont Sinaï six semaines après leur sortie d'Egypte. Là Moïse harangua le peuple au nom de la Divinité ; il dit : vous étiez témoins de ce que j'ai fait en Egypte en votre faveur ; vous connaissez la protection spéciale et providentielle dont vous avez été l'objet dans votre marche périlleuse, et tout cela dans le but de vous rapprocher de moi ! Or, si vous m'écoutez constamment, vous serez pour moi une nation précieuse, vu que je vous destine à former un royaume de pontifes, une nation sainte, un centre d'où doivent se répandre sur toute la terre les principes de la morale et de la sagesse. Le peuple répondit unanimement qu'il était décidé à exécuter les volontés de l'Eternel dans toute leur plénitude.

Moïse avertit alors le peuple de se préparer pour le troisième jour, de s'abstenir pendant cet intervalle de tout désir charnel et de redoubler de propreté et de sainteté, parce que le troisième jour la gloire de l'Eternel se manifesterait sur le mont Sinaï. Il défendit encore au peuple de monter ce jour-là sur

la montagne, jusqu'à ce qu'on entendît le son d'un cor de bélier.

Le troisième jour de grand matin, toute la nature parut en convulsion, l'univers sembla s'écrouler, la montagne, au milieu d'une conflagration terrible et ébranlée dans ses fondemens, bondissait comme pour fuir une scène disproportionnée avec ses forces; une immense fumée s'en échappait; au-dessus un nuage épais et ténébreux, déchiré d'intervalle en intervalle et laissant échapper des foudres effroyables; un son de cor d'une extrême intensité se fit entendre. Le peuple trembla dans le camp. Moïse l'en fit sortir et le rangea au pied de la montagne. Le son de cor augmentait toujours d'intensité. Une voix divine se fit entendre alors à travers les affreuses ténèbres et l'immensité du feu ordonnant les dix commandements connus sur presque toute la terre. Si tous les hommes ne les connaissent pas encore, c'est qu'ils n'ont pas besoin de ce frein, puisqu'ils ont vécu jusqu'aujourd'hui suivant les lois de la nature. Plus civilisés, ils en auront besoin et ils les apprendront. Les Hébreux ne purent supporter l'intensité de la voix divine, ils reculèrent et ne s'arrêtèrent que de loin. Ils prièrent Moïse de leur parler lui-même, leurs organes n'étant pas proportionnés à la force de cette voix. Moïse les rassura et dit que la Divinité n'avait en vue que de les distinguer et de leur inspirer la crainte de Dieu, afin de les empêcher de se laisser aller à l'étourderie et à l'imprudence.

Cette grande manifestation sur le mont Sinaï était une image fidèle de la création du monde, afin de rappeler aux Hébreux et de leur inculquer dans l'esprit ces grandes vérités que Dieu est le créateur et le souverain maître de l'Univers, qu'il en dispose à sa volonté et qu'il y porte constamment son attention. Le son du cor de bélier devait rappeler le sacrifice d'Abraham, Isaac ayant été remplacé par un bélier ; car cet acte fut la cause de l'élection des descendans de ce patriarche.

Pour quiconque ne pense pas, rien de plus facile que l'explication de ce phénomène, c'était simplement un de ces orages terribles comme il en arrive dans les pays chauds. On ne conçoit pas, il est vrai, comment Moïse a pu préciser cet orage trois jours d'avance ; comment les Hébreux n'avaient jamais entendu parler de ces orages qui arrivaient sur les confins de l'Egypte. Mais ce qui achève d'imprimer le sceau de l'imbécillité sur cette exégèse, c'est que les Hébreux restèrent un an aux pieds du mont Sinaï, et quarante ans dans le même désert ; il devait donc arriver encore de ces orages, Moïse devait le craindre du moins. Il devait craindre en outre que leurs yeux ne se déssillassent plus tard dans la Palestine, pays montagneux et où les orages sont encore plus intenses. Cette explication doit donc partager le sort de ses sœurs.

Moïse leur communiqua ensuite plusieurs lois,

principalement celles qui concernent la jurisprudence civile. Toutes ces lois sont empreintes du plus vif amour non-seulement pour les hommes, mais encore pour toutes les créatures vivantes. Dans celles même qui ne regardent pas le civil, il règne un esprit d'humanité qui paraît faire de ces lois autant d'emblêmes pour rappeler toujours aux Hébreux l'amour du prochain sans distinction de culte. C'est ainsi qu'il leur était défendu de se servir d'un instrument de fer dans la construction de l'autel, le fer servant à la destruction, et l'autel étant un emblême de paix, de concorde et du sacrifice de la concupiscence et des autres passions mondaines. Or, tous les peuples avaient droit de faire sacrifier sur cet autel, et tous les peuples pouvaient faire leurs prières au saint temple.

En général ces lois et ces réglements ont toutes plusieurs tendances à la fois, partant toujours d'un seul principe, savoir : l'entretien de la vertu et d'une religiosité fervente dans le cœur des israélites. C'est ainsi qu'il leur fut ordonné des sacrifices obligatoires et qu'il leur fut permis d'offrir des sacrifices volontaires. Un des motifs de ces sacrifices fut sans doute pour entretenir parmi eux un milieu entre l'opulence et la pauvreté, milieu très-favorable à la vertu, à la concorde, au bonheur et à la santé. Avec leur profonde religiosité, il leur était difficile de s'enrichir, car ce sentiment les portait toujours à offrir des sacrifices et à prononcer des vœux autant que leur fortune le leur

permettait. Cela devait encore entretenir la sobriété parmi ce peuple, et encourager l'économie rurale.

Moïse ordonna ensuite aux Hébreux la confection d'un pavillon sacré, servant de temple. Les formes, la matière et les dimensions de ce pavillon, ainsi que de tout le matériel qui y entrait, étaient autant de symboles faisant allusion à la nature, aux objets métaphysiques, à la création et principalement aux facultés intellectuelles, aux vertus et aux passions. Il institua des pontifes, dont son frère fut le chef, et régla leur costume. Le pontificat devait se perpétuer dans la famille d'Ahron. Cette institution avait pour but d'instruire et de moraliser le peuple. C'est un trait caractéristique dans la vie de Moïse, qu'il ne fit jamais rien pour ses enfants. Nous verrons plus tard son serviteur le remplacer comme chef des Hébreux, et il n'est fait aucune mention des enfants de Moïse, que long-temps après sa mort. Il fit encore diverses autres institutions, ainsi qu'un grand nombre de réglements, et toujours par ordre divin.

Le plus étonnant et le plus inconcevable de tout le Pentateuque, c'est le passage suivant, (Exode chap. 34, vers. 23 et 24) où Moïse dit aux Hébreux au nom de la Divinité : « Trois fois par année (*) tous tes mâles se présenteront devant le seigneur Eternel,

(*) C'était pendant les fêtes de pâques, de pentecôte et des feuillées.

protecteur d'Israël (*); car j'expulserai des nations devant toi, je reculerai tes limites *et personne ne convoitera ton pays, pendant que tu monteras* (**) *pour te présenter devant l'Eternel ton protecteur, trois fois dans l'année.* » Personne ne croira que Moïse fût l'ennemi de son peuple, pour leur ordonner un tel précepte, s'il n'avait pas été assuré de son inocuité.

Mais ce qui est bien plus étonnant encore et naturellement inconcevable, c'est qu'en effet les Hébreux ont observé littéralement ce précepte pendant de longues années, et que leurs voisins, toujours si jaloux et souvent si hostiles, n'avaient jamais profité de cette occasion pour envahir le pays !

Toutes ces lois, toutes ces institutions et tous ces réglements, la divinité les lui avait communiqués sur le mont Sinaï, où il s'était tenu pendant quarante jours et quarante nuits consécutifs, sans boire et sans manger. Cette longue abstinence est physiquement possible, sans qu'on ait besoin de recourir au miracle, et en effet l'Ecriture ne la donne pas pour tel.

Cette longue absence de Moïse eut des suites fâ-

(*) C'est-à-dire au temple de Jérusalem.

(**) A Jérusalem. L'écriture se sert toujours du verbe *monter*, quand il s'agit de se rendre à cette capitale : c'est que, d'après la tradition, cette ville était placée au point culminant de l'héritage de Benjamin, à l'exception d'un endroit nommé Ein-Étam, qui était plus élevé de 23 coudées.

cheuses pour les Hébreux. L'idolâtrie était, à cette époque, avec différentes modifications, la religion de tous les habitants de la terre, les Hébreux exceptés. L'idolâtrie reposait sur deux principes, savoir : 1°, qu'il est au-dessous de l'Etre-Suprême de s'immiscer dans les affaires de ce bas monde, principe qui a encore été proclamé de nos jours par de prétendus philosophes. Les idolâtres en tiraient la conséquence que l'Etre Suprême abandonnait le gouvernement de ce monde à des dieux subalternes. Le 2e principe était que chaque pays avait son dieu tutélaire qui le protégeait en particulier et qui, en échange de cette protection, exigeait un culte propre. Ce principe était très-salutaire par une partie de ses résultats, car la tolérance et la concorde en furent les conséquences ; il est même vrai et d'une très-haute portée, s'il est modifié et énoncé de cette manière : l'Etre Suprême a permis différentes religions, parce qu'elles sont toutes respectivement nécessaires au perfectionnement des diverses classes d'hommes attachés à ces religions, le caractère primitif des hommes étant très-différent et ne s'adaptant qu'à telle religion exclusivement aux autres. C'est ainsi que chaque plante, chaque minéral s'adapte à un terrain particulier, hors duquel il ne réussirait pas. Le commun des Hébreux était très-porté pour ces deux principes, surtout pour le dernier, moyennant lequel il pouvait se soustraire à la gêne rigide de sa religion, en s'attachant à l'idolâtrie incomparablement moins

sévère pour la volupté. Contrairement à l'opinion qu'on cherche à faire prévaloir, savoir : que les Hébreux étaient cruels, crédules et ignorants, l'histoire nous les montre compatissants, incrédules et éclairés ; leur commisération fut même exagérée, car nous les voyons toujours punis pour avoir usé de trop d'indulgence envers leurs ennemis, et s'il y avait rigueur, il faut en accuser la Divinité elle-même si l'on ajoute foi à la révélation, ou Moïse, si l'on n'y ajoute pas foi. Pour ce qui est de la crédulité et de l'ignorance, nous voyons ce peuple toujours puni pour l'incrédulité qu'il manifestait peu de moments après les miracles les plus éclatants, et souvent même au moment où ces miracles s'opéraient sous ses yeux. Il faut donc nécessairement en conclure qu'il soupçonnait que ces miracles étaient des effets physiques qui arrivent à des intervalles éloignés : or, n'est-ce pas du philosophisme le plus moderne ?

Le peuple profita donc de l'absence de Moïse pour secouer le joug de la religion et embrasser le culte du bœuf Apis, culte qu'il avait appris en Égypte. A cet effet, un grand nombre d'Hébreux se réunirent tumultueusement autour d'Ahron et le sommèrent de leur faire un simulacre de ce culte. Ahron n'osa résister : il leur demanda de l'or, ils s'empressèrent d'en apporter ; il leur en fit un veau d'or et ils l'adorèrent en s'écriant : voici Israël le dieu intermédiaire qui t'a délivré de l'esclavage égyptien. Moïse arriva le lendemain, il apporta deux tables de pierre dans lesquelles

le décalogue était taillé d'une manière divine. Josué, qui avait attendu Moïse au pied de la montagne, entendant de loin la joie bruyante du peuple, dit à son maître : il y a des cris de guerre dans le camp. Celui-ci répondit : ce ne sont ni des cris de victoire ni des cris de défaite, *ce sont des cris humiliants.* S'étant approché du camp et voyant le veau d'or et les danses que le peuple fit en l'honneur de l'idole, Moïse est outré d'indignation ; il jette les tables de ses mains, les brise, calcine le veau d'or, le réduit en une poudre fine qu'il éparpille sur l'eau, en fait boire au peuple, se place à la porte du camp et s'écrie : à moi tous ceux qui sont restés fidèles à l'Être Suprême ! Toute la tribu de Lévi s'assemble aussitôt autour de lui. Moïse leur dit : Au nom de l'Éternel, protecteur d'Israël, ceignez vos glaives, parcourez le camp dans tous les sens et faites main-basse sur tous les adorateurs de l'idole, sans épargner vos propres parents ni vos propres amis. Les lévites obéirent et environ trois mille hommes périrent par leurs mains, sans compter ceux qui moururent par une peste qui éclata en même temps. Moïse, après avoir vivement réprimandé Ahron et le peuple, pria pour eux en implorant la miséricorde de la Divinité. Ses vœux furent exaucés en grande partie. Cette abnégation de soi-même, ce zèle et cet amour exclusifs en faveur de la religion et du peuple, grandit Moïse de beaucoup aux yeux de la Divinité. Elle le lui fit connaître. Moïse en prit occasion pour

supplier la Divinité de lui faire connaître ses voies. La voix divine lui répondit qu'aucun homme n'en pourrait connaître de son vivant que les effets, et non les causes ; que cependant elle voulait lui en faire connaître les principes. L'Éternel, lui dit la voix, est immuable, souverainement puissant, souverainement miséricordieux, généreux, longanime, bon et véridique, il réserve ses bienfaits à des milliers de générations, il supporte le crime, la contrariété et l'imprudence sans permettre cependant une impunité parfaite, et enfin, il punit le fils, le petit-fils, la troisième et la quatrième génération, s'ils imitent le mauvais exemple de leurs pères, c'est-à-dire que la nature humaine est constituée de manière que chacun conserve son libre arbitre jusqu'à la quatrième génération, sans pouvoir arguer de l'exemple ni de l'éducation, la passion décroissant en raison inverse de la facilité avec laquelle on peut la satisfaire, tandis que le penchant de la curiosité et les scrupules augmentent en raison directe avec cette facilité. La Divinité ordonna à Moïse de tailler deux autres tables de pierre, sur lesquelles le décalogue fut engravé de nouveau. Moïse les communiqua aux Hébreux. Il fit ensuite une nouvelle absence de quarante jours sur le mont Sinaï. En descendant son visage fut rayonnant d'un vif éclat, et pour rassurer le peuple, cet homme extraordinaire se couvrait d'une espèce de masque lorsqu'il parlait à ce même peuple.

Moïse compta les Hébreux la deuxième année de

leur sortie d'Égypte. (*) Ils furent au nombre de 603,550 hommes, âgés de plus de vingt ans. La tribu de Lévi n'était pas comprise dans ce nombre. Je dis de Lévi, car les Hébreux étaient divisés en treize tribus du nombre des fils de Jacob, la maison de Joseph comptant pour deux tribus, conformément à l'adoption qu'en avait faite ce premier. Ils étaient encore divisés en quatre bannières, trois tribus étant attachées à une bannière, à l'exclusion de la tribu de Lévi qui se tenait au centre du camp. Un nuage qui couvrait toujours le pavillon sacré pendant le jour, et une apparence de feu qui le couvrait la nuit, leur servaient de signal pour le départ et pour le repos, ils partaient lorsque ces nuages se retiraient de dessus le pavillon sacré et s'arrêtaient de même avec ces nuages.

Dès le commencement de cette année, le peuple, mécontent sans doute d'un si long séjour dans un désert si aride, éclata en murmures. Un feu céleste en consuma une partie, ce qui n'empêcha pas la populace de communiquer sa concupiscence aux autres ; ils se

---

(*) C'était un crime chez les Hébreux de compter les hommes et de se laisser compter. Pour faire le dénombrement, il fallait que chacun donnât au chef une certaine pièce de monnaie; c'était ces pièces que l'on comptait et elles étaient employées au service du sanctuaire, comme expiatoire du dénombrement.

La raison pour laquelle le dénombrement était un crime, me paraît être, parce que ce serait ravaler la dignité humaine et injurier l'image divine en comptant les hommes comme les brutes; ce serait faire regarder les hommes comme les instruments de leurs chefs.

plaignaient hautement d'être réduits dans leur nourriture à la seule manne et regrettaient les fruits savoureux de l'Égypte. Cependant, observe l'Écriture, la manne était d'un goût exquis, elle était réductible de diverses façons et conséquemment on pouvait en faire des mets très-variés. Mais tel est le caractère de la passion, elle se blase sur ce qu'elle possède et elle voit la suprême jouissance dans ce qu'elle ne peut obtenir. Moïse fut très-indigné de ces marques d'intempérance ; il supplia la Divinité de mettre fin à ses jours ou d'alléger le pesant fardeau dont elle l'avait chargé. Pour le soulager, la divinité lui fit choisir soixante-dix anciens parmi le peuple, auxquels elle communiqua l'esprit saint. Elle dit en même temps à Moïse qu'elle allait donner une chair succulente au peuple, mais que les suites en seraient fâcheuses pour celui-ci, en punition de son incontinence. Effectivement, un vent impétueux amena bientôt un si grand nombre de cailles que la plus grande abondance régna dans le camp. Mais à peine le peuple en eût-il mangé. qu'une épidémie terrible sévit dans le camp et enleva un grand nombre de personnes. Les Hébreux reconnurent alors un peu tard que si la Divinité ne leur avait donné que de la manne, c'était dans l'intérêt de leur santé et de leur bien-être, car chaque climat exige une nourriture particulière, sous peine d'être bientôt la victime de diverses maladies même inconnues.

La même année, c'est-à-dire, la seconde de la délivrance des Hébreux, Moïse envoya par ordre divin des explorateurs dans la Palestine, ou le pays de Canaan, comme s'exprime l'Ecriture. Il leur indiqua une montagne au Sud, par où ils devaient y entrer, et il leur recommanda d'observer si la population y était nombreuse ou rare, si elle était vigoureuse ou d'une complexion faible, si le climat était bon ou mauvais, s'il y avait beaucoup de villes fortes, si le sol était productif, et enfin si le pays était boisé. Il ajouta qu'ils devaient apporter des échantillons du fruit de ce pays, car on était près de la saison des vendanges. C'était un piége tendu aux Hébreux, dans leur intérêt sans doute, pour les habituer à avoir confiance dans la divinité, car cette confiance seule les rendait dignes de prendre la place des peuples pervertis qui habitaient alors ce pays, et de servir de peuple modèle et instructeur à toute la terre ; or, les explorateurs devaient rapporter naturellement que ces peuples étaient d'une constitution vigoureuse et d'une taille très-avantageuse, que la population était nombreuse et guerrière, que le pays était hérissé de montagnes, et que l'art avait secondé la nature pour le fortifier. Ce rapport devait faire une impression terrible sur des cœurs incrédules, tandis qu'il devait mettre au grand jour la résignation des hommes pieux, et la punition qui s'ensuivrait pour les premiers serait

une leçon salutaire pour leur postérité qui, par là, serait rendue plus digne d'entrer dans la terre promise, afin que la divinité accomplît ses desseins.

Les explorateurs exécutèrent fidèlement leur mission, ils parcoururent le pays pendant quarante jours, et prirent des échantillons de ses fruits qui étaient énormes. Revenus auprès de Moïse et du peuple assemblé, ils firent leur rapport, ils dirent qu'à la vérité le pays était d'une grande abondance, mais que les habitants en étaient d'une force, d'une stature et d'un courage extraordinaires ; enfin ils firent de ce pays une peinture effrayante. Caleb, l'un de ces explorateurs, s'apercevant de l'intention de ses collégues et voulant appaiser le peuple qui commença à murmurer, dit à celui-ci de ne pas se laisser intimider, de s'avancer courageusement vers le pays exploré, et qu'il triompherait de tous les obstacles. A cette opposition de Caleb, les explorateurs ne gardèrent plus aucune mesure ; non, s'écrièrent-ils, non, nous ne serons pas vainqueurs, ces peuples sont décidément plus forts que nous. Non contents de ces paroles décourageantes, ils excitèrent le peuple, lui disant que le climat du pays, dont il voulait prendre possession, était destructeur, qu'il en consumait les habitants, quoique ceux-ci fussent d'une taille démesurée ; nous en avons vu même, dirent-ils, vis-à-vis lesquels nous n'étions que des sauterelles, et ils nous prenaient pour telles. C'est

alors que le mécontentement devînt général, il n'y eut plus que pleurs et regrets, ils firent des reproches à Moïse et à Ahron, ils se virent déjà en proie au glaive ennemi, déjà leurs femmes et leurs enfants leur parurent réduits à l'esclavage. Enfin ils se concertèrent d'élire un chef et de retourner en Égypte.

Josué et Caleb, deux explorateurs qui étaient restés fidèles à la bonne cause, essayèrent de calmer l'effervescence du peuple par des paroles rassurantes; mais le peuple parla déjà de les lapider, lorsque la gloire divine apparut sur le pavillon sacré, en présence de tout le peuple, et la voix divine dit à Moïse : jusqu'à quand ce peuple contrariera-t-il mes volontés, jusqu'à quand me refusera-t-il sa confiance, après toutes les choses extraordinaires dont il a été le témoin et le but! Je devrais le frapper de la peste, en disperser le restant et te donner une postérité plus nombreuse et plus puissante que lui. Moïse implora la miséricorde de la Divinité, il mentionna les sublimes attributs qu'elle lui avait enseignés. La Divinité exauça sa prière en tant qu'elle n'exterminerait pas le peuple; mais elle décida qu'aucun de ceux qui à cette occasion avaient manqué de confiance en sa volonté et ayant vingt ans révolus, ne verrait le pays promis, et que tous périraient dans le désert, à l'exception de Josué et de Caleb qui étaient restés fidèles aux bons principes; mais que les enfants de ces premiers prendraient possession dudit pays, à la place de leurs pères.

A cette nouvelle les Hébreux se repentirent de leur mécréance et tombant, comme cela arrive toujours, dans l'extrême contraire, ils voulurent entrer de suite dans la Palestine et attaquer l'ennemi. Moïse n'ayant pas approuvé ce projet, ils s'avancèrent seuls vers la frontière; ils furent complètement défaits.

Moïse eut encore à subir une autre révolte. Un homme puissant, nommé Coreh, se ligua avec quelques chefs de la tribu de Lévi et de celle de Ruben ainsi qu'avec 250 hommes marquants des autres tribus. Ils s'ameutèrent contre Moïse, parce qu'il avait conféré la dignité de Grand-Pontife à son frère Ahron. Moïse leur dit en vain qu'il agissait toujours par ordre divin et jamais de son propre chef; ils ne voulurent jamais y croire et persistèrent dans leur rebellion. Moïse leur proposa alors de se munir le lendemain chacun d'un encensoir pour offrir au pavillon le parfum sacré, et il leur dit qu'on regarderait comme saint celui dont le parfum serait agréé. Le lendemain Moïse fit une nouvelle tentative pour appaiser les rebelles; il n'y réussit pas davantage. Il fit alors cette allocution au peuple, relativement aux promoteurs de la sédition, il dit: si ces hommes meurent sur leur lit et d'une mort naturelle, ce sera signe que je n'ai pas agi par ordre de la divinité; mais si la terre s'ouvre sous leurs pas et qu'elle les engloutisse vivants avec tout ce qu'ils possèdent, ce sera une preuve que je n'ai rien inventé. Il avait préalablement averti le peuple

de s'éloigner des auteurs de la sédition et de ne pas toucher à leurs biens, pour qu'il ne fût pas enveloppé dans leur catastrophe. A peine Moïse eût-il achevé de parler, que la terre se fendit sous les pieds des chefs rebelles et elle les engloutit avec leurs sicaires et leurs biens. Ceux d'entre les séditieux qui avaient offert le parfum, furent consumés par un feu qui partit d'en-haut.

Nouvelle émeute le jour suivant; le peuple reprocha à Moïse et à Ahron la mort de tant d'hommes distingués. De suite une violente épidémie sévit parmi le peuple. Ahron se plaça aussitôt par ordre de Moïse au milieu des mourants, faisant une fumigation dans son encensoir, l'épidémie cessa. Elle avait cependant coûté la vie à 14700 personnes.

Je ferai de nouveau remarquer au lecteur la mécréance qui régnait alors parmi les Hébreux, et qu'il juge de la bonne foi de ceux qui veulent en faire un peuple abruti et superstitieux. Les talmudistes ont été plus conséquents, car ils ont nommé cette génération le siècle éclairé.

Pour prévenir toute altercation ultérieure au sujet de son frère, Moïse ordonna aux douze chefs des tribus d'apporter leurs bâtons. Il les posa dans le pavillon sacré, devant l'arche sainte, en y ajoutant le bâton d'Ahron. Le lendemain Moïse sortit tous ces bâtons, celui d'Ahron avait des fleurs, des bourgeons et de petits fruits d'amandes; les autres bâtons avaient con-

servé leur état naturel. Celui d'Ahron fut remis en dépôt devant l'arche sacrée.

Vers la quarantième année après la sortie d'Egypte, il y eut encore une nouvelle sédition. Le peuple manqua d'eau, il s'en prit à Moïse et à Ahron. La voix divine dit à Moïse: prends ton bâton, et toi et Ahron *dites* au rocher, en présence du peuple, de laisser couler de l'eau en abondance. Les deux frères assemblèrent le peuple à cet effet. Moïse frappa deux fois le rocher et il en jaillit de l'eau en abondance. Si les deux frères avaient simplement parlé au rocher, le miracle aurait été bien plus éclatant; mais comme la voix avait dit à Moïse de prendre son bâton et de parler au rocher, il pensa, ainsi que son frère, qu'il leur était plausible de se servir ou de l'un ou de l'autre moyen, et ils se décidèrent pour le premier, comme le plus sûr; mais c'était manquer de confiance dans la Divinité; aussi la voix leur dit-elle: puisque vous n'avez pas eu assez de foi pour montrer un plus grand miracle au peuple, vous ne conduirez pas ce peuple dans le pays que je lui ai promis. Les talmudistes observent très-bien à cette occasion, que plus un homme est elevé au-dessus des autres, plus il doit être scrupuleux sur sa conduite, montrer d'élévation, de fermeté et de courage, et que les fautes de ces hommes sont punies à proportion de leur propre grandeur et non d'après la grandeur de leurs fautes. C'est que les actions de ces hommes sont guettées et servent d'exemple

aux autres, tandis que les petites fautes des particuliers passent inaperçues ; car c'est un grand principe dans la religion judaïque que la punition, soit qu'elle parte de la Divinité, soit qu'elle parte des hommes, n'est jamais infligée dans un but de vengeance ; si elle part du ciel, elle a un double but : 1°, de forcer le pécheur à se corriger et à se relever d'autant qu'il s'est abbaissé par sa faute ; 2°, d'empêcher que les autres ne soient entraînés par son exemple. Si la punition émane du tribunal, son seul but doit être celui qu'indique formellement l'Ecriture à plusieurs reprises ; tu ôteras, dit-elle, le mal du milieu de toi, afin que tout le peuple écoute, craigne et ne tombe dans de pareilles fautes.

Les Hébreux touchent maintenant à la fin de leur vie errante ; les quarante années de condamnation sont près d'être écoulées ; l'ancienne génération a disparu et se trouve remplacée par la nouvelle, qui est dans ce moment sur les confins de la Palestine au sud-est, il n'y a que le petit pays montueux des Edomites, descendants d'Esaü, qui sépare les Hébreux du pays promis. Moïse envoya en conséquence des ambassadeurs au roi de ces premiers, le priant de lui donner passage à travers ce pays. Le roi d'Edom s'y opposa formellement. Comme il était défendu aux Hébreux d'attaquer ce peuple à cause de la fraternité de Jacob avec Esaü, ils quittèrent ces contrées, se dirigeant vers le nord-est de la Palestine. Là ils se trouvèrent séparés de ce pays par les peuples d'Ammon et de Moab, descendants

de Loth, neveu d'Abraham. Même défense était faite aux Hébreux d'attaquer ces peuples par une raison analogue à celle citée plus haut. Ayant donc également demandé le passage à ces peuplades, et celles-ci ayant refusé, les Hébreux se virent obligés de se rapprocher encore du nord et ils arrivèrent sur les limites de Sichon et d'Og, rois d'Amorhéens, lesquels faisaient partie des sept peuples réprouvés par la Divinité pour leur dépravation anormale. Les Hébreux ayant demandé au premier le libre passage à travers son pays, et celui-ci s'étant placé avec son armée sur la frontière pour leur en défendre l'entrée : ces premiers l'attaquèrent, le vainquirent et prirent possession de son pays ; ils en agirent de même envers Og, de sorte que le Jourdain seul les sépara encore de la Palestine proprement dite. Je dis : proprement dite, car les frontières des Hébreux devaient s'étendre à l'est jusqu'à l'Euphrate.

Ahron était mort dans le courant de cette année. Un jour Moïse l'avait fait monter, par ordre divin, sur une certaine montagne, lui avait fait ôter ses habits sacerdotaux, en avait revêtu Elazar, fils aîné d'Ahron, et celui-ci n'existait plus.

Les Hébreux avaient été assaillis en route par un certain peuple qui avait eu d'abord l'avantage ; mais les Hébreux ayant invoqué le Très-Haut, ils avaient complettement défait les assaillants.

Un autre incident était encore arrivé dans ces der-

niers temps. Les Hébreux étaient exténués d'ennui et de fatigues, pour avoir erré pendant quarante ans dans un désert aride et brûlant, et réduits à la seule manne. Ils murmurèrent contre la Divinité et firent des reproches à Moïse. La Divinité qui voulait que ce peuple prît l'habitude de la patience, de la résignation, de la fermeté et de la sobriété, excita contre lui des serpents vénimeux qui en tuèrent un grand nombre. Comme à l'ordinaire, le peuple supplia Moïse de le délivrer de ce fléau. Moïse ayant prié en faveur du peuple, la Divinité ordonna à ce prophète d'ériger sur une perche le simulacre de l'un de ces serpents, et elle ajouta que ceux qui seraient mordus regardassent ce reptile et ils seraient guéris. Ce que Moïse exécuta (*). On voyait encore cet emblême du temps du roi Esechias, qui le fit briser, de crainte que le peuple ne l'adorât.

Je dirai ici un mot sur les miracles de la Bible. Mais entendons-nous d'abord sur le terme! Qu'est-ce qu'un miracle? C'est un événement, dit-on, qui est en dehors des lois de la nature. Mais qui connaît ces lois? qui connaît la nature? Nos plus grands savants,

---

(*) Voici la signification probable de cet ordre : Nous avons déjà dit que le serpent représente les passions avilissantes. Or, la Divinité ordonna que ce serpent dût être placé haut, et que les blessés le considérassent, ce qui signifie que nos passions doivent être placées haut si elles doivent nous être utiles, et que nous devons les considérer en face, et non nous en laisser entraîner aveuglement.

nos plus grands naturalistes, dès que vous les pressez à vous expliquer l'origine ou le premier principe d'une chose quelconque, ils sont obligés de vous avouer leur totale ignorance. On fait grand bruit aujourd'hui des progrès de la chimie, et en effet ses découvertes journalières sont utiles aux arts, aux fabriques et aux manufactures. Mais voilà tout ! Faites analyser un brin de paille par un chimiste, il vous dira au juste tout ce que ce brin contient en différents gaz et en matières palpables. Priez-le de le recomposer des éléments qui se trouvent entre ses mains, et il avouera son impuissance ; dans toute analyse, vous dira-t-il, il y a toujours quelque chose qui nous échappe et qui nous empêche de reconstituer l'objet décomposé, à l'exception des corps inorganiques. L'homme ne peut que détruire ; créer, jamais ! Je me trompe, il ne peut même détruire. Il a beau diviser et subdiviser, la matière restera toujours ; il ne peut que décomposer : la destruction est l'attribut de la seule Divinité.

Supposons néanmoins que l'homme ait pénétré les mystères de la nature et toutes les lois qui la régissent. S'ensuivra-t-il que l'auteur de cette matière et de ces lois soit astreint à s'en servir lui-même? Ne lui serait-il pas permis d'en créer de nouvelles, soit permanentes, soit transitoires ?

Nous voici donc obligés à définir le miracle : un événement qui n'arrive qu'à de grands intervalles. Mais certaines comètes, certaines révolutions de la

terre sont donc aussi des miracles ! ou aimeriez-vous mieux appeler miracle tout ce que vous ne comprenez pas ? J'y souscrirai de bon cœur et vous seriez dans le vrai ; tout est miracle, car rien n'est connu. Contentons-nous donc de nous occuper de la vertu et de notre terre , le reste nous échappe.

Je reprends mon histoire.

Après avoir vaincu les rois Amorhéens , dont nous avons parlé, les Hébreux se trouvèrent à leur gauche en contact avec le pays des Moabites. Le roi de ce peuple ignorant sans doute qu'il était défendu aux Hébreux de l'attaquer, tremblait d'être assailli. Dans sa perplexité il se lia aux Madianites ses voisins, et fit quérir un prophète excessivement renommé, appelé Balaam, afin que celui-ci maudît les Hébreux; car il passait pour constant que la malédiction de cet homme avait un effet infaillible. Balaam arriva après beaucoup d'hésitation. Mais l'esprit saint l'obligea de bénir le peuple au lieu de le maudire. Le roi en fut irrité et renvoya Balaam. Cependant celui-ci haïssant intérieurement les Hébreux , donna un conseil infâme à ce roi ; les filles des Moabites et des Madianites devaient attirer les Hébreux , les séduire par la crapule et la débauche, et les entraîner ainsi vers l'idolâtrie, ce qui causerait leur perte. Ce conseil perfide lui réussit en partie ; un certain nombre d'Hébreux donnèrent dans le piége, et il s'ensuivit une peste qui en enleva 24,000, outre ceux que Moïse fit exécuter. Un pe-

tit-fils d'Ahron , nommé Phinéas, se distingua à cette occasion ; car un chef de la tribu de Siméon, s'étant laissé séduire par la fille de l'un des chefs Madianites, et ne faisant aucun mystère de son inconduite, Phinéas, mu par son zèle pour la vertu et le bien public, saisit une lance, se rendit à la tente où se trouva le couple coupable, et les transperça tous les deux. La peste s'arrêta.

Tant de perfidie ne pouvait rester impunie, ne fût-ce que pour l'exemple. Moïse détacha 12,000 hommes contre les Madianites. Tous ceux qui ne cherchèrent pas leur salut dans la fuite, furent passés au fil de l'épée ; il n'y eut d'épargnés que les femmes innocentes ; les enfants mâles ne le furent pas, de même que ceux des Cananéens.

Ici je me vois assailli par tout ce qu'il y a de philantrope, sincère ou fictif. Tous s'accordent à taxer cet acte de féroce cruauté. Il en a la physionomie en effet. Voyons cependant ce que les Hébreux d'alors pourraient répondre :

Vous nous accusez de barbarie, rien de plus facile. Nous n'essayerons pas même la voie des récriminations, en opposant mille victimes à chaque victime cananéenne et madianite, car dire qu'un autre est plus coupable, ce n'est point prouver sa propre innocence. Mais vous exagérez d'abord extrêmement les faits. Un grand nombre de ces peuplades se sont retirées à notre approche, entre autres un peuple entier

d'entre les sept peuples de la Palestine, nommé Girgaschi, qui s'est retiré en Afrique. Beaucoup d'autres se sont échappés au milieu des combats ; bien d'autres encore ont été épargnés nonobstant les terribles menaces de Moïse et de Josué. D'ailleurs, les Cananéens avaient été instruits quarante années d'avance, de l'ordre qui nous avait été intimé de les exterminer. A notre entrée dans la Palestine, notre chef Josué fit publier que ceux qui voulaient se soumettre seraient épargnés, que ceux qui voulaient se retirer pussent le faire en toute sûreté. Ces Cananéens étaient radicalement dépravés, car d'après le Pentateuque ils immolaient leurs propres enfants à leurs idoles, et ils se livraient à l'inceste le plus infâme et à la débauche la plus effrénée. Leur exemple devait donc devenir funeste à nous et à nos enfants, et il l'est devenu en effet, par la mollesse avec laquelle nous avons exécuté les ordres de l'Être Suprême.

D'ailleurs c'est Moïse qui nous a donné ces ordres au nom de la Divinité ; cela répugnait beaucoup à nos sentiments ; mais Dieu avait ordonné, nous ne pouvions qu'obéir. Vous ne pouvez donc accuser que la Divinité ou Moïse. Ces enfants au surplus, auraient péri de misère, de faim, de soif et par l'intempérie des saisons ; les élever parmi nous, cela aurait été de la dernière impolitique et destructif pour nos mœurs et pour la religion.

Mais Dieu est souverainement bon et il ne saurait

commander une férocité ! Nous vous répondons que les voies de la Providence sont impénétrables. N'avez-vous donc jamais vu de grandes personnes et des enfants qui ont succombé après de longues et cruelles souffrances ? C'est Moïse, dites-vous, qui a commandé ces massacres et non la Divinité ! Soit pour un instant ! Toujours est-il que Dieu avait connaissance de ces faits et qu'il les a tolérés ; comment pouvait-il permettre tant de cruautés ! — Dieu ne s'occupe nullement des affaires de ce bas monde, répondez-vous. Mais en créant le monde, il a bien dû prévoir ce qui pouvait arriver avec la constitution et les facultés qu'il a départies aux hommes ! vous voici acculés à l'athéisme !

Vous nous accusez constamment de barbarie, ajoutent les anciens Hébreux, nous qui avons été si souvent punis pour notre commisération ! Moïse nous avait recommandé ces actes de rigueur si vivement, si itérativement, au nom de la Divinité, de la religion, de la vertu, des bonnes mœurs ; il nous menaçait si terriblement si nous contrevenions à ces ordres, que nous, qui croyions à la vérité et à la sainteté de sa mission, nous fîmes des efforts surnaturels pour exécuter des ordres si contraires à nos sentiments et à notre caractère. Cependant, malgré ces efforts, nous n'exécutâmes pas ces ordres dans leur plénitude et nous en fûmes sévèrement punis. Voyez dans notre histoire

même ce qui nous en est arrivé ! C'est donc Moïse que vous devez accuser de tous ces événements, si vous ne voulez en charger la Divinité.

Cessez donc de nous calomnier, cessez surtout de rendre nos descendants responsables de nos actions et de vous livrer à la cruauté, sous le manteau de l'humanité !

Je reviens à notre histoire :

Moïse donna les provinces conquises jusqu'alors à la tribu de Ruben, à celle de Gad et à la demi-tribu de Manassé. Elles avaient demandé ces contrées qui offraient un pâturage abondant, ces tribus possédant des troupeaux nombreux.

Le temps approcha où cet homme unique, où Moïse devait quitter cette vie. Il employa ses derniers moments à exhorter les Hébreux de rester fidèles à la religion, sous peine d'être expulsés du pays qu'ils allaient conquérir, *d'être dispersés sur toute la terre, d'être un objet de risée, de mépris et de haine à tous les autres peuples et d'endurer des maux et des persécutions inouis.* Hélas ! la suite de cette histoire prouvera que les prédictions de l'homme divin ne se sont que trop réalisées ! Mais ses paroles consolantes ne se sont pas moins vérifiées ; car au milieu de ses terribles menaces, il dit au peuple, au nom de la Divinité : *Néanmoins, dans le pays de leurs ennemis même, je ne les abandonnerai jamais entièrement, jamais je ne*

permettrai leur destruction totale, je serai toujours l'Éternel leur protecteur.

L'homme divin confia la conduite du peuple à Josué son fidèle serviteur. Sentant sa fin s'approcher, il ne put se résoudre à quitter son peuple sans lui renouveler ses avertissements sous forme d'un cantique. S'adressant au peuple pour la dernière fois, il lui dit :

« Soyez attentifs, ô cieux, à mes paroles ! Que la » terre écoute le mouvement de mes lèvres ! Puisse » mon instruction s'insinuer dans les cœurs comme » la douce pluie, comme la bienfaisante rosée s'in» filtrent dans la tendre plante ! — A genoux devant » le Seigneur, je vais prononcer son nom sacré ! — » O toi protecteur universel ! toi dont toutes les œuvres » sont parfaites, dont toutes les voies sont justice ! toi » le Dieu de la vérité, de l'équité, de la vertu, de la » droiture ! Les vices de tes enfants nuisent à eux seuls, » à toi nullement ! Et vous génération tenace et incon» séquente ! et vous peuple matériel, hostile à la sa» gesse ! croyez-vous, par de bonnes œuvres, obliger » l'Etre Suprême, lui votre père, votre maître, votre » créateur, votre fondateur ! refléchissez aux temps » antérieurs ! méditez l'histoire des siècles ! demandez » à vos aïeuls, consultez vos anciens ! déjà lorsque le » Très-Haut avait assigné l'héritage des nations, déjà » lors de la dispersion des enfans d'Adam, il avait » tracé leurs limites d'après les futurs enfans d'Israël !

» car Israël est le partage de l'Eternel, Jacob est son
» lot (c'est-à-dire que c'est le peuple qui devait faire
» connaître son nom à toute la terre). Aussi Jacob
» l'a trouvé dans le pays désert, dans une aride et
» désolante solitude ; là Dieu l'entoura, l'instruisit,
» en prit soin comme l'homme prend soin de la prunelle
» de ses yeux ; comme l'aigle qui stimule sa nichée,
» il plâne sur ses aiglons, étend ses aîles, y fait monter
» les tendres objets de son amour, les porte sur ses
» formidables pennes, c'est ainsi que Dieu conduisit
» ce peuple, tant que ce peuple a resté isolé et qu'il ne
» lui a pas associé de Dieu étranger. Il le fait monter
» sur les renflements de la terre, lui livre les produits
» des champs, lui prépare du miel dans le rocher,
» de l'huile dans le dur caillou, lui apprête la crême
» de la génisse, le lait de la chèvre, la graisse des lani-
» fères mâles de Bassan, la fleur du froment réniforme
» et le sang vineux du raisin. Jessuron (*) se voit pros-
» père et regimbe, il se voit dans l'abondance et il aban-
» donne le Dieu son créateur, il rabaisse la roche de son
» salut, se livre à de faux dieux en face de son protec-
» teur, le contrarie par des abominations, sacrifie aux
» satyres anti-divins, Dieux inconnus, récemment in-
» troduits, non divinisés par ses ancêtres, et il oublie
» l'origine de sa naissance, il ne pense plus à Dieu

(*) C'est le nom du peuple d'Israël.

» son fondateur ! Dieu à cet aspect est indigné de
» la contrariété de ses enfants, Ah ! dit-il, je dé-
» tournerai ma face de ces esprits bouleversés, de
» ces enfants ingrats, je regarderai les suites de leurs
» œuvres ! Ils ont excité mon indignation par des
» non-dieux, ils m'ont contrarié par leurs chimères,
» et moi j'exciterai leur indignation par un non-
» peuple, je les contrarierai par une vile nation !
» que mon courroux s'allume et sévisse jusque dans
» l'abime du gouffre, qu'il consume le pays et ses
» produits et jusqu'aux fondations des montagnes !
» J'accumulerai les maux, j'épuiserai mes flèches,
» horrible famine, air mortifère, épidémie destruc-
» tive, animaux féroces, reptiles vénimeux, glaive
» en dehors, terreur en dedans, contre adolescent,
» adolescente, nourrisson et vieillard ! laissant tomber
» un regard sur eux, je ferais disparaître leur sou-
» venir d'entre les humains, si je ne redoutais la
» perversité de leurs ennemis, qui méconnaissant
» les causes, diraient : notre main est puissante,
» l'Éternel n'a pas opéré ceci, ces ennemis étant
» perdus de réflexion et dépourvus d'intelligence.
» Seraient-ils sages, y porteraient-ils leur attention,
» regarderaient-ils en arrière, ils sentiraient qu'un
» d'entre eux ne saurait poursuivre mille adversai-
» res, que deux ne pourraient mettre en fuite une
» myriade, si le protecteur des Jacobites ne les

» avait délaissés, si l'Éternel ne les avait livrés;
» ils se diraient: leur Dieu tutélaire ne ressemble
» pas à nos divinités et nos ennemis se distinguent.
» Mais non, ces barbares ne cultivent que la vigne
» de Sodom, ils ne labourent que les champs de
» Gomorrh, vignes aux grappes amères, aux rai-
» sins nauséabondes, la fureur du serpent est dans
» leur vin et la tête cruelle de la vipère. Ah! un
» mystère est réservé avec moi, scellé dans mes ar-
» chives, à moi vengeance et rémunération à l'épo-
» que où glissera leur pied; le jour de leur catastrophe
» approche et l'avenir accourt pour eux! L'Éternel
» jugera son peuple, il aura pitié de ses serviteurs,
» lorsqu'il verra leur impuissance au comble et par-
» tout abandon et oppression. Il dira: où sont les
» dieux de ces peuples, où le rocher sous lequel
» ils ont cherché refuge! Les Dieux dont ils con-
« sommaient les graisses des sacrifices, dont ils bu-
» vaient le vin des libations, qu'ils se lèvent! qu'ils
» les protègent! qu'ils les cachent! Ils le voient
» maintenant! je suis seul! il n'y a point de Dieu
» avec moi! c'est moi qui fais mourir, qui ressucite,
» qui blesse, qui guéris, rien ne résiste à ma puis-
» sance! Je le jure par mon éternelle existence, un
» jour j'aiguiserai l'étincellante lame de mon cime-
» terre, je saisirai la balance de la justice, et ven-
» geance sur mes ennemis, sévisse contre mes ad-

» versaires ! j'enivrerai de sang mes flèches, mon
» glaive consommera de la chair, pour le sang des
» mourants et des captifs, pour la barbare initiative
» de mon ennemi ! Applaudissez à son peuple, ô
» nations ! car Dieu vengera le sang de ses servi-
» teurs ! vindicte contre ses adversaires, réconcilia-
» tion avec sa terre, avec son peuple ! »

Après avoir lu publiquement ce cantique, Moïse bénit les Hébreux avant de s'en séparer. Il monta ensuite sur la montagne de Nebo, située sur la rive gauche du Jourdain, il n'en descendit plus. Personne n'a connu son tombeau. Il est mort, dit l'Écriture, à l'âge de 120 ans ; jusqu'au dernier moment de sa vie, ses yeux conservèrent leur éclat et son corps n'avait rien perdu de sa fraîcheur.

C'est ainsi que mourut l'homme par excellence, l'homme divin, qui, dit la Bible, n'a jamais eu et n'aura jamais son égal. En effet, toutes les qualités nobles et sublimes sont réunies au suprême degré dans cet homme céleste et on ne lui trouve aucune des faiblesses humaines. Sa modestie était sans exemple ; son peuple, l'humanité, la vertu, la religion, étaient tout pour lui ; sa personne, sa famille, ses

intérêts, tout disparaissait à ses yeux, rien que son but; ses propres enfants n'avaient aucune dignité, n'occupaient aucun emploi et il mit son serviteur à la tête de son peuple pour se faire remplacer. Enfin c'était un ange sous forme humaine.



TROISIÈME ÉPOQUE.

Depuis la mort de Moïse jusqu'à la construction du premier temple ; 440 ans.

Josué fit avancer le peuple vers le Jourdain, fleuve à l'est de la Palestine proprement dite (*). La voix divine l'encouragea et lui prédit un plein succès, pourvu que lui et le peuple continuassent à suivre exactement les prescriptions du saint livre que Moïse leur avait transmis et qu'ils n'y ajoutassent ni en retranchassent rien.

Je ferai observer ici, une fois pour toujours, que les promesses faites aux Hébreux étaient toutes conditionnelles, savoir : dans le cas où ils se conduiraient bien.

A propos de ces promesses, je saisirai cette occasion pour répondre aux critiques qui ont trouvé étrange que Moïse n'eût parlé de la vie future et que ses promesses ne tombent que sur les biens terrestres. C'est

(*) Le pays situé entre le Jourdain et l'Euphrate, faisait partie de la Palestine ; mais l'intervalle compris entre le Jourdain et la mer Méditerannée, constituait la Palestine proprement dite.

que ces messieurs n'ont pas saisi l'esprit de la loi divine. Cette loi suppose l'immortalité de l'âme comme un axiome inné qui ne souffre aucun doute. En effet, rien ne périt; la mort, la putréfaction, la destruction ne sont que des modifications dans la vie d'un même être; la matière qui se décompose reste toujours la même matière, seulement elle se divise et se combine avec d'autres matières. Tout dépérissement n'étant donc qu'une décomposition, l'être simple, c'est-à-dire, qui n'est pas composé, tel qu'est nécessairement notre âme, ne saurait donc être décomposé, ou ce qui est la même chose, ne saurait mourir, si ce n'est la volonté expresse du Créateur universel. Mais dans ce dernier cas, le monde rentrerait dans le néant. L'Ecriture admet également l'impossibilité de la supposition que Dieu nous fasse arriver de l'éternité dans l'unique but de végéter pendant quelques jours sur cette terre de malheurs, pour être anéantis ensuite. Comment admettre d'ailleurs que la Divinité, entièrement désintéressée dans ses créatures, ait mieux partagé la brute que l'être raisonnable. La religion et le bon sens nous disent en outre que nous ne sommes arrivés ici bas que pour nous y perfectionner par les malheurs et la vertu; or, à quoi aboutirait notre perfectionnement s'il nous conduisait au néant?

Si de nos jours ce grand principe a cessé d'être axiome, c'est parce que nous ne suivons plus le rai-

sonnement du bon sens ni la simplicité de la nature.

D'un autre côté, il est de toute fausseté que l'Ecriture ne parle pas de la vie à venir, elle en parle au contraire très-souvent et très-explicitement, comme dans ce passage : « Je punirai tout attentat qu'on entreprendrait sur sa propre vie, je rends responsable toute âme (Génèse 9, 5). Il mourut, fut recueilli auprès de sa parenté et fut enseveli (ibid. 25, 8 et 9). Beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, ceux-ci pour passer à la vie éternelle et ceux-là pour leur honte perpétuelle (fin de Daniel). L'âme de monseigneur rentrera dans le dépôt de la vie auprès de l'Eternel ton protecteur, et celle de tes ennemis sera ballotée sans cesse (Samuel 1er, 25, 29). Si tu te conduis ainsi (par la charité et l'humanité), ta vertu te précédera un jour, et la gloire du seigneur te recueillera (Isaïe 58, 8). Voyez encore Genèse 46, 4 ; Rois 1, 14, 31 ; ibid. 1, 15, 24 ; Zacharis 3 et beaucoup d'autres passages. »

Si l'Ecriture ne fait que des promesses physiques, c'est qu'elle part du principe que l'homme est placé dans ce monde pour se perfectionner et pour exercer la vertu ; or, on ne saurait parfaitement atteindre ce but qu'avec un corps sain et une vie tranquille ; elle annonce donc ces biens à ceux qui ont la ferme volonté de résister à leurs passions et de cheminer dans la voie de la vertu ; elle leur annonce ces biens, dis-je, afin que rien ne s'oppose à leur perfection et

qu'ils parviennent au but que la Divinité leur a posé.

Je reviens à Josué.

Il avait envoyé deux explorateurs à Jéricho, ville frontière, près du Jourdain ; car, quoique assuré de l'assistance divine, il agissait suivant ce principe du culte judaïque, qui veut que l'homme fasse toujours son devoir et qu'il ne se repose jamais sur un miracle ; la providence n'accordant des miracles que lorsque les moyens naturels sont épuisés, ou que le miracle est nécessaire à la société.

Ces deux explorateurs, arrivés à Jéricho qui était mise en état de siége, furent cachés par une femme nommée Rahab. Pour l'en récompenser, ils promirent de lui sauver la vie ainsi qu'à sa famille.

Les explorateurs ayant rejoint Josué, non sans avoir couru de grands périls, ils lui rapportèrent que la terreur s'était emparée des peuples de Canaan, et qu'ils étaient vaincus d'avance. Il harangua les Hébreux et leur annonça qu'ils allaient passer le Jourdain à sec, quoiqu'on fût au mois de *nissan*, mois qui répond aux mois d'avril et de mai, et que le Jourdain débordât alors de tous les côtés. Il ordonna aux pontifes portant l'arche d'alliance, de se placer à la tête du peuple, d'entrer dans le Jourdain et d'y rester jusqu'à ce que toute l'armée l'eût passé. Dès que les pontifes eurent mis le pied dans l'eau, celle de l'amont s'arrrêta et toute l'armée passa à sec. Josué ordonna qu'on érigeât douze pierres à l'endroit du

Jourdain où les prêtres étaient placés, et qu'on en prît douze autres dans le lit de ce fleuve, pour les ériger dans le camp que l'armée occuperait le soir après le dit passage. Ce qui fut exécuté.

Après ce passage, Josué fit circoncire tous les Hébreux nés dans le désert, dont le climat avait mis obstacle à cette opération. La manne, dont les Hébreux s'étaient nourris pendant quarante ans, cessa vers cette époque.

Les Hébreux s'approchèrent de Jéricho. Ils en firent le tour pendant six jours au son des cors. Le septième, ils en firent le tour sept fois. La septième fois, à un signal donné, toute l'armée poussa à la fois un cri de victoire, les murailles de la ville s'écroulèrent et les assiégeants entrèrent dans la ville. Conformément à l'ordre strictement prescrit, ils firent main basse sur tous les habitants, à l'exception de Rahab et de sa famille.

Josué envoya ensuite des espions dans une ville nommée Aï. Sur le rapport de ceux-ci, il n'y envoya que 3000 hommes. Mais ils furent battus par les habitants de cette ville. Ce chef en fut très-consterné. La voix divine lui fit connaître que la cause de cette catastrophe, était une infraction faite à l'anathême que les Hébreux avaient prononcé sur Jéricho et tous les biens qu'elle renfermait, de sorte que personne ne pouvait s'en rien approprier. Le lendemain Josué fit tirer au sort; le sort désigna un

individu nommé Achan, qui avoua s'être approprié et avoir caché plusieurs objets précieux du butin. Il désigna l'endroit où il les avait enfouis. On les chercha, Achan fut lapidé et ces objets furent brûlés. Ce jugement était doublement exceptionnel, car, d'après la loi judaïque, il n'est permis de punir personne sur son propre aveu, s'il n'y a pas deux témoins au moins; en outre, la loi ne prononce pas la peine de mort pour une infraction faite à un anathême.

Il est présumable qu'Achan ne fût pas le seul fautif et qu'il avait seulement survécu à d'autres coupables qui venaient d'expier leur faute par le glaive ennemi.

Après cette exécution, Josué se rendit maître de la ville d'Aï, moyennant un stratagême.

Ces nouvelles parvinrent bientôt à tous les princes cananéens. Ils se liguèrent entre eux pour s'opposer en commun à l'agression des Hébreux. Cependant les habitants de Gabaon, ville considérable de la Palestine, ne voulurent pas faire cause commune avec ces princes. Mais, comme ils ne voulurent ni combattre ni quitter le pays, ils usèrent d'un stratagême pour engager les Hébreux à les tolérer dans le pays, malgré la défense formelle existant à cet égard. Les Gabaonites envoyèrent des ambassadeurs à Josué pour lui demander son alliance. La chaussure et les vêtements de ces députés étaient dans l'état le plus déla-

bré; leurs vaisseaux et leurs provisions portaient les traces d'un long voyage. Présentés à Josué, ils dirent qu'on avait entendu parler dans leur pays des grands miracles opérés en faveur des Hébreux en Égypte ainsi que dans le désert (*), et qu'en conséquence, ils venaient de faire un long voyage par ordre de leurs maîtres, pour implorer l'amitié d'un peuple aussi distingué. Pour prouver ce long voyage, ils montrèrent que leurs chaussures et leurs vêtements étaient en lambeaux et que leurs provisions étaient moisies. Josué les crut sur parole, leur fit promesse d'amitié et les chefs de l'armée le jurèrent. Trois jours après, les Hébreux apprirent que cette prétendue nation lointaine demeurait dans le voisinage de leur camp. Mais ils ne pouvaient ni ne voulaient violer leur serment. Cependant les Gabaonites, s'étant servis d'un mensonge, Josué les condamna à fendre du bois et à puiser de l'eau pour le service du futur temple.

Les princes coalisés de la Palestine ayant appris cette défection, se réunirent pour attaquer cette ville. Les habitants réclamèrent l'assistance de Josué. Il se mit de suite en route avec toute l'armée, tomba à l'improviste sur les assaillants et les défit complet-

---

(*) Ils ne parlèrent pas des faits récents, pour donner le change aux Hébreux.

tement. Dans leur fuite, ils furent surpris par une grêle épouvantable qui en tua plus que l'épée des Hébreux n'en avait détruit.

Josué fit ensuite la conquête de la majeure partie de la Palestine et soumit trente-un princes de ce pays. Il partagea ses conquêtes entre les Hébreux, proportionnellement à la population de chaque tribu et à la nature du sol. Pendant sept ans, il avait fait dresser à cet effet la topographie du pays. La conquête en avait duré autant. La mort empêcha ce chef d'achever son ouvrage. Sentant sa fin s'approcher, il exhorta les Hébreux de rester fidèles à la religion que Moïse leur avait transmise et d'en exécuter exactement toutes les dispositions. Il mourut à l'âge de 110 ans. Le temps de Josué était l'âge d'or de la religion judaïque; les Hébreux y étaient sincèrement attachés pendant sa vie; leur générosité ne dégénérait pas en faiblesse et leur fermeté ne devint pas cruauté. Les actes de rigueur qu'ils avaient exercés sur une partie des Cananéens, la Divinité les avait exigés irrémissiblement, elle en avait fait dépendre leur existence temporelle et morale, et plus tard ils ont été sévèrement châtiés pour avoir dérogé à ce décret, pour avoir écouté plutôt l'impulsion de leur cœur que les ordres sévères de la Divinité.

Après la mort de Josué, les Hébreux achevèrent la conquête de la Palestine. Ils tolérèrent une grande

partie de la population indigène, se contentant de les rendre tributaires. Ils ne tardèrent pas à recueillir les fruits de leur faiblesse. Les indigènes les séduisirent par leurs pratiques sensuelles, et bientôt la majorité des Hébreux fut idolâtre. La punition suivit le crime de près. Les Hébreux furent subjugués et maltraités par un roi de Mésopotamie, pendant huit ans. Ce dur esclavage les fit revenir à eux-mêmes; ils se repentirent de leur inconduite et se corrigèrent sincèrement. Un homme, nommé Atheniel, se mit à leur tête, les délivra de l'oppression et il fut, sous le titre de juge, le chef du peuple pendant 40 ans.

Le pays fut tranquille pendant cet intervalle. Mais après la mort de ce juge, les Hébreux tombèrent dans l'anarchie et avec elle dans l'oubli de leurs devoirs. Ils furent soumis par le roi de Moab, qui s'était ligué avec les Ammonites et les Amalécites, tous voisins de la Palestine. Les Hébreux souffrirent pendant 18 ans. S'étant amendés, Dieu leur envoya pour libérateur un homme nommé Ehoud. Celui-ci se fit faire une petite épée à deux tranchants; il la cacha sous ses vêtements lorsqu'il fut chargé de porter un présent au roi des Moabites. Ayant offert son présent à ce roi, il renvoya ceux qui l'accompagnèrent et dit au roi qu'il avait à lui communiquer une mission divine. Le roi se leva de son trône et dans ce moment Ehoud le perça de son épée. Il sortit, ferma la porte derrière lui, s'enfuit, rassembla les Hébreux, se mit

à leur tête et défit complettement les Moabites. Cette victoire fut suivie de 80 années de tranquillité. Ehoud était également juge ainsi que Schamgar, son successeur, qui triompha des Philistins.

C'est un principe connu dans la morale, que le premier pas fait vers le vice est le plus dangereux, parce qu'il est difficile de s'arrêter alors. Les Hébreux éprouvèrent la vérité de ce principe à leur grand détriment. Ils avaient voulu être plus généreux et plus sages que la Divinité ; ce philosophisme et cette humanité intempestive, ils les payèrent au prix de leur religion, de leurs mœurs, de leur repos et de leur indépendance. Déjà la sensualité s'était logée dans leur cœur; ils avaient constamment sous les yeux l'exemple de la dépravation et de la volupté ; le vice ne leur fit plus peur, et de proche en proche, ceux qui naguère avaient eu trop de compassion pour chasser ou détruire des peuplades cruelles et perverses qui pouvaient devenir si dangereuses à leurs mœurs : ces mêmes hommes poussèrent bientôt la cruauté au point d'immoler leurs propres enfants à l'idole Moloch, à l'exemple de leurs inhumains compatriotes. Telle est la marche du cœur humain, telle est la marche de ce philosophisme qui ne s'aperçoit de son ignorance, de sa folie, de ses erreurs et de sa faiblesse que lorsqu'il gît avec ses victimes au fond de l'abîme qu'il a creusé.

Les Hébreux retombèrent donc dans leurs méfaits. Ils furent opprimés avec une cruauté inexorable pen-

dant 20 ans, par Jabin, roi d'un de ces peuples qu'ils avaient épargnés. Il existait dans ces temps une prophétesse nommée Débora. Elle fit venir un hébreu nommé Barac et lui ordonna, de la part de la Divinité, d'assembler dix mille hommes d'entre les tribus de Zebulon et de Nephtaly, et de combattre le roi oppresseur. Barac obéit et prit position près d'un endroit nommé Kédesch. Dans ces environs campait, en qualité de pasteurs nomades, une des branches de la famille de Jethro, beau-père de Moïse. Elle portait le nom de Kénéens.

Le roi de Canaan, oppresseur des Hébreux, rassembla une armée nombreuse et formidable et se campa vis-à-vis de Barac. Celui-ci l'attaqua. L'armée ennemie, saisie d'une terreur panique, se débanda. Sissra, qui la commandait et qui était un homme très-redouté, Sissra descendit de son char et s'enfuit à pied. Il se réfugia sous la tente d'une kénéenne appelée Jaël. Elle lui fit un accueil favorable et lui donna du lait à boire. Comme il était exténué de fatigue, il se coucha et s'endormit profondément. Cette femme prit alors une cheville de la tente et la ficha avec un marteau dans les tempes du général. Dès lors la victoire fut décisive. Barac et Débora célébrèrent ce triomphe par un cantique sublime. La tranquillité fut rétablie pendant 40 ans.

L'homme religieux mais passionné, qui se laisse aller à ses penchants, revient bientôt de ses égare-

à leur tête et défit complettement les Moabites. Cette victoire fut suivie de 80 années de tranquillité. Ehoud était également juge ainsi que Schamgar, son successeur, qui triompha des Philistins.

C'est un principe connu dans la morale, que le premier pas fait vers le vice est le plus dangereux, parce qu'il est difficile de s'arrêter alors. Les Hébreux éprouvèrent la vérité de ce principe à leur grand détriment. Ils avaient voulu être plus généreux et plus sages que la Divinité ; ce philosophisme et cette humanité intempestive, ils les payèrent au prix de leur religion, de leurs mœurs, de leur repos et de leur indépendance. Déjà la sensualité s'était logée dans leur cœur ; ils avaient constamment sous les yeux l'exemple de la dépravation et de la volupté ; le vice ne leur fit plus peur, et de proche en proche, ceux qui naguère avaient eu trop de compassion pour chasser ou détruire des peuplades cruelles et perverses qui pouvaient devenir si dangereuses à leurs mœurs : ces mêmes hommes poussèrent bientôt la cruauté au point d'immoler leurs propres enfants à l'idole Moloch, à l'exemple de leurs inhumains compatriotes. Telle est la marche du cœur humain, telle est la marche de ce philosophisme qui ne s'aperçoit de son ignorance, de sa folie, de ses erreurs et de sa faiblesse que lorsqu'il gît avec ses victimes au fond de l'abîme qu'il a creusé.

Les Hébreux retombèrent donc dans leurs méfaits. Ils furent opprimés avec une cruauté inexorable pen-

dant 20 ans, par Jabin, roi d'un de ces peuples qu'ils avaient épargnés. Il existait dans ces temps une prophétesse nommée Débora. Elle fit venir un hébreu nommé Barac et lui ordonna, de la part de la Divinité, d'assembler dix mille hommes d'entre les tribus de Zebulon et de Nephtaly, et de combattre le roi oppresseur. Barac obéit et prit position près d'un endroit nommé Kédesch. Dans ces environs campait, en qualité de pasteurs nomades, une des branches de la famille de Jethro, beau-père de Moïse. Elle portait le nom de Kénéens.

Le roi de Canaan, oppresseur des Hébreux, rassembla une armée nombreuse et formidable et se campa vis-à-vis de Barac. Celui-ci l'attaqua. L'armée ennemie, saisie d'une terreur panique, se débanda. Sissra, qui la commandait et qui était un homme très-redouté, Sissra descendit de son char et s'enfuit à pied. Il se réfugia sous la tente d'une kénéenne appelée Jaël. Elle lui fit un accueil favorable et lui donna du lait à boire. Comme il était exténué de fatigue, il se coucha et s'endormit profondément. Cette femme prit alors une cheville de la tente et la ficha avec un marteau dans les tempes du général. Dès lors la victoire fut décisive. Barac et Débora célébrèrent ce triomphe par un cantique sublime. La tranquillité fut rétablie pendant 40 ans.

L'homme religieux mais passionné, qui se laisse aller à ses penchants, revient bientôt de ses égare-

ments lorsqu'il se trouve assailli par l'infortune. Il y voit la main de la Divinité qui le châtie pour ses écarts. Il persiste encore dans ces bonnes dispositions quelque temps après la disparition du malheur. Mais bientôt les désirs se montrent de nouveau dans leurs charmes séducteurs ; d'anciennes sensations se réveillent ; il résiste d'abord : cependant peu à peu il commence à leur prêter l'oreille ; la catastrophe passée n'était qu'un cas fortuit, naturel, et l'on finit par se laisser entraîner de rechef à ses déréglements. Voilà ce que nous observons chez les Hébreux ; ils reprirent leurs mauvaises mœurs et furent subjugués pendant sept ans par les Madianites, qui, à l'époque de la moisson, se répandaient comme les sauterelles dans les champs des Hébreux avec les Amalécites et d'autres orientaux, et détruisaient tous les produits de la terre. Les Hébreux furent plongés dans une affreuse misère.

Il y eut dans la tribu de Manassé un homme appelé Gédéon, son père était idolâtre, mais lui, il était un homme pieux et d'un grand caractère. Un jour que celui-ci était occupé à battre à la hâte quelques gerbes de froment afin de les dérober aux ennemis, un envoyé de la Divinité vint le saluer et lui ordonna de délivrer les Hébreux de leur dure oppression. Gédéon qui était très-modeste ne put en croire ses propres oreilles, il lui parut impossible qu'il fût destiné à une si haute mission. Il demanda en conséquence

un signe, afin de se persuader que ce qu'il venait d'entendre ne fût pas un jeu de l'imagination. Il avait offert à l'étranger de la viande dans son bouillon et du pain azyme. L'étranger lui dit de poser la viande et le pain sur un rocher qui se trouvait près d'eux, et de verser dessus le bouillon. Gédéon ayant obéi, l'envoyé toucha aux alimens du bout de son bâton, une flamme sortit du rocher et consuma ces alimens. L'envoyé avait disparu. Gédéon sachant alors que c'était un envoyé de la divinité, en conçut des craintes; mais une voix le rassura.

Dans la nuit, il fut ordonné à Gédéon, dans une vision, de couper le bosquet que son père avait consacré à Bel, et d'offrir en sacrifices les deux taureaux de son père, en se servant du bois de ce bosquet. Gédéon exécuta tout cela dans la nuit même. Le lendemain la ville fut en émoi au sujet du sacrilège qui venait d'être commis. On fit une enquête et l'on apprit que Gédéon était l'auteur du crime. Les habitans coururent chez le père du délinquant et le pressèrent de leur livrer son fils pour qu'ils le fissent mourir. Celui-là répondit : Laissez faire Bel ! si c'est un Dieu, il saura bien se faire justice à lui-même. Ils se contentèrent de cette réponse.

Cependant les Madianites et leurs alliés s'étaient réunis dans un endroit nommé la plaine d'Isréel. Gédéon rassembla quelques troupes. Mais n'ayant pas encore pleine confiance en sa mission, il demanda

un nouveau signe. Il fut satisfait, ce qui le rassura, et il marcha droit à l'ennemi. Gédéon avait 32,000 hommes. La voix divine lui dit qu'il avait trop de monde, que le peuple pourrait attribuer la victoire à son propre courage et à son habileté; qu'il fît en conséquence publier dès le lendemain que tous ceux qui n'étaient pas sûrs de la victoire s'en retournassent chez eux. Cette publication faite, 22,000 hommes quittèrent l'armée, 10,000 hommes restèrent. La voix lui dit qu'il y en avait encore de trop, et lui donna un indice pour connaître ceux qui étaient purs de toute idolâtrie. Il ne conserva dès lors que *trois cents hommes* et renvoya tout le reste.

Dans la nuit, Gédéon s'étant glissé avec son domestique dans le camp des ennemis, il y entendit un soldat qui raconta un songe à un autre. Celui-ci répondit que ce rêve signifiait évidemment qu'ils seraient vaincus par Gédéon. Ce chef rendit grâces à Dieu de cette interprétation, rejoignit les siens et leur cria : avancez ! la victoire est à nous ! Il divisa sa petite troupe en trois colonnes, leur donna à chacun un cor de chasse et un pot de terre dans lequel il y avait un flambeau, et leur recommanda de l'imiter en tout ce qu'il ferait. Ils arrivèrent près du camp ennemi vers le milieu de la nuit; ils se postèrent autour de ce camp, sonnèrent à la fois de leurs cors, brisèrent leurs pots et s'écrièrent : Victoire de l'Eternel par Gédéon ! Un affreux désordre se mit dans le

camp ennemi, ils s'entretuèrent et le reste prit la fuite. A cette nouvelle, les Hébreux des environs poursuivirent les ennemis et interceptèrent les passages du Jourdain. Les ennemis perdirent cent vingt mille hommes dans cette journée.

Après la victoire, les Hébreux dirent à Gédéon : tu seras notre chef et cette dignité sera héréditaire dans ta famille, en reconnaissance du grand service que tu nous a rendu. Gédéon répliqua : je ne veux pas vous gouverner moi-même ni que mes enfants vous gouvernent ; l'Être suprême est seul votre gouverneur. Le pays fut tranquille pendant 40 ans.

Après la mort de Gédéon, les Hébreux non seulement redevinrent infidèles à leur culte, mais une partie d'entre eux, très-petite à la vérité, montrèrent encore une ingratitude révoltante pour leur bienfaiteur. Gédéon avait laissé 70 fils qu'il avait eus de diverses femmes principales, et en outre un fils nommé Ebiméleck, qu'il avait eu d'une concubine. Ebiméleck se rendit à Sichem, alors ville très-considérable de la Palestine et il y parla à sa famille maternelle, qui était très-nombreuse et très-influente dans cette ville. Il engagea sa famille d'influencer les autres habitants et de leur dire qu'il était plutôt dans leur intérêt de ne reconnaître qu'un seul chef que de se laisser dominer par les 70 fils de Gédéon. Les habitants accueillirent sa proposition et lui allouèrent une petite somme afin de pourvoir aux premiers frais de son

entreprise. Ebiméleck stipendia avec cet argent des barbares sans religion, avec lesquels il se rendit à la maison de son père, et y tua tous ses frères, à l'exception du plus jeune qui se sauva. Ensuite les habitans de Sichem et ceux des environs déclarèrent Ebiméleck leur roi. Son jeune frère qui s'était échappé, se rendit au mont Gerisim près de Sichem, et s'adressant aux habitans de cette ville, il leur raconta un apologue où il leur prédit que la concorde entre eux et Ebiméleck ne serait pas de longue durée et que bientôt ils s'entre-détruiraient l'un l'autre. En effet, quelque temps après les habitans se révoltèrent contre Ebiméleck. Celui-ci voulant les réduire, eut d'abord des succès. Mais s'étant approché d'une tour où plusieurs insurgés s'étaient réfugiés et à laquelle il voulut mettre le feu, une femme jeta sur lui un fragment de meule et lui fracassa le crâne. Il pria son écuyer de le percer de son épée, afin qu'il ne fût dit qu'il avait péri par les mains d'une femme; ce que l'écuyer exécuta.

Après Ébiméleck, les Hébreux eurent successivement, dans l'espace de 45 ans, deux juges sous lesquels ils étaient tranquilles. Mais bientôt l'habitude et le mauvais exemple prévalurent encore. Ils s'abandonnèrent de nouveau à l'idolâtrie et les deux tribus et demie qui demeuraient sur la rive gauche du Jourdain furent opprimées pendant 18 ans, par les Ammonites, tandis que celles de l'autre rive furent harcelées par les Philistins, peuple qui occupait le

littoral occidental de la Palestine. Enfin, les Ammonites s'apprêtèrent à passer sur la rive droite du Jourdain et à attaquer ceux qui demeuraient de ce côté. Les Hébreux furent d'autant plus embarrassés qu'ils n'avaient personne qui pût les commander.

Un homme, nommé Gilad, avait eu plusieurs fils de sa première femme. Il avait eu d'une seconde femme un autre fils nommé Jephté. Celui-ci avait été chassé de la maison paternelle par les enfants du premier lit. Il s'était établi dans un autre canton où il s'était mis à la tête de quelques vagabonds et avait livré avec succès des combats partiels à l'ennemi, de sorte qu'il avait eu la réputation d'un guerrier distingué. Les Hébreux l'invitèrent, dans leur détresse actuelle, de se mettre à leur tête pour combattre l'étranger et lui promirent de l'élire leur chef en cas de réussite. Jephté accepta et somma le roi des Ammonites, de rendre de suite aux Hébreux les conquêtes qu'il avait faites sur eux. Ce roi refusant, Jephté l'attaqua, le défit et le soumit. Avant le combat, il avait fait le vœu inconsidéré et anti-religieux d'immoler en l'honneur de l'Éternel le premier objet de sa maison qu'il rencontrerait après la victoire. De retour chez lui, après la défaite des Ammonites, le premier objet de sa maison qui s'offrit à sa vue, fut sa propre fille qui était son enfant unique. Elle était venue, avec ses compagnes et avec des instrumens de musique, au devant de son père victorieux.

A cette vue l'infortuné père déchira ses vêtements en signe de désespoir et s'écria : Ah ma fille, combien tu m'as rendu malheureux ! et il lui fit part de son vœu. La noble fille lui répondit : accomplis ton vœu, mon père, je mourrai contente, puisque Dieu t'a vengé de tes ennemis ! Elle demanda seulement un délai de deux mois, pour pleurer sa jeunesse avec ses compagnes, ce que son père lui accorda. Après quoi il accomplit son vœu, et depuis ce temps, l'usage s'était introduit parmi les jeunes filles israélites de solemniser quatre jours dans l'année en l'honneur de la fille de Jephté.

Si celui-ci a réellement égorgé sa fille, cette action fournit une nouvelle preuve combien, en matière de religion surtout, un premier égarement est dangereux ; car du temps de Jephté les Hébreux paraissent être revenus au culte de l'Etre-Suprême. Jephté même n'avait fait son vœu barbare qu'en l'honneur de l'Eternel, et néanmoins le paganisme était déjà tellement incorporé au vrai culte, que ce chef n'avait pas craint de faire et d'accomplir un vœu atroce, diamétralement opposé au culte qu'il professait ! Aussi les mœurs de ces Hébreux se ressentaient étrangement de cet amalgame hétérodoxe. Ce n'étaient plus ces Hébreux simples et sensibles, punis pour leur excès de compassion ; ils avaient adopté en partie la barbarie et la cruauté des objets de leur générosité. Les épisodes qu'on lira bientôt ne laisseront pas de doute à cet égard. Cepen-

dant, d'après la tradition, Jephté n'aurait pas immolé sa fille, il l'aurait seulement condamnée à un célibat perpétuel pour qu'elle ne s'occupât que d'objets religieux. Le texte sacré semble venir à l'appui de cette opinion.

Après la victoire de Jephté, la tribu d'Éphraïm passa le Jourdain et se rendit près de Jephté pour lui adresser des reproches sur ce qu'il n'avait pas associé cette tribu au combat. Jephté s'excusa de son mieux. Mais les Ephraïmites ne voulurent pas se contenter de ces excuses et Jephté se vit contraint de les attaquer. Il les battit et il donna ordre aux siens d'occuper les passages du Jourdain ; or, les Ephraïmites ne pouvaient prononcer le son *sch*. Lorsque quelqu'un de cette tribu voulait passer ce fleuve, les gardes lui disaient : prononce *schiboleth*, ce qui signifie : cours d'eau. L'autre disant *siboleth*, il fut égorgé aussitôt. 42,000 Ephraïmites perdirent la vie de cette façon, tant les Hébreux avaient dégénéré.

Jephté jugea les Hébreux pendant six ans. Trois juges lui succédèrent consécutivement dans l'espace de 25 ans. Le pays jouissait de la paix pendant tout cet intervalle. Les Hébreux, reprenant ensuite les mœurs de leur compatriotes, furent livrés aux Philistins pendant 40 ans.

Il y eut, dans la tribu de Dan, un homme nommé Manoé ; sa femme était longtemps stérile. Un jour quelqu'un vint annoncer à cette femme qu'elle au-

rait bientôt un fils, et il l'avertit de s'abstenir de toute boisson spiritueuse et de toute chose impure, car, dit-il, celui qui va naître ne devra jamais se faire couper les cheveux, cet enfant étant destiné au nasaréat dès sa naissance et à délivrer ses frères du joug des Philistins. *Nasaréat* veut dire abstinence. Il était imposé au nasaréen de ne rien manger ni boire de ce qui provient de la vigne, de laisser croître librement ses cheveux et de ne toucher à aucun cadavre humain. La femme annonça cette nouvelle à son mari, qui avait été absent lors de la visite de l'étranger. Manoé désira que cet homme revînt en sa présence. Il revint quelque temps après. La femme était seule dans les champs. Elle courut chercher son époux, qui questionna l'étranger sur l'objet de sa mission. Celui-ci lui répéta ce qu'il avait dit à la femme. Manoé le pria de rester jusqu'à ce qu'il lui eût préparé un chevreau. L'autre lui répondit: je ne mangerai rien, mais tu peux l'offrir en holocauste. Manoé ayant suivi ce conseil, dès que la flamme s'éleva du sacrifice, l'étranger monta dans la flamme et disparut.

La femme accoucha d'un garçon qu'elle nomma Samson. Cet enfant était doué d'un courage et d'une force dont on n'avait pas encore vu d'exemple. Parvenu à l'âge adulte, il vit un jour une philistine qui lui plut. Il la demanda en mariage. Manoé et sa femme s'y étaient opposés d'abord; mais Samson persistant,

ils cédèrent et se rendirent avec lui chez la famille de son amante. Arrivés en route à un vignoble, Samson, en sa qualité de nasaréen, quitta ses parents et prit un autre chemin. Il fut attaqué par un jeune lion ; il le fendit en deux sans effort, quoique dépourvu de toute arme. Il n'en dit rien à ses parents. Il se fiança avec la philistine et retourna chez lui. Quelque temps après, il se rendit auprès d'elle pour l'épouser. Il reprit le même chemin qu'auparavant, et trouva une ruche d'abeilles dans le cadavre du lion qu'il avait tué. Il prit le miel, en mangea et en donna à ses parents, sans leur faire connaître l'origine du miel. Pendant les festins de noces, Samson proposa une énigme aux jeunes convives, sous condition de lui donner une certaine quantité de vêtements s'ils ne la devinaient pas ou qu'il leur en donnerait autant s'ils la devinaient. Ce dernier casétait impossible, l'énigme se rapportant à l'exploit dont nous venons de parler et dont personne n'avait eu connaissance. Samson ne cherchait qu'un prétexte pour venger ses coréligionnaires sur les Philistins. Les conviés ne purent donner le mot de l'énigme. Le terme fatal allant expirer, ils insistèrent auprès de la jeune mariée pour qu'elle leur procurât la solution de l'énigme, la menaçant, en cas de refus, de la brûler vive dans sa propre maison. Cette femme employa les armes propres à son sexe auprès de son époux, pour en obtenir le mot de l'énigme. Celui-ci

le lui donna. Elle le communiqua aussitôt aux conviés qui s'en prévalurent auprès de Samson. Celui-ci se rendit dans une autre ville des Philistins, y frappa trente hommes, enleva leurs dépouilles et les remit aux conviés pour acquit de son engagement. Irrité de ce que sa femme avait divulgué son secret, il la quitta et se retira chez lui. Les parens de celle-ci la marièrent à un autre sans que Samson en eût été prévenu.

Quelque temps après, celui-ci voulut se réconcilier avec sa femme. Le père de celle-ci lui annonça qu'il l'avait donné à un autre. Samson, dans son indignation, prit 300 chacals, les attacha par paires, queue à queue, mit entre les queues des tisons ardents et chassa ainsi ces animaux dans les moissons des Philistins ; toute la récolte fut consumée. Ceux-ci s'étant enquis de l'auteur de ces dégâts, ils apprirent que c'était Samson qui avait agi ainsi pour se venger de l'affront qu'on lui avait fait. De suite ils brûlèrent la femme et le beau-père de Samson. Cette manière d'administrer la justice déplaisant à celui-ci, il attaqua les incendiaires et les battit. Sur quoi il se retira sur un certain rocher. Les Philistins, outrés de cette attaque, demandèrent impérieusement aux Judaïtes de leur livrer Samson. 3000 d'entre ceux-ci se rendirent auprès de lui et lui dirent : tu sais que les Philistins nous dominent ; pourquoi nous as-tu compromis ? Il répondit : j'en ai usé envers eux comme ils en avaient usé envers moi. Ils lui annoncèrent alors qu'ils étaient venus

dans l'intention de le lier et de le livrer aux Philistins. Samson répartit : si vous m'affirmez par serment que vous n'attenterez pas vous-mêmes à mes jours, je me laisserai lier tranquillement. L'ayant affirmé, ils le lièrent avec deux grosses cordes neuves et le livrèrent aux Philistins. Ceux-ci poussèrent des cris de joie à sa vue. Mais lorsqu'il fut au milieu d'eux, il arracha ses cordes comme si ce n'était qu'un fil mince, et ayant trouvé sous sa main une mâchoire d'âne, il en frappa mille Philistins, sur quoi il s'écria : avec la mâchoire d'un âne j'ai frappé une foule de baudets !

Samson se lia ensuite avec une femme de Gazza, ville appartenant aux Philistins. Il se rendit dans cette ville. Les habitants en fermèrent les portes dans l'intention d'arrêter Samson dans la nuit. Celui-ci en eut avis. Il se leva au milieu de la nuit, arracha les portes avec les poteaux et les déposa sur un côteau qui se trouva sur son chemin.

Samson, dont la témérité imperturbable égalait la force, ne se laissait pas intimider par les embûches qu'on lui dressait. Il se lia avec une autre femme. Elle se laissa corrompre par les Philistins pour le trahir. A cet effet, elle insista auprès de lui pour qu'il lui révélât le secret de sa force extraordinaire et de quelle manière il pourrait être vaincu. En femme habile, elle aura prétexté, sans doute, sa curiosité et son amour pour lui. Samson, trop sensé pour confier son secret à une femme, attribuait sa force à des motifs qui y

étaient étrangers. Delila, c'était le nom de sa maîtresse, Delila qui s'aperçut qu'elle avait été sa dupe, lui en fit des reproches amers. Samson, fatigué des importunités continuelles de cette femme, finit par lui avouer que si on lui coupait les cheveux, il n'aurait pas plus de force qu'un homme ordinaire. Elle profita de cet avis et lui fit couper les cheveux pendant qu'il dormait. Des Philistins étant appostés dans la maison, elle les appela et ils s'emparèrent de Samson. Ils lui crévèrent les yeux, le transportèrent à Gazza, le chargèrent de chaînes et le firent travailler comme esclave. Grande allégresse parmi les Philistins! Ils fixèrent un jour pour célébrer cet heureux événement. On se réunit à Gazza, dans une vaste enceinte, où l'on fit venir Samson pour amuser le peuple. La salle était remplie de monde jusqu'au comble. Samson, dont les cheveux avaient repoussé, outré de jouer un rôle si indigne, s'écria: fortifie-moi encore cette seule fois, ô Seigneur mon Dieu! et que je me venge sur les Philistins de la perte de mes yeux. Ayant dit cela, il pria son conducteur de lui faire saisir les colonnes qui soutenaient la salle pour qu'il s'y appuyât. Le conducteur les lui ayant fait toucher, Samson embrassa les deux colonnes en s'écriant: que je meure avec les Philistins! A ces mots il ébranle les colonnes, le plafond s'écroule, et tout ce qui se trouve dans la salle est écrasé. Trois mille personnes y perdirent la vie avec Samson. Il avait été juge pendant vingt ans.

Pour faire concevoir mieux encore au lecteur, combien les peuples idolâtres qui sont restés parmi les Hébreux en contravention formelle à la loi de Moïse, combien ces peuples, dis-je, avaient dégradé le caractère de ces Hébreux, nous citerons deux épisodes arrivés parmi ces derniers dans ces temps d'anarchie, c'est-à-dire, à l'époque des juges. Le premier tombe vers le commencement de cette époque.

Une certaine somme avait été dérobée à une femme israélite. Quelque temps après, son fils lui avoua spontanément que c'était lui qui avait commis ce larcin, et il rendit l'argent à sa mère. Celle-ci consacra cet argent à l'Eternel et en fit faire des idoles. Michée, c'était le nom du fils, les plaça dans sa maison, et il nomma un de ses fils pour les desservir. Plus tard, il nomma à cet emploi un jeune lévite qui avait passé chez lui.

La tribu de Dan n'était pas encore en possession de tous les districts qui lui étaient échus en partage. Elle envoya cinq hommes pour explorer un certain canton de son lot, au nord-est de la Palestine. Ces hommes passèrent devant la maison de Michée. Après avoir accompli leur mission, ils rejoignirent leur tribu. Six cents guerriers de cette tribu se mirent en marche pour s'emparer dudit canton. Ils passèrent également devant la maison de Michée. Les explorateurs leur apprirent que cette maison renfermait des idoles. La troupe s'en empara, en emmena le desservant et par

tit. Michée eut beau crier à l'injustice ; ils le menacèrent de leur courroux s'il ne se tenait tranquille. Cette portion de la tribu de Dan conserva long-temps ces idoles dans le chef-lieu de son district.

Si cet épisode est révoltant, celui que nous allons raconter est d'une effrayante atrocité. Une femme, concubine mariée à un lévite, commit une infidélité et se retira chez son père qui demeurait dans une autre contrée. Quatre mois après, le lévite eut l'intention de se réconcilier avec sa femme. Il se rendit à cet effet chez son beau-père qui lui fit un accueil très-gracieux et insista pour qu'il passât quelques jours chez lui. Enfin le lévite partit avec sa femme. La nuit les surprit lorsqu'ils se trouvèrent près d'un endroit nommé Gabaah, appartenant à la tribu de Benjamin. Ils entrèrent dans ce bourg et s'arrêtèrent sur la place publique. Contrairement à l'esprit hospitalier établi de tout temps parmi les Hébreux, personne ne leur offrit un gîte. Cependant plus tard, un vieillard revint des champs et passant auprès d'eux, leur offrit l'hospitalité, ce dont ils profitèrent. Pendant qu'ils étaient à table, on frappa à la porte ; c'était un ramassis de tout ce qu'il y avait de plus abject dans ce lieu. Ils demandèrent qu'on leur livrât l'étranger. Le vieillard voulant protéger son hôte, et ne se trouvant pas assez fort pour refuser tout à ces misérables, leur livra la concubine de son protégé. Celle-ci voulut rentrer le matin ; mais arrivée à la porte de la maison, elle

tomba raide morte. Son mari ayant ouvert la porte de la maison, il trouva sa femme expirée. Il chargea le cadavre sur sa monture, se rendit chez-lui, découpa le corps mort en douze morceaux, en envoya un à chaque tribu, accompagnant cet envoi de la rélation de ce grand forfait. La stupeur fut générale, il n'y avait qu'un cri, qu'il fallait punir exemplairement un crime unique en Israël. Les Hébreux s'assemblèrent à Mizpa, au nombre de 400,000 guerriers. Ils firent venir le lévite et se firent raconter l'événement. Sur quoi, ils convinrent de ne point se séparer avant d'avoir tiré une vengeance éclatante d'un forfait si abominable. Ils sommèrent les Benjamites de leur livrer les malfaiteurs pour être mis à mort. Ceux-là, trop fiers pour livrer des hommes de leur propre tribu, refusèrent d'obtempérer à cette demande et s'assemblèrent au nombre de 26,700 hommes, pour s'opposer à main armée aux prétentions de leurs frères. Ceux-ci les attaquèrent et furent battus avec perte de 22,000 hommes. Ils renouvelèrent l'attaque le lendemain et perdirent encore 18,000 hommes. Ils publièrent un jour de jeûne et de prière, et livrèrent un troisième combat, plaçant d'avance une embuscade derrière Gabaah. Les Benjamites sortirent encore de leur ville pour s'opposer à l'approche des assaillants et en tuèrent déjà une trentaine d'hommes. Les Hébreux feignirent de se retirer, les Benjamites sortirent tous

de la ville et les poursuivirent. Dans ce moment l'embuscade s'empara de la ville et y mit le feu. Les Hébreux, voyant la fumée monter de la ville, firent volte face et rétablirent le combat. Bientôt les Benjamites furent entourés et leur défaite fut complette; il ne s'en sauva que 600 hommes. Tout le reste fut passé au fil de l'épée et toutes les villes benjamites furent réduites en cendres.

Lorsque les Hébreux s'étaient réunis à Mizpa pour venger le crime précité, ils avaient fait serment que personne d'entre eux ne donnerait sa fille à un benjamite. Mais après ce combat désastreux, leur haîne se changea en pitié. Ils se rendirent au pavillon sacré, y firent des prières et des sacrifices et répandirent des larmes amères sur le sort de leurs frères les benjamites, déplorant en même temps l'obligation où ils étaient de refuser des femmes aux faibles restes de cette tribu.

Dans cette première réunion mentionnée plus haut, les Hébreux avaient également fait serment d'exterminer toute communauté qui ne fournirait pas son contingent pour punir les malfaiteurs. Ce serment était barbare et irréligieux, et l'exécution le fut encore davantage. Cependant nous voyons que les Hébreux manifestaient alors des sentiments religieux et élevés. Mais, comme nous l'avons dit, ils avaient amalgammé leur religion et leur caractère avec ceux des

peuples qui demeuraient parmi eux, ils étaient des Hébreux canaanisés. L'inspection qu'on fit après la bataille démontra qu'il n'était venu personne des habitants de Jabès-Galaad. La réunion y détacha 12,000 hommes qui s'emparèrent de cette ville et y passèrent tout au fil de l'épée, à l'exception des personnes de l'autre sexe non mariées, dont il y avait 400 parvenues à l'âge nubile. Les Hébreux firent proposer une réconciliation au reste des Benjamites, qui étaient tous célibataires. Ceux-ci revinrent et épousèrent les 400 filles de Jabes-Galaad. Mais comme ils étaient au nombre de 600 et que les Hébreux voulaient procurer des femmes à tous sans cependant fausser leur serment, ils firent dire aux 200 célibataires d'enlever des filles à Siloë, lorsque celles-ci danseraient dans les vignes pour célébrer une certaine fête annuelle. Ceux-ci suivirent ce conseil, se marièrent, rebâtirent leurs villes et cultivèrent de nouveau leurs terres.

Nous reprenons la suite de notre histoire à dater de la mort de Samson.

Un lévite, nommé Elcana, avait deux femmes, dont l'une, nommée Anne, était stérile, ce dont elle s'affligeait beaucoup. Un jour elle alla avec son époux adorer le Seigneur dans le pavillon sacré. Elle y fit une prière fervente en versant beaucoup de larmes, à l'effet d'obtenir un fils, et elle fit vœu de consacrer cet enfant au culte divin. Elle eut un fils,

qu'elle nomma Samuel. Dès qu'il fut sevré, elle l'amena au pavillon sacré en accomplissement de son vœu. Le Grand-Pontife de cette époque se nommait Éli. Il avait deux fils qui vexaient le peuple, et quoique extrêmement religieux et vertueux, il n'avait pas le courage de réprimander ses enfants. Une nuit, Samuel étant déjà grand et étant couché près du pavillon sacré, non loin d'Éli, ce premier entendit une voix qui l'appela par son nom. Croyant que c'était Éli qui l'appelait, il accourut auprès de celui-ci, qui lui dit ne l'avoir pas appelé. Samuel s'étant recouché, il fut encore appelé par son nom. Il se rendit de nouveau près du Pontife, qui lui fit la même réponse. Samuel se recoucha pour la troisième fois, et pour la troisième fois il fut appelé. Consultant Éli, celui-ci comprit que c'était la voix divine qui avait appelé ce jeune homme. Il lui dit de se remettre dans son lit, et que si la voix l'interpellait de rechef, il répondît; Parle ô Seigneur! ton serviteur écoute. Pour la quatrième fois on appela; Samuel! Samuel! Celui-ci répondit; *Parle! ton serviteur écoute.* La voix dit alors: je susciterai de grands malheurs à la maison d'Éli, pour l'inconduite de ses enfants et pour sa propre faiblesse, n'ayant osé réprimer ses enfants. Samuel resta couché jusqu'au matin, remplit alors ses fonctions ordinaires sans oser communiquer sa vision à Éli. Mais celui-ci l'interpella et le conjura de lui dire toute la

vérité. Samuel obéit ; l'autre répondit : Dieu est le Souverain Maître, que sa volonté soit faite.

Quelque temps après, les Hébreux étant en guerre avec les Philistins, ils les attaquèrent. Ils furent repoussés avec une perte d'environ 4000 hommes. Leurs anciens firent chercher l'arche sacrée, contenant le Décalogue. Ils espéraient que cette arche leur servirait d'égide dans les combats. Leur espoir fut cruellement trompé, car dès le premier combat qui eut lieu après l'arrivée de l'arche, amenée par les deux enfants d'Éli, les Hébreux perdirent 30,000 hommes, au nombre desquels se trouvèrent ces deux pontifes, et l'arche elle-même fut enlevée. Éli âgé de 98 ans, attendait sur la route le résultat de la bataille, étant inquiet au sujet de l'arche sacrée. Un fuyard arrivé dans la ville y annonça l'issue du combat. Il s'ensuivit une grande rumeur. Éli s'étant enquis du motif de ce bruit, on lui amena le fugitif. Le grand-prêtre lui ayant demandé des nouvelles de l'armée, l'autre répondit : les Hébreux ont pris la fuite, beaucoup en sont restés sur le champ de bataille parmi lesquels tes deux fils ; la sainte arche a été enlevée. A ces derniers mots, Éli tomba en bas de son siége en arrière, se brisa la nuque et expira. Il avait été juge pendant quarante ans. Une de ses brus qui était enceinte, fortement émue par ces nouvelles, accoucha et expira.

Les Philistins amenèrent l'arche dans une de leurs

cités et la placèrent au temple de Dagon, leur idole. Le lendemain les prêtres trouvèrent Dagon étendu à terre. Ils le relevèrent. Le surlendemain, ils le trouvèrent encore dans cet état de prosternation et ayant les deux bras séparés du corps. D'un autre côté, les habitants furent affligés d'une espèce d'hémorroïdes très-douloureuses. Ils attribuèrent tout cela à l'arche sainte, et ils la transportèrent dans une autre ville. Les habitants de celle-ci, furent affligés de maux semblables; ils l'envoyèrent dans un autre endroit. Là, ce fut encore pis, car outre l'indisposition mentionnée, un grand nombre de personnes y moururent. Ils firent convoquer leurs chefs et il fut décidé par ceux-ci, qu'on renverrait l'arche sacrée aux Hébreux. Les pontifes et les augures conseillèrent de l'accompagner d'un présent en or, consistant en un simulacre de leurs plaies. Ils ajoutèrent qu'on devait placer l'arche sur un char neuf, lequel fût tiré par deux vaches alaitantes dont on laisserait les veaux à l'étable et qu'on ne donnerait pas de conducteur au char. Si les vaches, dirent-ils, se rendent en droite ligne à Bethschemesch (première ville des Hébreux de ce côté), alors vous saurez que c'est l'arche qui a été la cause de tous nos maux; mais si elles ne s'y acheminent pas directement, ces maux n'étaient qu'un cas fortuit. Tout cela fut exécuté à la lettre, et les vaches se dirigèrent en droite ligne vers Bethschemesch, tout en beuglant le long de la

route. Les chefs des Philistins suivirent la voiture de loin.

Les habitants de cette ville se réjouirent en voyant arriver l'arche sainte ; mais ils l'accueillirent avec si peu de respect, qu'il en mourût 50,070 personnes. Ils la renvoyèrent alors dans une autre ville.

Là-dessus, Samuel exhorta les Hébreux à extirper d'entre eux tout souvenir d'idolâtrie et à n'adorer que l'Être Suprême exclusivement ; les Hébreux obéirent. Aussi, bientôt après, les Philistins venant à les attaquer, il y eut un orage qui étourdit tellement ces premiers, qu'ils furent défaits et obligés de rendre aux Hébreux toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur eux.

Samuel, dans sa vieillesse, institua ses deux fils juges de ce peuple. Mais ils ne montrèrent pas le même désintéressement ni la même élévation de cœur que leur père. C'est pourquoi les Hébreux demandèrent un roi à Samuel, à l'instar, dirent-ils, de toutes les autres nations. Cette proposition déplut souverainement à Samuel. Mais la voix divine lui dit de céder au peuple, car, dit-elle, ce n'est pas toi qu'ils méprisent, c'est l'Être Suprême qu'ils ne veulent pas reconnaître pour leur Souverain. Cependant, ajouta la voix : avertis-les d'abord des prétentions et des privilèges de la royauté, ainsi que des obligations qu'ils contractent envers elle et de la soumission et du respect qu'ils lui

doivent. Samuel leur fit cette exposition ; ils persistèrent. Alors, celui-ci leur dit de se retirer et leur promit de pourvoir à leur demande.

Un des lieux communs les plus répandus, c'est que les Hébreux avaient un gouvernement théocratique. Le seul sens que puisse présenter cette locution, c'est que ce peuple était gouverné par la religion et la conscience, ou, en d'autres termes, que le culte était sa constitution, la plus libérale d'ailleurs qui ait jamais existé. Tant qu'il restait attaché à son culte et aux bonnes mœurs, ce frein suffisait; le nombre des malfaiteurs était petit, et ceux-ci ne tardaient pas d'être assaillis par les remords et de revenir à la vertu. Gangrené par la sensualité que lui communiquèrent les barbares idolâtres qui demeuraient avec lui et tombant dans les aberrations qui en sont la suite infaillible, il fallait à ce peuple un frein plus matériel, il lui fallait une monarchie. Voilà ce qui arrive et ce qui est arrivé à toutes les nations du monde; les Hébreux n'y font nullement exception.

Il y avait un Benjamite distingué, nommé Kis, qui avait un fils du nom de Saül. Ce jeune homme réunissait de nobles qualités; il était modeste, vertueux, simple, compatissant et sans rancune. Il était en outre d'une taille très avantageuse. Son père ayant perdu quelques bestiaux qui s'étaient égarés, il envoya son fils, accompagné d'un domestique, pour les cher-

cher. Saül après avoir inutilement parcouru divers cantons, voulut revenir chez lui, dans la crainte que son père ne fût inquiet à son sujet. Le domestique lui fit observer qu'il y avait dans les environs un *voyant*, c'était le nom qu'on donnait alors aux prophètes, et qu'il ferait bien de le consulter d'abord. Ce voyant c'était Samuel. Saül se rendit près de lui. Celui-ci l'invita à un festin religieux. Le lendemain Saül se retirant, Samuel l'accompagna. Étant hors de la ville, Samuel fit prendre les devants au serviteur de Saül, prit une ampoule d'huile et en oignit ce dernier en le proclamant roi des Hébreux. Il lui prédit différentes choses qui devaient lui arriver dans la journée et finit par lui dire de se rendre dans un endroit nommé Galgal, pour y offrir des sacrifices et de l'y attendre pendant sept jours. Toutes ces prédictions arrivèrent.

Samuel fit assembler ensuite la nation à Mazpa. Après lui avoir reproché l'injure qu'elle avait faite à la Divinité en demandant un roi, il lui fit tirer au sort pour en choisir un. Le sort tomba sur Saül, qui était absent. On eut de la peine à le retrouver, car il s'était caché. Enfin on le retrouva et on le fit venir; il se plaça au milieu du peuple qu'il dépassa de toute la tête. Samuel le proclama chef de la nation et tout le monde cria: vive le roi! Ensuite Samuel mit par écrit et annonça au peuple les droits de la royauté et déposa ce document au pavillon sacré; après quoi,

il congédia l'assemblée. Saül se retira chez lui, accompagné d'une foule d'hommes bien pensants. Mais il y avait des gens mal fâmés qui lui témoignèrent du mépris. Saül ne fit semblant de rien et n'en tira aucune vengeance.

Nous venons de parler des droits de la royauté chez les Hébreux. Nous ajouterons que cette royauté était toujours constitutionnelle et assez restreinte. Voici une partie de cette constitution.

Le roi des Hébreux ne pouvait être juge ni être jugé; il ne pouvait paraître comme témoin et l'on ne pouvait déposer ni contre lui ni en sa faveur; il ne pouvait entreprendre une guerre qu'avec l'avis du Grand-Sanhédrin, composé comme on sait de soixante-onze anciens, les plus savants, les plus spirituels et les plus beaux hommes d'entre le peuple et qui siégeaient toujours à la porte du sanctuaire; le roi ne pouvait avoir pour son service personnel plus de chevaux qu'il n'en fallait strictement pour le service de son char, il ne pouvait amasser plus d'argent qu'il n'en était nécessaire pour solder ses troupes; il était obligé, enfin, de porter sur lui constamment et partout, le manuscrit de la loi et d'y lire tous les jours.

Un chef des Ammonites vint assiéger la ville de Jabès-Galaad. Les habitants voulurent capituler. Mais ce chef stipula pour premier article de la capitulation qu'ils eussent tous à se faire créver l'œil droit, afin

dit-il, que l'ignominie en retombât sur la nation entière. Les anciens de la ville demandèrent un sursis de sept jours, afin de réclamer le secours de leurs coréligionnaires; ce qui fut accordé. Ils invoquèrent l'appui de Saül. Celui-ci accourut avec 330,000 hommes, attaqua les Ammonites, les dispersa et leur fit éprouver une grande perte. Le peuple voulut alors faire mourir ceux qui naguère avaient témoigné du mépris pour le roi; mais celui-ci s'opposa à toute récrimination.

Dans le même temps, Jonathan, fils aîné de Saül, battit un poste des Philistins. Ceux-ci s'avancèrent avec une armée très-formidable pour tirer vengeance de cet affront. Saül ne put réunir que peu de monde. Il se rendit à Galgal pour y faire des sacrifices et y attendit Samuel jusqu'au septième jour. Celui-ci lui avait dit d'attendre sept jours. Mais comme il ne paraissait pas encore le septième jour, que les Philistins s'avançaient toujours, et que le peu de troupes de Saül commençaient à se disséminer; ce dernier fit seul les sacrifices sans attendre davantage. Les sacrifices consommés, Samuel arriva. Il fit des reproches à ce prince de ne l'avoir pas attendu toute la journée et lui annonça que son trône ne serait pas stable, vu le peu de foi qu'il témoignait pour la parole divine et le peu de fermeté qu'il montrait pour l'exécuter.

Les Philistins s'avancèrent sur trois longues colon-

nes; Saül n'avait avec lui que 600 hommes, qui encore étaient mal armés, car les Philistins avaient antérieurement éloigné de la Palestine tous les armuriers pour empêcher les Hébreux de s'armer; de sorte que cette petite troupe n'eut pour combattre que des instruments aratoires, à l'exception de Saül et de Jonathan, qui avaient trouvé des épées.

Les Hébreux, se trouvant dans une si terrible perplexité, Jonathan qui était posté d'un autre côté, dit un jour à son écuyer: avançons-nous et attaquons seuls ce poste des Philistins! La Divinité peut donner la victoire au petit nombre comme à la multitude. L'écuyer ayant consenti, l'autre lui dit: nous allons nous montrer aux Philistins, s'ils disent: *attendez, nous allons vous rejoindre!* nous attendrons; mais s'ils disent: *avancez vers nous!* nous nous avancerons, car ce sera un signe que l'Éternel nous les aura livrés. S'étant montrés aux ennemis, ceux-ci dirent: voilà des Hébreux qui sortent des souterrains où ils s'étaient cachés, et ils crièrent à Jonathan et à son écuyer: *approchez! nous avons à vous parler!* Aussitôt Jonathan, suivi de son écuyer, courut de toutes ses forces sur les Philistins, et en un clin d'œil ces deux champions en avaient tué une vingtaine. Une terreur panique se répandit alors parmi les Philistins, les uns s'entretuèrent et les autres prirent la fuite.

Saül ignorait l'expédition de son fils. Il fut très-surpris lorsqu'il apprit la défaite des Philistins. Il les

poursuivit, réjoint par ceux qui auparavant s'étaient cachés en voyant les affaires dans un état si désespéré. Les poursuivants passèrent dans une forêt où ils trouvèrent une grande quantité de miel ; mais le roi pour ne pas ralentir la poursuite, prononça une imprécation contre quiconque prendrait quelque nourriture avant le coucher du soleil. Jonathan, qui n'avait pas eu connaissance de cet anathême et qui était exténué de fatigue et de faim, goûta de ce miel et récupéra un peu ses forces. Quand on lui fit part de la défense de son père et de la peine de mort qu'il avait prononcée contre quiconque prendrait de la nourriture avant la nuit : il blâma cette mesure, observant qu'on aurait eu plus de forces à poursuivre l'ennemi, si l'on avait pris quelque restaurant. Après que l'armée eût déjeûné, Saül proposa de continuer la poursuite jusqu'au matin. Cependant, il voulut consulter d'abord l'oracle. Voici en quoi consistait cet oracle : Le Grand-Pontife considérait dans le recueillement les lettres gravées dans les pierres précieuses enchassées dans le pectoral, ornement que ce prêtre portait sur la poitrine. L'oracle ne pouvait être consulté que dans un intérêt public et seulement par le chef de la nation ou par le grand tribunal, nommé le grand Sanhédrin. Les lettres du pectoral qui devaient répondre à la question soumise, réflétaient un éclat particulier et le Grand-Pontife devait les combiner en mots et en phrases. Cet oracle n'existait plus du temps du second temple.

Or, cette fois l'oracle ne fit pas de réponse à Saül. Il fit approcher les chefs pour savoir quelle faute avait été commise. Il fit tirer au sort et le sort tomba sur Jonathan. Saül lui demanda de quoi il s'était rendu coupable ? L'autre avoua qu'il avait contrevenu à l'anathême, et dit qu'il était prêt à mourir. Saül qui ne prenait rien en considération quand il s'agissait de conscience, voulut le faire mourir effectivement; mais le peuple s'y opposa. Ce roi combattit ensuite tous les peuples voisins de la Palestine et fut toujours victorieux.

Un jour Samuel vient chez Saül et lui dit : voici ce que l'Eternel t'ordonne : Les Amalécites ont perfidement dressé des embûches aux Hébreux sur la route, lorsque ceux-ci sont sortis de l'Egypte. Or, va les exterminer sans pitié et sans épargner aucun être vivant.

C'est ici le lieu d'examiner une frappante contradiction que nous offre la sainte Ecriture. En principe, ce livre pousse la générosité, la commisération et l'amour du prochain, jusqu'à leurs limites les plus reculées : « Tu ne te vengeras pas de ton ennemi et tu
» ne lui garderas pas rancune ; si tu vois l'âne de ton
» ennemi succomber sous sa charge, tu dois aider à
» le relever ; si tu vois égaré l'animal de ton adver-
» saire, tu dois le lui ramener; tu dois soutenir l'in-
» digent, et lui donner tout ce qui lui manque ; tu
» ne livreras pas l'esclave fugitif à son maître ; tu

» n'emmuseleras pas le bœuf lorsque il foule le blé ; »
La tradition défend même de causer la moindre douleur à aucun être vivant, à moins d'une grande nécessité, et cependant d'un autre côté, cette même loi prescrit l'extermination des Cananéens et des Amalécites ! Voici la solution de ce problême :

La vie future est purement une vie de contemplation et de morale. Il faut une certaine perfection de l'âme pour être à même de jouir de cette vie métaphysique. C'est ainsi qu'un aveugle de naissance n'a aucune idée des plaisirs que ressent le cœur à la vue d'une illumination, et qu'un enfant ne saurait concevoir la satisfaction que produit la célébrité, quoique lui-même éprouve de la volupté à se montrer grand en grimpant sur une chaise. L'homme, pour se rendre susceptible de cette jouissance future, doit donc passer par les épreuves de ce monde, à l'effet d'y élever son âme. L'ambition, la plus forte des passions lorsqu'une fois elle s'est établie dans le cœur, l'ambition n'est qu'un pressentiment secret et dont nous ne savons nous rendre compte de cette élévation graduée à laquelle nous sommes destinés.

L'homme qui ne monte pas, descend, et s'il continue à descendre, il peut arriver à un point où toute élévation devient désormais impossible, et alors il devient non-seulement inapte à la vie future, mais à celle même qui a précédé son entrée dans ce monde. Une mort prématurée serait alors un grand bienfait

pour lui. Mais il n'y a que la Divinité qui puisse juger si un individu ou un peuple est arrivé à ce point d'avilissement, et l'impossibilité d'en sortir. L'homme ne peut juger l'homme ; la conduite de chaque individu est extrêmement relative ; l'homme ne saurait donner la mesure jusqu'où il devient impossible à l'homme de s'amender. Or, les peuples en question étaient parvenus à cette étrange dégradation ; toute perfection était devenue désormais impossible pour eux, et c'est en conséquence de quoi la Providence a decrété leur destruction, et c'est pourquoi Dieu dit à Abram (Genèse 15, 16.) : la quatrième génération reviendra ici, car ce ne sera qu'alors que les crimes des Amorhéens pourront être parvenus au comble.

Saül réunit une armée de 210,000 hommes et entra dans le pays des Amalécites. Après avoir fait retirer les Kenéens, il attaqua ces premiers, les passa au fil de l'épée et prit vif leur roi Agag. Il eut pitié de ce roi et l'épargna ainsi que les meilleurs bestiaux. Donc Saül, qui avait voulu faire mourir son propre fils pour un serment imprudent, eut maintenant pitié d'un ennemi barbare en opposition formelle à la volonté divine. Dans ce cas, la pitié n'est qu'une faiblesse ; il n'est pas permis à l'homme de se montrer plus généreux que son créateur. Aussi la Divinité communiqua à Samuel que Saül avait forfait de son trône. Samuel en fut très-affligé ; il pria toute la nuit en faveur de Saül : ce fut en vain. Le lendemain ce prophète vint

lui annoncer la volonté de l'Être Suprême. Saül s'excusa sur ce qu'il avait réservé le butin pour en offrir des sacrifices. Dieu ne demande point de sacrifice, répliqua le prophète, il ne demande que l'obéissance; la désobéissance est au niveau de la superstition, et l'exagération est la mère de l'iniquité et de l'idolâtrie. Tu as trouvé la parole de Dieu indigne, Dieu t'a trouvé indigne de la royauté. Ensuite Samuel fit approcher Agag qui s'avança tranquillement, en disant : la mort n'a point d'amertume pour moi. Samuel lui dit : *comme ton épée a privé tant de mères de leurs fils, ta mère sera privée aujourd'hui du sien ;* et à ces mots il le décapita. Puis il se retira et ne revit plus Saül.

Quelque temps après, la voix divine dit à Samuel : tu es toujours attristé au sujet de Saül, tandis que je le reconnais incapable de gouverner ! Remplis d'huile une corne et va trouver Jessé de Bethléem, j'ai choisi un roi parmi ses fils. Sur la pensée de Samuel que Saül, apprenant cette démarche, pourrait le faire mourir, la voix lui dit d'amener une génisse et de l'offrir en sacrifice à Bethléem. Le prophète se rendit dans ce lieu et invita Jessé et ses fils au festin du sacrifice. L'aîné de ceux-ci était un homme d'une haute stature, ayant l'air et le port majestueux. Ah ! se dit le prophète, voici l'oint du Seigneur ! Mais la voix lui dit : *Dieu ne voit pas à la manière des hommes ; ceux-ci n'aperçoivent que les dehors ; Dieu voit le cœur !* Samuel s'étant fait présenter les six autres fils de Jessé,

il reconnut qu'aucun d'eux n'était l'élu du Seigneur. Il demanda à Jessé s'il n'avait pas d'autre fils. Celui-ci répartit que le plus jeune de ses fils était absent, étant occupé à garder les troupeaux. Le prophète lui dit de le faire venir. Le jeune homme arriva. Il avait le teint vermeil, de beaux yeux et une figure aimable. La voix dit à Samuel : voici le roi désigné ! Samuel l'oignit aussitôt et dès ce moment David, c'était le nom du jeune homme, fut animé de l'esprit divin.

Saül au contraire tomba dans une profonde mélancolie. Ses serviteurs lui proposèrent de faire venir un bon musicien et de le faire jouer de son instrument toutes les fois que le roi aurait un accès de tristesse. Saül, accueillant cette proposition, l'un de ses serviteurs lui dit connaître un fils de Jessé le bethléémite, jeune homme qui était excellent musicien, qui avait un caractère noble, une rare intrépidité, un esprit pénétrant, un extérieur agréable et qui était très-heureux dans ses entreprises. Le roi le fit venir ; c'était David. Il gagna bientôt l'affection du prince qui le nomma son écuyer. Toutes les fois que le roi avait un accès de langueur, David joua de son instrument et le roi s'en trouva soulagé.

Les Philistins s'assemblèrent de nouveau pour faire la guerre aux Hébreux, lesquels de leur côté se réunirent également sous la conduite de Saül et se campèrent en face de leurs adversaires. Les deux armées n'étaient séparées que par une vallée. Dans le camp

philistin se trouva un homme d'une taille gigantesque, nommé Goliath. Sa force et son armure répondaient à sa taille. Cet homme se présentait tous les jours devant les rangs des Hébreux et provoquait un combat individuel, à condition que le parti du vaincu se soumettrait à celui du vainqueur. Personne n'osa accepter le défi.

Les trois fils aînés de Jessé, père de David, avaient suivi Saül à la guerre. David revenait de temps en temps chez son père, pour prendre soin des troupeaux. Jessé l'envoya un jour à l'armée pour s'informer de la santé de ses frères et leur apporter des confortants. David arriva près de ses frères. Les deux armées étaient en présence. Pendant qu'il s'entretenait avec ses frères, le philistin se présenta pour faire sa provocation habituelle. David, qui ne savait de quoi il s'agissait, s'en informa. On lui fit part du défi du philistin, ajoutant que Saül avait promis sa fille en mariage avec une dot considérable et affranchissement de tout impôt en faveur de la famille paternelle du vainqueur, à quiconque triompherait de ce philistin. David parla de ce guerrier avec dédain. Le frère aîné de David ayant entendu ses propos, s'en irrita et lui fit de vifs reproches. Mais David ne se laissa pas intimider et tint le même langage à d'autres personnes. Saül en ayant eu connaissance, il fit venir le jeune homme. Celui-ci s'offrit pour aller combattre le philistin. Saül lui fit observer que cette entreprise était au-dessus de ses forces,

qu'il était jeune et inexpérimenté, tandis que Goliath était un guerrier consommé et aguerri dès son enfance. David répliqua que lorsqu'il prenait soin du troupeau de son père, un jour un lion s'était approché de ce troupeau et que lui, David, l'avait frappé et repoussé; qu'un autre jour, un autre animal féroce ayant emporté un agneau, il le suivit, le frappa et sauva l'agneau; que l'animal carnassier s'attaquant à lui, il l'avait saisi par le menton, et l'avait tué. Or, ajouta David, celui qui m'a soutenu contre ces animaux féroces, m'assistera contre ce vil philistin. Si c'est ainsi, répondit Saül, va et que le Très-Haut te soit en aide! Là-dessus le roi lui endossa sa propre cuirasse. Mais David fit observer que n'étant pas habitué à une si pesante armure, cela ne ferait que gêner ses mouvements. Il l'ôta, ne prit que son bâton, choisit dans la plaine cinq pierres polies, les mit dans sa panetière, prit sa fronde et s'avança vers le philistin. Celui-ci, précédé de son porte-bouclier, s'approcha de son côté de David. Lorsqu'il en fut assez près pour s'apercevoir qu'il avait affaire à un jeune homme aux joues vermeilles, il jeta sur lui un regard de mépris et lui dit: Est-ce que tu vas attaquer un chien de ce que tu te présentes avec un bâton! il accompagna ces paroles d'un jurement et ajouta: approche, je vais livrer ton cadavre aux oiseaux carnassiers et aux bêtes féroces! David répliqua: tu viens m'attaquer avec un glaive,

une lance et une pique, et moi je viens te combattre en l'honneur de l'Être Suprême que tu as blasphêmé ; il te livrera aujourd'hui entre mes mains, et toute cette foule reconnaîtra que le Seigneur peut donner la victoire sans lance ni épée. Il dit et il s'élance contre le barbare, prend une pierre dans sa panetière et la fronde droit au front du philistin ; le philistin tombe ; David n'a point d'épée ; il s'empare de celle du vaincu, le tue et lui coupe la tête. Les Philistins consternés prennent la fuite, les Hébreux les poursuivent et en tuent un grand nombre. Saül ne permit plus à David de le quitter. Jonathan conçut pour ce jeune homme une amitié si vive, qu'il lui donna son armure et ses propres vêtements. Saül le chargeait souvent de diverses expéditions, David réussissait toujours. Enfin ce roi le nomma officier supérieur, ce qui plut beaucoup à tout le peuple.

On a fait depuis longtemps l'observation judicieuse, que rien n'est indifférent dans la vie humaine et que les incidents les plus indifférents en apparence, produisent fréquemment les changements les plus notables. Ce qui suit en est une nouvelle preuve. Après la défaite des Philistins, des femmes sortaient de toutes les villes des Hébreux pour aller au-devant de Saül. Elles dansaient et chantaient en s'accompagnant de divers instruments de musique et dirent dans leurs chants : Saül a triomphé de milliers et David a vaincu des myriades. Ces paroles furent un coup de foudre

pour le cœur de Saül, amolli depuis longtemps par l'hypocondrie. Elles lui donnent les myriades et à moi les milliers ! il ne lui manque plus que la couronne ! c'est ainsi qu'il murmura. C'en était fait du repos de ce malheureux prince, la cruelle jalousie s'était emparé de son cœur, de ce cœur que la mélancolie n'y avait que trop disposé. Le lendemain il eut un accès de tristesse. David joua devant lui de son instrument comme de coutume. Tout-à-coup le roi lui jette sa lance; David l'évite. Saül répéta encore cette manœuvre et le jeune homme eut encore le bonheur d'éviter le coup. Saül remarquant ce bonheur, la crainte s'allia à la jalousie. Il lui fit quitter la maison royale et le nomma chef d'une légion de mille hommes.

La passion et la mélancolie altérèrent enfin le caractère de ce prince vertueux, au point qu'il eut recours à l'astuce pour se défaire de David. Ce roi lui dit un jour : je te donnerai ma fille aînée en mariage, si tu continues à combattre efficacememt les ennemis du peuple. David objecta qu'il ne méritait pas un tel honneur; Saül insista et fixa un jour pour célébrer le mariage. Le jour arriva et la princesse fut donnée à un autre. Une seconde fille de Saül devint amoureuse de David. On en donna avis à Saül. Il se réjouit de cette nouvelle, car il voulait se servir de la passion de sa fille pour perdre David. Il lui fit proposer cette fille en mariage, sous la seule condition d'apporter au roi cent membres virils des Philistins. David lui en ap-

porta le double avant le temps prescrit par Saül. Celui-ci lui donna sa fille ; mais sa terreur augmenta.

Cependant la réputation de David allait toujours en croissant, il cueillait de nouveaux lauriers à chaque nouveau combat. Enfin, Saül déclara hautement qu'il voulait faire mourir David. Jonathan l'en avertit et le cacha. Il parla ensuite à son père avec tant de chaleur en faveur de son ami, que le roi lui promit avec serment de ne faire aucun mal à David. Mais il ne tarda pas d'avoir un nouvel accès de mélancolie, et il voulut de nouveau transpercer David qui joua devant lui. Celui-ci eut encore l'adresse d'éviter la mort et il prit la fuite dans la nuit. Il se rendit chez lui. Saül qui apprit cela, envoya des soldats pour cerner la maison de David et le prendre vif. L'épouse de David le fit descendre par une fenêtre et mit un mannequin coiffé dans le lit de son époux pour donner le change aux gardes. Lorsque ceux-ci entrèrent pour enlever David, sa femme leur dit qu'il était malade. On en fit le rapport à Saül. Il ordonna qu'on le lui apportât dans son lit. Se voyant trompé, il en fit des reproches à sa fille. Elle s'excusa sur ce que son époux s'était sauvé malgré elle. Jonathan intercéda encore en faveur de son ami. Saül lui en fit une réprimande sévère. L'autre insistant, son père brandit sa lance contre lui. Jonathan voyant qu'il n'y avait plus d'espoir de ce côté, il se rendit secrètement auprès de David ; ils se jurèrent une alliance perpétuelle et se séparèrent en répandant un torrent de larmes.

David partit. Il se rendit à un endroit nommé Nohb, chez le Grand-Pontife Ebiméleck, lui demanda du pain et une épée, prétextant que le roi l'avait chargé à l'improviste d'une affaire pressante, sans lui laisser le temps de se munir d'armes et de provisions. Le pontife lui donna du pain sacré et l'épée de Goliath, n'ayant pas d'autre pain ni d'autres armes. David se rendit chez le roi des Philistins. Les serviteurs de celui-ci lui firent observer que c'était le même David, dont les femmes israëlites avaient chanté : « Saül a triomphé de milliers et David a vaincu des myriades. » Ces propos donnèrent de l'inquiétude à David. Pour se tirer de ce pas, il contrefit si bien l'insensé, que le roi dit à ses courtisans : est-ce que je manque de personnes insensées, de ce que vous m'ameniez encore celui-là ? David put donc se sauver, et il en profita au plus tôt. Il se retira dans une caverne. Sa famille en ayant eu avis, elle se rendit auprès de lui. Un grand nombre d'individus, poursuivis par leurs créanciers ou dépourvus de ressources, le rejoignirent également, et il en fut le chef. Il y en avait à peu près 400 hommes.

David se retira de là, plaça son père et sa mère près du roi de Moab, et entra avec sa troupe dans une forêt de la Judée. La tradition dit que ce roi assassina plus tard le père et la mère de David, lorsque celui-ci fut éloigné. Un jour Saül tint séance sous un arbre. Le

roi était entouré de ses courtisans. Il leur fit des reproches de ce qu'ils conspiraient tous contre lui, personne ne lui ayant révélé que son fils s'était lié d'amitié avec un sujet rebelle, oubliant à ce point son propre intérêt et celui de son père. L'un des courtisans lui rapporta alors que le Grand-Prêtre avait fourni des armes et des provisions à David. Saül fit venir ce pontife et lui reprocha de conspirer avec David contre son roi. Le pontife lui répondit qu'il avait ignoré la mésintelligence qui régnait dans la maison royale, que David étant le gendre du roi, et celui-ci l'ayant toujours honoré et distingué, il ne pouvait lui venir à l'idée que David conspirât contre son roi et son père. Vaines paroles ; Saül n'était plus à même d'entendre raison ; cet homme autrefois si généreux, si modeste, si modéré, la passion et la tristesse l'avaient transformé en tigre. Il ordonna de mettre à mort Ebiméleck, c'était le nom du Grand-Pontife, et toute sa famille. Tous ses serviteurs refusant d'exécuter un ordre si cruel, le roi en chargea le délateur lui-même, qui s'en acquitta et tua ainsi 85 pontifes en un jour. Non content d'une si terrible exécution, Saül fit encore passer au fil de l'épée tous les êtres vivants qui se trouvèrent à Nohb. Profitez, cher lecteur, d'un si effrayant exemple et éteignez en vous la première étincelle de la passion, avant qu'elle n'éclate en une flamme dévorante ! Un fils d'Ebiméleck, nommé Ebiathar, échappa seul au massacre et rejoignit David.

Celui-ci errait de désert en désert et de forêt en forêt, pour se soustraire aux investigations de Saül. Un jour entre autres qu'il fut poursuivi par Saül, celui-ci entra seul dans un souterrain pour satisfaire à la nature. David se tenait caché avec ses hommes dans cette même caverne. Ceux-ci l'engagèrent à profiter de l'occasion pour tuer son ennemi, ou pour le prendre vif. David s'avança doucement près de Saül et lui coupa le pan de son manteau, sans que celui-ci s'en apperçût. David ne tarda pas à se reprocher cette action même. Il rejoignit ses gens et leur dit : loin de moi d'étendre la main sur l'oint du Seigneur ! et il s'opposa de force à ses soldats qui voulurent se précipiter sur Saül. Lorsque ce roi fut éloigné du souterrain, David le suivit et lui cria de loin : Seigneur mon roi ! Celui-ci se retournant, l'autre se prosterna et prouva par le pan du manteau qu'il lui montra, combien il était éloigné d'attenter à la vie du roi. Que le roi, dit David, n'écoute pas de méchants délateurs qui trompent sa religion ! D'ailleurs, ajouta-t-il, quel honneur pour un roi d'Israël de persécuter un simple particulier, une faible créature comme moi ! Saül se mit à pleurer et lui dit : c'est toi David mon fils ! tu es plus vertueux que moi ! tu m'as rendu le bien pour le mal, que l'Être-Suprême t'en récompense ! Oui, tu régneras un jour, et ton trône sera stable ! jure-moi que tu épargneras ma famille ! David le lui jura et chacun se retira de son côté.

La passion n'a jamais tort. Quels que soient ses crimes, les excuses ne lui manquent jamais. Saül se remit bientôt avec 3000 hommes d'élite à la poursuite de son gendre. Il n'est pas vraisemblable que Saül eût eu l'âme assez vile pour n'être pas touché de la générosité de son ennemi. Mais j'estime que lorsque la mélancolie et la jalousie réunies auront de nouveau assailli le cœur de ce prince, il aura cherché un but politique dans la noble action de David, et il n'aura pas manqué de deviner ce but.

Saül se campa près de la petite troupe de David, sans se douter de cette proximité, tandis que David était exactement informé par ses espions du lieu où se tenait son persécuteur. Dans la nuit, David se glissa, accompagné d'un de ses officiers, au milieu du camp de Saül. Celui-ci était couché au centre du camp, et sa troupe était étendue en cercle autour de lui. Tout le monde était profondément endormi. La lance de Saül était enfoncée en terre près de lui. L'officier qui suivit David, voulut percer Saül de sa propre lance. David ne le permit pas; il se contenta d'enlever cette arme ainsi que la cruche d'eau du roi. Puis il se plaça sur un monticule à une certaine distance. De là il interpella Abner, général de Saül, et lui fit des reproches de négliger ainsi la garde du roi. Saül s'éveilla et reconnut la voix de David. Il lui dit : c'est toi, David mon fils! Celui-ci lui reprocha alors d'ajouter toujours foi

aux détracteurs et d'abaisser la majesté royale jusqu'à persécuter un homme insignifiant ! Saül avoua de nouveau ses torts, assurant qu'il n'y retomberait plus. Le malheureux prince tint parole. Cependant David n'osant y compter, se retira avec ses 600 hommes chez le roi des Philistins. Celui-ci lui donna la ville de Ziclag en propriété.

Les Philistins déclarèrent bientôt la guerre aux Hébreux. Le roi de ces premiers amena David et ses troupes en campagne. Samuel était mort ; Saül ne savait qui consulter, l'oracle n'ayant pas répondu. Dans sa perplexité il chargea ses serviteurs de lui chercher une pythonisse, c'est-à-dire une femme qui sait faire apparaître les morts pour qu'ils répondent aux questions qu'on leur adresse. Ses serviteurs lui en indiquèrent une. Saül se déguisa et se rendit près d'elle, accompagné de deux hommes. Il lui dit de faire sortir de la tombe un homme qu'il lui désignerait. Elle s'y refusa, car, dit-elle, Saül a extirpé du pays tous les devins et les pythonisses ; s'il apprenait l'acte que tu me demandes, il pourrait m'en coûter la vie. Saül la rassura et lui dit de faire apparaître Samuel. Elle céda. Soudain elle poussa un grand cri : tu es Saül, pourquoi m'as-tu trompée ? Le roi lui demanda ce qu'elle avait vu. Elle dit : j'ai vu monter de la terre un vieillard à figure divine et revêtu d'une tunique. Saül y reconnut Samuel et se prosterna. La voix de Samuel lui dit : pourquoi as-tu troublé mon repos ? Saül répondit : c'est que

je suis accablé d'infortunes; les Philistins s'approchent, Dieu ne me dirige ni par un prophète ni par une vision, alors je t'ai fait évoquer pour que tu m'indiques ce que j'ai à faire. La voix répartit: à quoi bon cette demande? Dieu t'a abandonné et il est devenu ton adversaire; il te l'a déjà annoncé par mon organe, il t'a arraché la couronne et l'a donnée à David, parce que tu es contrevenu aux ordres du Seigneur et que tu ne l'as pas vengé sur Amaleck; demain ton armée sera livrée aux Philistins et tu me rejoindras avec tes enfans.

Les Philistins s'avancèrent. David et sa troupe les suivirent. Les chefs de ces premiers demandèrent à leur roi pourquoi il amenait ces Hébreux. Il leur dit que c'était David qui était avec lui depuis longtemps et qu'il ne lui avait jamais trouvé aucun tort. Ces chefs lui représentèrent que David pourrait se réconcilier avec son maître à leurs dépens, et ils s'opposèrent formellement à ce qu'il les suivît. Le roi fut obligé de céder, et il en fit ses excuses à David. Celui-ci retourna avec sa troupe à Ziclag. Mais pendant son absence, les Amalécites avaient incendié cette ville et amené captives les deux femmes de David ainsi que les familles de sa troupe. Le désespoir de ces gens fut extrême; mais David se mit aussitôt à la poursuite de l'ennemi avec 400 hommes, l'atteignit, le défit et ramena heureusement tous les captifs,

Dans cet intervalle, les Philistins livrèrent bataille aux Hébreux. Ceux-ci furent vaincus. Jonathan et deux

de ses frères furent au nombre des morts. Saül, lui-même serré de près par l'ennemi, pria son écuyer de le percer de son épée, afin qu'il ne tombât vivant entre les mains de ses ennemis. Le fidèle serviteur lui ayant refusé ce triste office, Saül se précipita sur sa propre épée et se tua. L'écuyer l'imita et mourut avec lui. Les Philistins trouvant le lendemain les cadavres du roi et de ses fils, ils leur coupèrent la tête et attachèrent leur tronc au rempart de Bethsan, une de leurs cités. Les habitans de Jabès-Galaad, ayant appris cette circonstance, les plus intrépides d'entre eux se rendirent de nuit à Bethsan, y enlevèrent le corps de Saül et ceux de sa famille, les ensevelirent à Jabès-Galaad et jeûnèrent pendant sept jours.

Deux jours après que David fut rentré à Ziclag, arriva un Amalécite, ayant les vêtements déchirés et la tête couverte de terre en signe de deuil. Il vint annoncer à David la mort de Saül et de ses fils. David l'interrogea sur les particularités de cette catastrophe. Le jeune homme lui dit : je me suis trouvé par hasard sur le champ de bataille ; Saül appuyé sur sa lance et atteint par la cavalerie ennemie m'apercevant, il me pria de le tuer ; il respirait à peine ; je le tuai et lui pris la couronne et le bracelet que je viens présenter à monseigneur. Comment misérable, s'écria David, as-tu osé mettre la main sur l'oint du Seigneur ! et il le fit mourir aussitôt. Il composa ensuite une élégie très-touchante sur la mort de ces deux princes et sur tant de coréligionnaires. Il se rendit ensuite à Hébron,

en Judée, où la tribu de Juda le déclara son roi, tandis qu'Abner, général de Saül, fit reconnaître comme roi par les autres tribus, Isch-Boscheth, dernier fils de Saül. Isch-Boscheth, âgé de 40 ans, lorsqu'il parvint au trône, ne régna que deux ans. David envoya complimenter les habitans de Jabès-Galaad, pour l'acte d'héroïsme et de dévouement qu'ils avaient exercé en faveur de Saül et de ses fils. David régna sur la tribu de Juda six ans et demi.

La mésintelligence éclata bientôt entre les officiers de ces deux rois. Cette inimitié dégénéra un jour en un combat formel. La maison de David eut le dessus, mais Abner tua à cette occasion un officier très-distingué de celle-ci, et duquel Joab, général de David, était le frère. La maison de Saül allait en déclinant, tandis que l'autre acquérait tous les jours plus de prépondérance. Abner était le seul soutien de cette première maison. Mais un jour Isch-Boscheth, lui adressant des reproches non mérités, Abner en fut si révolté, qu'il jura d'ôter la couronne à la maison de Saül et de la remettre à David. Il tint parole; il vint près de David, et parla au peuple en faveur de ce prince. Il quitta Hébron, dans l'intention de gagner le reste du peuple. Joab, général de David, arriva après le départ d'Abner. Il fit des remontrances à David, de ce qu'il avait laissé partir cet officier, qui n'était venu, dit-il, que pour épier les actions du roi et l'état de ses affaires, afin de le trahir. Le fait est,

que Joab était l'ennemi personnel d'Abner, celui-ci, lui ayant tué un frère dans un combat précédent. Aussi, fit-il rappeler Abner à l'insu de David, et Joab avec son frère Abissaï l'assassinèrent. David fut très-mortifié en apprenant cette nouvelle. Il prononça des imprécations contre Joab, fit faire de grandes funérailles à la victime, suivit lui-même le cercueil, prononça une élégie sur sa tombe en versant des larmes et ne prit aucune nourriture jusqu'au soir. Il dit ensuite à ses serviteurs : Israël a perdu un grand homme aujourd'hui ; moi je suis jeune et nouvellement élu, ces frères, parlant de Joab et d'Abissaï, ces frères sont plus forts que moi ; que Dieu rende aux méchants comme ils le méritent.

Dans cet intervalle, Isch-Boscheth fut également assassiné en plein jour par deux meurtriers. Ils apportèrent sa tête à David, s'attendant à une grande récompense. David les fit mettre à mort.

Après la mort d'Isch-Boscheth, David fut élu roi de tous les Hébreux, qu'il gouverna avec beaucoup de gloire pendant trente-trois années, outre les six et demie dont nous avons parlé. Il remporta un grand nombre de victoires sur les Philistins, les Syriens et sur tous ses voisins à l'entour et fit de grandes conquêtes. Il eut l'intention de construire un temple en l'honneur de la Divinité, et il amassa pour cet effet tous les matériaux nécessaires, produit du butin qu'il avait fait sur ses ennemis et du tribut que lui payaient les

peuples soumis. Mais le prophète Nathan vint l'avertir au nom de la Divinité, qu'ayant répandu beaucoup de sang dans les diverses guerres qu'il avait faites, ce n'était pas à lui de bâtir un temple, qui devait être le symbole de la concorde universelle; que son fils, sous le règne duquel les Hébreux jouiraient constamment de la paix et de la tranquillité, que ce fils devrait édifier ce temple.

David s'informa s'il ne restait personne de la famille de Saül. Il apprit que Jonathan avait laissé un fils estropié. Il le fit venir, lui fit don des terres de Saül et le fit son commensal.

Plus l'homme est grand, plus ses passions sont fortes, dit le Talmud. C'est une disposition de la Providence pour maintenir constamment l'équilibre entre la raison et les penchants, afin que l'homme conserve toujours son libre arbitre. C'est ainsi que David se rendit coupable d'une double faute, à l'occasion que je vais dire :

Les Ammonites avaient gravement offensé David. Celui-ci fit assiéger leur capitale par Joab. Il y avait à l'armée des Hébreux un officier nommé Ouria, qui avait laissé sa femme, nommée Bath-Séba, à Jérusalem, résidence du roi. Un soir, ce prince se promenait sur la terrasse de son palais, il vit de loin une femme d'une extrême beauté qui se baignait. Il s'informa sur cette femme et apprit que c'était l'épouse d'Ouria. Il la fit venir dans son palais et elle devint

enceinte. Voilà déjà une faute extrêmement grave. Il est vrai que la tradition l'atténue considérablement, car voici ce qu'elle dit à cet égard: A l'époque de ce règne, il était d'usage que ceux qui allaient en guerre divorçaient avec leurs femmes, à condition que celles-ci ne se remariassent que dans le cas où ils ne reviendraient pas à la fin de la guerre. Le motif de cette manœuvre était parce qu'on craignait que ces hommes, venant à être tués en guerre, on ne pût constater leur décès et que leurs épouses seraient condamnées dans ce cas à un veuvage perpétuel. Cependant la faute reste encore assez grave. Bath-Séba étant enceinte, David redouta la divulgation de sa faute, et pour son propre honneur et pour le terrible et pernicieux exemple que cela donnerait à ses sujets. Il fit donc venir Ouria, dans l'espoir que celui-ci se rendrait chez lui, et que de cette manière sa mauvaise action resterait cachée. Vain espoir, l'héroïque Ouria déclara qu'il ne voulait jouir des commodités de la vie domestique, tandis que Joab et l'armée couchaient en rase campagne et souffraient des privations inséparables de la vie militaire. En conséquence, il ne quittait pas le palais et la nuit il se couchait à terre. L'anxiété et la terreur de David étaient extrêmes, il ne pouvait plus se tirer de ce mauvais pas que par une mauvaise action, tant est vrai la maxime de ce docteur hébreu, qui dit qu'une faute en entraîne toujours une autre. Il renvoya Ouria à l'armée et lui donna une lettre pour Joab, où il or-

donna à ce général de placer Ouria à la tête des rangs, au premier combat qu'il livrerait à l'ennemi. Joab obéit et le malheureux Ouria fut tué. Il est vrai que ce n'était pas un véritable assassinat, puisqu'un autre aurait été tué à la place d'Ouria; mais il n'appartenait pas à David de désigner la victime. D'ailleurs l'exemple était pernicieux, surtout de la part d'un roi; car c'est un principe dans la religion des Hébreux, que plus l'homme est élevé, plus ses moindres actes sont comptés. Après la mort d'Ouria, David, pour surcroit de faiblesse, épousa Bath-Séba qui lui donna un fils.

Le prophète Nathan vint trouver David et lui dit: Deux hommes demeuraient dans un même endroit, l'un possédait une fortune immense, et l'autre était très-pauvre, il n'avait pour tout bien qu'une brebis qu'il avait élevée et qu'il chérissait beaucoup. Un jour il arrive un hôte au riche. Celui-ci, trop avare pour faire un sacrifice du sien, enlève la brebis du pauvre, l'égorge et la sert à son hôte. David, bouillonnant d'indignation, s'écrie: vive Dieu! cet homme mérite la mort, et la brebis il doit la payer au quadruple! C'est toi l'homme, tonna le prophète, c'est toi le criminel! Voici ce que dit le Seigneur: je t'ai comblé de biens, je t'ai donné la maison de ton maître, je t'ai fait épouser sa fille et tu fais percer ton serviteur par le glaive ennemi, et tu épouses sa femme! Aussi le glaive sévira longtemps dans ta famille, je te susciterai un grand malheur dans ta propre maison et l'on abusera

de tes femmes comme tu as abusé de celle d'un autre. David fut très-consterné et s'avoua coupable. Le prophète reprit : à raison de ta componction, tu ne mourras pas toi-même, mais l'enfant de Bath-Séba va perdre la vie.

Le prophète partit et l'enfant tomba malade. David, qui était excellent père, passait les jours et les nuits dans les prières et les jeûnes, et ne se couchait qu'à terre. En vain les anciens de sa maison le supplièrent de se coucher sur un lit et de prendre quelque nourriture ; il insista. Le septième jour, l'enfant expira. David n'en savait rien et ses serviteurs craignaient de le lui annoncer, dans l'appréhension qu'il ne se livrât au désespoir. Leurs chuchotemens donnant des soupçons à David, il leur demanda si l'enfant était mort. Sur leur affirmation, il se lève, prend un bain, change de vêtements, se rend au pavillon sacré, y adore le Seigneur, revient et demande de la nourriture. Les serviteurs, ébahis d'une tournure à laquelle ils ne s'étaient pas attendus, lui demandèrent une explication. Tant que l'enfant vivait, répondit David, je priais et je pleurais dans l'espoir que l'Être Suprême exaucerait mes prières et rendît la santé à mon enfant. L'enfant est mort, je dois me résigner ; je le rejoindrai, il ne me rejoindra pas.

Le reste de la prédiction du prophète ne tarda pas à se vérifier. Absalon, fils de David, avait une sœur

d'alliance, distinguée par sa beauté. Amnon, autre fils de David, en devint éperdument amoureux, et il tendit un piége à son innocence. Bientôt son amour changea en haine, et il lui fit un grand affront. Absalon dissimula et se contenta momentanément de ne plus adresser la parole à Amnon. Deux années après, faisant un festin à l'occasion d'une tonte de ses brebis, il y invita tous ses frères, Amnon y compris, et à cette occasion il fit assassiner ce dernier et prit la fuite. Cependant il revint trois années plus tard, sur l'intercession de Joab qui s'était aperçu que le roi désirait vivement revoir son fils. Néanmoins le roi ne lui permit pas de reparaître devant lui et il lui ordonna de se retirer dans sa maison. Absalon insista tant de revoir son père, que celui-ci se laissa fléchir enfin et il l'embrassa.

Absalon était le plus bel homme de son temps parmi les Hébreux ; il se distinguait surtout par l'énormité et la beauté de sa chevelure ; ce qui le rendit superbe et ambitieux. L'ambition le fit enfin aspirer à la couronne de son père. Il commença par déployer une magnificence royale et à gagner le cœur du peuple par des paroles doucereuses et par des promesses fallacieuses. Bientôt il obtint de son père la permission écrite de se rendre dans une certaine autre ville, accompagné de deux hommes de son choix. Absalon communiqua ce billet successivement à deux cents hommes des plus

influens, et ils le suivirent sans aucune mauvaise intention. Rendu dans cette ville, Absalon y intrigua tant avec quelques conspirateurs, qu'on l'y proclama roi des Hébreux. On ne tarda pas à séduire tout le peuple, à l'exception de la maison militaire de David qui lui resta fidèle. Absalon s'avançant sur Jérusalem, David se vit dans l'obligation de quitter cette capitale. Il y laissa cependant ses femmes. Absalon tint son entrée à Jérusalem, et David se retira vers le désert, accompagné d'un petit nombre d'hommes dévoués. Lors de cette fuite, un homme de la famille de Saül passant de loin à côté de David, lui jetait des pierres et l'accablait d'injures. L'un des officiers de David voulut tirer de cet homme une vengeance éclatante; mais David s'y opposa : Dieu l'a permis, dit-il, que sa volonté soit faite !

Absalon abusa des femmes de son père, afin de s'ôter tout moyen de réconciliation avec celui-ci, et de rassurer ainsi le peuple qui aurait pu craindre d'être à la fin la victime d'un rapprochement qui s'opérerait entre le père et le fils. Il se mit avec toute l'armée à la poursuite de David, qu'il atteignit dans une forêt où celui-ci avait disposé sa petite troupe en ordre de bataille. Avant le combat, David recommanda vivement à ses officiers supérieurs d'épargner la vie d'Absalon s'ils le rencontraient dans la mêlée. La bataille se donna, et le parti d'Absalon fut entièrement défait. Celui ci, monté sur une mule, passa pendant l'action sous un

grand arbre touffu. Sa chevelure s'accrocha aux branches, il resta suspendu et la mule passa outre. Joab, qui apprit cet incident, se rendit sur les lieux et perça le prince de plusieurs javelots. Un coureur vint annoncer la victoire à David, ses soldats n'ayant pas permis par dévouement qu'il assistât au combat. David s'informa aussitôt d'Absalon. Le coureur, pour ménager la sensibilité du roi, dit qu'il n'en avait pas eu des nouvelles. Bientôt un deuxième coureur vint confirmer la victoire. Le roi lui ayant demandé des nouvelles d'Absalon, l'autre répondit : puissent tous tes ennemis subir le même sort ! A ces mots, le roi tomba dans la plus vive exaspération ; il se retira et ne cessa de crier : mon fils, mon cher fils, que ne suis-je mort à ta place ! Mais Joab se rendit près de lui et le menaça de la défection de son propre parti s'il ne faisait des efforts pour se montrer au peuple. Le roi céda enfin ; ses partisans vinrent le rejoindre et ses adversaires se retirèrent confus.

Les Hébreux ne tardèrent pas à se repentir de leur infidélité, et ils se concertèrent de ramener le roi dans sa capitale. David étant en route pour s'y rendre, celui qui l'avait si gravement offensé lors de sa retraite, vint se prosterner à ses pieds et implora son pardon. Un officier insista pour que le roi fît mourir ce traître. Mais David s'y refusa et pardonna à ce rebelle, du moins provisoirement.

Un nouveau chagrin attendit David dans sa vieillesse.

Un autre de ses fils, nommé Adonia, voulut régner et se révolta contre lui. Joab lui-même fut au nombre des conjurés, David l'ayant destitué et nommé un autre général à sa place. David avait eu trop de faible pour ce fils et n'avait jamais osé lui adresser une réprimande. Il en recueillit maintenant le triste fruit. Cependant le prophète lui ayant dit que son fils Salomon lui succéderait, il ordonna à sa maison militaire de couronner de suite ce jeune prince qui n'avait alors que douze ans. Salomon ayant été proclamé roi solennellement, les conjurés tombèrent dans le découragement et se dispersèrent. Salomon fit dire à Adonia qu'il lui pardonnerait à condition qu'il se tînt entièrement tranquille à l'avenir.

David sentant sa fin s'approcher, il exhorta Salomon à rester constamment fidèle à la loi de Moïse, et lui recommanda la fermeté et le courage dans l'exacte observation de cette loi. Il lui dit encore de ne pas laisser impuni le benjamite qui l'avait si gravement offensé sur la route de l'exil, ni Joab qui avait répandu le sang innocent ; de se montrer au contraire bien reconnaissant envers ceux qui avaient fait du bien à lui David. Ce roi mourut à l'âge de soixante-dix ans. Il est l'auteur d'un grand nombre de cantiques d'un sublime et d'un pathétique ravissants, qu'on chante encore aujourd'hui aux temples des Hébreux et des Chrétiens, c'est-à-dire sur plus de la moitié du globe.

Salomon, successeur de David, était doué d'un gé-

nie, d'une pénétration et d'une habileté sans exemple. Sous son règne, les Hébreux jouissaient constamment d'une paix et d'une tranquillité non interrompues. Ce fut l'âge d'or de la monarchie hébraïque. Au milieu de la paix, Salomon étendit au loin les limites de son pays. Tous ses voisins et même des peuples éloignés le respectaient et le révéraient. On venait de loin pour être témoin de sa sagesse. Il étendit beaucoup le commerce des Hébreux. Il envoyait des vaisseaux dans des pays lointains, et ces vaisseaux revenaient après un trajet de trois ans, chargés d'or et d'autres objets précieux, inconnus auparavant dans la Judée.



QUATRIÈME ÉPOQUE.

Depuis la construction du premier temple, jusqu'à sa destruction; 410 ans.

Salomon n'ayant jamais fait la guerre et n'ayant pas répandu du sang, si ce n'est celui de quelques individus coupables, il lui fut permis de construire le temple, symbole de la sainteté, de la vertu et de la concorde. (2928) Il commença la construction de cet édifice dans la quatrième année de son règne, 480 ans après que les Hébreux eurent quitté l'Égypte. On y travailla pendant sept ans. Il y déploya une grande magnificence. Il fit également d'autres constructions très-somptueuses. Il introduisit partout un ordre, une magnificence et une somptuosité inconnus jusqu'alors. Il est l'auteur d'un grand nombre d'écrits de morale, de philosophie, d'allégories, de physique, d'histoire naturelle et de poësies, desquels une petite partie seulement est parvenue jusqu'à nous. Cependant, il a fourni une preuve de la vérité de cet adage hébraïque qui dit: *Ne compte sur ta vertu que le jour de ta mort*, car dans sa vieillesse il dévia de la bonne route, se

laissant entraîner par ses nombreuses femmes, dont plusieurs étaient étrangères. Aussi le prophète lui annonça qu'un de ses serviteurs s'emparerait de la majeure partie du royaume de son fils. Déjà de son vivant, mais vers la fin de ses jours, il s'annonça des symptômes précurseurs d'une guerre étrangère.

Rechoboam (2964), son fils, devait lui succéder. Il en fut autrement. Salomon avait favorisé un ephraïmite, nommé Jéroboam, le trouvant actif et courageux. Ce jeune homme, ébloui sans doute par une fortune inattendue, offensa un jour le roi. Celui-ci voulut le faire mourir; Jéroboam se réfugia chez le roi d'Égypte. Ce qui paraît avoir accru l'audace de ce jeune homme, c'est que, lorsque Salomon s'était écarté de la bonne voie, Jéroboam étant sorti un jour de Jérusalem et étant habillé à neuf, il fut rencontré par le prophète Achia, qui lui déchira son habit en douze morceaux et lui en donna dix, en disant: le Seigneur a décidé d'arracher dix tribus au fils de Salomon, de te les donner et de ne lui laisser que le reste, pourvu que tu observes les préceptes de la religion à l'instar de David. Or, après la mort de Salomon, Jéroboam revint de son exil. Rechoboam ayant fait assembler le peuple à Sichem ou Silo, car ces deux endroits n'en formaient qu'un, ayant fait assembler le peuple, dis-je, afin de se faire reconnaître, le peuple endoctriné sans doute par Jéroboam, dit à ce premier qu'il était prêt à lui obéir, pourvu qu'il voulût

alléger le fardeau que Salomon avait imposé à la nation. Rechoboam lui dit de revenir dans trois jours, qu'il réfléchirait dans l'intervalle sur cette proposition. Le peuple s'étant retiré, Rechoboam consulta les anciens conseillers de son père. Ceux-ci lui conseillèrent de céder au peuple et de lui parler avec douceur, car, dirent-ils, si tu lui cèdes une fois il te cèdera toujours. Ce conseil ne paraît pas avoir été du goût de Rechoboam, il consulta les jeunes gens qui avaient été élevés avec lui. Ceux-ci lui conseillèrent d'insister sur ses prérogatives, et de faire au peuple une réponse vigoureuse. Le prince suivit ce dernier conseil. Aussitôt le peuple refusa l'obéissance. Il n'y eut que la tribu de Juda qui reconnut Rechoboam pour son roi. Les autres tribus élurent Jéroboam. Ce premier réunit une armée de 180,000 hommes d'élite, pour combattre son rival. Mais un prophète lui conseilla de renoncer à cette entreprise qui serait infructueuse. Rechoboam obéit.

Jéroboam, craignant que le peuple, habitué à faire le pélérinage de Jérusalem, ne revînt à l'ancienne dynastie s'il continuait ce pélérinage, imagina de faire placer deux veaux d'or aux deux extrémités de son royaume, et d'engager le peuple à les adorer. Cette politique ne lui réussit que trop. Un jour que Jéroboam lui-même sacrifia sur l'autel des idoles, un prophète arriva et dit à haute voix au nom de la Divinité : Un homme nommé Josia naîtra de la race de

David, et il immolera sur ce même autel ceux qui y auront sacrifié. La preuve de ce que j'avance, ajouta le prophète, c'est que cet autel va avoir une large crevasse. Le roi étendit la main pour faire signe d'arrêter cet homme. Sa main se dessécha, de sorte qu'il ne put la retirer, et l'autel eut une large crevasse. Le roi engagea le prophète de prier en sa faveur pour qu'il pût retirer sa main. Le prophète fit la prière et le roi fut rétabli ; mais ce premier ne voulut jamais accepter le présent que le roi lui offrit.

Le fils de celui-ci étant tombé malade, ce roi dit à la reine de se déguiser et d'aller consulter, sur la maladie de leur fils, le prophète Achia qui lui avait prédit la couronne. Ce prophète était vieux et aveugle. Cependant dès que la reine entra dans la maison, il lui cria : à quoi bon ce déguisement ? entre ! j'ai un message pénible à te communiquer de la part du Seigneur ! Voici ce qu'il t'annonce par ma bouche. Parce que Jéroboam, ingrat à mes bienfaits, a montré tant d'indifférence pour la religion, et a établi des idoles comme pour braver ma patience, la maison de Jéroboam sera exterminée en entier, et les cadavres de cette famille serviront de pâture aux animaux et aux oiseaux carnassiers, à l'exception du jeune malade qui seul sera enseveli, ayant montré un caractère plus noble que celui de son père. Au surplus, dès que tu rentreras à la ville, ce jeune homme expirera au grand regret de tout le peuple. Tout cela fut accompli à la

lettre. — Jéroboam mourut également après un règne de 22 ans, et son fils Nadab lui succéda.

Le règne de Rechoboam, roi de Juda, était peu tranquille. Il guerroyait toujours avec Jéroboam. Ses sujets devinrent infidèles à la religion; ils introduisirent l'idolâtrie et la débauche. Aussi Sésac, roi d'Egypte, surprit-il Jérusalem, et y enleva tous les trésors. Rechoboam mourut après un règne de 17 ans. Son fils Abiam lui succéda (2981). La conduite de celui-ci était loin d'être exemplaire. Il remporta une grande victoire sur le roi d'Israël qu'il attaqua avec 400,000 hommes. L'autre lui en avait opposé 800,000. Les israélites y perdirent 500,000 hommes. Ce roi mourut après un règne de deux ans, et fut remplacé par son fils Assa.

Nous avons dit que Nadab fut roi d'Israël. Ce roi se conduisit très-mal. Un de ses sujets, nommé Bassa, conspira contre lui, l'assassina et le remplaça sur le trône. Celui-ci, imitant encore la conduite de Jéroboam, le prophète lui prédit le même sort qu'à ce dernier.

La couduite d'Assa, roi de Juda, était au contraire très-exemplaire, il purgea son royaume de l'idolâtrie et se montrait juste et vertueux. Bassa, roi d'Israël, lui fit la guerre. Il voulut isoler la Judée, en construisant une grande muraille entre ce royaume et celui d'Israël. Assa vuida tous ses trésors ainsi que ceux du temple, et envoya cet argent à Ben-Hadad, roi de

Syrie, dont Damas était la capitale, le priant de rompre l'alliance qu'il avait contractée avec Bassa. Le roi de Syrie accepta l'offre et fit une irruption dans le pays d'Israël. Bassa fut obligé de suspendre sa construction. Assa profita de ce répit pour faire démolir les ouvrages qui étaient déjà faits, et en fit emporter tous les matériaux.

Le roi d'Ethiopie attaqua Assa avec une armée d'un million d'hommes et 300 chariots de guerre. Assa lui opposa 580,000 hommes, et remporta une victoire signalée sur les Ethiopiens.

Assa étant mort, Josaphat son fils le remplaça (3024). Dans cet intervalle, Ela, fils de Bassa, avait succédé à son père. Après un règne de deux ans, Ela avait été assassiné par un de ses officiers, nommé Zimry, qui extermina la maison de Bassa, conformément à la prédiction des prophètes. Mais en même temps que Zimry fut reconnu par une petite partie du peuple, la grande majorité avait élu roi, un général nommé Omry. Celui-ci ayant assiégé son compétiteur dans sa capitale et s'étant emparé de cette ville, Zimry s'étant vu réduit à l'extrémité, s'était enfermé dans son palais, y avait mis le feu et s'était fait brûler. Omry avait acheté la montagne de Somron, y avait construit une ville qu'il avait nommée Samarie et dont il avait fait sa capitale. La conduite d'Omry, ainsi que celle de tous les rois d'Israël, dont nous venons de parler, était très-mauvaise. Après

sa mort il fut remplacé par Achab, son fils. La mauvaise conduite de celui-ci surpassa celle de ses prédécesseurs; mais elle n'était dûe qu'à sa faiblesse et à l'empire qu'avait pris sur lui sa femme Isabelle, fille du roi des Sidoniens; car au fond il avait le cœur noble et il était porté pour la piété. On reconnaîtra ce caractère au trait suivant :

Près du palais d'Achab il y avait une vigne appartenant à un particulier, nommé Naboth. Cette vigne était fortement à la convenance du roi. Il en proposa l'échange au propriétaire. Celui-ci ne voulut céder son patrimoine pour aucun prix. Achab se retira dans un grand abattement, se mit au lit et refusa toute nourriture. Isabelle lui en ayant demandé le motif, il lui raconta ce qui lui était arrivé avec Naboth. Elle lui dit ironiquement: on voit bien que tu es digne de porter la couronne ! Sois tranquille, je te procurerai cette vigne ! Deux témoins qu'elle avait corrompus, déposèrent devant le tribunal que Naboth avait blasphémé la Divinité et injurié le roi. Naboth fut condamné à mort et exécuté, et Isabelle fit don de la vigne à Achab. Celui-ci se rendit dans cette terre. Le prophète Elie s'y rendit également et apostropha le roi de cette manière: Après avoir commis un assassinat tu viens jouir du fruit de ton meurtre ! Or, voici ce qu'annonce l'Etre-Suprême: les chiens lécheront ton sang au même endroit où ils ont léché le sang de Naboth, et ta maison aura le sort de celles de Jéroboam et de Bassa. Quant à

Isabelle, son cadavre sera dévoré par les chiens dans cette même plaine, et personne de sa famille n'aura la sépulture. Achab fut vivement touché ; il montra beaucoup de contrition et d'humilité et il se repentit sincèrement. Le prophète vint lui annoncer qu'en faveur de sa componction, la terrible catastrophe, qui menaçait sa maison, n'arriverait pas de son vivant, mais de celui de son fils.

A propos du prophète Elie, nous en rapporterons quelques traits qui le caractériseront. Nous avons déjà dit que la conduite d'Achab était bien répréhensible. Celle de la majorité de ses sujets n'était pas meilleure. Ce n'est pas que les Israélites fussent parfaitement idolâtres ; ils ne l'étaient jamais dans ce sens, et il y avait en outre dans tous les temps une grande partie du peuple dont les principes étaient sains. L'autre partie qui, à l'époque dont nous nous occupons, formait la grande majorité, mêlait le culte et les cérémonies du paganisme avec la religion judaïque. Nous avons déjà dit que celle-ci pose en principe que toutes les religions sont bonnes et obligatoires, respectivement pour ceux qui y sont nés. Or, comme le culte des payens flattait beaucoup les sens, une grande partie des Hébreux ne voulait jamais convenir qu'il fût répréhensible d'observer quelques usages d'une autre religion, pourvu qu'on ne négligeât pas la sienne. La sensualité leur fit prétendre par un à fortiori qu'il devait être plus méritoire d'observer plusieurs cultes à la fois. C'est

ainsi qu'ont dû raisonner plus tard les grecs et les romains en cumulant avec leur propre religion, les cultes des peuples qu'ils avaient vaincus. On sait que ces derniers surtout poussaient ce principe au point qu'à la fin le nombre de leurs dieux monta à 30,000. Tel était le raisonnement des Hébreux idolâtres, dans le principe. Comme ce raisonnement n'était qu'un prétexte, l'idolâtrie ne tarda pas à prévaloir et à supplanter sa rivale en grande partie, mais jamais entièrement, aux exceptions individuelles près.

Le prophète Elie, qui ne pouvait pas approuver ce principe destructeur de toute morale, et formellement opposé à l'Ecriture sainte, prêchait constamment contre cette maxime. Comme on ne voulait pas l'écouter, il dit un jour à Achab: je t'annonce au nom de la Divinité qu'il n'y aura ni pluie ni rosée dans ce pays jusqu'à ce que j'annonce le contraire.

La famine fut extrême dans le pays. Pendant ce temps, Isabelle exterminait les disciples des prophètes. Obadie, maître d'hôtel d'Achab, en avait caché cent en deux cavernes, et il les entretenait de pain et d'eau nonobstant l'intensité de la disette et l'imminence du danger. La 3e année de cette disette, le roi dit un jour à ce digne serviteur d'aller à la découverte de quelque source, afin de trouver un peu d'herbe pour pouvoir entretenir du moins quelques bestiaux. En chemin, Obadie rencontra Elie qui, par ordre divin,

allait informer Achab qu'il y aurait de la pluie. Elie envoya Obadie annoncer son arrivée à Achab. Quand celui-ci aperçut le prophète, il s'écria : Ah ! te voici enfin, désolateur d'Israël ! L'homme divin répartit : ce n'est pas moi qui désole Israël, c'est toi et ta famille qui le désolez en abandonnant les préceptes de l'Eternel pour vous attacher au culte superstitieux de Bel ! Or, poursuivit le prophète, fais moi convoquer tout Israël sur le mont Carmel, ainsi que les 450 devins de Bel et les 400 desservants du lieu que vous nommez le Bosquet sacré, commensaux d'Isabelle. Le roi ayant exécuté cet ordre, Elie s'adressant au peuple, lui dit : quand cesserez-vous enfin d'amalgamer le culte de Bel avec le vôtre ! Si l'Eternel est le vrai Dieu, suivez-le seul ! Si c'est Bel, n'adorez que Bel ! Le peuple ne répondit rien. Elie poursuivit : j'ai seul survécu à tous les prophètes de l'Eternel, et voici 450 prophètes de Bel, qu'on nous donne deux taureaux, que ces prophètes en choisissent un, qu'ils le dépècent et le placent sur le bûcher sans y mettre du feu ; moi j'en userai de même avec l'autre taureau ; qu'ils invoquent leur dieu pour qu'il envoie du feu afin de consumer le sacrifice ; moi j'en ferai autant de mon côté, et celui qui sera exaucé fera connaître clairement qu'il est dans la bonne voie. Tout le peuple s'écria : c'est bien !

Elie dit ensuite aux augures de Bel : choisissez votre taureau et sacrifiez les premiers, puisque vous formez

la majorité ! Ils firent le sacrifice et invoquèrent Bel depuis le matin jusqu'à midi, accompagnant leurs prières de gesticulations superstitieuses ; point de réponse, point d'effet ! A midi, Elie leur dit ironiquement : criez plus fort ! votre dieu est peut-être préoccupé par un entretien, par un accident ; il vaque à quelque nécessité naturelle ; il dort peut-être et vos cris l'éveilleront ! Prenant la chose au sérieux, ils élevèrent en effet la voix et se firent, suivant leur coutume, des incisions avec des épées et des lances, de sorte que le sang ruisselait de leur corps. Ils continuèrent de cette sorte jusqu'au temps des vêpres. Tout cela étant infructueux, Elie fait enfin approcher le peuple ; il rétablit l'autel démoli, jadis consacré en l'honneur de l'Eternel ; il prend à cet effet douze pierres, au nombre des tribus d'Israël ; il creuse un large fossé autour de cet autel, arrange son sacrifice, fait verser de l'eau sur le sacrifice et sur le bois, et remplit d'eau le fossé. Il fait alors cette invocation : O Être Suprême, protecteur d'Abraham, d'Isaac et d'Israël ! qu'il soit reconnu aujourd'hui que toi seul tu es le protecteur des Hébreux, que je suis ton serviteur et que je n'ai rien entrepris que par tes ordres ! Exauce-moi, ô mon Dieu, exauce-moi ! pour que ce peuple reconnaisse que tu es le seul Dieu et que c'est l'impénétrabilité de tes actions qui l'a induit en erreur ! Aussitôt un feu tomba d'en haut et consuma le sacrifice, le bois, les pierres, la terre et jusqu'à l'eau du

fossé. A cette vue, tout le peuple se prosterna et s'écria : l'Eternel est le vrai Dieu ! oui, l'Eternel est le vrai Dieu ! Elie ordonna alors au peuple de saisir tous les augures de Bel et de les égorger dans le torrent de Kissan ; ce qui fut exécuté. Le prophète monta ensuite sur la montagne et fit une prière. Il envoya son domestique jusqu'à six fois au rivage de la mer pour voir s'il ne découvrait point de nuage ; il n'aperçut rien. La septième fois, il annonça avoir vu du côté de la mer un petit nuage large comme la main. Elie l'envoya près d'Achab pour l'avertir de se retirer au plus vite, s'il ne voulait être retenu par la pluie. Dans l'intervalle, l'horizon s'était couvert, le vent siffla et la pluie tomba par torrents. Le roi était en chemin pour se rendre chez lui. Elie, par respect pour la royauté, courut devant le roi jusqu'au lieu de sa résidence.

Isabelle, ayant appris tout ce qui s'était passé, voulut faire mourir Elie. Celui-ci se rendit par ordre divin à Damas, où il oignit un particulier nommé Chasaël, en qualité de roi de Syrie ; un autre particulier nommé Jéhu, fils de Nimsi, il l'oignit roi d'Israël, et il consacra un agriculteur, nommé Elisa, pour le remplacer comme prophète.

Cependant Ben-Hadad, roi de Syrie, vint avec une armée très-considérable et 32 princes, ses tributaires, pour assiéger Achab, dans Samarie sa capitale, et lui fit une proposition déshonorante. Achab, qui n'était

pas en état de résister, convoqua les anciens de la ville pour les consulter sur ce qu'il avait à faire. Ils répondirent qu'il ne devait pas céder. Un prophète vint lui annoncer qu'il triompherait dans la journée même de cette armée si formidable. Achab sortit avec 7000 hommes, précédés de 232 jeunes gens de familles notables, et il battit les Syriens complettement. Le prophète vint lui annoncer que le roi de Syrie reviendrait l'année prochaine. En effet, les serviteurs du roi de Syrie lui dirent que le Dieu d'Israël était un Dieu de montagnes, n'ayant aucun pouvoir sur les plaines, que le roi attaquât en conséquence ce peuple dans la plaine. Ce roi vint avec une armée formidable; les israélites étaient en petit nombre. Mais l'homme divin prédit la victoire à Achab, afin, dit-il, de faire revenir les Syriens de leur folle idée au sujet de la Divinité. La bataille se donna; les Syriens y perdirent cent mille hommes. Le reste s'étant réfugié dans une certaine ville, les murailles de cette ville s'écroulèrent et en écrasèrent 27,000 hommes. Le roi de Syrie se cacha dans une maison, ne sachant où fuir. Ses courtisans lui conseillèrent, vu le caractère généreux des rois d'Israël, d'implorer la commisération du vainqueur. Ben-Hadad ayant suivi ce conseil, Achab s'écria: ah! mon frère vit encore! faites-le venir! Ben-Hadad arriva, Achab le fit asseoir à côte de lui dans son char et finit par contracter une alliance avec lui.

Un prophète vint dire au roi d'Israël : puisque tu as épargné un homme si punissable, tu subiras les tristes conséquences de ta faiblesse.

Le pays fut tranquille pendant trois ans. Au bout de ce temps, Josaphat, roi de Juda, se lia avec Achab. Celui-ci projeta de reprendre aux Syriens une ville qui lui appartenait. Josaphat lui conseilla de consulter d'abord un prophète. Achab fit venir 400 personnes qui se prétendaient toutes inspirées, et les consulta s'il devait entreprendre la guerre contre les Syriens. Ils lui promirent unanimement un plein succès. Leur nombre et l'uniformité de leur style éveillèrent les soupçons de Josaphat. Il demanda au roi d'Israël, s'il n'y avait pas un véritable prophète qu'on pût consulter. Achab répondit : qu'il y en avait encore un, nommé Michée ; mais qu'il haïssait cet homme qui ne lui prédisait que des malheurs. Il le fit venir néanmoins et le consulta. Michée lui prédit qu'il serait tué dans la bataille, mais que l'armée se retirerait tranquillement sans être entamée. Achab fit emprisonner ce prophète et recommanda au gouverneur de la ville de le tenir enfermé jusqu'à ce que sa prophétie fût accomplie.

La guerre étant décidée, Achab se déguisa pour n'être pas reconnu dans la mêlée et faire avorter de cette manière la prédiction du prophète. Ben-Hadad, roi de Syrie, avait recommandé à ses officiers de ne s'attacher dans le combat qu'au seul roi d'Israël. Comme les Syriens, en conséquence de cet ordre,

cherchaient ce roi dans la mêlée, ils rencontrèrent Josaphat. Ils le prirent pour le roi d'Israël et se réunirent pour l'attaquer. Ils reconnurent cependant bientôt leur erreur et se retirèrent. Mais un archer ennemi décocha au hasard une flêche, qui atteignit le roi d'Israël. La flêche pénétra entre la cuirasse et ses attaches et le roi fut grièvement blessé. Il dit à son conducteur de faire rétrograder son char, parce qu'il était très-souffrant. Néanmoins pour ne pas décourager l'armée, il resta debout dans le char, toujours la face tournée vers les Syriens. Le soir il expira par suite de la perte de son sang. Le bruit de cette mort s'étant bientôt répandu dans l'armée, elle se retira. Le défunt fut transporté à Samarie et y fut enterré. On lava à l'étang de cette ville sa voiture ensanglantée et les chiens vinrent lécher ce sang, comme le prophète l'avait prédit. C'est ainsi que mourut ce roi dont le cœur était noble, mais faible. Il avait fait de grandes constructions, et entre autres, il avait fait construire un palais d'ivoire. Il fut remplacé par son fils, Achasia.

Josaphat, roi de Judée, était un homme très-vertueux et il faisait tous ses efforts pour entretenir le peuple dans la religion et la vertu. Aussi son règne fut-il florissant. Un jour que tous ses voisins coalisés vinrent l'attaquer à la fois, ils furent tout-à-coup saisis d'une terreur panique et ils s'entredétruisirent

eux-mêmes, de sorte que les Judaïtes n'avaient que la peine de s'emparer du butin que les ennemis avaient laissé dans leur fuite précipitée. Josaphat mourut après un règne de vingt-cinq ans, et son fils Joram, lui succéda.

La conduite d'Achasia, roi d'Israël, était l'opposé de celle de Josaphat. Son règne fut court et malheureux. Les Moabites, qui avaient été tributaires des Israélites, se rendirent indépendants sous son règne. Dans la deuxième année de son règne, il tomba en bas d'une fenêtre et se blessa grièvement. Il fit consulter un oracle païen sur l'issue de sa maladie. Le prophète Élie lui manda, que pour avoir consulté un oracle païen au lieu de recourir à la Divinité, il ne descendrait plus de son lit de douleur. Il mourut en effet, après un règne de deux ans, et n'ayant pas laissé de fils, son frère Joram le suivit au trône.

Quoique la conduite de ce dernier ne fût pas à l'abri du reproche, elle était cependant meilleure que celle de son père et de sa mère, et il montra un cœur noble et sensible. Le roi de Moab avait donné annuellement au roi d'Israël un tribut consistant en 100,000 brebis de race noble et 100,000 béliers chargés de laine. Comme il refusa maintenant ce tribut, Joram s'allia avec Josaphat, roi de Juda, pour attaquer les Moabites. Le roi d'Édom se joignit à eux. Ils traversèrent le désert d'Édom pendant sept jours. L'eau vint à leur manquer. Ils se trouvèrent dans une détresse extrême.

Josaphat s'informa s'il n'y avait pas dans ces environs un vrai prophète que l'on pût consulter. On lui indiqua le prophète Élisa, remplaçant d'Élie. Les trois rois se rendirent auprès de lui. Il parla sévèrement à Joram, et jura qu'il ne le regarderait pas sans la présence de Josaphat. Ce mouvement de colère fit perdre au prophète l'inspiration divine, car cette inspiration suppose un calme parfait et l'absence de toute passion. Il se fit chercher un musicien et le fit jouer de son instrument, afin de se remettre de son agitation. Il recommanda ensuite à ces rois de la part de la Divinité, de faire creuser beaucoup de fossés dans la plaine, car, ajouta-t-il, vous n'apercevrez ni vent ni pluie, et cependant tous ces fossés seront remplis d'eau. Il leur prédit en outre qu'ils remporteraient la victoire sur les Moabites. Le lendemain matin, la plaine fut inondée d'eau qui venait du pays d'Édom, et les fossés furent remplis.

Cependant les Moabites avaient fait de grands préparatifs de défense et ils s'étaient rendus à la frontière pour attendre de pied ferme les rois coalisés qui s'approchaient. Un matin, le soleil donnant sur les eaux, celles-ci parurent aux Moabites rouges comme du sang. Ah ! se dirent-ils, les troupes alliées se sont entr'égorgées ! Courons au butin ! Ils attaquèrent le camp des Israélites ; mais ceux-ci les reçurent avec vigueur et remportèrent sur eux une victoire signalée. Le roi de Moab, ayant perdu tout espoir de rétablir le combat,

il choisit 700 hommes d'élite avec lesquels il voulut se faire jour à travers les rangs ennemis. N'ayant pas réussi, il offrit son fils aîné en holocauste sur le rempart de la ville. Les alliés se retirèrent.

Ben-Hadad, roi de Syrie, réunit de nouveau ses forces et vint assiéger Samarie. Les vivres devinrent si rares dans cette ville, qu'on y vendait bientôt la tête d'un animal immonde pour un grand prix. Joram passant un jour sur le rempart, une femme implora son assistance. Que Dieu t'assiste, ma fille, répondit le roi ; moi je ne puis rien faire. Cependant de quoi s'agit-il? ajouta Joram. La femme reprit : une femme m'a dit dernièrement mangeons ton fils aujourd'hui et demain nous mangerons le mien ensemble. Nous avons mangé mon fils, et le lendemain, quand je lui demandai le sien, elle me le refusa ; elle l'avait caché. A ce récit, le roi profondément ému, déchira ses vêtements et l'on aperçut qu'il portait un cilice sous ses vêtements, portant ainsi en secret le deuil sur le malheur public. Joram jura qu'il ferait couper la tête à Élisa dès ce jour même, car ce roi était persuadé qu'il ne tenait qu'à cet homme extraordinaire d'adoucir cette misère. Il envoya en effet quelqu'un pour exécuter son serment. Élisa avait déjà prévenu les anciens qui se trouvèrent avec lui de prendre les précautions convenables. Le roi suivit bientôt son messager et il s'écria d'un ton exaspéré : l'infortune est arrivée à un point que je ne puis plus espérer dans la

Providence ! Élisa lui promit l'abondance pour le lendemain. Un officier qui accompagna le roi répartit : la Divinité fera-t-elle des fenêtres au ciel pour en verser du blé ! Élisa répliqua : tu le verras et n'en jouiras pas.

Dans la nuit, les Syriens crurent entendre un grand bruit de chars et de chevaux qui s'approchaient. Ils s'imaginèrent que c'étaient des auxiliaires qui venaient au secours des Israélites, et ils se débandèrent avec une telle précipitation qu'ils n'emportèrent rien de leur camp, et ils jetèrent même en route ce qu'ils avaient sur eux, pour être plus légers à la course. Il y avait quatre lépreux à la porte de Samarie auxquels l'entrée était interdite. Ne sachant quoi faire dans leur détresse, ils résolurent de passer aux Syriens, puisque dans tous les cas il ne pouvait rien leur arriver de pis que la mort. S'étant rendus la nuit dans le camp ennemi, ils le trouvèrent abandonné, et ils y virent d'immenses richesses et une grande quantité de provisions de bouche. Ils se décidèrent d'annoncer cette heureuse nouvelle dans la ville. Le roi en ayant été instruit, dit à ses serviteurs ; ne vous y méprenez pas ! les Syriens, connaissant notre misère, ont fait semblant de quitter leur camp et ils ont mis une embuscade quelque part, afin de nous prendre vivants et de s'emparer de la ville sans coup férir. Cependant, ajouta-t-il, envoyons-y quelques cavaliers, ils n'y courront pas plus de danger que dans la ville même.

Les cavaliers ayant rapporté la vérité au roi, tout le peuple courut au camp et la plus grande abondance remplaça soudainement la plus affreuse pénurie. Pour maintenir l'ordre, le roi plaça à la porte de la ville l'officier qui la veille avait témoigné sa mécréance à Elisa ; mais l'impatience de la foule fut telle que cet officier fut foulé aux pieds et qu'il mourut.

Joram, roi de Juda, était aussi vicieux que son père avait été vertueux. Dès son avènement au trône, il fit massacrer ses six frères et plusieurs autres seigneurs, probablement par une cruelle politique. Aussi son règne fut-il malheureux. Les Edomites lui refusèrent le tribut. Il lui parvint une lettre du prophète Elie, laquelle lui annonça que pour prix de ses fratricides et de ses autres forfaits, il mourrait d'une mort terrible, et que ses femmes et ses enfants seraient éconduits dans l'étranger. Effectivement, quelque temps après, les Philistins et les Arabes réunis firent une irruption dans la Judée, pillèrent le palais du roi, lui enlevèrent ses femmes et ses enfants et ne lui laissèrent qu'Achasia le plus jeune de ses fils. Ensuite le roi fut assailli d'une maladie d'entrailles si cruelle, qu'au bout de deux jours celles-ci firent éruption, et il expira dans des souffrances atroces. Son fils Achasia lui succéda (3055), les Arabes ayant massacré tous les autres enfants de Joram. La conduite de ce jeune roi était mauvaise.

Le prophète Elisa chargea un de ses disciples de prendre une ampoule d'huile d'onction, d'aller à Ramath-Galaad, d'y trouver un officier supérieur nommé Jéhou, déjà oint par Elie, de le sacrer roi et de lui recommander la destruction totale de la maison d'Achab. Le disciple se rendit à l'endroit désigné et trouvant Jéhou en société avec d'autres officiers, il l'appela à l'écart, exécuta les ordres de son maître et prit la fuite. Jéhou ayant réjoint la société, les officiers lui dirent : que t'a voulu cet écervélé ? Il leur répondit : vous savez bien que cet homme n'est pas dans son bon sens. Comme ils insistèrent, il leur avoua la vérité. Ils se levèrent aussitôt et le proclamèrent roi d'Israël. Jéhou se rendit de suite à Isréel, lieu où Joram s'était fait transporter pour se faire panser des blessures qu'il avait reçues dans un combat livré aux Syriens. Achasia, roi de Juda, se trouva avec lui. La garde ayant annoncé à Joram l'approche d'une troupe, il envoya plusieurs cavaliers à Jéhou pour s'informer dans quelles intentions il arrivait. Jéhou ayant retenu ces cavaliers, Joram vint lui-même en voiture. Jéhou lui décocha une flèche et le blessa mortellement ; il le fit jeter ensuite à bas de la voiture. C'était la même plaine où Isabelle, mère de Joram, avait fait mourir l'innocent Naboth. Achasia, roi de Juda, qui était présent lors de la mort de Joram, voulut prendre la fuite ; mais Jéhou le fit tuer également.

Jéhou se rendit ensuite à Isréel. Isabelle, qui avait appris son arrivée, se para et se mit à la fenêtre. Lorsque Jéhou passa, elle lui cria : cela va-t-il bien, régicide ? Jéhou, regardant en haut, s'écria : qu'on la précipite en bas ! Il fut obéi ; le sang de la reine rejaillit contre le mur, et les chevaux passèrent sur son corps. Après s'être restauré, Jéhou ordonna qu'on ensevelît Isabelle, puisque, dit-il, c'est la fille d'un roi. Mais on n'en trouva plus que quelques membres, les chiens ayant dévoré le reste du cadavre, tel qu'Élie l'avait prédit. Il écrivit ensuite à Samarie qu'on lui envoyât les têtes des 70 enfants qu'Achab y avait. La terreur fit obéir promptement. Jéhou fit massacrer ensuite toute la famille d'Achab, ainsi que les fauteurs, les courtisans et les faux-prêtres de celui-ci. Il se rendit de là à Samarie. Il rencontra en chemin 42 neveux d'Achasia, roi de Juda ; il les fit tous mettre à mort. Pour extirper l'idolâtrie d'entre Israël, il usa d'une supercherie : il fit publier qu'Achab n'avait adoré Bel qu'accessoirement, mais que lui, il allait l'adorer sérieusement. A cet effet il fixa un jour pour une grande solennité qu'il voulait célébrer au temple de Bel. Au jour indiqué, il se trouva beaucoup d'augures et d'adorateurs de cette idole. Jéhou les fit tous entrer au temple consacré à cette fausse divinité, fit sortir les simples curieux, et à un signal donné, on fit main basse sur tous ceux qui se trouvèrent au temple. Cependant il maintint les deux veaux d'or que Jéroboam avait faits. Mais en con-

sidération des grands services que Jéhou venait de rendre à la religion et aux bonnes mœurs, un prophète lui annonça que ses descendants lui succèderaient sur le trône jusqu'à la quatrième génération inclusivement. Jéhou étant mort, il fut remplacé par son fils Joachas.

Lorsque Athalie, mère d'Achasia, roi de Juda, eut appris la mort de ce fils, elle fit périr toute la race royale, sans doute pour gouverner seule. Cependant une fille du roi Joram, sœur d'Achasia, du côté paternel, sauva Joas, jeune enfant de celui-ci, et il resta caché au temple pendant six ans. La septième année, le Grand Pontife se concerta avec les pontifes et avec divers officiers, et Joas fut proclamé (3061) roi de Juda. Athalie en ayant eu avis, elle accourut au temple; on l'en fit sortir et elle fut mise à mort.

Le Grand-Pontife prit les rênes du gouvernement au nom du roi qui n'avait que sept ans lorsqu'il monta sur le trône. Il fit détruire les idoles et leurs autels, purgea les mœurs et réintroduisit l'ordre dans le culte divin. Ce Grand-Pontife resta toujours le mentor de Joas, même lorsque celui-ci fut majeur et qu'il gouverna par lui-même. Aussi Joas fut-il vertueux pendant toute la vie de ce pontife, qui mourut à l'âge de 130 ans. Mais après la mort de ce Grand-Pontife, le roi se laissa égarer par les flatteries de ses courtisans, et le peuple reprit ses mauvaises mœurs. Nombre de prophètes sermonnaient souvent ce peuple, mais in-

fructueusement. Entre autres, un prophète nommé Zacharie, fils du Grand-Pontife précité, le reprit rudement un jour ; on le lapida par ordre du roi dans le parvis du temple même ; c'était le comble de la perversité et de l'ingratitude, le père de ce prophète ayant rendu de si grands services au roi et au peuple. Aussi l'année suivante les Syriens firent irruption en Judée, et, quoique n'ayant que peu de monde, ils vainquirent une armée formidable de Judaïtes, tuèrent beaucoup de personnes considérables, firent un butin immense et laissèrent Joas en proie à des maladies cruelles. Bientôt ses propres serviteurs conspirèrent contre lui et l'assassinèrent dans son lit. Il fut remplacé (3100) par son fils Amazia,

Nous avons dit que Joachas avait succédé à son père Jéhou, sur le trône d'Israël. Joachas suivit les errements de Jéroboam ; aussi le royaume d'Israël déclinait-il de plus en plus. Les Syriens vainquirent ce peuple à diverses reprises et lui causèrent de grands maux. Les Israélites se récupérèrent un peu à la vérité, mais ce mieux ne fut pas de longue durée. Telle une lampe près de s'éteindre, jette soudain un vif éclat, s'obscurcit, se ranime et s'éteint. Joachas mourut et son fils Joas lui succéda. Ce prince suivit les traces de son pére. Cependant comme sa conduite n'était pas décidément mauvaise et que la Divinité ne voulait pas encore prononcer l'arrêt de mort sur ce royaume qui renfermait encore bien des cœurs magnanimes qui

pouvaient ramener le peuple à ses devoirs, le prophète Elisa prédit à ce roi qu'il triompherait trois fois des Syriens ; ce qui fut accompli, et le roi reprit sur ceux-ci les villes qu'ils avaient conquises antérieurement sur les Israélites.

La conduite d'Amazia, roi de Juda, était assez bonne. Il commença son règne par la punition des meurtriers de son père. Mais, observe l'Ecriture, se conformant à la loi de Moïse, il ne fit pas mourir leurs enfants, puisqu'il est dit dans cette loi que les enfants ne doivent pas souffrir des fautes de leurs pères ni ceux-ci de celles de leurs enfants. Ceci prouve deux choses : 1° que les Hébreux étaient alors dégénérés au point, qu'en infraction à la loi de Moïse, ils imitaient l'exemple des païens qui faisaient pâtir les enfants des fautes de leurs pères et réciproquement ; 2° que la loi de Moïse n'était pas oubliée à cette époque, comme on a voulu le faire accroire, car ce passage de la loi est textuellement cité.

Amazia voulant combattre le peuple de Séir, il fit l'inspection de son armée. Elle se trouva forte de 300,000 hommes âgés de plus de 20 ans. Il prit encore à sa solde 100,000 Israélites pour cent talents d'argent. Mais un prophète lui conseilla de renvoyer ces mercenaires en leur abandonnant son argent ; c'est ce qu'il fit. Il vainquit les Edomites ou habitants de Séir ; mais en quittant le champ de bataille, il

emporta les idoles du peuple vaincu et les adora. Le prophète l'en ayant repris, ce roi lui dit n'avoir que faire de ses conseils, et qu'il saurait le punir s'il ne se retirait.

Ce prince enflé sans doute par cette victoire, adressa un défi à Joas, roi d'Israël. Celui-ci lui répondit par cet apologue : un jour, dit-il, une ronce fit dire à un cèdre du Liban, marie ta fille à mon fils ; avant que la réponse ne fût parvenue, un animal de la forêt passa sur la ronce et l'écrasa. Réfléchis-y bien, continua le roi d'Israël, et n'attires pas le malheur sur toi et sur Juda. Amazia persista ; ce fut, dit l'Ecriture, par l'effet de la volonté divine qui voulut le punir de son idolâtrie. Il se livra une bataille entre les Judaïtes et les Israélites. Ceux-ci furent vainqueurs, ils firent Amazia prisonnier, l'amenèrent à Jérusalem, firent une large brêche à la muraille de cette capitale, en emportèrent tous les trésors qui s'y trouvèrent et emmenèrent tous les ôtages qu'avaient donnés des princes tributaires du roi de Juda. Une conspiration s'ourdit contre Amazia ; il se réfugia dans une autre ville ; on l'y poursuivit et le tua. Son fils Ousia le remplaça (3115).

Joas, roi d'Israël, étant décédé, son fils Jéroboam lui succéda. Il imita l'exemple de son père. Il vainquit cependant les Syriens et étendit les limites d'Israël. Après le décès de ce roi, son fils Zacharie lui

succéda. Il imita également son père. Un de ses sujets, nommé Salum, conspira contre lui, le tua publiquement et le remplaça sur le trône. Ainsi fut accomplie la prédiction du prophète, qui avait dit au roi Jéhou, que ses descendants hériteraient de son trône jusqu'à la quatrième génération inclusivement.

Ousia ou Azaria, roi de Juda, tenait une bonne conduite. Par contre, ses entreprises furent couronnées de succès. Il fit des conquêtes sur les Philistins, vainquit les Arabes, rendit tributaires les Ammonites, fit de grandes constructions, améliora l'agriculture, inventa de nouvelles machines de guerre, de sorte qu'il acquit une réputation immense. Mais cette grande renommée lui tourna la tête. Il s'arrogea un jour les fonctions sacerdotales au sanctuaire, et brusqua les Pontifes qui lui reprochèrent son sacrilège puisqu'il n'était pas de la race pontificale. Aussitôt il parut une plaie de lèpre sur son front et il resta lépreux jusqu'à sa mort. Il fut enfermé pour le reste de ses jours depuis que la lèpre s'était déclarée. Son fils Jotham gouverna sous le nom de son père et le remplaça sur le trône après sa mort.

Jotham (3167) resta fidèle à la religion et aux bonnes mœurs. Lui aussi fit de grandes constructions et il vainquit les Ammonites. Après sa mort, il fut remplacé par son fils Achas (3183).

Salum, roi d'Israël, ne régna qu'un mois. Il fut assassiné par un certain Menachem, qui se mit à la

place de sa victime. Ce dernier était un homme cruel et irréligieux. Phul, roi d'Assyrie, fit sous le règne de celui-ci une incursion dans le pays d'Israël. Menachem lui donna mille talents d'argent, et l'Assyrien se retira. Menachem fut remplacé après sa mort par son fils Péchachia, qui se conduisit comme son père. Pécach, un de ses officiers, l'assassina et se mit à sa place. La conduite de celui-ci n'était pas meilleure que celle de sa victime. Sous son règne, Tiglath-Pilesser, roi d'Assyrie, s'empara d'une grande partie du pays d'Israël et en exila les habitants en Assyrie. Un homme, nommé Hosée, conspira contre Pécach, le tua et régna à sa place.

Achas, roi de Juda, imita les impiétés des rois d'Israël. Rezin, roi de Syrie, l'attaqua et lui fit beaucoup de prisonniers. Pécach, roi d'Israël, l'assaillit également et lui livra une bataille où 120,000 Judaïtes perdirent la vie, parmi lesquels un fils du roi. Pécach fit un grand butin et emmena 200,000 captifs, tant femmes qu'enfants. Un prophète vint au-devant des guerriers israélites et les exhorta de ne pas réduire leurs frères en servitude. Plusieurs officiers de l'armée appuyèrent vivement les paroles du prophète. L'armée abandonna de suite tous les prisonniers à ces chefs. Ceux-ci fournirent des vêtements et des chaussures à ceux des captifs qui en manquaient, donnèrent des aliments et des boissons à tous, les pourvurent de tous leurs besoins, fournirent des montures à ceux d'entre

les prisonniers qui ne pouvaient pas marcher, les conduisirent à Jéricho, en Judée, et revinrent les mains vides. Les Iduméens firent également irruption dans la Judée et emmenèrent des captifs. En même temps les Philistins firent des conquêtes considérables. Enfin le roi de Syrie vint conjointement avec Pécach, roi d'Israël, pour assiéger Jérusalem. Achas, se trouvant serré de près, vida le trésor sacré ainsi que ses propres trésors, et envoya l'or et l'argent qui en provenaient au roi d'Assyrie, le priant de faire une diversion en faveur de la Judée. Ce roi accepta l'offre, s'empara de Damas et tua le roi de Syrie. Achas, loin de profiter de ses malheurs, ne donna que plus de latitude au paganisme. Il mourut et fut remplacé par son fils Esechias (3199).

La conduite d'Hosée roi d'Israël, quoique peu exemplaire, n'était pas cependant aussi mauvaise que celle de ses prédécesseurs, et pourtant il eut la douleur de voir la fin du royaume d'Israël, de perdre la couronne et d'être mené en captivité. C'est que l'inconduite du peuple était parvenue à un terme où tout retour était devenu impossible. Salmanassar, roi d'Assyrie, ayant attaqué Hosée, il se le rendit tributaire. Mais le roi d'Assyrie ayant découvert qu'Hosée ourdissait un plan pour s'allier avec Sô, roi d'Egypte, ayant refusé en même temps le tribut annuel, le roi d'Assyrie envahit le royaume d'Hosée, fit incarcérer celui-ci et mit le siége devant Samarie. Après un siége de trois ans, le roi

d'Assyrie s'en rendit maître. Il exila les Israélites en Assyrie et les remplaça par des colons, pris parmi différents peuples, dont le principal était les Cuthéens, connus plus tard sous le nom de Samaritains.

Ces colons eurent beaucoup à souffrir des bêtes féroces qui en détruisaient un grand nombre. On manda au roi d'Assyrie que ces colons ignorant le mode d'adorer le Dieu de la Palestine, ils souffraient beaucoup des lions. Le roi envoya un pontife israélite dans ce pays pour enseigner aux colons la manière d'adorer le Dieu de ce royaume. Dès lors les colons amalgamèrent le culte judaïque avec leur propre culte; ils adoraient l'Être-Suprême en même temps que leurs idoles, et leur postérité, remarque l'Ecriture, persiste dans cet amalgame hétérogène.

Eséchias, roi de Juda, était un des rois les plus vertueux, les plus religieux et les plus actifs qu'eussent jamais eus les Judaïtes. Il commença son règne par extirper de nouveau le paganisme, et par restaurer le culte divin conformément à la loi, et il y mit un grand zèle. C'est ainsi qu'il réinstitua le sacrifice de l'agneau pascal, cérémonie qui paraît avoir été négligée depuis longtemps. Il expédia à cette occasion des courriers à tous les Israélites qui étaient demeurés dans leur pays, car déjà le royaume d'Israël n'existait plus, et les invita à venir fêter la Pâque à Jérusalem, leur adressant à cette occasion un discours pathétique, où il les conjura de s'amender. Mais telle était leur dé-

pravation, qu'ils se moquèrent de ces paroles. Il y en eut cependant un grand nombre sur lesquels ces remontrances firent impression et qui vinrent à Jérusalem (*).

La 14e année du règne de ce roi, Sannechérib, roi d'Assyrie, envahit la Judée et s'empara des places fortes de ce pays, à l'exception de la capitale. Eséchias qui n'était pas à même de résister à un roi si puissant, lui envoya une députation, fit faire ses excuses et s'offrit de payer une rançon considérable. Le roi d'Assyrie lui imposa une rançon de 300 talents d'argent et de 30 talents d'or. Eséchias, qui ne pouvait réunir une somme si énorme, fit couper les portes et les seuils d'argent du temple et les fit remettre à Sannechérib. Ce traitre envoya néanmoins son général Rabsaché avec une armée nombreuse devant Jérusalem pour l'assiéger. Eséchias fortifia et approvisionna cette ville et harangua le peuple qui lui donna toute sa confiance. Rabsaché de son côté mit tout en œuvre pour exciter le peuple à la révolte, et il proféra des blasphèmes à cette occasion. Eséchias en fut très-mortifié ; il adressa une prière fervente à Dieu et envoya consulter le prophète

---

(*) La tradition dit qu'Eséchias cacha un livre de médecine en vogue à cette époque. Le commentaire donne pour motif que les remèdes contenus dans ce livre étant infaillibles, ce roi avait craint que le peuple n'y comptât trop et oubliât de recourir à la religion en cas de maladie. Je ne sais si ce motif fut le véritable.

Isaïe, qui répondit que Sannechérib allait apprendre une nouvelle qui le ferait rétrograder, qu'il ne mettrait plus le siége devant Jérusalem, et qu'il mourrait par le glaive dans son propre empire. Effectivement, bientôt après, ce roi fit lever le siége de Jérusalem pour aller au-devant d'un roi d'Ethiopie qui venait le combattre ; mais il fit dire à Eséchias de ne pas trop se réjouir, qu'il reviendrait bientôt reprendre le siége. Il revint en effet, mais il ne parvint pas jusqu'à Jérusalem, car une mortalité fit périr 185,000 hommes de ses troupes en une seule nuit. Il se retira et se rendit à Ninive, sa capitale. Là, deux de ses fils l'assassinèrent au temple de son idole, pendant qu'il y faisait sa dévotion.

Vers ce temps, Eséchias tomba dangereusement malade. Le prophète Isaïe vint le voir et lui dit de faire son testament parce qu'il allait mourir. Eséchias fit une prière fervente et demanda à Dieu un prolongement de vie. Le prophète Isaïe revint et lui dit : Dieu a vu tes larmes, dans trois jours tu seras rétabli et tu monteras au temple ; quinze années sont ajoutées à ta vie, et tu seras délivré du roi d'Assyrie. Le prophète lui donna un signe pour prouver ce qu'il avançait, et il ordonna d'appliquer des figues sèches sur l'éruption du roi. Il fut rétabli le troisième jour.

Le roi de Babylone, Berodach-Baladan, fils de Baladan, ayant appris la guérison miraculeuse d'Eséchias, lui députa une ambassade chargée de lettres de félicitations et de présents pour ce roi. Celui-ci, très-

flatté, enflé même de cet honneur, montra aux ambassadeurs tout ce qu'il y avait de précieux et d'important dans son palais et dans son empire. Isaïe vint lui dire de la part de la Divinité : parce que tu as été assez vain pour divulguer à ces étrangers tous les secrets du royaume, il arrivera un temps où le roi de Babylone fera emporter tous tes trésors et tout ce qu'il y a dans ton palais, et une partie de tes descendants serviront dans le palais de ce roi. Eséchias mourut après avoir fait de grands exploits et des constructions utiles. Son fils Manassé lui succéda (3228).

La conduite de ce dernier était abjecte. Il agit absolument dans le sens opposé de son père, et déprava ses sujets. On n'écoutait pas les nombreux prophètes qui voulaient opposer une digue au torrent dévastateur, et qui prédisaient la ruine de Jérusalem dans le cas que le peuple ne s'amendât. Le roi d'Assyrie fit enlever Manassé, le fit charger de chaînes et le fit conduire à Babylone. Manassé rentra alors en lui-même, se soumit enfin à la Divinité, lui adressa une prière fervente et promit de se corriger. Dieu l'exauça et le fit remonter sur le trône. Manassé tint parole, il se corrigea parfaitement et répara, autant qu'il était en lui, le mal qu'il avait fait. Après sa mort il fut remplacé (3283) par son fils Amon.

Celui-ci imita la conduite exécrable qu'avait tenue son père avant son amendement, sans avoir comme lui le mérite de se corriger. Il fut assassiné dans son

palais par ses serviteurs. Mais le peuple tua les conspirateurs et déclara (3285) roi de Juda, Josias, fils d'Amon.

Josias, qui n'avait que huit ans lorsqu'il monta sur le trône, régna 31 ans; règne beaucoup trop court pour la Judée, vu que ce prince magnanime était éminemment vertueux et religieux et qu'il avait une grande élévation de cœur. Il chercha à réparer tout le mal qu'avait fait son père et de rendre à la religion tout son éclat. Il fit restaurer le temple et en confia l'exécution au Grand-Pontife. Celui-ci y trouva un jour l'original de la loi, écrite par Moïse lui-même et que celui-ci avait remis aux pontifes à la veille de sa mort, ainsi qu'il est fait mention dans le Deutronome. Le Grand-Pontife fit remettre cet exemplaire au roi. Celui-ci l'ouvrit. (*) Suivant la tradition, il tomba sur le passage, Deutronome 28, 36 et 37, qui dit: « L'É-
» ternel te conduira avec le roi que tu auras établi,
» chez une nation que ni toi ni tes ancêtres vous n'au-
» rez connue; là, tu pourras adorer des dieux étran-
» gers de bois et de pierres; là, tu seras un objet

(*) On a fait grand bruit de cette trouvaille. On en a tiré la conséquence que le livre de la Loi avait été perdu et que celui qu'on avait retrouvé n'était pas le véritable. On voit dans le texte ce qui en est, et nous avons déjà prouvé plus haut que ce livre était toujours connu. Il nous serait facile de multiplier les preuves, et c'est une grande preuve en faveur de la religion hébraïque qu'on n'a que de telles pauvretés à lui opposer.

» d'étonnement, de sarcasmes et d'ironie parmi tous » les peuples où l'Éternel te conduira. » Le roi fut extrêmement frappé de cet incident, d'autant plus que le royaume était sur son grand déclin. Il redoubla de zèle pour la religion, il fit disparaître toute trace d'idolâtrie et de superstition, il brûla le quadrige consacré au soleil, fit égorger les prêtres des idoles sur leurs autels et démolit ces autels, chassa les augures, les conjurateurs et les devins, enfin, dit l'Écriture, il n'y avait pas de roi aussi sincèrement et exactement religieux ni avant ni après lui. Mais hélas! ses sujets n'étaient pas d'aussi bonne foi que lui!

Pharaon-Necho, roi d'Égypte, allant combattre le roi d'Assyrie sur l'Euphrate, voulut traverser la Judée. Josias s'y opposa; une bataille s'ensuivit. Josias fut criblé de blessures dans le combat, des suites desquelles il mourut, au grand regret de tout son peuple et du prophète Jérémie, lequel composa une touchante élégie sur ce roi vertueux. La tradition raconte que Josias étant ramené dans son char et étant près d expirer, Jérémie, qui le suivit, l'entendit murmurer. Craignant que l'intensité de la douleur ne lui eût arraché des murmures contre la Providence, il se pencha sur le prince pour écouter, et il l'entendit dire: Dieu est juste, j'avais voulu m'opposer à ses desseins.

Joachas, fils de Josias (3316), régna après celui-ci. Sa conduite était mauvaise. Necho, roi d'Égypte, le fit charger de fers, imposa une grosse amende au pays

et mit sur le trône (3316) Joachim, frère de Joachas, emmenant celui-ci en Égypte où il mourut. Joachim ne se conduisit pas mieux que son frère. Nabuchodonozor, roi de Babylone, se le rendit tributaire et lui fit prêter serment de fidélité. Joachim trahit la foi jurée. Nabuchodonozor l'emmena enchaîné à Babylone, emportant en même temps une partie des vaisseaux sacrés du temple. La Judée tirait visiblement à sa fin; elle fut envahie de tous les côtés; les Chaldéens, les Syriens, les Moabites, les Ammonites se disputèrent cette proie.

Joachim fut remplacé, après sa mort, par son fils Joachine. Celui-ci se conduisit de même que son père. Dès la première année de son règne, le roi de Babylone vint mettre le siége devant Jérusalem. Joachine sortit de la ville avec sa mère et toute sa cour et se rendit à ce roi, qui l'emmena à Babylone, emportant les vases précieux du temple et exilant tous les principaux habitants de Jérusalem, n'y laissant que la classe prolétaire à laquelle il donna pour roi (3327) Zédéchias, fils de Josias. Nabuchodonozor lui fit prêter serment de fidélité; mais lui aussi il trahit son serment.

La neuvième année du règne de Zédéchias, le dix du dixième mois, Nabuchodonozor vint assiéger Jérusalem. Ce siége dura deux ans. Le prophète Jérémie avait essayé longtemps, mais en vain, de ramener ses coréligionnaires dans la bonne voie. Maintenant que

la résistance était devenue impossible, il leur conseilla de se rendre au roi de Babylone, pour conserver du moins leur nationalité et sauver le temple et la ville. Loin de l'écouter, on ne fit que le poursuivre, l'accusant de trahison envers sa patrie. Le neuvième jour du quatrième mois, la onzième année du règne de Zédéchias, Jérusalem fut prise d'assaut dans la nuit. Les habitants, exténués de fatigue et de faim, n'avaient plus la force de se défendre. Le roi quitta la ville par un chemin dérobé; son armée se débanda. Mais bientôt les Chaldéens poursuivirent ce prince, l'atteignirent et l'amenèrent devant le roi de Babylone qui, après lui avoir fait des reproches, fit égorger les enfants de Zédéchias en présence de leur père, creva les yeux à celui-ci, lui fit mettre les fers et le conduisit à Babylone. Le septième jour du cinquième mois de la même année, un général de Nabuchodonozor vint à Jérusalem, mit le feu au temple, au palais royal et à tous les édifices distingués, fit raser la muraille de la ville, emmena captifs tout le reste des habitants, à l'exception des plus indigents qu'il laissa pour cultiver la terre, et emporta tout ce qu'il y avait de précieux. Le roi de Babylone fit mettre à mort les captifs les plus distingués et mit à la tête des prolétaires qu'il avait laissés dans la Judée, un homme vertueux nommé Gédalia.

La destruction de Jérusalem arriva l'an du monde

3338. Le peuple Hébreu n'a plus récupéré depuis sa parfaite indépendance, si ce n'est pendant un siècle environ, sous le second temple. Encore n'y avait-il de réunie alors qu'une petite partie de la nation; les autres étaient restées dans la Babylonie, la Syrie, l'Assyrie et dans d'autres pays, et l'on peut dire que la dispersion des Hébreux avait déjà commencé sous le 1er temple, quoique leur dissémination n'ait commencé que beaucoup plus tard. Leur dissémination totale n'a même commencé que vers le sixième siècle de l'ère chrétienne. Cette dissémination totale est un phénomène unique dans l'histoire, quoique prédite par Moïse plus de dix-huit siècles auparavant. Le motif en est facile à expliquer. Les Hébreux, comme nous l'avons dit, avaient pour vocation de répandre la morale et les lumières sur toute la terre. A cette fin, ils avaient été placés au centre du monde policé d'alors. Mais cette nation s'étant enfoncée dans la fange des plaisirs mondains, elle n'était plus à la hauteur de sa destination. Pour que ce peuple fût obligé néanmoins à remplir son but, la Providence a trouvé convenable de le disperser sur toute la terre et de le rendre un objet d'animadversion générale, sachant bien que les Hébreux viendraient alors à récipiscence et rempliraient ainsi leur destination, afin d'amener l'époque tant prédite par les prophètes, où le loup et l'agneau paîtront ensemble, où les épées seront transformées en faucilles et où l'unité de Dieu sera reconnue sur toute la terre.

Mais cette dispersion n'était pas seulement un bien moral, c'était encore un immense bien physique; elle décida de l'existence des Hébreux. Sans cette dispersion ils n'existeraient plus. On dit ordinairement que Dieu frappe d'une main et guérit de l'autre. C'est faux, Dieu guérit de la même main dont il frappe, ou plutôt il ne frappe que pour guérir. Bien des puissances nourrissaient pendant plus de quinze siècles l'ardent désir d'exterminer les Hébreux; leur dissémination seule s'y opposait, car en les détruisant en Europe, on n'aurait pu atteindre ceux de l'intérieur de l'Asie et de l'Afrique; rien n'aurait été fait et le crime seul serait resté. Ainsi rendons grâces à la Providence de cette dissémination qui cessera lorsqu'elle ne sera plus nécessaire.



CINQUIÈME ÉPOQUE.

Depuis la destruction du premier Temple, jusqu'à la construction du deuxième Temple, 70 ans.

Nous ne nous occuperons, dans le cours de cette époque, que des seuls Judaïtes, qui comprenaient la tribu de Juda, celle de Benjamin et une partie de celle de Lévi. Nous ne nous occuperons également dans l'époque suivante, que des seuls judaïtes, mais qui ne comprendront alors qu'une fraction de ces trois tribus. Quant aux dix tribus exilées long-temps avant les judaïtes, nous n'en connaissons pas l'histoire. Depuis la fin de la sixième époque, nous parlerons des Hébreux en général, car depuis lors toutes les tribus sont confondues, à l'exception de celle de Lévi qui subsiste encore aujourd'hui.

Nous ne connaissons de l'histoire de cette cinquième époque que le commencement et la fin ; nous ignorons le reste, faute de documens authentiques.

Nous avons dit dans l'époque précédente, que Nabuchodonozor avait placé Gédalia à la tête des prolétaires qu'il avait laissés dans la Palestine, pour y

cultiver les terres. Plusieurs chefs de l'armée judaïte et entre autres un chef, nommé Ismaël, qui était de la race royale, se joignirent à Gédalia qui leur fit un bon accueil, et les engagea à rester avec lui. On vint avertir celui-ci qu'Ismaël tramait un complot contre lui, étant gagné par le roi des Ammonites, et apparemment entraîné par sa propre jalousie, parce qu'il se vit subordonné à un simple particulier, lui qui était de la famille royale et à qui la suprématie appartenait de droit. Un des chefs susdits offrit à Gédalia de prévenir Ismaël et de le tuer, afin, dit-il, de parer à la destruction totale de Juda. Mais Gédalia s'opposa fortement à cette cruelle mesure, soutenant toujours que l'on calomniait Ismaël. Déjà la Judée commençait à se remettre ; la tranquillité y régnait ; le peuple s'appliquait à la culture des champs et des vignobles ; un grand nombre de Judaïtes qui s'étaient retirés chez les peuples voisins de la Palestine, revinrent dans leur patrie, à la nouvelle que le roi de Babylone y avait laissé une colonie de leurs coréligionnaires, et qu'il avait placé Gédalia à leur tête ; lorsqu'un jour Ismaël arriva inopinément et assassina cet homme de bien avec tous les Judaïtes et les Chaldéens qui se trouvèrent dans la ville de Mazpa, résidence de Gédalia.

Après ce massacre, le reste du peuple ne voulut plus demeurer dans la Palestine, redoutant le ressen-

timent des Chaldéens ; ils résolurent de se retirer en Egypte. Cependant le prophète Jérémie, se trouvant au milieu d'eux, ils le consultèrent sur ce qu'ils avaient à faire. Le prophète leur conseilla de rester, les assurant qu'ils n'avaient rien à craindre dans ce pays, de la part du roi de Babylone, tandis que toutes leurs craintes se réaliseraient en Egypte, que ce roi allait conquérir. Le peuple persista dans son dessein, prétendant que ce prophète ne leur parlait pas de la part de la Divinité, mais qu'il s'était laissé influencer par son secrétaire Baruch, lequel, suivant eux, voulait livrer le peuple aux Chaldéens. Celui-ci se rendit donc en Egypte, où il eut le sort que Jérémie lui avait prédit.

Le noble Jérémie les suivit cependant dans ce pays, nonobstant leur désobéissance, espérant toujours leur être de quelque utilité. C'est ainsi que, d'après la tradition, il avait suivi antérieurement les exilés judaïtes à Babylone, et s'était fait charger de fers : on n'avait pas voulu lui en imposer, parce que le roi de Babylone avait ordonné formellement de le respecter et de lui laisser une liberté absolue. Mais cette âme sublime ne put supporter l'idée d'être plus à son aise que ses malheureux frères, et il voulut partager leurs fers et leur exil.

Environ 25 ans après cette catastrophe, Evil-Mérodach, successeur de Nabuchodonozor, fit sortir du cachot, Joachine, ex-roi de Juda. Ce roi de Babylone

le consola, lui donna rang au-dessus de tous les rois étrangers qui se trouvaient dans cette capitale, et lui assigna une pension viagère.

Nous avons dit que nous ne connaissons rien de ce qui s'est passé au milieu de cette époque, relativement aux Hébreux. Mais nous pouvons présumer que la première effervescence des Chaldéens une fois calmée, les Hébreux n'auront pas eu à se plaindre beaucoup de ce peuple qui semble n'avoir été terrible qu'en temps de guerre, mais qui paraît avoir été assez doux en temps de paix. L'intolérance et les bourreaux qui sont à sa suite n'étaient pas encore connus alors; car il n'y avait que des Hébreux et des idolâtres, et si par exception un roi païen voulait obliger les autres à l'adorer, ce n'était pas l'effet de l'intolérance, mais celui d'une puérile vanité ou d'une cauteleuse politique, afin de maintenir le peuple dans l'obéissance et la soumission. C'était le cas de Nabuchodonozor, comme nous allons raconter.

Déjà, lors de l'exil de Joachine et de sa cour, le roi de Babylone avait ordonné au chef de ses eunuques de choisir dans la famille royale judaïte et parmi les nobles de ce peuple, des jeunes gens doués d'un beau physique, d'une grande sagacité intellectuelle, exempts de tout défaut corporel, instruits dans toutes les connaissances humaines, et de leur faire apprendre l'écriture et la langue chaldéenne. L'intention du roi était de les placer à la cour. Il les fit nourrir de sa cuisine.

Parmi ces jeunes gens se trouvèrent quatre, nommés : Daniel, Chanania, Missaël et Asaria, qui refusèrent la table du roi pour motif de religion ; ils préféraient se nourrir de légumineux et ne boire que de l'eau pure. Le chef des eunuques leur représenta, que malgré son désir de leur céder sur cet objet, il redoutait le ressentiment du roi, si cela venait à sa connaissance, et que celui-ci devait s'en apercevoir en comparant leur mauvaise mine causée par leur régime, avec la bonne physionomie des autres jeunes gens. Daniel le pria d'en faire l'essai pendant dix jours seulement. Le chef des eunuques y ayant consenti, il se trouva qu'au bout de ce temps Daniel et ses collègues avaient meilleure apparence que ceux qui mangeaient de la cuisine du roi. Il leur continua le même régime en conséquence. Ces quatre jeunes gens, dit l'Écriture, se distinguèrent singulièrement dans toutes les connaissances humaines ; Daniel surtout connaissait la nature des visions et des songes.

Nabuchodonozor ayant fait, une nuit, un songe étrange et l'ayant oublié le matin, il fit assembler tous les lettrés et tous les devins pour qu'ils lui rappelassent son rêve et l'expliquassent. Mais la tâche n'était pas à leur portée, et ils le déclarèrent nettement au roi, disant qu'il était impossible à un être humain de pouvoir deviner ce qu'un autre avait rêvé. Ce roi, en vrai despote, ordonna que s'ils ne le satisfaisaient pas, ils seraient tous mis à mort et leurs mai-

sons seraient rasées. On allait exécuter cet ordre barbare ; Daniel et ses collègues y étaient impliqués. Celui-ci ayant connu le motif de cette cruauté, il demanda un sursis. On le lui accorda. Il se retira chez lui avec ses trois compagnons, et là ils invoquèrent l'assistance céleste. Daniel apprit le rêve du roi dans une vision nocturne. Il se présenta le lendemain chez celui-ci, lui rappela le songe en question et le lui expliqua. L'étonnement et l'admiration de ce prince furent tels qu'il se prosterna devant Daniel et voulut l'adorer comme une Divinité. Oui, s'écria-t-il enfin, votre Dieu est le maître des dieux et des rois ! Il combla Daniel de présents, le retint à sa cour, le fit intendant de la Chaldée et chef de tous les devins, et plaça les trois compagnons de Daniel à la tête des affaires.

Néanmoins il s'avisa bientôt après de faire ériger une statue colossale en or, de soixante coudées de haut et de six de large, et décréta que tous ses principaux subordonnés assistassent à l'inauguration de ce colosse et se prosternassent devant cet idole à un signal donné par la musique ; celui qui contrevenait à cet ordre, devait être précipité dans une fournaise ardente. Tous les officiers obéirent à l'exception des officiers Hébreux ; ce qui excita la jalousie de ces premiers. Comme ils ne reconnaissaient apparemment pour hébreux que les trois collègues de Daniel, ils

rapportèrent au roi que ces derniers n'avaient pas exécuté ses ordres. Le roi les fit venir et menaça de les faire brûler vifs en cas de contravention. Ils répondirent que jamais ils ne se prosterneraient devant aucune idole, que Dieu pourrait les sauver de la fournaise ardente; mais que lors même ils auraient l'intime conviction de n'être pas sauvés, ils ne seraient pas moins déterminés à n'écouter que leur conscience. Nabuchodonozor ne se possédant plus de colère, ordonna qu'on chauffât la fournaise au suprême degré et qu'on y précipitât de suite ces trois hommes. Cet ordre fut exécuté. La chaleur de la fournaise était telle que les hommes vigoureux qui y précipitèrent les martyrs, tombèrent morts en s'approchant du foyer, tandis que ces premiers ne ressentirent pas le moindre inconvénient au milieu du brasier ardent. Le roi s'en étant persuadé par ses propres yeux, il se repentit de son action et envoya des ordres dans toutes les provinces de son empire, que quiconque parlerait avec irrévérence du Dieu de ces trois martyrs, serait mis à mort et sa maison serait rasée.

Nous avons déjà vu que le caractère d'Evil-Merodach était plus doux que celui de son père. A ce premier succéda son fils, ou plus probablement son petit-fils Balthazar. Celui-ci donna un jour un festin splendide à sa cour pour célébrer une victoire qu'il venait de remporter sur les Mèdes et les Perses réunis. Animé par le vin, il fit apporter la vaisselle d'or et d'argent que

son bisaïeul avait enlevé au temple de Jérusalem, et il but dans ces vaisseaux avec ses femmes et ses courtisans, en chantant des chansons bachiques. Soudain on aperçut une main qui écrivit sur le mur quelques mots que personne ne savait déchiffrer. Le roi très-effaré de cette singularité, fit venir tous les savans et tous les devins de Babylone, et leur promit de grandes largesses dans le cas qu'ils sussent expliquer cette écriture. Ils ne le purent. La reine rappela Daniel au souvenir du roi. On le fit venir. Le roi lui adressa de grands compliments et lui promit de grands honneurs et de magnifiques présens s'il savait lui expliquer cette écriture étrange. Daniel lui répondit : je te prie, ô roi, de conférer à d'autres ces présents et ces honneurs, je n'expliquerai pas moins cette écriture. Lui ayant fait des remontrances de n'avoir pas pris exemple sur son bisaïeul et d'avoir osé se servir à son festin des vases sacrés du saint temple de Jérusalem, Daniel lui expliqua que cette écriture, qui lui donnait tant d'inquiétude, consistait en quatre mots, dont le sens était que la Divinité, après avoir pesé la conduite de Balthazar et trouvé que ses mauvaises actions dépassaient les bonnes, elle avait résolu de mettre fin à son règne et de livrer son royaume aux Mèdes et Perses réunis. Malgré le refus de Daniel, le roi tint parole ; il le fit revêtir de la pourpre, lui fit mettre un collier d'or et fit publier que Daniel avait le 3e rang dans le gouvernement. Babylone fut prise la même nuit, Balthazar

fut tué, et Darius le Mède, âgé de 62 ans environ, fut proclamé roi.

Le conseil de Darius fut composé de 120 Satrapes, subordonnés à trois chefs. Daniel fut du nombre de ces trois. Il se distingua par un esprit tellement transcendant, que le roi nourrissait le dessein de le placer à la tête de son vaste empire. La jalousie des Satrapes en fut éveillé, et ils faisaient tous leurs efforts pour trouver Daniel en défaut. N'ayant pu y réussir, ils résolurent de l'attaquer du côté de sa religion. Trois fois par jour Daniel se retirait à l'écart, et ouvrant les fenêtres du côté de Jérusalem, il s'agenouillait, et adressait à l'Être Suprême des actions de grâces et des prières ferventes. Or, ces ambitieux étant instruits de cette particularité, ils se rendirent en corps chez le roi, et le sollicitèrent vivement sous quelque prétexte plausible, de publier un édit, portant que personne dans tout le royaume ne demandât aucune faveur pendant 30 jours, ni aux dieux ni aux hommes, mais au seul roi, et que le contrevenant serait précipité dans la fosse aux lions. Le roi, ignorant leur malice, rendit le décret, signé par lui et par les grands du royaume. Peu de temps après ils vinrent annoncer au roi que Daniel avait contrevenu au récent décret, et ils pressèrent le roi de faire exécuter la sentence. Ce prince cherchait tous les moyens pour sauver Daniel; mais les ennemis de celui-ci insistèrent et rappelèrent au roi que les lois perses et mèdes ne permettaient ja-

mais l'impunité. Le roi, obligé de céder, dit à Daniel, au moment où celui-ci fut précipité dans la fosse : que le Dieu que tu adores constamment veuille bien te sauver ! On mit une pierre sur la fosse, et le roi ainsi que les grands du royaume y apposèrent chacun leur sceau. Ensuite le roi se retira tristement, refusa toute nourriture ce jour là et ne put dormir cette nuit. Il se leva à la pointe du jour, courut à la fosse et cria d'une voix lugubre : Daniel, serviteur de Dieu ! celui que tu adores a-t-il pu te sauver des griffes des lions ? Daniel répondit : que le roi vive de longues années ! oui, le Dieu que j'adore a fermé la gueule aux lions, de sorte qu'ils ne m'ont fait aucun mal. Le roi fut enchanté de cette nouvelle, et il ordonna qu'on retirât Daniel de la fosse. Il n'avait pas la moindre blessure. Le roi fit précipiter les délateurs de Daniel dans la même fosse, avec leurs femmes et leurs enfants. Ils n'étaient pas encore parvenus au fond de la fosse qu'ils furent déjà broyés par les furieux animaux. Le roi adressa une circulaire à tous ses sujets, leur enjoignant de respecter le Dieu de Daniel, ce Dieu qui fait des choses si miraculeuses. Daniel survécut à Darius, et fut encore à la cour de Cyrus, le persan, successeur de celui-ci.

L'époque de 70 ans prédite par le prophète Jérémie, à dater de l'exil de Joachine, époque après laquelle le temple de Jérusalem devait être rebâti,

était expirée au commencement du règne de Cyrus. Aussi dès son avènement, ce roi fit publier dans tous ses gouvernements que tous les Hébreux pourraient retourner à Jérusalem pour y réédifier le temple, et que ceux qui n'avaient pas le moyen de faire le voyage, seraient secourus par les habitans de leurs lieux respectifs, en or, en argent, en bestiaux et autres objets nécessaires. 42,360 Hébreux seulement profitèrent de cette permission. Ils avaient 7,337 esclaves des deux sexes et 200 tant chanteurs que chanteuses. Le reste des Hébreux, qui formaient la très-grande majorité des exilés, restèrent dans les pays de leur exil. Le roi livra à ces premiers tous les vases du temple que Nabuchodonozor y avait enlevés, et envoya en outre des présents très-considérables, destinés à ce même temple. Des hommes très-distingués étaient à la tête de cette expédition. Arrivés à Jérusalem, leur premier soin fut de reconstruire l'autel et d'y offrir des sacrifices. Ils se mirent ensuite en devoir de construire le temple. Cette entreprise excita la jalousie de leurs ennemis qui écrivaient contre les Hébreux au nouveau roi de Perse ; car Cyrus était mort. Le roi ordonna de suspendre les travaux du temple. Cette interruption dura 18 ans. Après cet intervalle, les Hébreux recommencèrent ces travaux, y étant encouragés par deux prophètes. Darius, le persan, était alors roi de Perse. Les voisins des Hébreux voulurent encore les

interrompre. Cependant avant d'en venir aux voies de fait, ils décidèrent de faire d'abord un rapport au roi de ce qui se passait. Celui-ci ayant fait faire des recherches dans les archives de l'empire, et y ayant trouvé que Cyrus avait autorisé cette construction, il donna des ordres sévères pour que personne ne s'avisât d'opposer le moindre obstacle aux travaux des Hébreux.

Artaxaste, roi de Perse, successeur de Darius, donna des pouvoirs très-étendus en faveur des Hébreux, à un pontife, nommé Esdras, qui se rendit à Jérusalem. Esdras était doué d'un grand génie et d'une instruction et d'une activité extraordinaires. Le roi fit de grandes largesses au temple par l'intermédiaire de ce grand homme qui mérita beaucoup des Hébreux et de la religion, car il fit un grand nombre d'institutions et de réglements salutaires.

Cependant les murs de Jérusalem étaient encore en ruine, et par conséquent le temple et les habitans de cette ville, environnés d'ennemis, étaient exposés sans cesse aux entreprises de ceux-ci. Néhémie, échanson d'Artaxaste, obtint de ce roi la permission de rebâtir ces murs. Il se rendit à cet effet à Jérusalem, et se mit immédiatement à l'œuvre. Mais cette construction souffrait beaucoup d'obstacles de la part des voisins de la Palestine ; la jalousie de ces peuples fut réveillée par cette nouvelle construction. Cependant Néhémie, par sa prudence, son courage, sa persé-

vérance et son activité, surmonta tous les obstacles, et les murs furent achevés. Néhémie s'appliqua ensuite à introduire parmi le peuple l'ordre et la stricte observation du culte, dont les Hébreux s'étaient relâchés en partie ; il déploya une grande sévérité et une rare fermeté à cet égard.

Ici finissent les documens de l'Ecriture sainte, et c'est également à cette époque environ qu'a disparu l'esprit de prophétie parmi les Hébreux ; car nous ne trouvons plus de prophète après Hagée, Zacbarie et Malachie qui vivaient dans l'époque actuelle. Il nous reste cependant encore à raconter une histoire appartenant à l'Ecriture sainte, et qui s'est passée probablement vers les dernières années de l'époque actuelle.

Un roi de Perse, nommé Assuérus, donna un jour un splendide festin à tous les grands de son royaume. Les vapeurs du vin ayant exalté son cerveau, il voulut tirer vanité de la beauté de sa femme, et lui ordonna conséquemment de se présenter dans la salle du festin en présence de tous les convives. La reine s'y refusa nettement. Assuérus fut tellement irrité de ce refus, que sur la proposition d'un Seigneur de la cour, il destitua la reine publiquement. Quand les vapeurs du vin se furent dissipées, il se repentit de sa précipitation. Les jeunes courtisans, pour le consoler, lui conseillèrent de faire assembler toutes les jeunes beautés de son royaume, d'en choisir celle qui lui

plairait le mieux et de la proclamer reine. Ce projet insensé et despotique plut au roi. Parmi les jeunes personnes amenées à Suse, alors capitale de la Perse, il se trouva une orpheline juive, nommée Esther, qui avait été élevée par un cousin, nommé Mardochée. Esther plut tellement au roi, qu'il la déclara reine. Mais sur la recommandation de Mardochée, elle ne voulait jamais révéler ni sa famille ni sa nation.

Celui-ci ayant les entrées libres à la cour, découvrit un jour une conspiration que deux gardes de corps avait tramée contre la vie du roi. Il le fit savoir à celui-ci par l'intermédiaire d'Esther. On fit une enquête et l'accusation étant fondée, les délinquants furent pendus, et cet événement fut inscrit dans les chroniques de la cour.

Après cet incident, le roi éleva au grade de 1er ministre et de favori, un amalécite nommé Aman. Les Amalécites étaient de tout temps les ennemis les plus acharnés des Hébreux, surtout depuis que ces premiers avaient été condamnés par l'Ecriture, pour les hostilités barbares qu'ils avaient exercées gratuitement sur les Hébreux dans le désert, lorsque ceux-ci venaient de quitter l'Egypte. La haine nationale d'Aman fut encore accrue par la vue de Mardochée, qui ne voulait jamais se prosterner devant lui, tandis que tous les courtisans lui déféraient cet honneur par ordre du roi. Aman trouvant au-dessous de lui, de

s'attaquer au seul Mardochée, résolut de se venger sur tous les Hébreux qui vivaient sous la domination persane. A cette fin, il dit un jour au roi : « il existe un certain peuple qui est disséminé dans toutes les provinces du royaume ; la religion de ce peuple diffère essentiellement de toutes les religions existantes ; il n'obéit pas aux lois de l'état, lequel d'ailleurs n'en retire aucun avantage. S'il plaît donc au roi il donnera les ordres nécessaires pour exterminer ce peuple, et je remettrai dix mille talents d'argent au trésor royal » : comme indemnité sans doute du peu d'impôts que payait ce peuple. Assuérus, d'un caractère léger et insouciant, accorda de suite plein-pouvoir à Aman, pour en agir à volonté. Celui-ci fit aussitôt expédier, au nom du roi, des ordres pressants dans tout le royaume, pour qu'on eût à exterminer en un jour indiqué, tous les Hébreux qui s'y trouvaient, hommes, femmes, enfants et vieillards, et à s'emparer de leurs biens.

Mardochée et tous les Hébreux de Suse, ayant eu connaissance de ces ordres cruels, furent plongés dans la plus grande consternation. Mardochée ordonna à Esther de se rendre auprès du roi, quoiqu'au péril de ses propres jours, de lui révéler de quelle nation elle était et d'implorer grâce pour ses coréligionnaires. Esther se rendit chez le roi, après s'être préparée à cette visite par des prières et un jeûne de trois jours. La loi persane portait que quiconque en-

trerait dans l'intérieur du palais, sans autorisation préalable, serait mis à mort sur le champ, à moins que le roi ne lui tendît le sceptre d'or. Dès que le roi aperçut Esther, il lui tendit ce sceptre et l'accueillit très-gracieusement. Esther le pria d'accepter un dîner chez elle, et d'y amener Aman. Le roi accepta. Lors du repas, Assuérus demanda à la reine ce qu'elle désirait, ajoutant que tout lui serait accordé, dût-elle demander la moitié de son royaume. La reine répondit que tout ce qu'elle désirait pour le moment, c'était que le roi voulût bien revenir le lendemain prendre un repas chez elle, avec Aman. Ce qui fut accordé.

Aman ne se possédait plus de joie de l'honneur insigne que lui avait accordé la reine. Sa bile fut d'autant plus échauffée, lorsqu'en sortant du palais il vit Mardochée qui resta immobile. Cependant, en courtisan habile il sut se contraindre. Arrivé chez lui, il raconta sa fortune à sa femme. Mais, ajouta-t-il, tous ces honneurs disparaissent à mes yeux toutes les fois que je vois ce juif rester immobile à l'entrée du palais. Sa femme répliqua que le remède était bien facile, qu'il n'avait qu'à faire préparer un gibet haut de 50 coudées, et à prier le roi d'y faire pendre Mardochée. Ce conseil plut beaucoup à Aman, et de suite il fit préparer la potence.

Mais l'homme propose et Dieu dispose, dit l'ancien proverbe. La même nuit le roi ne pouvait s'endormir. Pour se distraire, il se fit lire les chroniques de la cour.

On arriva au passage qui mentionnait la conjuration que Mardochée avait découverte. Le roi demanda quelle récompense avait obtenue celui-ci pour lui avoir sauvé la vie. On répondit qu'il n'en avait reçu aucune. Le prince demanda si aucun courtisan ne s'était encore présenté à la cour ; car c'était vers le matin. On lui répondit qu'Aman attendait dans la cour extérieure la permission de lui présenter ses hommages. Aman était venu de meilleure heure que de coutume, étant pressé d'exécuter son dessein sur Mardochée. Le monarque fit entrer ce ministre etl ui demanda quels honneurs on devrait décerner à celui que le roi voulait distinguer particulièrement. Aman, persuadé que lui seul il pouvait être l'objet de ces honneurs, dit au roi : Un tel homme mérite que, revêtu du manteau royal, un grand du royaume le promène sur un cheval du roi dans la place publique et qu'on publie devant lui : Voici comment est traité celui que le roi veut distinguer particulièrement. Hâte-toi de faire ainsi au juif Mardochée, répartit le roi. Force fut à Aman d'obéir. Mais la marche triomphale de Mardochée terminée, Aman se retira au plus vite dans la confusion et la tristesse. A peine fut-il rentré que les eunuques du roi vinrent le prendre pour le repas d'Esther. A table, le monarque répéta à la reine sa demande de la veille. La reine répartit : oui, Seigneur, j'ai une grâce à vous demander, c'est que vous accordiez la vie à moi et à mes coréligionnaires, car on m'a

vendue avec mon peuple, non comme esclaves, il en résulterait du moins quelque profit pour le trésor, mais on nous a vendus pour passer des mains de l'acquéreur dans celles des bourreaux; car ce ne sont pas les intérêts du roi qui puissent toucher notre ennemi barbare! Qui est-il et où est-il donc celui qui a osé cela? s'écria le roi tout étonné. Le voici, Seigneur, dit Esther, en montrant Aman qui pâlit. Le roi se leva tout courroucé et se retira au jardin. Aman, qui reconnut le danger de sa position, s'agenouilla devant la reine sur le sopha où elle était placée et implora la pitié de cette dame. Dans ce moment le roi rentra. Eh quoi! s'écria-t-il, on veut faire violence à la reine dans mon propre palais! De suite on enveloppa le visage d'Aman, suivant la coutume persane en pareil cas, et on l'emmena. Un des eunuques dit alors au roi que ce même Aman avait préparé une potence pour y faire pendre Mardochée qui avait sauvé la vie du roi. Qu'on l'y pende lui-même! dit le roi. Cette sentence fut exécutée sur-le-champ. Le roi nomma Mardochée à la place d'Aman et lui fit don de la maison de ce ministre, Esther ayant fait connaître que ce premier était son cousin.

Esther se prosterna ensuite aux pieds du roi, le suppliant de faire révoquer les ordres barbares qu'Aman avait promulgués contre les Hébreux. Le roi lui dit que, d'après les lois persanes, les ordres scellés de

l'anneau royal étaient irrévocables ; qu'elle et Mardochée publiassent, au nom du roi, des ordres pareils à ceux d'Aman, mais dans un sens inverse, savoir : qu'ils remplaçassent dans ces décrets le mot hébreux par ces mots : ennemis des Hébreux. Ils firent ainsi, et les nouveaux ordres furent expédiés par des courriers dans toutes les parties du royaume. Qu'on s'imagine la joie des pauvres Hébreux qui s'attendaient à une mort ignomineuse avec leurs femmes et leurs enfans ! La faveur de Mardochée leur procura bientôt autant d'amis qu'ils avaient eu d'ennemis naguère. Les nouveaux ordres du roi furent exécutés partout ; les Hébreux s'assemblèrent au jour indiqué, et à leur corps défendant, ils tuèrent, dans tout le royaume 75,000 de leurs ennemis, ceux-ci n'ayant aucun appui dans le gouvernement. Mais les Hébreux ne touchèrent pas au butin, quoique les ordres disent formellement le contraire.

Mardochée et Esther envoyèrent ensuite des lettres circulaires à tous les Hébreux de l'empire, les engageant à solenniser tous les ans le lendemain du jour où ils avaient triomphé de leurs ennemis, de faire en ce jour des distributions aux pauvres et de s'envoyer mutuellement des présents consistant en comestibles. Les Hébreux adoptèrent cette proposition, recommandèrent cette solennité à leurs descendants, et elle s'observe encore de nos jours parmi eux.

SIXIÈME ÉPOQUE.

Depuis la construction du deuxième temple (*), jusqu'à sa destruction, 420 ans.

Remarque. Jusqu'ici notre histoire était tirée de l'Ecriture sainte. Depuis l'époque actuelle, elle est uniquement tirée de l'histoire profane.

Depuis le retour de Babylone, les Hébreux formaient de nouveau un corps de nation ; ils avaient une hiérarchie, une patrie. Mais ils n'étaient pas indépendants, ils étaient soumis aux rois de Perse jusqu'à la destruction de cet empire par Alexandre, surnommé le grand, ce qui arriva 34 ans après la construction du temple. Nous avons déjà dit qu'une minime partie des Hébreux seulement était revenue de l'exil ; les autres étaient demeurés dans la Chaldée, la Perse et la Médie. Il y en avait beaucoup en Egypte. On

---

(*) J'ai suivi les auteurs juifs pour la partie chronologique. Je sais qu'ils sont très décriés à cet égard. Mais vu qu'il n'existe aucun système chronologique à l'abri de la critique, j'ai mieux aimé suivre aveuglement le supput des Hébreux, dont la bonne foi m'inspire le plus de confiance.

dit même qu'Artaxerxe Mnémon, après avoir soumis la Phénicie, était entré en Judée, avait pris Jéricho et avait amené en captivité un grand nombre d'Hébreux qu'il transplanta partie en Egypte et partie en Hircanie, province sur le littoral de la mer Caspienne. Au milieu de la Palestine, entre la Judée proprement dite et la Galilée, demeuraient les Samaritains, provenant de la colonie d'idolâtres que Salmanassar avait placée dans ce pays. Le lecteur se rappelle que la crainte fit convertir ces colons au judaïsme, mais qu'ils amalgamèrent ce culte avec le paganisme. Cet amalgame était devenu moins patent à l'époque dont nous nous occupons ; cependant il subsistait toujours et subsiste même encore aujourd'hui ; car une colombe est sculptée sur leur arche sainte, ce qui est formellement défendu par la loi, et l'on sait qu'autrefois ils adoraient une colombe. Aujourd'hui ils sont en très-petit nombre, quelques centaines au plus. Mais alors ils étaient nombreux et puissants. Ils observaient à la lettre la loi écrite sans ajouter foi à la loi orale. Cependant ils avaient tronqué quelques passages du Pentateuque pour les adapter à leur localité. Ils étaient ennemis des Hébreux et leur causaient de grands préjudices.

Lorsque Alexandre assiégea Tyr, il écrivit au Grand-Pontife des Hébreux que ceux-ci eussent à se soumettre aux Macédoniens, et qu'ils approvisionnassent son armée. Le Grand-Pontife répondit que les Hébreux

étant liés à Darius par la foi jurée, ils ne pouvaient pas se rendre traîtres devant Dieu et devant les hommes. Le grand Alexandre était assez petit pour se fâcher de cette réponse, et dès qu'il se fût emparé de Tyr, il s'avança vers Jérusalem à marches forcées, résolu de traiter les Hébreux comme il venait de traiter les Tyriens. Ceux-là incapables de résister à cet heureux conquérant, recoururent à la Divinité. Alexandre étant arrivé près de Jérusalem, le Grand-Pontife vint à sa rencontre revêtu de son grand costume, et suivi d'un cortège nombreux. Dès que ce roi l'aperçut, il s'inclina devant lui, entra avec lui à Jérusalem, y vit le temple et toutes les raretés qui s'y trouvaient, fit des présents considérables aux Pontifes et assigna une grande somme pour le service du temple. Une telle condescendance n'était pas dans le caractère d'Alexandre. Aussi toute son armée en fut étonnée. Parmenion son favori lui ayant demandé le motif de ce procédé ; il répondit que dans une vision nocturne il lui avait apparu une personne parfaitement ressemblante à ce Grand-Prêtre, laquelle l'avait engagé de faire la conquête de la Perse. Le Grand-Pontife lui communiqua un passage de Daniel où cette conquête était formellement prédite. Ce passage parut faire une grande impression sur Alexandre.

Depuis ce temps, ce prince favorisait constamment les Hébreux. Il se montrait au contraire très-défavorable aux Samaritains qui se disaient également hébreux. C'est ce que ces sectaires pratiquaient toutes les

fois que les Hébreux prospéraient, les reniant dès que le contraire arrivait. A la fin, Alexandre fit démolir le temple qu'avaient les Samaritains sur le mont Guérizim.

Après la mort d'Alexandre, la situation des Hébreux devint très-précaire. On sait qu'à cette époque le vaste empire du macédonien fut divisé entre ses généraux qui s'en disputaient réciproquement les lambeaux et se déclaraient les souverains de leur proie. Les Hébreux étaient placés au milieu de cette vaste et permanente conflagration ; ils étaient l'instrument et le jouet du cruel vainqueur. Le plus grand fléau de la société humaine se joignit à ces infortunes, je parle de l'intolérance. Cette plaie avait été presque inconnue jusqu'alors ; l'adorateur de Jupiter vivait en paix avec celui d'Apollon, et le Sabéen, se prosternant devant les étoiles, ne trouvait rien à redire au nègre s'agenouillant devant son vouzly-pouzly. Mais lorsque les Grecs eurent fait connaissance avec les Hébreux et qu'ils eurent connu leurs dogmes religieux, leurs cérémonies, leurs purifications, leur isolement, etc., ils attribuèrent tout ce cérémonial, qui distinguait les Hébreux de toutes les nations de la terre, ils l'attribuèrent, dis-je, à un esprit de vanité et d'égoïsme, tandis qu'au vrai ce n'était que le produit d'une politique céleste, s'il est permis de s'exprimer ainsi ; la Providence voulant se conserver constamment un noyau d'hommes saints et moralement forts du sein

desquels la connaissance de l'Être Suprême et de la saine morale pût se répandre sans cesse sur tout le globe (*). Mais les Grecs, lesquels, comme nous venons de le dire, attribuaient cet isolement à des motifs d'orgueil, en conçurent une vive jalousie, et ils voulurent, comme plus tard les autres peuples, se venger sur les Hébreux par le mépris; mais comme plus tard les autres peuples encore, lorsqu'ils sentirent que cette vengeance manquait son but, ils en devinrent furieux; leur jalousie se changea en haine, et ils devinrent intolérants contre l'esprit de leur propre religion. Une partie des Hébreux contribua beaucoup à cette disposition des esprits, en excitant les idolâtres à sévir contre le culte judaïque; car la philosophie et la sophistique des grecs avaient pénétré en Palestine avec ce peuple, et comme il est infiniment plus facile d'être philosophe que religieux, ces prétendues sciences n'avaient pas manqué de faire un grand nombre de prosélytes parmi les Hébreux.

Outre ces sectateurs du philosophisme, une autre

(*) L'isolement des Hébreux était de tout temps la principale cause de la jalousie et de la haine que les autres peuples leur ont vouées. Mais cet isolement était indispensable à la vocation de ce peuple. Mêlé avec les autres nations, la force des choses l'aurait entraîné à les imiter, et tous les grands principes de l'unité de Dieu et de la morale se seraient altérés peu à peu et auraient à la fin disparu totalement.

secte s'était formée parmi ces derniers, sous le nom de Saducéens. Cette secte rejetait la tradition et se tenait ostensiblement à la lettre de la loi écrite, refusant en même temps la croyance d'une vie future. Les partisans de cette hérésie étaient en petit nombre, mais ils trouvaient un appui formidable dans leurs richesses, car ils étaient les plus opulents de la nation. Ils ne contribuèrent pas peu aux malheurs de celle-ci, ne fût-ce que par la discorde et les déchiremens qui résultèrent de leurs doctrines. En général, la discorde, fruit de l'envie et de la jalousie, était la plaie cancéreuse des Hébreux d'alors ; la tradition l'observe et l'histoire le confirme. Ils ne devaient qu'à cette seule cause leurs grandes infortunes et la terrible catastrophe qui s'en est suivie.

Vers l'année 3,500, Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, qui penchait beaucoup pour les Hébreux, fit traduire le Pentateuque par 72 anciens choisis parmi ce peuple par le Grand-Pontife de cette nation. Celui-ci les avait envoyés à cet effet en Egypte sur la prière de ce roi. Quelque bruit qu'on fasse aujourd'hui de notre version de septante, cet ouvrage est pseudonyme très certainement ; car cette version embrasse toute la bible, tandis que le Talmud assure qu'on n'avait traduit que le Pentateuque. En outre, suivant les talmudistes, les traducteurs, pour ne pas donner lieu à de fausses interprétations, avaient fait quinze

changements dans quinze mots divers, tandis que notre version en contient un très-grand nombre. Or, les talmudistes, en partie, n'étaient éloignés du tems de cette traduction que de quelques siècles au plus, au lieu que nous en sommes distants de plus de 2000 ans. On veut s'appuyer sur Flavius Joseph pour ces changements ; mais, outre qu'il ne les sanctionne pas tous, cet auteur est, à mes yeux, plus que suspect à cet égard et à bien d'autres. Je suis persuadé qu'on l'a considérablement falsifié. Joseph, tel que nous le possédons, ne sait pas un mot d'hébreu, et Joseph était un pontife très distingué.

Le plus considérable de ces changemens dans Joseph et dans la septante, qui diffèrent d'ailleurs entre eux, c'est dans la chronologie anti-diluvienne. Or, il est avéré que le Pentateuque des Hébreux d'alors était le même que celui qu'ils ont aujourd'hui, sans aucune différence ; c'est le grand pontife qui a envoyé ce livre en Egypte et qui l'y avait fait traduire par des Hébreux de son choix. Rien ne peut donc avoir donné lieu à cette variante chronologique de leur part.

Ptolémée Philopater, un des successeurs de ce dernier monarque et qui régna en l'an 3546, était d'un caractère opposé à l'autre Ptolémée. Il avait vécu dans la meilleure intelligence avec les Hébreux, lorsqu'après une victoire remportée sur Antioche, il manifesta le désir de voir Jérusalem. Les Hébreux le reçurent avec de grands honneurs ; il offrit des sacrifices au temple,

et des présents. Mais il eut la curiosité de voir la partie du temple qu'on nommait le très-saint. Personne ne pouvait jamais y entrer, excepté le Grand-Prêtre, une fois dans l'année, en un jour fixé par la loi. En conséquence les pontifes et les lévites s'opposèrent formellement à cette profanation. Le roi n'en tint pas compte et voulut y pénétrer de vive force. Dans ce moment, il fut frappé d'éblouissement, et ses gens l'emportèrent à demi-mort. Depuis ce temps, il eut une haine implacable pour tous les Hébreux. Il commença, lors de son retour à Alexandrie, par persécuter les nombreux Hébreux qui s'y trouvaient, voulant les obliger à quitter leur religion. Comme il ne put en venir à bout, il en fut si irrité qu'il fit transporter enchaînés à Alexandrie tous les Hébreux qui se trouvèrent en Egypte, les fit enfermer dans l'hippodrome et ordonna qu'on les fît massacrer par des éléphants énivrés. Les Égyptiens, ennemis mortels des Hébreux, accoururent en foule à un spectacle qui leur promettait tant de jouissances. Mais les furieux animaux, au lieu de se précipiter sur les Hébreux, se ruèrent sur les spectateurs et en tuèrent un grand nombre. Ce mécompte fit une grande impression sur l'esprit du roi qui, depuis ce moment, redevint l'ami des Hébreux. Ceux-ci eurent bientôt l'occasion de le persuader combien il s'était trompé à leur égard, car ils le secoururent contre ses propres sujets qui s'étaient révoltés contre lui et un grand nombre d'Hébreux perdirent la vie en défendant la sienne.

En 3610, Antioche Épiphane devint roi de Syrie. Les Hébreux souffrirent des maux indicibles de la part de cet affreux tyran. Secondé et excité même par un parti composé d'Hébreux grécisés qui avaient abandonné leur culte ou qui étaient sur le point de l'abandonner, ce roi s'empara de Jérusalem, y massacra 40,000 Hébreux, en vendit 40,000 autres comme esclaves, emporta tous les trésors et tous les vaisseaux du temple et le fit contaminer ainsi que l'autel sacré. A peu près deux années après, cet exécrable tyran ayant été chassé de l'Égypte par les Romains, il résolut d'assouvir son dépit sur les Hébreux. Il envoya en Palestine, à la tête d'une armée considérable, le gouverneur de la Syrie, nommé Apollonius, lui enjoignant de raser les murs de Jérusalem, d'y massacrer tous les hommes en état de porter les armes, et de vendre comme esclaves les femmes et les enfants. Apollonius exécuta fidèlement ces ordres ; il n'y eut que le temple qu'il épargna en faveur d'un Grand-Pontife apostat. Mais ce temple ne servait plus qu'au culte idolâtre. Beaucoup de personnes se refugièrent dans des cavernes et des déserts. Le culte judaïque fut interdit sous peine de mort précédée des tortures les plus affreuses. Cette épouvantable persécution, qui dura 3 années et demie, s'étendit sur tous les états du roi Epiphane. Il était péremptoirement décidé à exterminer tous les Hébreux ou leur religion. Un très-respectable vieillard de 90 ans mourut dans les supplices, parce

qu'il ne voulut pas renoncer à sa croyance. Une mère avec ses sept enfans en bas âge, eurent le même sort pour la même cause.

La misère des Hébreux était au comble, lorsque le pontife Matathias (3621), avec ses cinq fils, connus sous le nom de Machabées, touchés des malheurs de leurs concitoyens et de la profanation du temple, résolurent de sacrifier leur vie pour une cause aussi sacrée. Ils se mirent à la tête d'un petit nombre de fidèles, attaquèrent à l'improviste l'armée d'Epiphane, et la battirent complètement. Les Hébreux apostats furent découragés par cette défaite, et ils se réfugièrent dans les pays étrangers. Matathias rétablit le libre exercice de la religion. Il aurait repris Jérusalem sans doute, si la mort ne l'avait surpris au début de sa carrière militaire, commencée dans une haute vieillesse. Il laissa les soins de la restauration à Juda (3622), son fils aîné.

Juda, héros unique dans l'histoire, ne laissa pas reposer long-temps sa petite armée, consistant en 6000 hommes. Il s'empara d'un fort, attaqua l'ennemi, le battit et le chassa de toutes ses positions. Juda s'avança ensuite à marches forcées contre une autre armée ennemie qui vint le combattre. Les Hébreux, en petit nombre et exténués de fatigues, opposés à des troupes fraîches et agguéries, hésitèrent de les attaquer. Juda les harangua, et ils assaillirent les

Grecs avec une telle impétuosité que ceux-ci furent culbutés et prirent la fuite.

Antioche, furieux de ces désastres, réunit une armée nombreuse, à la tête de laquelle il plaça ses meilleurs généraux et leur ordonna d'entrer dans la Judée et d'y exterminer tous les Hébreux. Cette armée se composa de 40,000 fantassins et de 7,000 cavaliers. Elle était suivie d'un grand nombre de marchands qui venaient acheter les prisonners à un taux convenu d'avance. Juda concentra sa petite armée et l'exhorta à mourir pour la religion et la patrie. Avant de livrer bataille, il fit publier, en conformité de la loi de Moïse, que tous ceux qui craignaient eussent à se retirer, de même que ceux qui pouvaient se prévaloir d'un bénéfice qui dispense du service militaire, suivant la même loi. Ce qui réduisit sa troupe à 3,000 hommes mal armés. Nonobstant cette infériorité si patente, Juda n'hésita pas un instant d'attaquer l'ennemi. Le choc fut terrible, 9,000 Syriens couvrirent bientôt le champ de bataille, un grand nombre en furent blessés, et le reste prit la fuite. Une autre armée syrienne s'étant avancée contre ce héros, il l'attaqua également, en tua 20,000 hommes, en enleva les magasins et fit un grand butin. Une troisième armée s'avança ensuite pour combattre les Hébreux. Elle compta 60,000 hommes d'infanterie et 5,000 de cavalerie. Juda vient à sa rencontre avec 10,000

hommes ; on combat : 5,000 grecs y perdent la vie, les autres prennent la fuite.

S'étant encore emparé d'un grand nombre de forteresses, Juda retourna à Jérusalem avec son armée victorieuse, purifia le temple, le restaura et y réintroduisit le culte divin. L'inauguration du temple, qui dura huit jours, commença le même jour où, trois années auparavant, le culte sacré avait été interrompu. Ces huit jours d'inauguration furent consacrés, pour qu'à l'avenir les Hébreux les solennisassent tous les ans par des illuminations ; ce qui se pratique encore de nos jours.

Les voisins des Hébreux, jaloux des succès de ce peuple, n'attendaient que l'occasion pour combiner leurs forces et l'attaquer. Ils commencèrent par massacrer tous les Hébreux qui se trouvaient chez eux. Antioche, de son côté, sur les nouvelles de ses défaites, s'avança lui-même à grands pas, jurant d'exterminer le souvenir des Hébreux de dessus la terre. Mais il fut surpris en route par une maladie affreuse et douloureuse et il expira dans les souffrances. Son fils Antioche Eupator lui succéda.

Celui-ci continua la guerre contre les Hébreux ; il n'eut pas plus de succès que son père. Juda défit toutes les armées de ce roi. Après avoir vaincu sept armées, pris un grand nombre de villes et toujours avec une poignée de monde, Juda retourna triomphant à Jérusalem.

Ce héros assiégea ensuite le fort d'Acra qu'Apollonius avait construit à Jérusalem pour dominer les avenues du temple. Ce fort se trouvant resserré de près, les Hébreux apostats qui s'y trouvaient en grand nombre et qui craignaient le ressentimeut de Juda, conseillèrent au commandant de la place de faire une sortie, afin que par ce moyen quelques hommes pussent s'échapper et faire connaître au roi la détresse de la garnison. Le commandant ayant suivi ce conseil, plusieurs apostats s'échappèrent et se rendirent près du roi. Ils firent tant que celui-ci réunit une nouvelle armée composée de 50,000 piétons, de 5,000 cavaliers, de 80 éléphants exercés au combat, et de 300 chariots de guerre. C'est avec des forces aussi considérables qu'Antioche envahit la Judée pour combattre quelques guerriers. Juda, à la vue d'une force aussi formidable, harangua sa petite troupe, attaqua l'ennemi pendant la nuit, le mit en désordre, lui tua 4600 hommes et prit une forte position. Une bataille fut livrée le lendemain. Elazar, frère de Juda, apercevant au milieu de la mêlée un éléphant énorme monté par un cavalier richement vêtu qu'il prit pour le roi, il se fit jour à travers les rangs ennemis, se plaça sous l'animal monstrueux et lui enfonça son épée dans le ventre à diverses reprises. Le colosse tomba et Elasar fut écrasé. Les Hebreux firent des prodiges de valeur ; beaucoup d'ennemis furent tués ou blessés ; cependant la disproportion du nombre était trop forte. Juda se retira.

Antioche s'avança vers Jérusalem et mit le siége devant cette ville. Mais son armée manquant de vivres, il se retira.

Démétrius Philopater s'étant emparé du trône de la Syrie, les Hébreux apostats le persuadèrent de faire la guerre à Juda. Démétrius envoya successivement à cet effet différentes armées dans la Judée, lesquelles furent consécutivement battues, après avoir exercé de grandes cruautés moyennant le parjure, et après avoir vainement essayé d'attirer Juda dans un guet-apens.

Vers ce temps, Juda envoya une députation à Rome et proposa une alliance à cette république. Le gouvernement romain, fidèle à sa constante politique, n'hésita pas d'accéder à cette proposition, et l'alliance fut conclue. Dans cet intervalle, Démétrius envoya une nouvelle armée en Judée. Cette armée se composait de 20,000 fantassins et de 2,000 cavaliers. Elle s'avança vers Jérusalem, marquant son passage par le fer et la flamme. Juda n'eut à lui opposer que 3,000 hommes. Une terreur panique s'empara des Hébreux ; ils quittèrent Juda en grande partie ; il ne lui resta plus que 800 hommes. Le héros était trop avancé pour pouvoir reculer ; il fallut combattre. On se battit depuis le matin jusqu'au soir. Juda remarquant, vers le soir, que l'aîle droite des ennemis, conduite par le général en chef, était la partie la plus forte de l'armée grecque, il réunit ses forces, se mit à leur tête, et renouvella l'attaque

sur cette aîle avec tant de vigueur qu'il la rompit. Les ennemis se mirent à la débandade. Dans ce moment nos héros furent entourés par l'aîle gauche des Syriens. Juda se battit comme un lion ; mais épuisé enfin par la fatigue et les blessures, il tomba mort sur un monceau de cadavres syriens.

C'est ainsi que périt sur le véritable champ d'honneur, le vrai héros dont ni l'ambition ni l'égoïsme n'avaient souillé l'épée, héros qui combattait de bonne foi pour la religion et pour la patrie, et voilà ce qui le distingue éminemment de tant de héros mentionnés dans l'histoire. Mais cette distinction peut s'établir sous bien d'autres rapports encore, car les guerriers vantés dans les chroniques s'étaient exercés dans le métier des armes avant de commander des armées ; ils avaient été élevés dans un esprit martial ; leur éducation répondait à leur destinée. Juda était un héros de circonstance ; en sa qualité de pontife et d'homme pieux, il n'avait jamais tiré l'épée ; il avait été élevé dans un esprit de paix et de conciliation, ce qui, parmi les Hébreux, était l'attribut particulier des pontifes destinés à instruire le peuple, à lui enseigner la religion, la morale et à lui prêcher la paix et la concorde. Si d'autres héros étaient vainqueurs quelquefois avec des forces inférieures, ces victoires étaient uniques ou rares du moins ; je ne connais point d'exemple qu'un héros ait remporté constamment des victoires comme Juda, avec une armée si disproportionnée à celle de

l'ennemi, avec une armée non aguerrie et manquant souvent du nécessaire. Mais ce qui le distingue le plus éminemment, c'est sa vertu et sa piété, qualités qui seules constituent le grand homme, tandis que les qualités martiales ne forment que des héros.

Après la mort de Juda, les ennemis des Hébreux relevèrent la tête. Le général syrien fit rechercher partout les partisans des Machabées, et les fit mourir dans les tortures. Dans ces conjonctures malheureuses, les hommes religieux recoururent à Jonathan, frère de Juda, et lui conférèrent le commandement. En 3628, ce chef assembla une petite armée et s'opposa à l'armée syrienne. Après différentes marches et contre-marches, on en vint aux mains. Les Syriens perdirent 2,000 hommes ; mais étant trop supérieurs en nombre, et les Hébreux étant entourés de toute part, ceux-ci repassèrent le Jourdain et se campèrent sur la rive opposée. Enfin, après plusieurs combats partiels, la paix fut conclue entre les partis belligégérants. Jonathan profita de ce repos pour réparer les désastres de sa patrie et pour restaurer l'administration.

D'un côté, le respect qu'inspirait aux rois de Syrie et à ceux d'Egypte, les grandes actions des Hébreux, l'attachement de ceux-ci à la religion et leur fidélité dans la foi promise ; d'un autre côté, les troubles qui éclatèrent en Syrie ; tous ces motifs réunis procurèrent enfin la tranquillité à la Judée. Ces rois

briguèrent l'alliance de Jonathan et le comblèrent d'honneurs à l'envie. Le roi d'Egypte, Ptolémée Philomater et Cléopâtre sa femme et sœur, témoignèrent une telle prédilection pour les Hébreux, qu'ils leur confièrent la garde de leurs meilleures forteresses et le commandement de leurs armées. C'est ainsi qu'un certain Onias, fils d'un Grand-Pontife, fut général au service de ce roi. Ce même Onias, construisit, dans la province d'Héliopolis, en Egypte, un temple d'après le modèle de celui de Jérusalem, y introduisit des pontifes et des lévites, à la tête desquels il se plaça et y fit faire le service divin comme à Jérusalem. Ce temple subsista à peu près deux siècles. Il fut détruit par les romains.

Jonathan s'était allié avec Alexandre, roi de Syrie, qui s'était emparé du trône de Démétrius, tué dans une bataille qu'Alexandre lui avait livrée. Le fils de Démétrius assembla une armée avec laquelle il voulait reconquérir le trône de son père. Apollonius, gouverneur de la Célésyrie et de la Palestine, se déclara pour Démétrius, tandis que Jonathan resta fidèle à Alexandre. Apollonius s'avança vers la Judée avec une armée considérable pour combattre Jonathan; mais il n'osa pénétrer dans ce pays montagneux, où sa nombreuse cavalerie lui aurait été inutile. Il envoya un défi à Jonathan, à l'effet de se battre avec lui dans la plaine. Celui-ci acceptant le défi, s'avança vers Joppé avec 10,000 hommes, et son frère Simon

qui s'était déjà distingué du vivant de Juda, se réunit à lui avec quelques troupes. Joppé qui avait garnison syrienne, ferma ses portes à Jonathan. Celui-ci s'en empara de vive force en présence de l'armée ennemie. Apollonius, à cette nouvelle, s'avança avec 8,000 fantassins et 3,000 cavaliers, après avoir placé mille autres cavaliers en embuscade. Par une certaine manœuvre il attira Jonathan dans l'embuscade, et l'armée des Hébreux fut attaquée sur ses derrières. Jonathan forma sa troupe en un carré oblong, et soutint le choc des ennemis jusqu'au soir. Ce chef s'apercevant alors que la cavalerie ennemie était harassée, il prit l'offensive et attaqua l'infanterie avec une telle vivacité, que la déroute des ennemis fut bientôt complette. La plupart se réfugièrent à Azote dans le temple de Dagon. Les Hébreux les poursuivirent sans relâche, s'emparèrent de la ville et brûlèrent le temple avec tout ce qu'il renfermait. Cette journée coûta 8,000 hommes aux Syriens.

Les troubles continuèrent en Syrie. Jonathan en profita pour reprendre les forteresses de la Palestine. Démétrius s'était emparé du trône de Syrie ; Alexandre avait été assassiné. Celui-là contracta une alliance avec Jonathan qui lui fournit 3,000 hommes de troupes auxiliaires. Démétrius ne tarda pas à se montrer ingrat envers Jonathan ; mais il n'eut pas le temps de consommer sa trahison, car un général, nommé Tryphon vint avec Anthiochus, fils d'Alexandre, attaqua Dé-

métrius et le chassa du trône. Antioche fit tous ses efforts pour se rendre Jonathan favorable. Il lui accorda différentes immunités, et nomma Simon, le frère de celui-ci, général d'une armée syrienne et gouverneur de tout le littoral, depuis Tyr jusqu'à l'Egypte. Les deux généraux judaïtes se mirent à la tête de leurs troupes, pour s'opposer à Démétrius qui voulait faire une incursion dans la Galilée, province de la Palestine. Ils le battirent. Jonathan y courut une grande aventure ; il donna dans une embuscade que l'ennemi avait postée dans un défilé. La troupe judaïte attaquée à l'improviste, avait pris la fuite ; Jonathan résista seul avec quelques guerriers intrépides, et avec cette poignée de braves il tomba sur l'ennemi avec une telle impétuosité qu'il le fit reculer. Les soldats de Jonathan voyant cela de loin, rejoignirent leur général, et ayant attaqué l'armée de Démétrius, ils la mirent en fuite et en tuèrent 3,000 hommes. Après s'être emparé d'un grand nombre de villes, Jonathan retourna à Jérusalem.

Les Hébreux craints et respectés jouirent d'une tranquillité parfaite. Pour plus de sûreté, Jonathan conclut une alliance avec Sparte et d'autres gouvernements grecs, et renouvela celle de Rome.

Tryphon, général d'Antioche, conçut le projet d'assassiner son maître et de se mettre à sa place. Mais il redouta Jonathan, l'allié de ce prince, et il fit tous ses efforts pour s'assurer préalablement de cet hébreu.

A cet effet il l'attira perfidement à Ptolomaïs où il le retint captif après en avoir massacré l'escorte, consistant en mille hommes. Simon, frère de Jonathan, fut nommé chef des Hébreux. Il fit des préparatifs pour délivrer son frère. Tryphon lui annonça qu'il n'avait retenu Jonathan que parce que celui-ci lui devait cent talents, et qu'il le relâcherait dès qu'on le rembourserait de cette somme. Quoique Simon ajoutât peu de foi à ces paroles, il ne laissa pas d'envoyer à Tryphon la somme réclamée. Ce traître fit alors assassiner Jonathan avec ses deux fils, après quoi il fit également assassiner Antioche et se déclara roi de Syrie.

Simon renouvella l'alliance avec Rome et Sparte. Il envoya en même temps une députation à Démétrius que Tryphon avait chassé du trône, et lui fit proposer qu'il l'aiderait à reconquérir son royaume, si lui Démétrius voulait reconnaître l'indépendance de la nation hébraïque. Démétrius y consentit avec joie et reconnut Simon comme prince indépendant. Celui-ci prit dès lors le titre de prince et Grand-Prêtre des Hébreux. L'année suivante, le grand Sanhédrin confirma cette dignité à Simon et à ses descendants.

Ce prince prit ensuite le fort d'Acra que les Grecs occupaient encore à Jérusalem et le fit démolir. Il s'empara de plusieurs villes, fit réparer les anciennes forteresses et s'appliqua avec un grand zèle à l'administration. Il nomma son fils, Jean, généralissime de la Judée.

Démétrius, après avoir reconquis son royaume, fut fait prisonnier par les Parthes. Son frère Antioche lui succéda. Celui-ci écrivit une lettre très-flatteuse à Simon et lui confirma non seulement son titre de prince indépendant, mais il conféra encore aux Hébreux le droit de battre monnaie. Simon, qui eut peu de confiance dans les démonstrations d'Antioche, envoya à Rome une députation chargée de magnifiques présents. Les députés furent accueillis comme à l'ordinaire avec beaucoup de distinction, et le sénat envoya des lettres circulaires en Syrie, en Egypte et dans d'autres contrées, lettres annonçant que le gouvernement romain s'étant allié avec les Hébreux, il menaçait de son inimitié quiconque oserait commettre la moindre hostilité contre ce peuple, enjoignant en même tems aux gouvernements desdits pays, de livrer aux Hébreux, sur la demande du Grand-Pontife, tous les transfuges de cette nation qui avaient pris la fuite dans la crainte de subir le juste châtiment de leurs crimes.

Comme Antioche n'était pas reconnu par les Romains, ces lettres, loin de l'intimider, ne firent que l'aigrir contre Simon. Il exhala sa bile sur les Hébreux, renvoya les auxiliaires que Simon lui avait fournis, et menaça celui-ci de la guerre s'il ne lui rendait certaines forteresses ou qu'il ne lui en donnât l'équivalent en argent. Simon ayant répondu comme il le fallait, Antioche envoya une armée formidable en Judée. Simon, trop vieux pour commander l'armée en personne, en

confia le commandement à ses fils Jean et Juda. Ceux-ci s'avancèrent vers les Syriens à la tête de 20,000 hommes de pied et d'une cavalerie nombreuse. Une rivière sépara les deux armées. Les soldats judaïtes paraissant hésiter à passer la rivière, Jean se précipita dans l'eau et se rendit seul à l'autre rive. Ses guerriers le suivirent aussitôt et se rangèrent en ordre de bataille. Jean donna le signal de l'attaque ; elle fut vive, et les Syriens furent culbutés. Son frère Juda fut blessé dans la mêlée.

Simon avait un gendre qui était gouverneur de la province de Jéricho. Cet homme ambitieux et pervers, attira son beau-père à un festin et le fit assassiner à table. Il voulut en agir de même avec Jean, fils aîné de celui-ci ; ce jeune prince échappa heureusement et se sauva à Jérusalem, où il fut (3,642) proclamé, sous le nom d'Hircan, prince et Grand-Prêtre à la place de son père. Le gouverneur de Jéricho, voyant son plan échoué, excita Antioche, roi de Syrie, contre les Hébreux. Ce roi entra en Judée avec une grande armée, repoussa les Hébreux jusque dans leur capitale devant laquelle il mit le siége. On en vint cependant à un accommodement qui coûta de grands sacrifices aux Hébreux. Hircan conclut ensuite une alliance avec ce roi et contribua beaucoup aux victoires que celui-ci remporta sur les Parthes. Hircan fut le premier souverain de la Judée qui, sous le 2e temple, prit des troupes étrangères à sa solde. Cette innovation ne con-

tribua pas peu à la décadence du peuple hébraïque, dont les mœurs étaient déjà en grande partie profondément dépravées par la fréquentation des grecs, par la lecture de leurs livres et par la secte des Sadúcéens. Le peuple était pieux, les docteurs étaient de bonne foi ; mais une grande partie des classes supérieures était corrompue et sans religion. Avec de tels éléments la nation ne pouvait plus se maintenir longtemps.

Antioche, ayant été tué dans une bataille qu'il avait livrée aux Parthes, Hircan profita des troubles qui s'ensuivirent en Syrie. Il s'empara d'un grand nombre de villes, entre autres de Sichem, capitale des Samaritains, et il se rendit entièrement indépendant. Il conquit encore l'Idumée, et proposa aux habitants l'alternative ou d'embrasser le judaïsme ou de quitter leur patrie. Ils se décidèrent pour le judaïsme. Cette proposition était extra-légale, religieusement parlant, car la religion hébraïque n'admet nullement le prosélitisme. Il paraît que c'était un acte politique de la part d'Hircan; car quoique les Hébreux n'eussent jamais connu cette prétendue science auparavant, ils imitaient cependant les grecs dans la période actuelle.

L'année suivante, Hircan envoya une députation à Rome, afin de rafraîchir le pacte d'amitié avec cette ville. Les députés furent très-bien accueillis, le sénat aggrandit l'empire des Hébreux de plusieurs villes, déclara nuls tous les traités que les Syriens avaient faits ou pourraient faire avec ces premiers, condamna les

Syriens à indemniser les Hébreux de tous les dommages qu'ils leur avaient causés, et envoya des délégués pour surveiller l'exécution de ces ordres. Ce furent autant de piéges pour le pauvre peuple hébraïque, qui ne s'en aperçut pas, ou qui était réduit à faire semblant de ne pas s'en apercevoir.

Les Samaritains ayant commis des hostilités envers les habitants d'une ville amie des Hébreux, Hircan mit le siége devant Samarie, chef-lieu des Samaritains. Ceux-ci réclamèrent l'assistance d'Antioche, roi de Syrie. Il vint à leur secours avec une armée nombreuse. Hircan avait quitté l'armée et en avait confié le commandement à ses deux fils Aristobule et Antigone. Ce premier, à la nouvelle de l'approche d'Antioche, alla à sa rencontre avec une partie de l'armée et remporta une victoire signalée. Ce roi n'ayant pu secourir Samarie directement, essaya de faire d'un autre côté diversion en faveur de cette ville; il employa à cet effet 6,000 Egyptiens. Il furent également battus et leur chef livra aux Hébreux la ville de Scythopoles ainsi que plusieurs autres villes. Samarie fut prise et rasée.

La Judée était très-florissante sous le règne d'Hircan 1er, qui gouvernait avec beaucoup de gloire. Mais un incident malheureux, arrivé sur la fin de ses jours, interrompit ce bonheur et déposa le germe des malheurs futurs des Hébreux. Nous avons déjà parlé de la secte des Saducéens. Presque tous ceux qui n'étaient pas de cette secte et qui formaient la grande majorité de

la nation, étaient orthodoxes, c'est-à-dire qu'ils croyaient en outre de la loi écrite à la loi orale, et professaient un grand respect pour les docteurs de la loi. Ces docteurs le méritaient à un éminent degré par leur haute civilisation, par leurs vastes et profondes connaissances soit de la loi, soit des hommes, soit de la nature, par leurs vertus, par leur tolérance et par leur noble et sublime caractère. Cependant une petite partie de ces docteurs exagéraient beaucoup les vertus religieuses et ne montraient pas toujours un caractère aussi désintéressé et aussi affranchi des passions humaines. Ce sont ceux-ci qu'on a nommé *les pharisiens*, du verbe hébreu פרש qui signifie : s'*abstenir*, se *distinguer*. Le Talmud en parle avec un grand dédain. (Voyez Sota, fol. 22, où il est question de sept classes de pharisiens dont une seulement est respectable. Voyez encore Pesachim, fol. 70, verso.) L'Evangile lui-même fait presque toujours une distinction entre les pharisiens et les docteurs de la loi. Cependant, comme ceux-là professaient au fond les mêmes doctrines que ceux-ci, on confondait souvent les deux sectes, et c'est dans ce sens qu'il faut entendre Flavius Joseph lorsqu'il dit que la majorité de la nation juive professait le pharisëisme. Voilà à quoi se réduit le grand bruit qu'on a fait des pharisiens et de leurs doctrines et croyez encore l'histoire après cela !

Il y avait encore deux petites autres sectes, mais dont l'une rentrait dans celle des Saducéens et l'autre dans

celle des orthodoxes; ainsi nous n'en parlerons pas. Hircan était orthodoxe. Un jour il donna un grand festin où assistèrent les principaux docteurs de la même croyance. Ce prince interpella ceux-ci de lui déclarer franchement les fautes qu'il aurait pu commettre contre la religion. Ils n'eurent rien à lui reprocher. Il se trouva cependant parmi eux un pharisien qui dit au prince qu'il devrait se démettre de la dignité sacerdotale, vu que sa mère avait été captive chez les Grecs, et que d'après la loi, le père d'Hircan ne pouvait épouser cette femme sans perdre sa qualité de Pontife. La chose est vrai si la circonstance avait eu réellement lieu; mais dans ce cas même, la religion lui défendait d'en faire le reproche publiquement à un particulier, et à plus forte raison à son prince. Aussi celui-ci en fut-il très-irrité. Il demanda aux docteurs, à l'instigation des Saducéens, quelle peine méritait une injure aussi sanglante. Ils répondirent que le délinquant méritait la peine des étrivières et de l'emprisonnement. Hircan aurait voulu qu'ils prononçassent la peine de mort; mais en conscience ils ne pouvaient le faire. Par dépit, il embrassa de suite les doctrines des Saducéens, fit brûler celui qui l'avait offensé, fit mourir un grand nombre de docteurs et défendit de suivre leurs doctrines. Il mourut l'an 3668.

Il laissa trois fils: Aristobule, Antigone et Alexandre. Aristobule succéda à son père. Ce fut le premier de la famille des Machabées qui prit le titre de roi. Il se con-

tenta de ce titre et se démit du Grand-Pontificat. Il eut une grande prédilection pour son frère Antigone. Après avoir mis ordre à ses affaires, ce roi partit pour conquérir l'Iturée (*). Mais il fut surpris par une maladie qui l'obligea de retourner à Jérusalem et de confier son entreprise à Antigone. Celui-ci s'acquitta parfaitement de sa mission, et imposa aux Ituréens les mêmes conditions que son père avait imposées aux Iduméens. Comme ceux-ci, ils préférèrent demeurer dans leur patrie et embrassèrent le judaïsme.

Antigone avait des ennemis ; la reine était à leur tête. Après son expédition, il retourna à Jérusalem, et dès son entrée dans cette ville, il se rendit directement au temple, sans ôter son armure. On lui en fit un crime auprès du roi, dont on chercha à exciter la jalousie ; ce qui fut d'autant plus facile que le roi était encore malade. On lui fit accroire qu'Antigone voulait attenter à la vie du roi. Celui-ci, pour s'en convaincre, fit dire à son frère de paraître devant lui sans armes. Il ordonna en même temps à sa garde d'attendre le prince sur son passage, et de le mettre à mort s'il paraissait armé. La reine gagna le messager du roi et fit dire à Antigone, de la part du roi, qu'il désirait le voir dans son armure dont on faisait tant d'éloges. Le malheureux Antigone donna dans le piège et fut tué

(*) Petite province située sur la rive gauche du Jourdain, entre l'Arabie et la Syrie.

par la garde. Le roi ayant su de quelle manière infâme il avait été trompé, il en conçut tant de chagrin qu'il eut une hémorragie intense de poitrine et il expira. Encore un fruit de la fréquentation des gentils, l'intrigue autrefois inconnue chez les Hébreux. Dès que celle-ci se montre, la décadence est au parfait. Alexandre suivit son frère sur le trône, l'an 3670.

Alexandre avait l'humeur belliqueuse, mais il n'était pas heureux à la guerre; il était plus souvent vaincu que vainqueur; ce qui joint à la défaveur qu'il montra aux orthodoxes, lui aliéna le cœur du peuple, entièrement dévoué à l'orthodoxie. Ce roi qui était en même temps Grand-Pontife, fit l'office divin un jour de la fête des feuillées. Le peuple était réuni au temple, chacun tenait en main un cédrat et une palme, suivant la prescription de la loi. Tout le monde était dans la joie, car cette fête est particulièrement consacrée à la réjouissance publique. Un cédrat tomba sur le roi; on dit que ce fut un pharisien qui l'avait jeté sur le roi en plaisantant, ce qui est difficile à croire, surtout lorsque l'on considère quel respect cette secte professait pour ses chefs et pour le sanctuaire; cependant le roi le crut et il fit signe à sa garde de faire main basse sur les docteurs. On en tua 6,000 dans le temple, et le reste du peuple fut chassé dehors. Le roi se défiant de ses sujets depuis lors, il composa sa garde de mercenaires étrangers. Il se déclara saducéen et interdit les pratiques

des orthodoxes. Une affreuse guerre civile s'ensuivit ; beaucoup de sang fut répandu de part et d'autre. Alexandre eut enfin le dessus. Mais il usa de sa victoire d'une manière barbare, faisant mettre à mort un grand nombre de ses adversaires.

Étant près de mourir, ce roi recommanda à la reine éplorée, de mettre tout en œuvre pour se concilier les Pharisiens lorsqu'il serait décédé. Afin d'y parvenir plus sûrement, ajouta-t-il, tu leur abandonneras mon cadavre, car ils sont trop doux et trop pieux pour abuser de leur victoire. La reine n'eut pas lieu de se repentir de ce conseil, car les docteurs firent des obsèques magnifiques au roi, et approuvèrent son testament par lequel il avait laissé à la reine la faculté de se nommer un successeur au trône entre ses deux fils, dont l'aîné se nommait Hircan et l'autre Aristobule. Le premier était d'un caractère doux et intègre ; le second, vif et entreprenant. La reine nomma celui-là Grand-Pontife, et celui-ci général d'armée.

La reine gouverna (3688) avec gloire. Les orthodoxes, qui avaient essuyé tant de cruautés de la part des Saducéens et qui voyaient combien ils en avaient encore à craindre, persécutèrent ces derniers après avoir fait exécuter ceux d'entre eux qui avaient provoqué les exécutions atroces ordonnées par le dernier roi. Les Saducéens, soutenus par Aristobule, s'en plaignirent amèrement à la reine. Elle leur livra pour

leur sûreté presque toutes les forteresses du royaume.

La reine étant tombée dangereusement malade, Aristobule exécuta le projet qu'il avait conçu depuis long-temps ; il se fit déclarer roi par les Saducéens. La reine mourut l'an 3697. Elle avait nommé Hircan son successeur au trône. La guerre civile éclata de nouveau pour ne plus s'éteindre jusqu'à l'extinction du royaume. Le parti d'Aristobule se fortifia de jour en jour. On en vint aux mains et Hircan fut battu. Celui-ci avait à sa cour un homme doué de grandes capacités, nommé Antipater. Cet habile courtisan sut attirer Arétas, roi arabe, dans le parti d'Hircan. Arétas vint avec une grande armée et battit Aristobule complètement. Pompée, général romain, venait de vaincre Tigrane, roi d'Arménie. Aristobule, députa vers ce premier, pour lui demander du secours. Pompée lui envoya un corps d'armée commandé par un romain nommé Gabinius. Celui-ci se fit donner d'Aristobule 300 talents d'argent, et se retira sans avoir rien fait en sa faveur. Un autre général romain étant arrivé en Judée, il trouva en chemin les plénipotentiaires des deux prétendans judaïtes, dont chacun chercha à attirer le romain dans son parti, en lui offrant 400 talents d'argent. Le chef romain ayant su qu'Aristobule était plus à même de s'acquitter de sa promesse, se déclara pour celui-ci ; il enjoignit au roi arabe de se retirer, ce que celui-ci n'eut garde de

refuser. Aristobule poursuivit l'armée combinée d'Hircan et d'Arétas et la défit entièrement.

Pompée étant arrivé à Damas sur ces entrefaites, les deux rivaux lui envoyèrent des députés, chargés de présents magnifiques. Aristobule lui fit présenter une vigne chargée de raisins, plantée sur un monticule où l'on voyait des chevreuils, des lions et d'autres animaux, le tout en or fin. Pompée l'envoya à Rome, et elle fut placée dans le temple de Jupiter Capitolin, où Strabon l'a vue. Cet auteur dit qu'elle était estimée 500 talents. Pompée, qui n'était pas intentionné de reconnaître Aristobule et qui ne voulait cependant pas refuser un si beau présent, fit inscrire ce don sous le nom d'Alexandre, père d'Aristobule.

Pompée fit venir les députés des deux partis, pour entendre leurs raisons. Celui d'Aristobule eut la maladresse de se plaindre des deux généraux romains qui avaient extorqué de grandes sommes à son maître. Dès lors ces deux généraux intriguèrent tant que Pompée promit de se déclarer pour Aristobule, tandis qu'il favorisait secrètement le parti d'Hircan. Ce procédé était bien plus préjudiciable à ce premier, que des hostilités patentes.

Pompée étant revenu le printemps suivant en Syrie il y trouva les deux princes judaïtes. Ils plaidèrent devant lui. Il répondit qu'à son retour de l'Arabie il viendrait en Judée et déciderait leur différent. Cette ré-

ponse déplut tellement à Aristobule qu'il quitta brusquement le Proconsul et partit sans lui rien dire. Pompée, irrité de ce procédé, entra avec son armée en Judée et manda Aristobule. Celui-ci avait réuni une armée et se trouva dans un château fort. Il hésita d'obéir; mais il céda enfin aux instances de ses amis et se rendit près de ce général. Après différents pourparlers Pompée demanda au prince de lui livrer toutes ses forteresses, pour y mettre garnison romaine. Le prince se trouvant entre les mains de son ennemi, fut obligé de souscrire. Mais dès qu'il eût quitté le romain, il se rendit en toute hâte à Jérusalem et y fit des préparatifs de guerre. Pompée s'avança vers cette ville. Aristobule, après de mûres réflexions, se repentit de sa démarche. Il se rendit près du chef romain et lui promit une grande somme d'argent s'il voulait renoncer aux hostilités. Pompée ayant consenti, il envoya Gabinius à Jérusalem pour recevoir la somme stipulée. Mais la garnison lui refusa l'entrée de la ville; celui-là en fut tellement irrité qu'il fit mettre les fers à Aristobule et s'avança vers cette métropole. Elle était bien fortifiée et bien défendue; mais la division régnait parmi ses défenseurs; le parti d'Aristobule voulut se défendre jusqu'à la dernière extrêmité; celui d'Hircan, qui formait le plus grand nombre, voulut ouvrir les portes aux romains. Enfin le premier parti succomba et il se retira dans le temple qu'il fortifia, après avoir rompu les ponts qui conduisaient de la ville à cet édifice sacré.

Pompée fit son entrée dans cette capitale et assiégea le temple. Après un siège de trois mois, il le prit de vive force. Il y eut un carnage horrible ; 12,000 des assiégés y perdirent la vie. Les pontifes ne continuaient pas moins le service divin avec un calme parfait, au milieu de cette affreuse boucherie, et pendant qu'une partie de ces serviteurs de la Divinité furent immolés sur l'autel, les survivants remplaçaient aussitôt les victimes et continuaient avec le même sang-froid. Pompée, à cette vue, ne pouvait revenir de son étonnement et de son admiration. Il fit néanmoins mettre à mort les instigateurs de la guerre. Il donna au gouvernement judaïque la forme romaine, ou plutôt, il l'arrangea dans l'intérêt romain ; il abolit la royauté, créa (3700) Hircan prince et Grand-Pontife, à condition d'être tributaire de Rome et de ne pas étendre ses frontières au-delà de la Judée. Il se fit livrer toutes les villes que les ancêtres de ce prince avaient acquises hors de la Palestine, et il plaça un corps de troupes dans ce pays. Avant de partir, il fit démolir les murailles de Jérusalem. Il emmena prisonniers, à Rome, pour servir d'ornement à son triomphe, Aristobule avec ses deux fils, Alexandre et Antigone, ainsi que les deux filles de ce premier. Mais Alexandre s'échappa en route, retourna en Judée et s'y fit un parti.

Hircan laissa les soins du gouvernement à Antipater, dont nous avons parlé plus haut. Cet habile politique sut se concilier l'estime et l'amitié des Romains et des

Grecs. Les Athéniens lui décernèrent une couronne d'or, et érigèrent en son honneur une colonne d'airain dans le temple des Muses.

Alexandre ayant réuni une armée, attaqua Hircan. Gabinius, général romain, gouverneur de la Syrie, vint au secours d'Hircan, et les deux armées combinées défirent l'armée d'Alexandre.

Sur ces entrefaites, Aristobule s'évada de Rome avec son fils Antigone. Il se rendit en Judée et y assembla une armée. Les Romains l'attaquèrent, le battirent et le firent prisonnier. Il était couvert de blessures. On l'envoya de nouveau à Rome où il fut incarcéré.

Alexandre profita de l'absence de Gabinius qui était parti pour combattre les Parthes. Il réunit des troupes et battit le fils de ce romain ; mais celui-ci étant revenu, mit l'armée d'Alexandre en déroute.

Gabinius fut bientôt remplacé dans son gouvernement par Crassus dont l'avidité était insatiable. Il commença par piller le temple de Jérusalem ; outre un trésor de 2,000 talens d'argent qu'il y trouva, il y prit tous les objets d'or et d'argent dont la valeur fut estimée à 8,000 talents. Il y avait entre autres objets une poutre en or massif recouverte de bois, laquelle séparait le saint du très-saint et qui pesait 750 de nos livres. Il n'y avait que l'intendant du trésor sacré qui eût connaissance de cette poutre ; il la découvrit à Crassus dans l'espoir de sauver le reste et il fit jurer à ce gouverneur de se contenter de cet énorme lingot.

Le noble romain le jura, s'empara du lingot et du reste aussi. Il fut défait ensuite dans une bataille qu'il livra aux Parthes. Cassius le remplaça et vainquit ce peuple. De retour de cette expédition, Cassius entra dans la Judée et défit complètement le reste du parti d'Aristobule.

Jules César s'étant rendu maître de Rome, il élargit Aristobule et l'envoya en Judée pour combattre Hircan qui était du parti de Pompée ; mais Aristobule fut empoisonné en route. Son fils Alexandre, à la nouvelle du retour de son père, avait réuni des troupes. Pompée le fit attaquer, le prit vif, le fit juger, condamner et décapiter. Ptolémée, fils de Ménée, prince de Chalchis, ayant appris la mort tragique d'Aristobule et de son fils, fit à la veuve de ce premier l'offre qu'il voulait prendre sous sa protection les trois enfans de cette malheureuse veuve, savoir : deux filles et un fils nommé Antigone. La reine accepta cette offre généreuse et envoya ses enfans à la cour de ce prince.

Antipater trouva bientôt l'occasion de se réconcilier avec César. Ce dictateur attendait en Egypte une armée que devait lui amener un certain Mithridate. Cette armée avait été contrainte de s'arrêter en chemin, ne pouvant s'emparer du fort de Peluse qu'elle devait traverser. Antipater joignit cette armée avec 3,000 hommes. Peluse fut prise d'assaut et celui-ci fut un des premiers qui escaladèrent le mur. Cette armée livra ensuite bataille aux Egyptiens ; son aîle droite, com-

mandée par Mithridate, fut battue : Antipater, qui commandait l'aîle gauche fut vainqueur ; il vint au secours de Mithridate et la bataille fut gagnée, sur quoi cette armée se réunit à César. Celui-ci en conçut tant de gratitude pour Antipater, qu'il lui décerna des titres honorifiques dans l'armée romaine, ainsi que le droit de citoyen romain et le nomma gouverneur de la Judée. César confirma à Hircan la dignité de prince et de Grand-Prêtre, rendit aux Hébreux leurs anciennes immunités et fit graver sur une colonne et sur des tables d'airain le décret qu'il rendit à cet égard.

De retour à Jérusalem, Antipater réintroduisit l'ordre dans le gouvernement, fit reconstruire les murailles de cette capitale, nomma son fils aîné, Phasaël, commandant de cette ville, et son second fils, Hérode, gouverneur de la Galilée. Les persécutions, les malheurs, les divisions, les fréquentes vicissitudes, la fréquentation des gentils et la connaissance de leur littérature, tout cela avait fortement altéré le caractère d'un grand nombre d'Hébreux. Dans la Galilée surtout, il s'était formé de nombreuses bandes de brigands qui répandaient la terreur dans tous les environs. On n'avait pu dompter ces malfaiteurs, tant leurs retraites, leur nombre, leur vigueur et leur audace étaient redoutables. Hérode, joignant la ruse à la force, parvint à les extirper. Mais Hérode procéda à cette occasion en maître absolu, et marqua peu de dé-

16

férence pour la religion, car il fit exécuter les brigands sans observer les formalités prescrites par la loi. Ce qui ouvrit les yeux aux hommes prévoyants qui pressentaient de quoi ce jeune homme serait capable dans la suite. On pressa Hircan de le faire juger par le Sanhédrin. Ce prince, qui aimait beaucoup Antipater et sa famille, hésita longtemps. Enfin les clameurs publiques forcèrent Hircan à céder. Il fit citer Hérode devant le Grand-Sanhédrin. Hérode se présenta en armes, revêtu de pourpre et entouré de guerriers. Cette manière insolite de se présenter devant la grande cour, fit une profonde impression sur les juges. Joint à cela, ce jeune homme avait apporté à Hircan une lettre de Sextus César, dans laquelle celui-ci enjoignit au premier de faire absoudre Hérode, sous peine de disgrâce. Aucun des juges n'osa se lever pour accuser Hérode. Samaï, l'un des chefs de ce haut tribunal, se leva alors et après avoir reproché à ses collègues leur pusillanimité et après avoir réprimandé Hérode de paraître devant la Haute-Cour plutôt comme souverain qu'en accusé : il énuméra les crimes d'Hérode en des termes très-énergiques. Ce discours fit revenir les juges à eux-mêmes. Hircan, qui s'en aperçut et qui craignit qu'Hérode ne fût condamné, remit le prononcé du jugement au lendemain. La même nuit il conseilla secrètement à l'accusé de se sauver par la fuite ; ce qu'il fit, et il se réfugia à Damas, où le gouverneur de la Syrie le prit sous sa protection.

Hérode obtint de S. César, à force d'argent, le gouvernement de la Célésyrie. Il réunit une armée pour marcher sur Jérusalem et se venger du Grand-Sanhédrin ; mais son père et son frère parvinrent à l'en dissuader.

César fut poignardé à Rome. Antipater fut empoisonné à Jérusalem. De grands troubles et de nombreux combats s'ensuivirent dans les deux pays. Hérode eut le dessus dans la Judée. Il revint à Jérusalem où il épousa Marianne, petite-fille d'Hircan. Antigone, fils d'Aristobule, secondé par le prince de Calchis et par d'autres puissances, fit irruption dans la Judée, prétendant à la souveraineté. Hérode le battit, le chassa de la Judée et retourna triomphant à Jérusalem. Cependant Hérode était en exécration à la plupart de ses coréligionnaires, et il ne put se maintenir que par l'amitié d'Hircan et la protection des Proconsuls romains.

Antigone s'étant allié avec les Parthes, il envahit de nouveau la Judée, conjointement avec ce peuple. Il entra à Jérusalem. Hérode et son frère s'y étaient retirés dans le palais royal. Ces deux frères ayant attaqué Antigone, celui-ci fut obligé de se retirer au temple avec son parti. Beaucoup de sang fut répandu de part et d'autre. Lassés enfin de ces massacres inutiles, les deux partis convinrent d'appeler dans la ville en qualité de médiateur, Pacorus, général des Par-

thes, qui campait avec sa troupe en dehors de Jérusalem. Ce chef conseilla aux coryphées du parti d'Hircan de se rendre auprès du gouverneur parthe, en Syrie ; il prétendit que c'était l'unique moyen d'obtenir des conditions favorables. Hérode refusa de s'y rendre ; mais son frère Phasaël et Hircan donnèrent dans le panneau. Le gouvernement parthe leur fit d'abord des démonstrations de politesse ; ensuite il les fit incarcérer. Hérode s'échappa de Jérusalem avec sa famille, non sans courir de grands périls.

Lorsque la fuite d'Hérode fut connue, les Parthes pillèrent son palais, la ville et les environs ; après quoi ils déclarèrent (3721) Antigone, roi des Hébreux. Le roi de ces premiers livra à celui-ci Hircan et Phasaël. Antigone fit couper les oreilles à celui-là, afin de le rendre inapte au sacerdoce, car les pontifes qui avaient un défaut corporel ne pouvaient faire l'office de sacrificateurs. Phasaël fut enchaîné. Craignant une mort ignomineuse, il se fracassa le crâne contre une pierre. Les Parthes se retirèrent ensuite et emmenèrent Hircan.

Hérode partit pour Rome, traversant l'Egypte. Cléopâtre, reine de ce pays, lui proposa de le faire son premier ministre et généralissime de ses troupes ; mais il préféra continuer son voyage. Après bien des aventures malheureuses, il arriva dans cette métropole où il s'adressa à Marc Antoine et à Octave, les gou-

vernants d'alors. Ils lui firent un bon accueil, l'introduisirent au sénat et l'y firent proclamer roi de la Judée. Antigone fut déclaré l'ennemi des romains. C'était plus qu'Hérode ne demandait, car il avait voulu faire adjuger cette couronne à Aristobule, frère de sa femme, auquel la couronne appartenait de droit après Antigone. Hérode partit bientôt de Rome et rejoignit l'armée romaine qui avait ordre de le seconder. Cependant cette armée ne lui était pas d'abord d'un grand secours, car une partie des généraux romains s'étaient laissé gagner par Antigone, et les autres prenaient de l'argent de deux côtés. Néanmoins l'armée hébraïco-romaine s'empara de Jérusalem, l'an 3724, après un siège opiniâtre. Les Romains pillèrent cette malheureuse ville et y firent un carnage horrible. La prise de cette ville tomba sur le même jour du même mois où elle avait été prise 27 ans auparavant par Pompée. C'était le 6 du mois appelé *sivan* chez les Hébreux, jour de la Pentecôte. Antigone fut emmené enchaîné par les Romains. Hérode obtint d'Antoine, à force d'argent, de faire mourir cet illustre captif. C'est ainsi que finit la glorieuse dynastie des Machabées ou Hasmonéens, qui avait gouverné la Judée pendant 103 ans. Tels sont les effets des passions et des divisions intérieures qui en résultent.

Le trésor d'Hérode était épuisé par les grands moyens de corruption qu'il avait mis en usage avec les Romains, et par les largesses qu'il avait faites à ses

soldats. Il eut recours aux moyens extrêmes, surtout envers le parti d'Antigone, dont il fit exécuter un certain nombre et s'empara de leur fortune; ce qui accrut la haine invétérée du peuple contre Hérode, car le peuple était sincèrement attaché à la race des Machabées. Ce roi devait perdre d'autant plus dans la comparaison, qu'il était d'une naissance obscure; on disait même que sa mère était iduméenne.

L'ambition et la jalousie d'Hérode s'accrurent en saisissant le sceptre. Hircan vivait tranquillement à Babylone, sous la protection du roi des Parthes, qui lui avait ôté ses chaînes et lui témoignait beaucoup de respect et de déférence. Mais Hérode ne put reposer tant qu'il existait un machabée indépendant de lui. Il mit tout en œuvre pour engager Hircan de revenir à Jérusalem. En vain les amis de ce pontife s'opposèrent-ils à son départ, il n'écouta que sa piété et son innocence et crut n'avoir rien à craindre d'un homme qu'il avait comblé de bienfaits et auquel il avait sauvé la vie. Il se rendit donc à Jérusalem. Hérode le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié et de respect, tandis qu'en secret le monstre tramait des complots pour lui ôter la vie.

Hérode donna la charge de grande prêtrise à un pontife inconnu qui était de Babylone. La belle-mère de ce roi en fut très-indignée, car elle aurait désiré que son fils Aristobule, frère de la femme d'Hérode, fût nommé à cette dignité. Celui-ci, qui redoutait

la famille des Machabées, n'avait jamais voulu céder. Mais quand il découvrit une correspondance clandestine entre sa belle-mère et Cléopâtre, reine d'Egypte, amante toute puissante de Marc Antoine, il se hâta de nommer Aristobule à la place de Grand-Prêtre, en destituant l'autre, tant il redoutait les intrigues de ces deux femmes. Le germe de dissention entre Hérode et sa belle-mère était posé dès lors.

Aristobule était vertueux, pieux, aimable et d'un beau physique, ce qui ne plut nullement à Hérode. A la première fête des feuillées, la ville retentit des acclamations du peuple qui admira la majesté et l'amabilité de son Grand-Pontife. C'était trop fort pour le cœur d'Hérode, la perte du jeune homme fut résolue.

Bientôt après on engagea celui-ci à se baigner dans un certain étang; quelques meurtriers stipendiés par ce roi y noyèrent Aristobule dans le crépuscule. On pense bien que l'amitié d'Alexandra, c'était le nom de la belle-mère d'Hérode, ne s'accrut pas pour le monstre. Elle ne respira que vengeance et intrigua avec Cléopâtre pour faire punir ce tyran. Celle-ci parvint à engager Antoine de faire venir Hérode pour qu'il se disculpât des crimes qu'on lui imputait. Hérode partit; il laissa les soins du gouvernement à son beau-frère Joseph, et comme rien n'égalait l'amour qu'il nourrissait pour la reine et qu'il était en conséquence très-jaloux, il ordonna secrètement à son beau frére de faire mourir cette femme en cas qu'Antoine le ferait périr

lui Hérode. La reine eut avis de cet ordre barbare et depuis ce moment, la discorde n'éteignait plus ses torches incendiaires dans la maison de ce despote. Arrivé près d'Antoine, Hérode eut recours à ses moyens ordinaires, il corrompit ses juges et fut absout.

Il revint à Jérusalem. Antoine l'avait comblé de faveurs. Mais s'il est vrai, comme on ne saurait en douter, que le bonheur consiste uniquement dans le repos de l'âme et la tranquillité du cœur, Hérode fut très-malheureux depuis cette époque, étant continuellement en proie à la jalousie, au désir de la vengeance, à l'amour qui ne lui permit pas de se venger et aux cris de sa conscience. Ce roi avait une sœur digne de lui, nommée Salomée, qui haïssait la reine. Cette haine résidait dans un cœur intrigant et vindicatif. Salomée accusa la reine près d'Hérode d'avoir eu un commerce criminel avec Joseph, son propre mari, pendant l'absence du roi. Cette accusation fut un coup de foudre pour cet homme passionné; il avait peine à se contenir. Il se rendit cependant auprès de la reine qui le désabusa facilement. Dans l'épanchement de la réconciliation, elle lui reprocha les ordres cruels qu'il avait donnés à Joseph de la faire périr dans le cas où lui, le roi, mourrait. A ces mots, Hérode ne se posséda plus de rage; personne n'avait connu le secret à l'exception de Joseph, à qui il avait recommandé une discrétion absolue; la reine ne pouvait donc l'avoir appris que de

celui-ci et cela fut vrai, car Joseph, pour faire sa cour à la reine, lui avait dépeint sous des couleurs vives, la grande passion que le roi nourrissait pour elle, et comme elle lui avait paru en douter, il lui avait révélé le fatal secret, comme preuve irrécusable de l'intensité de cette passion. Mais Hérode tira de cette indiscrétion la conséquence dont la perfide Salomée lui avait suggéré l'idée. Il fit incontinent mourir Joseph sans vouloir l'entendre et fit incarcérer et enchaîner sa belle-mère.

Cléopatre, reine d'Égypte, nourrissait une grande animosité contre Hérode. On dit que cette femme libidineuse et méchante lui avait fait des avances auxquelles il avait répondu par le mépris. Hérode qui la connaissait en avait voulu purger la terre ; mais les amis de ce roi s'y étaient opposés par des raisons politiques. Pour nuire à Hérode, cette femme voluptueuse excita Antoine, son amant, à faire attaquer par ce premier, Malchus, roi d'Arabie, qui avait refusé le tribut à cette reine. Hérode eut ordre d'attaquer ce roi et il le vainquit. Malchus réunit une nouvelle armée. Dans l'intervalle arriva une armée que Cléopâtre avait envoyée à Hérode sous prétexte de le seconder ; mais elle avait placé à la tête de ces troupes, un chef qui était ennemi mortel d'Hérode. Celui-ci livra une nouvelle bataille à Malchus ; l'armée égyptienne resta simple spectatrice du combat ; mais au moment où la bataille

allait se décider en faveur des Hébreux, l'armée prétendue auxiliaire tomba à l'improviste sur ceux-ci, en tua un grand nombre et en pilla le camp. Cependant quelque temps après, Hérode parvint à dompter entièrement les Arabes.

La 7e année du règne d'Hérode, il y eut un tremblement de terre effroyable dans la Judée ; un grand nombre de maisons s'écroulèrent et 30,000 personnes y perdirent la vie.

Antoine ayant été vaincu par Octave, Hérode, toujours fidèle à ce premier, lui conseilla de s'emparer de l'Égypte et des trésors de Cléopâtre, ce qui l'aurait mis à même de réunir une nouvelle armée et de tenir tête à son compétiteur. Hérode lui offrit de le seconder dans ce cas de sa propre armée. Mais Antoine ne pouvait s'arracher des filets de cette reine. Le roi de Judée voyant que tout était fini pour ce romain, il chercha les moyens de captiver la faveur d'Octave, et il partit dans ce dessein pour l'île de Rhodes où Octave se trouvait alors. Mais craignant l'influence d'Hircan et d'Alexandra sa belle-mère, il fit mourir ce vieillard avant son départ, sous prétexte d'avoir eu des intelligences avec le roi d'Arabie.

Hérode parvint par son courage et son éloquence à captiver la bienveillance d'Octave. Il repartit donc pour son royaume. Mais il n'y trouva pas le bonheur, il n'eut plus que des alternatives de jalousie, d'em-

portement et de repentir ; les intrigues, les calomnies et les meurtres sévissaient dans sa famille. Un jour qu'il eut une explication avec la reine et que celle-ci lui reprocha les cruautés dont il avait usé envers elle et envers sa malheureuse famille, le despote entra dans un tel accès de fureur qu'il voulait la tuer sur-le-champ. L'exécrable Salomée profita de cette circonstance et envoya à Hérode un échanson qu'elle avait corrompu, lequel déposa que la reine avait voulu l'engager à empoisonner le roi. Hérode, que la passion rendit crédule, condamna la reine à la peine de mort. Lorsque la sentence fut exécutée, le tyran fut assailli par les remords et le désespoir ; il n'eut plus de repos, il tomba dans une profonde mélancolie, il eut des absences d'esprit. Pour surcroît de malheur, la peste ravagea la Judée, ce qui augmenta la tristesse du despote et la haine que le peuple lui portait. Il se retirait souvent dans les déserts pour fuir les hommes. Cependant un violent mal de tête le força de se rendre à Samarie pour s'y faire guérir. Son heureuse constitution triompha enfin, mais il ne recouvra jamais le calme intérieur.

Bientôt ce tyran fit mourir sa belle-mère, sur l'avis qu'il eut d'une intrigue qu'elle avait tramée. Il fit mourir également le second mari de sa sœur Salomée à l'instigation de celle-ci, ainsi que plusieurs personnages distingués d'entre les hébreux.

Pour faire diversion à sa douleur, il fit construire un amphithéâtre à Jérusalem et institua des combats de gladiateurs, institution anti-religieuse et inouie dans la Palestine; ce qui acheva d'ulcérer les cœurs contre lui. Il y eut des émeutes; il les réprima par le fer et les tortures. Il avait emprunté des gentils ce dernier moyen de répression, également inconnu chez les hébreux, étant défendu par la religion contre les animaux même. Néanmoins, Hérode s'étant montré très-prudent et très-libéral dans une famine qui eut lieu la 13e année de son règne, il regagna bien des cœurs dans la classe prolétaire.

Octave, qui régna à Rome sous le nom d'Auguste, était très-favorable à Hérode dont il aggrandit considérablement les états. Hérode envoya ses deux fils Alexandre et Aristobule qu'il avait eus de Marianne, à Rome pour y être élevés conformément à leur rang. Auguste leur assigna un appartement dans son propre palais.

En 3742, Hérode prit la résolution de rebâtir à neuf le temple de Jérusalem. Le nouveau temple était un chef-d'œuvre d'architecture; on dit qu'il surpassait même le temple de Salomon.

Cette entreprise réconcilia Hérode en quelque sorte avec le peuple. Pendant cette construction Hérode fit un voyage à Rome d'où il ramena ses deux fils dans sa capitale. Il les maria bientôt après, savoir : Alexandre

à la fille du roi de Cappadoce, et Aristobule à la fille de Salomée, sœur du roi. Mais cette femme vicieuse, craignant que ces deux princes ne cherchassent à venger la mort de leur mère, elle mit tout en œuvre à l'aide de sa clique pour perdre ces deux jeunes gens dans l'esprit de leur père. Elle parvint enfin à irriter le roi contre ses enfans, lesquels avaient en effet à se reprocher des propos inconsidérés et qui montraient peu de tendresse pour lui. Afin de les mettre à la raison, Hérode fit venir Antipater, qu'il avait eu de sa première femme, et le distingua de ces deux princes. Ceux-ci n'en furent que plus aigris. Hérode les emmena à Rome et les accusa devant Auguste. Alexandre prononça un discours pathétique pour se disculper lui et son frère. L'empereur réconcilia leur père avec eux. De retour chez lui, Hérode proclama Antipater cohéritier au trône avec Alexandre et Aristobule; le royaume devait être partagé entre eux trois après sa mort. Nouvelle pomme de discorde dans la famille d'Hérode, nouvelles intrigues, nouvelle réconciliation.

Mais les imprudences des fils de Marianne et l'animosité de leurs ennemis, les conduisirent enfin à l'échafaud; Hérode, dans un accès de colère, les fit pendre et fit exécuter en même temps 300 de leurs amis.

Antipater n'avait plus d'autre obstacle pour se mettre sur le trône que son vieux père, et le monstre chercha à trancher cette difficulté à la manière de son digne père. Féroras, frère d'Hérode, conspira également

contre celui-ci et voulut l'empoisonner ; mais avant de pouvoir exécuter son projet, Féroras tomba malade et mourut. Après sa mort, deux de ses domestiques accusèrent sa femme d'avoir empoisonné son époux. Mis à la torture, ces domestiques déclarèrent que c'était Antipater qui avait donné le poison à Féroras pour empoisonner Hérode, et que celui-là avait déposé le poison chez sa femme. Celle-ci avoua le fait ; elle eut sa grâce. Le roi fit venir Antipater de Rome et le fit mourir. C'est ainsi que cet infortuné fut lui-même le bourreau de presque toute sa famille. Tels furent les fruits des innovations criminelles, contraires à la douceur et à l'humanité de sa religion, innovations que ce roi avait introduites à l'imitation des grecs et des romains. Enfin, ce malheureux ne put résister à tant de chagrins ; il mourut cinq jours après l'exécution d'Antipater, dans la 70e année de sa vie et la 37e de son règne, l'an du monde 3761. L'histoire a surnommé ce monstre, le grand. Il n'est pas le seul monstre à qui l'histoire ait donné ce titre. A mes yeux on ne peut accorder ce titre qu'à l'homme éminemment vertueux et parfaitement maître de ses passions. Hérode était habile capitaine, politique astucieux, etc. ; mais lui et ses consors étaient bien éloignés de tout attribut de grandeur.

C'est vers cette époque (l'an 3760), que naquit, d'après les chrétiens, Josué, fondateur de leur culte, ou du moins qui adonné lieu à cette fondation.

D'après le Talmud babylonien, cette naissance aurait eu lieu environ un siècle et demi plus tôt. Le Talmud de Jérusalem diffère de ce dernier d'une trentaine d'années à peu près. Suivant une autre opinion émise par un docteur juif, il paraîtrait qu'il y eût eu deux personnages du même nom et ayant tous les deux la même tendance. Au surplus, le peu de passages que nous trouvons dans le Talmud touchant cet objet, sont bien suspects, ce n'est ni le style, ni l'esprit, ni la marche du Talmud ; il paraît que ces passages avaient été ajoutés en marge au manuscrit de cet ouvrage par quelque fanatique juif, et en partie par des chrétiens même, qui dans les premiers siècles se confondaient avec les Hébreux, ayant les mêmes mœurs, parlant en partie le même langage et pratiquant les mêmes cérémonies. Ce n'est que fort tard que la politique et l'intolérance ont rendu la religion chrétienne si dissemblable à celle des hébreux. Ces annotations marginales seront donc entrées postérieurement dans le Talmud, comme il est arrivé sans doute à d'autres annotations dans le même ouvrage. Ce législateur ou plutôt ce Messie des chrétiens est né et mort hébreu. Je dis ce Messie, car c'est en cette seule qualité qu'il s'est présenté, suivant l'évangile, et nullement en qualité de législateur. Il dit lui-même : « car je vous le dis en vérité, le ciel et la terre ne passeront pas que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli jusqu'à un iota et jusqu'au moindre trait ; celui donc *qui violera*

l'un de ces commandemens, même des plus petits, et qui apprendra aux hommes à agir ainsi, sera regardé dans le royaume des cieux comme le plus petit des hommes, » etc. Évang. selon St.-Mat. 5, v. 18 et 19. « Alors J....parla au peuple et à ses disciples : *Les docteurs*, leur dit-il, et *les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse ; observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront de faire.*» Ibid. ch. 23, v. 1, 2 et 3. Rien ne peut être plus clair.

Il n'est pas vrai que les hébreux l'aient crucifié ; les romains leur avaient ôté depuis long-temps le droit de condamner à une peine capitale. Dailleurs le code des hébreux fait mention de quatre genres de mort qu'on pourrait infliger à un criminel, suivant le degré de sa criminalité. Or, la crucification n'est pas au nombre de ces quatre, et il n'était jamais permis aux hébreux de rien changer aux prescriptions de ce code. Mais ce genre de mort était en usage chez les romains qui, en effet, d'après les évangiles même, ont crucifié ce législateur, sur la dénonciation du Grand-Sanhédrin, lequel devait agir de la sorte en conformité de la loi et d'une saine politique.

Ce code des Hébreux, dont nous venons de parler, était au surplus le plus doux et le plus humain qui ait jamais existé. Si un tribunal, dit le Talmud, avait fait exécuter un homme une fois en 70 ans, ce tribunal était surnommé le sanguinaire. Aussi une telle condamnation était presque impossible ; il fallait deux

témoins mâles, libres, majeurs, vertueux; les deux témoins devaient avoir averti le délinquant de la peine qui le menaçait s'il continuait à mal faire, et ce n'était que sur cette continuation qu'on pouvait le citer en justice. Ensuite les témoins étaient assujettis à une enquête très-sévère et très-multipliée; la moindre contradiction entre eux mettait la procédure au néant. Il fallait une plus grande majorité pour condamner que pour absoudre. Le tribunal, pour des affaires criminelles, ne pouvait être composé de moins de vingt-trois membres. — Le jour du prononcé de la sentence, les juges ne pouvaient boire du vin et ne prendre que peu de nourriture. La sentence devait être exécutée dans la journée. Lorsque le délinquant était conduit à la place de l'exécution, il était suivi de loin d'un homme à cheval; à la porte du tribunal il y avait également un cavalier ayant un drapeau en mains. Dès que quelqu'un, fût-ce un disciple, disait qu'il avait quelque motif pour faire absoudre le condamné, ce dernier cavalier faisait signe à l'autre de faire revenir le criminel. Celui-ci même pouvait se faire ramener jusqu'à six fois, s'il donnait des excuses plausibles de son méfait. L'exécution était-elle enfin décidée, on donnait à boire au délinquant un verre de vieux vin dans lequel on avait trempé un grain d'encens, afin de le rendre insensible aux apprêts de la mort. C'étaient les principales dames de Jérusalem qui avaient le privilège de fournir ce vin, et ceci explique le passage de

l'Evangile de St-Math, où il est dit: « ils lui présentèrent à boire du vin mêlé de fiel » , et selon l'Evangile de St-Marc, ce vin était mêlé de myrrhe ; le fait est que c'était de l'encens.

Hérode, avant de mourir avait partagé ses états entre ses trois fils : Archelaüs, Antiphas et Philippe, conférant le titre de roi au premier. Dès le début de son règne, Archelaüs fit massacrer quelques milliers d'hommes dans le sanctuaire, pour appaiser une émeute qui avait éclaté contre lui. Il y eut encore d'autres émeutes dans la Palestine, vers ce temps. Les trois fils d'Hérode étaient également divisés entre eux. Archelaüs partit pour Rome. Pendant son absence, les habitans de Jérusalem se révoltèrent contre Sabinus, gouverneur romain, qui avait pillé le trésor du temple, et ce ne fut qu'à force de sang que la révolte pût être appaisée. Auguste donna la moitié des états d'Hérode à Archelaüs, avec le titre d'Ethnarque, et partagea l'autre moitié entre les deux autres fils du défunt roi.

La conduite d'Archelaüs était mauvaise. La dixième année de son règne (l'an 3770), ses sujets portèrent plainte contre lui à Auguste. Celui-ci le destitua, le relégua à Vienne en France, confisqua tous ses biens et réduisit la Judée en province romaine. Des émeutes s'ensuivirent, elles furent réprimées par la force des armes.

Tibère avait succédé à Auguste. Pontius Pilate, homme avide et sanguinaire, le même qui fit crucifier le fondateur de la religion chrétienne, Pontius Pilate fut envoyé en Judée comme gouverneur. Ce romain fit tous ses efforts pour irriter les Hébreux, apparemment dans l'intention de profiter des émeutes qui devaient s'ensuivre et qui s'ensuivirent effectivement. De nombreuses plaintes ayant été portées enfin à Rome, contre les cruautés et l'avidité de ce barbare, il fut exilé et il se suicida dans son désespoir.

Après de grandes vicissitudes, la fortune sourit enfin à Agrippa, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode. Caligula, empereur romain, lui donna avec le titre de roi le tétrarchat de Philippe, fils d'Hérode, ce Philippe étant mort après un règne vertueux. Caligula ajouta à ce royaume un autre tétrarchat en Syrie. Antiphas, fils d'Hérode, tétrarque de la Galilée et de la Pérée, jaloux du titre de son neveu, aspira au même honneur. Agrippa l'accusa près de Caligula, qui exila Antiphas en Espagne, et donna son tétrarchat à Agrippa. Antiphas avait mérité son malheur par sa mauvaise conduite.

Caligula eut la folle idée de vouloir se faire adorer comme une divinité. Les gentils n'eurent pas de peine à céder aux velléités de ce forcené. Mais lorsqu'il ordonna de placer son image dans le temple de Jérusalem, tous les Hébreux firent des remontrances vigoureuses et unanimes. Pétronius, gouverneur de la

Syrie, lui représentant que les Hébreux mourraient plutôt que de souffrir un tel sacrilège, le sot Empereur jeta feu et flamme et jura la perte des Hébreux. Cependant Agrippa parvint à l'adoucir et Caligula manda à Pétronius de ne pas poser la statue au temple de Jérusalem, si cela n'était déjà exécuté. Caligula ne tarda pas à se repentir de sa condescendance. Il renouvela ses ordres et enjoignit à Pétronius de se suicider. Mais Caligula fut assassiné dans l'intervalle, et ce gouverneur apprit cet événement avant qu'il n'eût reçu cette lettre. Agrippa contribua à faire élever Claudius au trône. Celui-ci fit don à cet hébreu de tous les états qu'avait possédés Hérode, conférant en même temps le royaume de Calchis, qui était au pied du Liban, du côté de la Syrie, à Hérode, frère d'Agrippa, et se montra très-favorable aux Hébreux.

Agrippa était un homme religieux et d'un caractère noble et généreux. Il aggrandit et embellit Jérusalem. Ce roi fut aussi surnommé le Grand, ce qu'il méritait à bien plus juste titre que son aïeul. Il mourut et laissa un enfant en bas âge, également nommé Agrippa et qui fut élevé à Rome. La Judée fut de nouveau réduite en province romaine, et Hérode, roi de Calchis, eut la surveillance du temple, du trésor sacré, ainsi que la faculté d'instituer les Grands-Pontifes. Il y eut différentes émeutes dans la Judée qui furent étouffées. Le gouverneur romain fit mourir les chefs des révoltés, entre autres deux personnages nommés

Jacob et Simon. Hérode, roi de Calchis, étant mort, Agrippa II en eut le royaume avec le privilège de nommer les Grands-Pontifes de la Judée.

Ventidius Cumanus fut nommé gouverneur de ce dernier pays, et c'est sous son gouvernement que s'élevèrent ces troubles qui finirent par la destruction de Jérusalem et du temple. Un soldat romain, de garde devant le temple pendant la fête de pâque, commit une indécence révoltante devant la foule assemblée, ce qui occasionna une émeute qui coûta la vie à 10,000 Hébreux. Bientôt après, les Samaritains assassinèrent plusieurs judaïtes ; nouvelle émeute, nouveau carnage. On accusa les Samaritains près de Cumanus ; il prit de l'argent et se tut. L'affaire étant portée devant le gouverneur de la Syrie, celui-ci en fit un rapport à Rome. Agrippa, par son influence, parvint à obtenir justice ; les chefs samaritains furent condamnés à mort, et Cumanus fut exilé.

Claudius Félix remplaça celui-ci en qualité de gouverneur. L'avidité et la cruauté de ce nouveau tyran ne connurent point de bornes. Les émeutes, les exécutions et les assassinats se multiplièrent. Le caractère hébraïque s'altéra visiblement d'une manière effrayante. On ne trouvait plus chez ce peuple cette douceur de mœurs patriarchales, cet esprit de charité et de commisération qui le caractérisait ; le désespoir de l'oppression le rendit insensible et cruel ; il ne connaissait plus qu'une seule sensation : l'amour de la

liberté et de l'indépendance ; il sacrifiait tout à ce sentiment, et le sacrifice qui lui coutait le moins c'était celui de la vie.

L'empereur Claudius ôta le royaume de Calchis à Agrippa, et lui donna d'autres provinces en échange. Néron, qui succéda à Claudius, augmenta les nouveaux états d'Agrippa.

Néron remplaça le gouverneur Félix par Porcius Festus, dont le caractère était louable, mais qui ne put réparer les infamies de ses prédécesseurs. Festus étant mort, il fut remplacé par un certain Albinus. C'était un véritable romain dans le sens de l'époque. On ne peut comparer la bassesse de son caractère qu'à la dépravation de ses mœurs ; son avidité était insatiable ; il imposa des charges énormes au peuple et encouragea tous les crimes, afin de se faire payer pour absoudre les coupables. Aussi la confusion et l'anarchie parvinrent-elles au comble sous son gouvernement. Pour surcroît de malheur, on congédia à la fois 18,000 ouvriers qui avaient travaillé, depuis Hérode Ier, à l'aggrandissement du temple. Un si grand nombre de personnes se trouvant tout-à-coup sans pain, ne put qu'augmenter la confusion.

Gestius Florus succéda à Albinus. Ce nouveau gouverneur était d'un caractère tellement dépravé, qu'il se vantait publiquement de ses forfaits. On pourrait le nommer le bourreau de la Judée. Il partageait avec les brigands et les assassins, et employa tous les

moyens pour exciter le peuple à la révolte, afin que ses exactions pussent passer inaperçues au milieu du désordre général. C'est lui qui est l'auteur de la guerre désastreuse dont nous allons parler, guerre qui finit avec la dissolution de la société hébraïque. Actuellement un grand nombre de ce peuple émigra dans des pays étrangers. Les autres supplièrent le gouverneur de la Syrie de remédier à leurs maux; celui-ci répondit que Florus se corrigerait sans doute.

Depuis longtemps il existait des dissentions entre les Hébreux et les Syriens au sujet de la ville de Césarée; ceux-là prétendaient que cette ville leur appartenait puisqu'elle avait été construite par Hérode leur roi; Les Syriens soutenaient au contraire que cette ville avait toujours passé pour grecque, puisqu'il y avait eu de tout temps des temples et des colonnes dédiés aux idoles. Néron décida enfin en faveur de ceux-ci, et déposséda les Hébreux du droit de cité en cette ville. Aigris par cette décision, les Hébreux prirent les armes et attaquèrent les Romains. Florus fit massacrer 3,000 de ces Hébreux à Jérusalem et y fit piller le grand marché. Ce gouverneur ayant enfin quitté cette ville, et le roi Agrippa y étant arrivé, celui-ci chercha à ramener les esprits et il voulut les persuader de rester soumis à Florus jusqu'à l'arrivée d'un autre gouverneur. Les rebelles s'indignèrent de cette proposition, ils jetèrent des pierres au roi et le forcèrent de quitter

la ville. Bien des hommes de distinction désapprouvèrent la révolte qui ne pouvait avoir un résultat favorable et qui devait entraîner des maux inouis ; ils en vinrent aux mains avec les insurgés ; Agrippa soutint ces premiers avec 3,000 hommes ; mais le peuple furieux eut le dessus. Bientôt la guerre civile étendait ses fureurs dans tout le pays, l'humanité et la compassion le quittèrent, laissant le champ libre aux cruautés et au désespoir.

Il y avait alors dans la Judée un parti puissant qu'on nommait les zélateurs. Leur exaltation pour la liberté et l'indépendance, et leur haine pour les romains, ne connaissaient pas de bornes. Cette passion aurait été très-louable, sans doute, si elle avait été accompagnée de la vertu, de l'humanité et de la prudence. Mais chez eux c'était une pure frénésie ; la liberté était pour eux une idole à laquelle ils sacrifiaient tout : religion, bien public, amis, père, mère, enfans, eux-mêmes, rien ne pouvait ralentir leurs coups meurtriers. Ils agissaient d'ailleurs sans discernement, sans prudence et sans tactique militaire ; ils ne savaient que donner la mort ou la recevoir. Jamais ils ne surent profiter d'une victoire et jamais ils ne surent l'amener qu'en se jetant à corps perdu dans les rangs ennemis. Leur folie alla jusqu'à brûler leurs propres provisions dans la ville même où ils voulaient soutenir un long siège. Ils étaient en outre très-soupçonneux et très-méfiants, et après avoir vaincu ensemble, ils se divisaient et

s'entretuaient eux-mêmes. S'ils avaient eu un chef expérimenté et un caractère moins farouche, ils auraient, avec leur courage et leur audace imperturbables, très-certainement triomphé des Romains, au lieu de succomber ignominieusement. Leur haine pour ce peuple était trop légitime ; on ne peut rien imaginer de plus vil, de plus honteux, de plus horrible et de plus despotique que les Romains de cette époque.

Les Romains ne devaient leurs victoires qu'à leur science militaire dans laquelle ils surpassaient tous les peuples d'alors. Les premiers hébreux avaient négligé cet art, se fiant à leur religiosité. Mais à l'époque actuelle où la religion était si négligée, surtout pour ce qui regarde les devoirs à remplir envers son prochain, ces hébreux étaient bien coupables de ne pas étudier une science qui seule pouvait leur procurer la victoire.

Ces zélateurs se réunirent à Jérusalem aux autres insurgés, et après s'être donnés un chef en commun, ils chassèrent les Romains des forts d'Antonia et de Massada, s'emparèrent des bourgs de Phasaël et de Marianne et réduisirent en cendres le palais d'Agrippa, celui de Bérénice et l'hôtel du Grand-Prêtre. Bientôt après ils assassinèrent le chef qu'ils s'étaient donné, ainsi qu'un grand nombre de ses partisans, et choisirent pour chef un zélateur nommé Éléazar. Celui-ci fit même massacrer les Romains qui s'étaient rendus à condition d'avoir la vie sauve. Les Romains, les Syriens,

les Égyptiens ne se montrèrent pas moins cruels de leur côté envers les Hébreux ; 20,000 de ces derniers furent massacrés à Césarée, 2,000 à Ptolémée et 50,000 à Alexandrie, en Égypte. A Scythopolis, la population hébraïque s'offrit d'assister les habitans grecs de cette ville contre les Hébreux qui l'assiégèrent ; mais ces grecs suspectant la bonne foi de leurs concitoyens hébreux, les surprirent la nuit, en massacrèrent 13000 et s'emparèrent de leurs biens. Dans cet intervalle, les Hébreux révoltés avaient passé le Jourdain , s'étaient emparés des forteresses de Macheron et de Cypre , et avaient fait main basse sur les garnisons romaines de ces forts.

Cestius , gouverneur de la Syrie, après avoir été long-temps tranquille spectateur de tous ces désordres , se mit enfin en mouvement. Il entra dans la Judée avec une armée formidable , fit brûler tous les endroits qui se trouvèrent sur son passage, et en fit massacrer tous les habitans hébraïques. S'étant campé près de Jérusalem , il fut attaqué par les Hébreux avec tant d'impétuosité que son armée en fut compromise; mais Agrippa accourut à son secours avec des troupes auxiliaires et la sauva. Ce roi essaya de nouveau de calmer l'effervescence des révoltés , et leur députa deux officiers supérieurs pour leur faire des propositions de paix. Les rebelles tuèrent l'un de ces officiers et blessèrent l'autre. Cestius s'avança avec toute son armée , repoussa les rebelles et s'empara de la partie basse de

Jérusalem. Cependant quelque temps après il se retira ; les assiégés le poursuivirent et lui tuèrent 5,000 hommes.

Après la retraite de Cestius, les Hébreux firent de grands préparatifs pour continuer la guerre ; ils nommèrent des commandans tant dans les forteresses que dans l'armée. Ils nommèrent entre autres le Grand-Prêtre Ananus, gouverneur de Jérusalem, et le prêtre Flavius Joseph, gouverneur de la Galilée. Ce dernier est connu par son histoire de la guerre des juifs contre les Romains, et par ses antiquités judaïques, ouvrages qui ne méritent aucune confiance dans un grand nombre de passages, ayant été écrits et publiés sous le glaive romain et ayant passé par tant de mains infidèles. Cependant il paraît avoir été un homme bien religieux et d'un rare mérite ; il se distinguait également comme capitaine, comme savant et comme politique. Il était issu de la famille des Machabées et il était orthodoxe comme la presque totalité des hébreux d'alors, car les bouleversemens avaient éteint les hérésies.

Néron ayant eu connaissance de la défaite de Cestius, il ordonna à Vespasien, l'homme de guerre le plus distingué de son temps parmi les Romains, de se rendre promptement en Judée avec une puissante armée. Celui-ci partit accompagné de son fils (*) Tite et du roi

---

(*) Suivant une opinion émise dans le Midrasch, Tite était le fils de la sœur de Vespasien et non son propre fils.

Agrippa qui se réunit à lui avec son armée. Le général romain entra dans la Galilée à la tête de 60,000 combattans bien agguéris. Il s'empara d'abord de la ville de Gadara, en passa les habitans au fil de l'épée et réduisit la ville en cendres ainsi que toutes les villes et tous les villages voisins. Il se rendit ensuite devant Jotapata où se trouva F. Joseph. La garnison se défendit très-vaillamment pendant 47 jours. Ce siège coûta beaucoup de monde aux Romains et Vespasien y fut blessé. Mais enfin la ville fut prise d'assaut et tout y fut mis à feu et à sang. 40,000 Hébreux perdirent la vie dans ce siège et 1,200 furent faits prisonniers, parmi lesquels Joseph. La ville de Jaffa fut également prise ; 15000 hommes y furent égorgés , et les femmes et les enfans emmenés captifs. Les Samaritains s'étaient armés et réunis sur le mont Guérisim. Entourés par les Romains , plusieurs de ces Samaritains périrent de soif , 11,000 y furent massacrés. Les Romains attaquèrent en même temps la ville de Joppé et s'en emparèrent. Beaucoup des malheureux habitans se réfugièrent sur des vaisseaux, car Joppé est un port de mer; ils furent surpris par une tempête qui les refoula dans le port ; beaucoup y furent noyés , un grand nombre d'autres furent broyés par les vaisseaux qui s'entrechoquaient , le reste fut égorgé par les Romains. La mer jeta plus de 4,000 cadavres sur la plage. Les Romains s'emparèrent ensuite de la ville de Tarichée , près du lac de Génésareth , après une défense opiniâtre. Une grande partie

des habitans furent massacrés et 30,000 vendus comme esclaves. La ville de Gamala fut attaquée après cela et prise d'assaut. Beaucoup de ses habitans se suicidèrent; 4000 en furent égorgés. Mais les Romains payèrent cher leur victoire.

Tite fut chargé alors de la prise de Giscala. Jean, fils de Lévy, commandant de la ville, prit la fuite avec une partie des habitants et ils se retirèrent à Jérusalem. Ceux qui demeurèrent se rendirent. Les Romains poursuivirent les fuyards, les atteignirent, en tuèrent 6,000 et emmenèrent 3,000 femmes et enfants en captivité. La conquête de la Galilée était achevée. Tite rejoignit son père à Césarée et ils y firent reposer leurs troupes.

Les Hébreux étaient divisés en deux partis très-opposés; l'un, composé de ce qu'il y avait de plus cultivé et de plus modéré, demandait la paix, afin de sauver du moins le temple et la nationalité judaïque. L'autre parti, celui des zélateurs, ne respirait que guerre et carnage. Ce dernier parti, plus nombreux et surtout plus audacieux, massacrait et pillait tout ce qui s'opposait à ses volontés. Il avait pénétré à Jérusalem, s'était emparé du temple et s'y était fortifié. Ananus, le Grand-Prêtre, homme sage et religieux, s'opposa à ce parti de toutes ses forces. Il arma un grand nombre du peuple et attaqua les zélateurs. Après un combat sanglant et opiniâtre, il parvint à les repousser dans l'intérieur du temple. Jean arrivant de Giscala, se dit appartenir au parti modéré. Le Grand-Pontife le char-

gea de proposer des conditions d'accommodement aux zélateurs. Jean leur conseilla de persister et d'appeler les Iduméens à leur secours ; c'est ce qu'ils firent. Vingt mille Iduméens s'avancèrent vers Jérusalem. Mais Ananus leur ferma les portes de la ville. Une nuit il y eut un orage terrible. Les zélateurs profitèrent du fracas de la foudre pour scier les verroux et les gonds des portes du temple. Ils en chassèrent les gardes, débouchèrent dans la ville et en ouvrirent les portes à leurs alliés. Se voyant ainsi fortifiés, ils commirent les plus grandes atrocités ; ils tuèrent 12,000 jeunes gens appartenant aux familles les plus distinguées, ils mirent à mort le Grand-Prêtre Ananus et un grand nombre de personnes de la classe inférieure. Beaucoup d'habitans voulurent quitter la ville pour se rendre aux ennemis ; mais les zélateurs en gardèrent toutes les issues, et tous les fuyards arrêtés furent assommés sur le champ. Les Iduméens se repentirent enfin de leur alliance et se retirèrent.

Simon, fils de Gioras, homme d'une audace extrême, était à la tête d'une autre troupe de zélateurs. Il s'empara de la forteresse de Massada, fit une incursion dans l'Idumée où il fit de grands ravages, et s'avança ensuite vers Jérusalem qu'il assiégea, car il était l'ennemi de Jean. De sorte que Simon répandait le deuil en dehors de cette capitale, et Jean semait la mort dans l'intérieur. Enfin, les habitans de cette malheureuse ville prirent la funeste résolution d'ouvrir

les portes à Simon, dans la vue de contrebalancer par lui le pouvoir de Jean. Mais au lieu d'un despote, ils eurent deux tyrans.

Bientôt il se forma un 3e parti sous le commandement du prêtre Eléazar. Il s'empara de la partie du temple nommé le parvis des prêtres et resserra Jean dans le parvis des séculiers. Ces trois partis se firent une guerre acharnée et s'entr'égorgèrent au milieu du temple.

Cependant Vespasien partit de Césarée, se rendit maître du reste de la Judée ainsi que de l'Idumée. Il marqua tout son passage par le sang et le feu. Il ne resta plus aux Hébreux que la capitale et un petit nombre de forts. Les Romains s'approchèrent de Jérusalem. Vespasien ayant, dans l'intervalle, reçu la nouvelle qu'il avait été élu Empereur romain, il partit pour Rome et laissa le commandement de son armée à Tite, qu'il chargea du siége de Jérusalem.

Cette ville était très-forte. Elle était bâtie sur deux montagnes ou collines. Elle avait été approvisionnée pour plusieurs années ; mais l'inconcevable fureur des factions détruisit ce moyen de leur propre salut. Tite se campa devant Jérusalem après avoir tout ravagé sur son passage et massacré toute la population. La présence de l'ennemi commun réconcilia momentanément les partis. Ils firent conjointement une sortie si vigoureuse qu'ils repoussèrent les Romains. Le combat fini,

les factieux recommencèrent à s'entretuer. On était alors à la fête de pâque, et malgré l'imminence d'un siège, un très-grand nombre d'Hébreux s'étaient rendus à Jérusalem pour y célébrer cette fête. Eléazar ouvrit le temple pour y laisser entrer les fidèles afin d'y offrir l'agneau pascal. Jean profita de cette occasion pour s'y introduire avec ses sicaires munis d'armes cachées. Ils tuèrent un grand nombre du parti d'Eléazar et forcèrent le reste de ses partisans à reconnaître l'autorité de Jean, de sorte que les trois factions furent dès lors réduites à deux.

Cependant les Romains firent des efforts incroyables pour se rendre maîtres de la place. Ils abattirent des arbres, démolirent des maisons, fendirent des rochers, comblèrent des vallées, élevèrent des tours et firent jouer des béliers et d'autres machines de guerre. Les partis se réconciliaient de temps en temps dans la cité pour faire des sorties en commun où ils firent des prodiges de valeur, et par lesquelles ils causaient de grandes pertes aux assiégeans ; mais tout cela fut sans efficacité, vu leurs dissentions intestines et leur peu de connaissances militaires; ils savaient mépriser la mort, mais ils ne savaient pas assez la donner en bataille rangée. Enfin, les ennemis, moyennant leurs machines de siège, firent une brêche à l'enceinte extérieure et pénétrèrent dans la ville. Les assiégés se retirèrent derrière la seconde muraille, car la ville en avait trois.

Après des combats meurtriers où les Hébreux combattirent avec leur vaillance ordinaire, les romains firent une brêche à la seconde muraille. Ils y pénétrèrent ; Simon les attaqua avec tant de vivacité qu'il les repoussa et en fit un grand carnage. Mais la discipline des romains et l'abondance dans laquelle ils vivaient, prévalurent à la fin sur les assiégés exténués de faim et de fatigues, car la famine exerçait des ravages cruels dans la ville, soit par la grande agglomération du peuple, soit parce que les provisions avaient été réduites en cendres. Les souffrances des habitans parvinrent à un degré qui passe l'imagination.

Les romains se préparèrent à attaquer la troisième muraille. Cependant Tite fit faire encore des propositions de paix aux assiégés, par le ministère de F. Joseph, qu'il avait déjà employé inutilement à un pareil message. La proposition fut reçue avec mépris comme la première fois. Tite fit journellement fustiger et massacrer les prisonniers qu'il faisait dans les sorties ; il fit couper les bras à d'autres et les renvoya ainsi dans la ville pour intimider la garnison. Le bruit se répandit dans l'armée romaine que les transfuges de la ville avaient avalé de l'or pour éviter d'être pillés. Les romains éventrèrent 2,000 de ces infortunés en une nuit, pour s'emparer de leurs prétendus trésors.

Cependant les assiégés continuèrent à se défendre avec une fermeté et un courage admirables. Ils faisaient de fréquentes sorties dans lesquelles ils tuaient

beaucoup de monde aux assiégeans, et ils en détruisaient les machines de guerre. Tite, pour obvier à ces inconvéniens, fit entourer la ville d'un mur de circonvallation.

La famine était parvenue dans la ville au dernier degré ; on ne marchait que sur des cadavres ; il y en avait un si grand nombre qu'il ne restait pas assez de bras pour les enterrer. Les survivans ressemblaient à des squelettes. Une femme de qualité et d'une opulence excessive, nommée Marie, dévora son propre fils dans le délire du désespoir. Les romains secondés par un auxiliaire si terrible, firent des efforts inouïs et firent avancer de nouvelles machines contre la dernière muraille. Dans cette extrémité, F. Joseph s'approcha encore de la muraille pour persuader les assiégés de se rendre ; il fut blessé à la tête, telle fut leur réponse.

Enfin les romains donnèrent l'assaut, et après un combat très-opiniâtre et très-meurtrier, ils s'emparèrent d'un fort nommé le fort Antonia. Les assiégés brûlèrent alors la colonnade qui conduisait de ce fort au temple. Tite harangua lui-même les assiégés et les engagea à se rendre, car il voulait épargner le temple dans l'intérêt de sa propre gloire. Ils lui répondirent par le mépris. Il fit donc démolir le fort dont il venait de s'emparer, afin de se frayer un chemin vers le temple. Après des combats sanglants, il parvint à s'emparer du parvis extérieur de cet édifice, repoussant

les assiégés dans le parvis des prêtres. Il fit donner ensuite un assaut général ; mais il fut repoussé avec une grande perte. Enfin les romains réussirent à mettre le feu aux portes du temple, ce qui arriva le 9 du mois d'ab, même jour et même mois où le premier temple avait été incinéré. Les flammes se communiquèrent avec rapidité, et le temple extérieur fut bientôt entièrement en feu. Le temple intérieur toutefois subsista encore dans son entier. Mais pendant que Tite dormait dans sa tente, un soldat romain se faisant soulever par un autre soldat, parvint à jeter un tison ardent dans cette dernière partie du temple. Tout le côté septentrional de cet édifice fut embrasé ; les assiégés, pour la première fois, poussèrent des cris de douleur et accoururent pour éteindre le feu, mais leurs efforts furent inutiles.

Qui pourrait décrire les scènes d'horreur qui suivirent ! Tout fut massacré sans distinction d'âge ni de sexe. Tous les trésors et les vases sacrés du temple furent la proie des flammes ; Tite n'en sauva que le candelabre, la table, l'autel des parfums, la plaque d'or que le Grand-Pontife portait sur le front lorsqu'il faisait le service divin, et un rouleau de la loi. Cette effroyable catastrophe arriva l'an du monde 3828.

Cependant un grand nombre de zélateurs, conduits par Jean et par Simon, s'étaient fait jour, l'épée à la main, à travers l'armée romaine et s'étaient retirés dans la ville. En ayant trouvé toutes les issues bien gardées,

ils se retranchèrent comme ils purent dans la partie méridionale de la ville et demandèrent une entrevue à Tite. Celui-ci leur fit dire que bien qu'ils fussent la cause des malheurs de leur nation, il leur accorderait la vie sauve s'ils voulaient se rendre. Ils répondirent qu'ils s'étaient engagés par serment de ne jamais se rendre et qu'ils lui demandaient la permission de se retirer dans les montagnes avec leurs femmes et leurs enfants. Le chef romain fut très-irrité de cette réponse, et il leur fit annoncer par un hérault que pas un d'eux ne serait épargné. Là-dessus il livra la partie basse de la ville au pillage. Les soldats romains se livrèrent alors au massacre et à la destruction avec une fureur plus que féroce. Les zélateurs se retirèrent dans le palais royal, situé dans la partie supérieure de cette cité, et l'on dit qu'ils y massacrèrent et pillèrent 8,000 de leurs coréligionnaires qu'ils y rencontrèrent, ce qu'il est difficile de croire ; car ces cruautés n'auraient eu aucun but, et l'on ne saurait refuser un cœur haut à ces forcenés, pour ne citer que la dernière réponse qu'ils avaient faite aux vainqueurs.

Les romains employèrent presque vingt jours en préparatifs pour attaquer la partie haute de la ville. Lorsque tout fut préparé, ils firent jouer leurs machines de guerre. Les assiégés, pris d'une terreur panique, abandonnèrent leur forte position et coururent vers le mur de circonvallation pour l'attaquer et quitter la ville. Mais ils furent repoussés avec perte

et forcés de se cacher dans des souterrains. Beaucoup d'entr'eux y furent découverts par les romains et mis à mort.

Lorsque les vainqueurs se virent totalement maîtres de la ville, ils plantèrent l'aigle romaine avec une grande jubilation sur les murailles de la cité. Ensuite ils en parcoururent les rues, l'épée à la main, et massacrèrent tout ce qui se rencontrait sur leur passage. La nuit on mit le feu à la ville et elle fut réduite en cendres.

Le siége de cette ville, qui avait duré environ cinq mois, avait coûté la vie à 1,100,000 Hébreux, et tous ceux de cette nation, morts dans cette guerre, se montent à 1,337,490. Le nombre des prisonniers, tombés au pouvoir des romains, était de 97,000. Jean et Simon, que la faim avait obligés de se rendre aux romains, furent réservés ainsi que 700 jeunes Hébreux d'élite, pour orner le triomphe du vainqueur. Après ce triomphe, Simon fut mis à mort, et Jean, qui s'était abaissé à demander la vie, fut condamné à une détention perpétuelle. Beaucoup de prisonniers furent envoyés en Syrie et dans d'autres provinces, où ils furent condamnés partie aux travaux les plus rudes, et partie à combattre des bêtes féroces dans les jeux publics, et telle est la véracité de l'histoire que *le délice du genre humain* lui-même fit dévorer 3,000 de ces héros, les forçant à combattre

des bêtes féroces pour célébrer l'anniversaire de son père Vespasien, et tout cela parce qu'ils n'avaient pas voulu se soumettre au joug romain et qu'ils avaient voulu être libres.

Lorsque les romains n'eurent plus de quoi piller ni massacrer, ils démolirent le temple et la ville par ordre de leur général, à l'exception d'une partie de la muraille septentrionale de la ville et de quelques tours. Tite retourna ensuite à Rome où le sénat lui décerna le triomphe ainsi qu'à son père Vespasien. Ce triomphe fut célébré avec une pompe extraordinaire.

Trois bourgs, Hérodion, Macherus et Massada, étaient encore au pouvoir des Hébreux. Le gouverneur romain, que Tite avait laissé dans la Judée, s'empara bientôt des deux premiers; mais il ne put se rendre maître du dernier, vu qu'il était très-fort et défendu par le brave Eléazar, dont nous avons déjà parlé. Enfin les romains entourèrent ce fort d'une haute muraille, mirent le feu aux portes et firent des dispositions pour donner assaut le lendemain. Les Hébreux ne voyant plus de moyen de salut, brûlèrent toutes leurs provisions, tuèrent leurs femmes et leurs enfants, et se suicidèrent tous. Les romains ayant escaladé le mur le lendemain, deux femmes, qui s'étaient cachées, leur racontèrent l'événement. Cette prise mit fin à la résistance des Hébreux. Mais leurs ennemis n'avaient conquis que des ruines et des ca-

davres ; le silence de la mort régnait dans la Judée.

Le roi Agrippa s'était rendu avec Tite à Rome, où il vécut très-honoré. Avec lui fut éteinte la famille royale des Hérodiens. F. Joseph avait également accompagné Tite à Rome. Vespasien conféra à cet hébreu le titre de citoyen romain, et lui fit une pension considérable. Il était très-estimé de cet empereur et de ses successeurs.



SEPTIÈME ÉPOQUE.

Depuis la destruction du deuxième Temple, jusqu'en 1840.

Remarque. Cette époque, embrassant un laps de temps très-considérable, nous la diviserons en quatre périodes.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Depuis la destruction du deuxième Temple jusqu'à Constantin, le premier empereur romain qui ait embrassé le christianisme, 246 ans.

Après la destruction de Jérusalem, le peuple hébreu se trouva dans l'état le plus déplorable qu'on puisse imaginer. La plus grande partie des habitans de la Palestine étaient massacrés ou morts de faim et de misère, ou vendus comme esclaves. Les autres erraient de tous les côtés, misérables et délaissés. La Palestine, naguères un paradis terrestre, n'offrait plus que ruines et cadavres. Il était permis à quelques

vieillards et à quelques femmes de séjourner sur les décombres de la sainte cité, mais tous les hébreux, en état de porter les armes, en étaient exclus.

Vespasien fit vendre pour son propre compte les terres de la Palestine qui n'avaient plus de maîtres, et il ordonna aux hébreux de payer annuellement au trésor impérial la capitation d'un demi-sicle qu'ils avaient payée au temple.

Plusieurs zélateurs, qui s'étaient réfugiés à Alexandrie, en Egypte, y suscitèrent de nouveaux embarras aux Romains. Les Hébreux de cette ville les livrèrent par prudence à ceux-ci, qui firent mettre à mort 600 de ces hommes indomptables. Ces martyrs de la liberté conservèrent leur fermeté jusqu'au dernier instant, et leurs enfans, même encore adolescens, aimèrent mieux souffrir les tourmens les plus cruels que de nommer les Romains leurs maîtres. Ces troubles furent cause que le temple d'Onias, à Héliopolis, fut fermé par ordre dudit Empereur. Des troubles semblables éclatèrent à Cyrène, en Lybie, troubles excités par un faux prophète nommé Jonathan. L'Empereur romain fit brûler vif le faux prophète et massacrer tous ses partisans.

L'Empereur Domitien qui succéda à son frère Tite, accrut de beaucoup la misère des hébreux ; il leur fit terriblement sentir les effets de sa cruauté naturelle et en fit périr un grand nombre dans les souffrances les plus recherchées. Mais son successeur, Nerva, les favo-

risa et défendit de mettre obstacle à l'exercice de leur culte.

Un grand nombre d'Hébreux, échappés aux désastres de leur patrie, s'étaient dispersés de différens côtés; une partie d'entre eux s'étaient rendus en Egypte et à Cyrène; une autre partie dans la Babylonie où ils s'étaient réunis à leurs nombreux coréligionnaires qui y demeuraient encore depuis la destruction du 1er temple. D'autres s'étaient réfugiés en Perse et dans d'autres pays de l'orient. Ce qui donna lieu à la distinction d'Hébreux d'orient et de ceux d'occident. On comprend dans ceux-ci les Hébreux de la Judée, de l'Egypte, de l'Ethiopie, de l'Italie, de l'Espagne et du reste de l'empire romain. Les Hébreux orientaux comprenaient ceux de la Babylonie, de la Chaldée, de l'Assyrie et de la Perse. Le chef de ces derniers s'intitulait: le Prince de la captivité, et le chef des autres était appelé le chef de la synagogue; l'un et l'autre descendaient de la maison royale de David. Les hébreux orientaux avaient à cette époque des écoles nombreuses et florissantes.

L'empereur Trajan avait succédé à Nerva. Il traita les Hébreux fort durement et leur interdit même l'exercice de leur religion. Ceux-ci poussés à l'extrémité, s'insurgèrent de nouveau contre les romains L'insurrection prit naissance à Cyrène, en Lybie, où il demeurait des Hébreux depuis plusieurs siècles. Ils remportèrent d'abord de grands avantages sur les

Grecs, leurs concitoyens et leurs ennemis. Ces grecs se réfugièrent en partie à Alexandrie, en Égypte, où ils massacrèrent tous les Hébreux. Les Hébreux de Cyrène, pour venger leurs coréligionnaires de l'Égypte, massacrèrent à leur tour beaucoup de Lybiens. L'empereur Trajan expédia une armée considérable en Lybie, et après plusieurs combats meurtriers, les Hébreux de Cyrène ainsi que ceux de l'Égypte qui étaient venus à leur secours, furent vaincus et horriblement massacrés.

L'année suivante, les Hébreux de l'île de Chypre, qui s'y trouvaient en grand nombre, se révoltèrent sous la conduite de leur chef Artemon. Ils y tuèrent un grand nombre d'habitans et détruisirent la ville de Salamine. Trajan y envoya une armée nombreuse sous la conduite du fameux Adrien. Après un combat terrible, les insurgés furent vaincus, et tous les Hébreux furent bannis de l'île, avec défense de jamais y rentrer.

A la même époque, les Hébreux de la Mésopotamie, inquiets du sort qu'avaient eu leurs frères de l'Égypte, prirent les armes et déployèrent une force si imposante que tout le pays en fut alarmé. Trajan y envoya une grande armée, conduite par Lucius Quiétus, le plus grand capitaine qu'eurent alors les Romains. Quiétus livra bataille aux révoltés, les vainquit, en tua un grand nombre et soumit le reste. Aucune de ces insurrections, fondées d'ailleurs sur l'oppression et l'in-

justice, aucune, dis-je, ne put réussir, faute d'ensemble, de connaissances militaires et de chef expérimenté.

Adrien, successeur de Trajan, traita les Hébreux avec une grande rigueur. Il leur interdit même la circoncision. Il fit construire une ville dans la proximité de l'ancienne Jérusalem, et y éleva un temple en l'honneur de Jupiter-Capitolin. Ces procédés exaspérèrent les Hébreux et ils se révoltèrent de nouveau contre les romains. Le chef des rebelles, nommé Bar-Cocheba, était un homme intrépide et très-entreprenant. Quant à la tactique militaire, il paraît avoir été aussi ignorant que ses prédécesseurs ; car, vu la masse qu'il commandait, le courage avec lequel elle combattait et la confiance qu'il inspirait, il aurait dû écraser vingt fois l'armée romaine. Il fut déclaré roi des Hébreux, et il fit battre monnaie en cette qualité. Il réunit une armée de 200,000 Hébreux, tous hommes d'élite ; il fortifia plusieurs endroits de la Judée et choisit pour sa résidence la ville de Bithar, qu'on dit avoir été située près de l'ancienne Jérusalem. Adrien méprisa d'abord cette révolte. Mais instruit enfin de la puissance formidable que déployèrent les Hébreux, il envoya contre eux Tinius Rufus, gouverneur de la Palestine, avec une forte armée. Tinius attaqua les Hébreux et fit massacrer ceux d'entre eux qui tombèrent entre ses mains, sans distinction d'âge ni de sexe. Cependant les insurgés remportèrent des avantages signalés sur l'armée romaine, et ils en tuèrent un grand

nombre ainsi que d'Hébreux dissidents. Ils firent des progrès rapides et effrayants. Leur nombre s'accrut journellement et la commotion se communiqua à toute l'Asie. Rome fut étonnée et consternée. Enfin l'Empereur chargea Jules Sévère, gouverneur de la Bretagne, un des plus grands capitaines de son temps, de s'opposer aux progrès des Hébreux. Sévère ne jugea pas prudent de risquer une bataille contre une armée si nombreuse et si valeureuse. Il l'attaqua partiellement, la battit en détail, lui coupa les vivres et l'assiégea enfin dans Bithar.

Cette ville bien fortifiée, pourvue d'une garnison nombreuse et courageuse, se défendit long-temps avec une fermeté exemplaire. Mais les assiégés souffrirent beaucoup du manque des vivres. Enfin la garnison épuisée par la fatigue et la famine, fut réduite à se rendre le 9 du mois d'Ab, le même jour du même mois où les deux temples eurent été incinérés. Cela arriva l'an du monde 3880 et l'an 120 de l'ère chrétienne. Bar-Cocheba fut tué. On ne saurait se faire une idée du carnage qui suivit cette catastrophe. Dion Cassius, historien romain, dit de cette guerre, que 50 forteresses et 985 beaux villages furent ruinés de fond en comble; que le nombre des Hébreux qui avaient péri dans cette guerre, dans les combats et les sorties, était de 580,000, outre ceux qui étaient morts par la faim, la soif, le feu, les maladies et d'autres maux. Aussi la Judée fut-elle de nouveau dépeuplée.

Un très-grand nombre de romains avaient également perdu la vie dans cette guerre, tellement qu'Adrien, écrivant au sénat de Rome, ne se servit pas à cette occasion de la formule ordinaire : *Moi et mon armée nous nous portons bien.*

Après cette catastrophe, Adrien persécuta les Hébreux de la manière la plus barbare ; le célèbre docteur Akiba, fut une des victimes de ce tyran. Ce rabbin était un chaud partisan de Bar Cocheba qu'il avait pris pour le Messie. On le condamna à être écorché vif. Le sublime docteur supporta le martyre avec le plus grand calme et sans proférer un cri. Lorsqu'il sentit la mort s'approcher, il prononça la formule sacramentelle des Hébreux : « Ecoute Israël ! l'Eternel est notre Protecteur, l'Eternel est *un*, » et il expira avec le mot *un*. Beaucoup d'Hébreux furent publiquement vendus à Térébinthe, au prix des chevaux. Ceux dont on ne pouvait se défaire, furent transportés aux marchés de Gazza et en Egypte. Beaucoup d'entre eux périrent dans les flots; d'autres moururent de faim ou furent massacrés par les cruels habitants des pays où ils avaient été transportés. Adrien fit achever ensuite la nouvelle Jérusalem, fit détruire les monuments religieux des Hébreux, et fit profaner à dessein tous les endroits révérés par ce peuple ; c'est ainsi qu'il employa les pierres du temple pour construire un théâtre ; c'est ainsi qu'il fit bâtir un temple en l'honneur de Jupiter Capitolin sur l'emplacement

du temple de l'Être-Suprême, et qu'il fit placer un porc en marbre sur la porte de Jérusalem qui conduisait à Bethléem. L'entrée de Jérusalem fut interdite à tous les Hébreux, et ce n'était qu'à prix d'argent qu'on leur en permettait l'approche pour y pleurer leur catastrophe inouie, le jour de la destruction du temple.

Le sort des Hébreux orientaux fut bien moins affreux que celui des occidentaux ; car si Trajan avait persécuté les Hébreux jusques dans la Mésopotamie, Adrien déclara que l'Euphrate formait les limites de l'empire de ce côté, et en conséquence ces premiers ne furent pas enveloppés dans les cruelles persécutions de cet affreux despote. Cependant beaucoup d'entre eux avaient accouru au secours de leurs frères de l'occident ; ils n'avaient servi qu'à orner le triomphe du vainqueur. Généralement parlant, l'histoire des Hébreux orientaux de cette époque et antérieurement est restée très-obscure, vu la distance qui les séparait des occidentaux et les grandes vicissitudes qu'ont essuyées ceux-ci.

Dans l'occident, les Hébreux eurent des académies célèbres, nonobstant les persécutions acharnées dont ils étaient l'objet. Ces académies avaient leurs chefs qui étaient regardés comme princes des Hébreux. Ces chefs étaient tous de la race du roi David. Celui de ces chefs qui se distingua le plus, surtout par sa sainteté, fut le rabbin Juda, compilateur de la Misna. Il vivait vers

le dernier siècle du 4e millier, à dater de la création du monde. La Misna est un recueil d'anciennes traditions, relative à l'exégèse de la loi divine. Cette tradition s'était transmise verbalement, en partie depuis Moïse et en partie bien plus tard. La tradition est inséparable de la religion judaïque; sans elle, il y aurait autant de religions hébraïques que d'individus, car les préceptes de la loi étant très-obscurs et très-indéterminés, chacun les expliquerait suivant son génie, ses convenances et ses penchants. Le caraïtisme est impossible. Les caraïtes avaient toujours été favorisés par les puissances, parce qu'ils se rapprochaient davantage du christianisme, et cependant aujourd'hui cette secte a presque disparu de dessus la terre. Tout cela est généralement reconnu de nos jours, et si quelques écrivailleurs juifs ont essayé de nos temps de relever cette hérésie, c'est simplement dans le but d'ébranler l'édifice du culte afin de le faire écrouler un peu plus tard. Leurs protestations contraires n'ont aucune importance. On pourrait demander pourquoi la tradition n'a pas été déposée dans la loi même. La réponse est facile, c'est que la loi aurait été trop volumineuse et hors de la portée intellectuelle de la grande majorité des Hébreux. D'ailleurs la loi aurait été totalement mutilée à la longue par la multiplicité et l'infidélité des copistes. Il n'était pas permis pour cette raison de mettre la tradition par écrit. Cependant ledit docteur se l'était permis dans l'intérêt de la reli-

gion, voyant les persécutions et la dispersion augmenter toujours, et craignant que le culte ne fût oublié. Il a fait entrer encore dans le recueil de la Misna les décisions et les institutions des docteurs précédents, faites dans l'intérêt du même culte. Très-souvent il s'est contenté de mentionner la divergence d'opinions qui régnait à cet égard, sans en adopter aucune.

Cependant ce recueil devint bientôt insuffisant, à cause de sa grande concision. L'oppression allait toujours en croissant; l'intolérance fut introduite avec toutes ses horreurs; les intelligences hébraïques s'obscurcissaient par la misère, les persécutions, les craintes, les chagrins, les soucis; les siéges académiques n'étaient plus stables; la jeunesse ne pouvait plus disposer du temps nécessaire pour l'étude. Toutes ces causes réunies rendirent la Misna inintelligible et nécessitèrent un développement de ce recueil. Ce développement réuni au texte porte le nom de Talmud. On se prévalut des mêmes raisons que ledit Rabbin Juda, pour s'autoriser à écrire ces explications, car l'Écriture sainte seule devait et pouvait être écrite. Ce travail fut entrepris vers le commencement du 5[e] siècle; il fut revu 60 années après qu'il eût été achevé et envoyé à tous les hébreux connus alors, qui s'empressèrent à l'unanimité d'adopter ce recueil comme code religieux, sans qu'il fût jamais permis d'y rien ajouter ni d'en rien retrancher.

Comme cet ouvrage a donné lieu à une multitude

de calomnies, de mensonges, de préventions et de persécutions, nous allons en donner une idée succinte au lecteur. Mais nous dirons d'abord quelque chose des principes fondamentaux et de l'esprit de la croyance hébraïque. Ces principes étant consignés principalement dans le Talmud, ils serviront à apprécier et cette religion et cet ouvrage. Voici ces principes :

Dieu est un, infini, immuable, éternel, incorporel, tout-puissant, tout-voyant, tout-sachant, tout-observant, Créateur de l'univers, infiniment bon, infiniment miséricordieux, infiniment juste, longanime ; il n'a point d'attribut, il récompense la vertu, punit le vice ; cette punition n'est pas une vengeance, elle est uniquement infligée dans l'intérêt du coupable, en conséquence, elle ne peut durer éternellement que dans un sens négatif, c'est-à-dire si le coupable s'est privé de l'aptitude de pouvoir jouir de la béatitude future, n'ayant pas acquis la perfection nécessaire à cette fin ; Dieu pardonne au criminel qui s'amende sincèrement ; la récompense et la punition ont essentiellement lieu dans le monde futur. L'homme a son libre arbitre pour opter entre le bien et le mal ; la religion nous pousse vers le bien, nos passions nous poussent vers le mal, et notre raison participe de tous les deux ; si elle n'écoute pas les passions, elle nous conduit au bien, si elle les écoute, au contraire, elle nous mène au mal. On doit aimer son prochain comme soi-même ; tous les hommes sont frères, pourvu qu'ils

croient à la divinité (*) qu'ils s'interdisent l'homicide, l'adultère, l'inceste, le blasphème, le vol, qu'ils ne mangent pas d'un animal tant qu'il a vie, et qu'ils instituent des tribunaux pour distribuer la justice; toute religion qui reconnaît les dits sept préceptes est bonne pour ceux qui sont nés dans son sein, et ils auront part à la vie future; les pratiques religieuses sont uniquement instituées dans l'intérêt de l'homme; nous ne sommes dans ce monde que pour nous y perfectionner, perfectionnement nécessaire pour que nous soyons à même de jouir du bonheur futur; l'âme est immortelle. Tels sont les principes du culte judaïque. Parlons maintenant du Talmud en particulier.

Le Talmud, qui est l'explication de la Misna, peut se diviser en deux parties très-distinctes.

Première partie ou partie dogmatique : développement de la Misna, nouvelles institutions introduites dans l'intérêt religieux après la confection de la Misna. Cette partie étant très-abstraite et exigeant une longue étude, a donné lieu à peu de critiques et l'on en a fait très-peu de citations, par la simple raison que les critiques l'ignorent, et cependant c'est là tout le Talmud;

(*) Il ne faut pas confondre l'idolâtrie avec le polythéisme; il n'est pas défendu à un non-israélite de croire à plusieurs dieux; mais il lui est défendu d'adorer le soleil, la lune, etc. D'ailleurs, le Talmud déclare (Chulin, fol. 13, verso) qu'il n'existe plus d'idolâtres de nos jours, qu'ils ne font que suivre aveuglement les usages de leurs pères.

car l'autre partie, dont nous allons parler, n'est appelée Talmud que parce qu'elle se trouve réunie à cette première partie.

Deuxième partie ou partie récitative, en hébreu Hagada : Elle contient des principes de morale, surtout de l'homme à l'homme, des règles et des connaissances sur presque tous les objets physiques et métaphysiques, mais épars dans tout cet ouvrage, et enfin, des récits fabuleux, qui sont autant d'allégories touchant différens objets. La clé de ces allégories est perdue en grande partie, faute de connaissances suffisantes du langage et des localités. C'est cette partie allégorique qui a exercé presque exclusivement la plume des critiques, ce n'est que de cette partie qu'on a publié des fragmens sous le nom de Talmud. Cependant aucun hébreu n'est obligé de croire au contenu de cette partie du Talmud, si peu que les talmudistes disent eux-mêmes qu'on ne doit faire aucune objection à une hagada, ni en déduire aucune preuve en faveur d'un objet religieux ; si tous les orthodoxes hébraïques y croient, c'est simplement par la grande confiance que leur inspirent les auteurs de ces récits, sous le rapport de la véracité, de la vertu, de la profondeur et de l'érudition. Cependant, de nombreuses erreurs paraissent s'être glissées dans cet ouvrage en général, soit par l'ignorance des copistes et la longueur du temps, soit par des annotations marginales faites postérieurement par des particuliers, et que les co-

pistes et les imprimeurs auront fait entrer dans le texte de l'ouvrage (*).

Bien des personnes croient que les talmudistes ont tous vécu dans le même temps ou à peu près. C'est une grave erreur, les talmudistes absorbent un laps de temps de mille années au moins.

Trois principes entre autres sont nécessaires à connaître pour savoir apprécier cet ouvrage; premièrement, le style continuellement métaphorique qui y règne; deuxièmement, il suppose les racines des mots

(*) L'aveugle et inconcevable fureur dont les Hébreux ont été l'objet dans les temps passés et en partie encore de nos jours, a fait naître contre eux et contre leur croyance une foule de préjugés les uns plus faux que les autres. C'est ainsi qu'on prétend que les Hébreux se tiennent à la lettre de la loi. Ce préjugé est si bien établi qu'il a passé en proverbe; on dit: *La lettre judaïque*. Le contraire est seul vrai, aucun peuple n'explique autant la Bible au figuré, ni ne tient autant à l'esprit de la loi. Il est vrai qu'on exécute en même temps la lettre de cette loi; mais cette exécution littérale est indispensable pour maintenir la religion dans le cœur, comme nous le démontrerons plus bas. En se tenant à la figure, aucune religion ne serait d'ailleurs possible, car le grand principe même qui veut qu'on aime son prochain comme soi-même, pourrait se prendre au figuré. Une règle sûre pour connaître la croyance des Hébreux, c'est de croire toujours l'opposé de ce qu'on leur reproche. On sera rarement dans l'erreur. Je ne citerai encore qu'un seul exemple:

Il est dit dans tous les livres que la femme était esclave, ou à peu près, chez les Hébreux. Le contraire est seul vrai; chez aucune nation du monde, sans exception aucune, le sexe n'avait autant de droits que chez ce peuple; je pourrais multiplier les preuves à cet égard; mais une seule suffira, car elle est décisive.

D'après la loi judaïque, chaque Hébreu doit faire un contrat à sa

hébraïques, d'une lettre ou tout au plus de deux lettres ; troisièmement, il emploie fort souvent des signes purement mnémoniques sous forme de parfaite déduction. Ces signes mnémoniques étaient indispensables, parce que, comme nous l'avons dit, il n'était pas permis de rien écrire d'oral, et qu'on apprenait toujours le contenu de cet ouvrage de vive voix et de mémoire.

On a reproché une grande intolérance au Talmud, et ce reproche a une apparence de vérité, car les talmudistes montrent une forte aversion et un souverain mépris pour les idolâtres d'alors. Mais pour juger ces savants vertueux, il faut connaître le caractère et la conduite des idolâtres d'alors ; rien n'est plus abject

---

femme en l'épousant, et sans ce contrat de mariage il ne peut habiter un instant avec elle. Il existe un type de ce contrat qui était de temps immémoriaux et qui est encore le même pour tous les Hébreux de l'univers. En France, où le mariage civil précède le mariage religieux et où le contrat est déjà passé lors de la célébration de ce second mariage, les Hébreux ont néanmoins conservé leur antique usage et ils font, lors de leur mariage religieux, un second contrat suivant l'ancien type ; contrat qui ne peut annuler le premier, mais qui reste comme souvenir. Or, voici un passage de ce contrat judaïque :

ואנא אפלח ואוקיר ואיזון ואפרנס יתיכי כה־לכות גוברין יהודאין
דפלחין ומוקרין וזנין ומפרנסין לנשיהון בקושטא.

« Et moi (c'est l'époux qui est censé parler à sa nouvelle épouse) *je te servirai*, *je t'honorerai*, je te nourrirai et je t'entretiendrai suivant *la règle imposée aux époux judaïtes qui doivent servir*, *honorer*, nourrir et entretenir leurs femmes *avec vérité*. » Les femmes françaises mêmes peuvent-elles se glorifier d'un tel empire !

ni plus impie ; le passage suivant peut en donner une idée : *Les descendants de Noé s'étaient soumis à trente obligations : ils n'en observent plus que trois, savoir : ils ne font pas de contrat de mariage aux mâles, ils ne vendent pas la chair humaine publiquement et ils honorent la religion.* (Chulin, fol. 92 recto et verso.) Ailleurs le Talmud défend de voyager seul avec eux, de placer une bête dans leurs étables ou dans leurs écuries, et il n'était pas permis à une femme juive de se trouver seule avec eux, même en présence de leurs femmes. Je pourrais multiplier les citations à cet égard, et voilà pourquoi le christianisme avait pris rapidement un grand développement ; on l'avait accueilli comme une ancre de salut, à une époque où la dissolution des mœurs avait amené la dissolution de la vie sociale ; le sévère judaïsme était impraticable pour des êtres si commodes et si sensuels.

On attribue souvent aux talmudistes des ouvrages qui ont paru après la rédaction du Talmud, ou plutôt on confond tous les écrits des différents rabbins avec ledit ouvrage, et l'on en tire des preuves pour déclamer contre les Hébreux ou contre le judaïsme. C'est une grande erreur. Aucun ouvrage postérieur au Talmud n'a de l'autorité qu'autant que l'usage général a bien voulu lui donner en fait de pratiques religieuses. Mais en fait de doctrines, il n'en a aucune.

Nous allons donner maintenant un petit spécimen de l'esprit d'observation et de la morale du Talmud.

Le cadre de cette histoire ne nous permet pas d'en donner davantage. Mais le peu que nous en citerons suffira pour faire apprécier le noble caractère de ceux qui calomnient cet ouvrage.

RÈGLES :

Tout animal dépourvu d'os et de matière cornée, ne peut vivre douze mois. (Chulin, fol. 58).

Tout animal qui a des cornes a des sabots. (Nidda, fol. 86.)

Aucun carré ne date de la première création. (Hiéros. Schebuoth, ch. 3.)

La distance moyenne d'une néoménie à l'autre, est de 29 jours et 12 $\frac{793}{1080}$ heures. (Traditionnel).

Si les œufs d'un poisson sont également ronds ou pointus aux deux extrémités, c'est signe que ce poisson n'a point d'écaille et que par conséquent il n'est pas permis aux Hébreux d'en manger. (Aboda Sara, fol. 40.)

Le lait d'un animal immonde ne produit ni crême ni fromage. (Ibid., fol. 35.)

Les animaux qui ne s'accouplent que le jour, ne mettent bas que le jour ; ceux qui ne s'accouplent que la nuit, ne mettent bas que la nuit ; ceux qui s'accouplent indistinctement jour ou nuit, mettent bas de même. (Bechoroth fol. 7.)

Les différentes espèces d'animaux dont le mode d'ac-

couplement et le tems de gestation sont respectivement égaux, peuvent produire l'une avec l'autre. (Ibid).

Un des effets de la débauche, c'est une vieillesse prématurée. (Schabbath, fol. 152.)

Le monde à venir diffère infiniment de ce monde-ci ; dans ce premier on ne mange pas, on ne boit pas, il n'y a point de mariage, point de transaction, point de jalousie, point de haine, point d'excitation ; simplement les hommes vertueux, la couronne sur la tête, y jouissent du reflet de la gloire du Très-Haut. (Berachoth, fol. 17.)

Les rêves ne sont que le reflet des idées de la journée ; la preuve en est qu'on ne voit pas en songe, ni un dattier d'or ni un éléphant qui traverse le chas d'une aiguille, (Ibid, 55.)

Jamais la Divinité n'est descendue sur la terre et jamais Moïse et Elie ne sont montés au ciel. (Sucha, fol. 5.)

Les idées de débauche sont plus préjudiciables encore que la débauche elle-même. (Joma, fol. 29).

L'univers et tout son contenu a été créé à la fois et en un seul instant. (Midrasch Néehlam, au commencement.)

La circonférence de la terre est de 9,000 lieues. (Pesachim, fol. 94.)

Le soleil est renfermé dans un étui. (Midrasch Rabba, ch. 6.)

La Divinité créa des mondes et les détruisit avant de créer le nôtre. (Ibid, ch. 9.)

MORALE :

Il est défendu de rechercher la bienveillance d'autrui, fût-ce même d'un idolâtre, par des paroles ou des actions ambigues, comme de l'inviter à un festin lorsqu'on est persuadé d'avance qu'il n'accèpterait pas, ou de vendre du cuir provenant d'un animal mort naturellement, lorsque l'acheteur peut croire que cela provient d'un animal tué, etc. (Chulin, fol. 94.)

Ceux qui emmagasinent les comestibles, ceux qui prêtent à usure, le marchand qui emploie faux poids ou fausse mesure, ceux qui cherchent à faire hausser le prix des denrées, à tous ceux-là s'applique ce verset de l'Ecriture : le Seigneur a juré par l'honneur de Jacob que jamais il n'oubliera leurs œuvres. (Baba Bathra, fol. 90.)

Il est défendu de faire le commerce avec des objets nécessaires à la vie, tels que vins, huiles et farines. (Ibid.)

Il n'est pas permis de garder un chien méchant dans sa maison. (Sabbath, fol. 63.)

Celui-là est sage qui apprend de tout le monde ; celui-là est héros qui triomphe de ses passions ; celui-là est riche qui se contente de ce qu'il possède ; celui-là est honoré qui honore les autres. (Aboth, ch. 4.)

La religion doit s'unir au travail, sans quoi la religion est remplacée par le vice. (Ibid., ch. 2.)

On doit aimer sa femme comme soi-même et l'honorer plus que soi-même. (Jebamoth, fol. 62.)

La femme s'élève avec son époux, elle ne descend pas avec lui. (Chetuboth, fol. 61.)

Il est un ancien proverbe qui dit : ta femme est-elle naine, baisse-toi pour la consulter. (Baba Mézia, fol. 58.)

Quelqu'un meurt et laisse des enfants mâles et femelles ; la succession est-elle suffisante, les premiers héritent et les autres sont nourries, entretenues et mariées ; ne l'est-elle pas, les filles sont nourries, entretenues et mariées et les fils n'héritent pas, dussent-ils être réduits à mendier leur pain. (Chetuboth, fol. 108.)

Il est défendu aux marchands de bestiaux d'enjoliver leurs bêtes pour les faire paraître plus jeunes ; de même il est interdit aux marchands d'habits, de vaisselle et d'instruments, de les arranger de manière à les faire paraître plus beaux ou plus neufs. Il n'est pas permis aux fruitiers de placer les plus beaux fruits en dessus, afin d'en imposer à l'acheteur. (Baba Mézia, fol. 60.)

La société est basée sur trois principes : la religion, le travail et la charité (Aboth, ch. 1).

Aime le travail, fuis les grandeurs et ne te familiarise pas avec les grands (Ibid).

La société se maintient par trois choses : par la vérité, la justice et la paix (Ibid).

Que l'honneur de ton prochain te soit aussi cher que le tien propre ; sois lent à te fâcher et amende-toi la veille de ta mort ! (Ibid., ch. 2).

Considère trois choses et tu ne pécheras pas : sache d'où tu viens, où tu vas et à qui tu rendras compte de tes œuvres (Ibid. ch. 3).

Prie pour la prospérité du gouvernement, car s'il n'est plus respecté, les hommes se dévorent vivant l'un l'autre (Ibid).

N'aie confiance en ta vertu que le jour de ton décès, et ne juge ton prochain que tu ne sois à sa place (Ibid. ch. 2).

Procure-toi un professeur, achète un ami et juge tout homme en bien ! (Ibid. ch. 1),

La justice du gouvernement est bonne justice.

Il n'est point permis de frauder la douane.

Il n'est point permis de jouir d'un objet volé provenant même d'un idolâtre (Baba-Kama, fol. 113),

Faire rougir quelqu'un publiquement équivaut à un assassinat (Baba-Mezia, fol. 58).

Changer de parole équivaut à un culte idolâtre (Sanhédrin, fol. 91).

Médire c'est renier Dieu (Erachin, fol. 15).

Je prends à témoin le ciel et la terre que ce n'est que la conduite de l'homme qui le rend apte d'être inspiré par l'esprit saint, n'importe que ce soit un idolâtre,

israélite, homme, femme, esclave, mâle ou femelle (Jalcut Schimoni, section de Schoftim).

On offrait pendant les fêtes des feuillées 70 taureaux au temple en expiation pour les 70 peuples existans, et pour qu'ils vécussent tous dans l'abondance (Souka, fol. 55).

Si un idolâtre embrasse le judaïsme avec ses enfans encore en bas âge, ceux-ci, lorsqu'ils grandissent, peuvent déclarer qu'ils ne veulent pas du judaïsme, et peuvent retourner à l'idolâtrie sans que le gouvernement judaïte ou le tribunal puisse l'empêcher (Ketouboth, fol. 11 recto).

La défense de la loi qui dit qu'on ne doit pas faire tort à son *prochain*, se rapporte également à l'*idolâtre* (Eliahou Rabba, ch. 15).

Balaam n'a point part au monde futur, mais les autres hommes *non-israélites* y ont part (Sanhédrin, fol. 105 rect).

Si un idolâtre veut embrasser le judaïsme, on lui dit de bien y réfléchir : tant que tu étais idolâtre, doit-on lui faire observer, tu as mangé des mets qui nous sont défendus, *sans que tu en fusses coupable*; tu as profané le jour du Sabbath et *tu n'en étais pas fautif*, etc., etc. (Jebamoth, fol. 47).

La Providence a donné plus de discernement au sexe femelle qu'au sexe mâle (Nidda, fol. 45).

Je reprends le fil de notre histoire.

La défense faite aux Hébreux par Adrien de circoncire leurs enfants, subsistait encore du tems d'Antonin le pieux. Les Hébreux s'ameutèrent de nouveau sous ce dernier. Celui-ci, après les avoir domptés, retira ladite défense et les traita avec beaucoup d'indulgence; on croit que c'était par égard pour le rabbin Juda, cité plus haut, avec lequel cet empereur était intimement lié. Marc Aurèle et son successeur Commode se montrèrent aussi très-favorables aux Hébreux. L'empereur Septime Sévère se montra leur protecteur zélé. Les Hébreux lui étaient restés fidèles et l'avaient soutenu de grandes sommes d'argent, lorsque Pescenius Niger s'était insurgé dans l'Orient et s'était fait déclarer empereur. Ce premier conçut tant de gratitude pour les Hébreux, qu'il leur permit le libre exercice de leur religion, leur octroya les mêmes droits qu'aux citoyens romains et les déclara aptes et éligibles pour tous les emplois et toutes les dignités de l'état.

En Orient, les Hébreux étaient très-heureux à cette époque, et ils avaient une grande influence sur les affaires du gouvernement. Mais à la fin cette influence excita la jalousie des Persans, ce qui suscita une grande persécution à ces premiers. Après de grandes souffrances, ils recouvrèrent cependant le libre exercice de leur religion.

Depuis Alexandre Sévère jusqu'à Constantin, sur-

nommé le grand par les prêtres, les Hébreux jouissaient presque sans interruption du libre exercice de leur culte, de la faveur de la cour de Rome ainsi que de celle de la Perse. Ils étaient particulièrement favorisés par Zénobie, reine de Palmyre, que l'on croit avoir été Israélite elle-même.



DEUXIÈME PÉRIODE

DE LA SEPTIÈME ÉPOQUE, OU LA PÉRIODE INFERNALE.

Depuis 314 *de l'ère chrétienne jusqu'à la réformation, en* 1522, *même ère.*

En l'année 314, il se fit, dans l'empire romain, une révolution extrêmement significative; l'empereur Constantin, que les prêtres ont surnommé le Grand, embrassa le christianisme. Les conséquences de cette révolution ont été immenses pour la terre entière, mais terribles surtout pour une grande partie des Hébreux, principalement pour ceux de l'Europe. La plume ne saurait exprimer ce que les Hébreux ont enduré dans cette longue et fatale période. Pillage, persifflage, mépris, sarcasmes, oppression, vexations, malice infernale, persécutions sataniques, horribles massacres, tourmens étudiés, tortures approfondies, enfin des maux sans nom et sans nombre se réunirent pour accabler, écraser et anéantir ce peuple infortuné, le tout au nom de la religion chrétienne, religion proclamée exclusivement charitable et philantrope, reli-

gion qui enseigne que lorsqu'on a reçu un soufflet sur une joue, on doit tendre l'autre joue pour avoir un second soufflet! Tout le monde, à l'exception d'un petit nombre, était d'accord, dans cette exécrable période, pour continuer sans relâche ces inconcevables atrocités. Voici une légère esquisse de ces souffrances :

Pendant presque toute cette période et bien au-delà, les arts, les métiers, l'industrie, le commerce régulier, l'agriculture, la propriété, tout était sévèrement interdit aux Hébreux ; ils étaient exclus de tout emploi, de toute dignité ; la seule branche des connaissances humaines qu'ils pussent exploiter, c'était la médecine, par la raison qu'il y avait très-peu de médecins chrétiens ; aussi lorsque plus tard il y en avait, les synodes interdisaient souvent aux chrétiens d'employer des médecins hébreux ; on leur permettait exclusivement le brocantage et l'usure, dans l'intention de les couvrir de haine et de mépris ; ce but atteint, on les chassa comme usuriers en confisquant leur avoir. Un hébreu ne pouvait passer dans la rue sans être en butte à la risée, aux huées, aux invectives et aux lapidations d'une populace souverainement fanatique, ignorante, effrénée et impitoyable. Très-souvent ils furent assommés par pur passe-temps, au milieu des rues. Les Hébreux ne pouvaient se montrer surtout les dimanches et les jours de fête ; ils passaient ces jours dans leurs huttes en tremblant pour la vie de leurs femmes et de leurs enfans, car ces

jours étaient particulièrement consacrés à faire irruption dans leurs maisons, à les égorger en masse et à les piller. Pour mieux les livrer aux massacres et aux tourmens, on les obligeait de porter une marque distinctive sur leurs habits. Ils étaient confinés dans les ruelles les plus mal-propres et les plus mal-saines du lieu, hors desquelles ils ne pouvaient demeurer quel que fût leur nombre. Un très-grand nombre de villes et des pays entiers leur étaient totalement interdits, et il y en a qui le leur sont même encore, sous des peines très-sévères. Souvent après les avoir chassés d'un pays, on les y rappelait à diverses reprises, pour leur laisser amasser quelque fortune et les en dépouiller ensuite. Dans les lieux dont le passage leur était permis, on leur faisait payer un droit d'entrée égal à celui que payaient les bêtes immondes. Dans les endroits dont le séjour leur était permis, l'entrée des lieux publics et de diverses édifices leur était défendue; à Francfort sur le Mein, par exemple, on lisait à l'entrée de la promenade publique jusqu'à la première révolution française : *Cette promenade est interdite aux porcs et aux juifs*. Tantôt on les accusait d'avoir profané des hosties, ce qui était suivi de tortures, de massacres et de pillage; leurs dénégations ne pesaient pour rien dans la balance de la justice; tantôt on leur reprochait d'avoir empoisonné des puits, des fontaines, des fleuves; mêmes suites. Lorsqu'on était blasé sur ces accusations, on assassinait

quelque malheureux enfant chrétien, si l'on ne trouvait pas un cadavre sous les mains, et la nuit on jetait ce cadavre dans la maison d'un Hébreu; le lendemain on accusait tous les Hébreux du lieu d'avoir sucé le sang de cet enfant; on faisait des perquisitions, le cadavre fut trouvé et tous les Hébreux furent mis à mort et leurs maisons pillées. Enfin, il ne pouvait arriver aucun malheur public qui ne fût amené par les Hébreux: maladies, pestes, innondations, mort subite, tout était mis sur leur compte, et la conséquence en était toujours pour eux: tortures cruelles et mort ignominieuse; rarement ils en étaient quittes pour le bannissement et la perte de leurs biens. On sent bien d'ailleurs que les sujets de persécutions, de pillage et de meurtre ne pouvaient jamais manquer; car un seul juif commit-il une faute, un délit, on disait toujours *les juifs*, formule sacramentelle en usage encore de nos jours même. Or, il est naturel que parmi un certain nombre de personnes, il y a toujours quelques individus qui se conduisent moins bien, surtout lorsque la misère et l'oppression les poussent vers le mal. La source des accusations était donc intarissable.

Les exactions fiscales ne finissaient jamais. Un moine, un recors, un juif renégat avait-il besoin d'argent, il menaçait les Hébreux, et ceux-ci s'empressaient de conjurer la tempête par une forte somme. Les livres casuistiques de ces temps sont remplis de questions sur qui retombe telle ou telle répartition.

Les impôts réguliers étaient énormes, et il était de rigueur de donner des étrennes le nouvel an aux autorités et aux subalternes.

Le cadre de cet ouvrage ne me permet pas d'entrer dans le détail des atrocités commises sur les Hébreux pendant cette période. Je m'en applaudis, car il me répugnerait autant de les relater qu'il répugnerait au lecteur de les lire. Cependant j'en fournirai ici quelques échantillons afin d'en donner une idée au public.

Du temps des premières croisades, les croisés des pays rhénans tombèrent entre autres sur les Hébreux de Cologne ; ils les massacrèrent tous jusqu'à un seul qu'ils réservèrent au baptême. L'hébreu refuse. Menaces terribles d'une part, constance héroïque de l'autre. Enfin, les pieux croisés l'ensevelirent vivant et d'intervalle en intervalle ils le déterrèrent pour lui demander s'il persistait. L'hébreu persistant, ils l'enterraient de nouveau. Las enfin de cette manœuvre, ils le laissèrent sous la terre, et l'ont raconte qu'on entendait les gémissemens de la victime jusqu'au lendemain.

Vers cette même époque, on inventa un nouveau genre de mort pour les Hébreux de Leipsic, en Saxe. On les enfonça dans des tonneaux et l'on roulait ces tonneaux dans les rues jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Plus tard, un roi d'Angleterre, je ne sais plus lequel, car j'écris ici de mémoire, a eu l'idée lumineuse que voi-

ci : ce fait est tiré du livre intitulé שארית ישראל que j'ai lu dans ma jeunesse.

On avait banni de l'Angleterre les Hébreux qui refusaient d'embrasser le christianisme. D'autres cependant avaient cédé à la force, plutôt que de s'expatrier et d'abandonner leurs biens. Mais la sincérité de ces nouveaux chrétiens était très-suspecte. Voici l'expédient qu'imagina ce monarque pour éclaircir ses doutes: Il fit dresser sur le rivage de la mer deux pavillons très-vastes; sur l'entrée de l'un il fit écrire en gros caractère le nom de Moïse ; sur celle de l'autre, il fit placer le nom de J.-C. Il fit publier un édit portant qu'il était temps de mettre fin aux persécutions religieuses, que la conscience était libre, mais qu'il convenait de distinguer les croyances ; que, par conséquent, ceux qui préféraient le judaïsme entrassent dans le pavillon de Moïse, et que les autres se rendissent au second pavillon. Bon nombre d'hébreux donnèrent dans le panneau, ile se rendirent au pavillon de Moïse où ils furent tous égorgés.

Un certain Rabbin nommé Elazar, contemporain d'une partie de ces persécutions, a composé à ce sujet une élégie qu'on récite encore aujourd'hui le jour anniversaire de la destruction de Jérusalem. Voici un fragment de cette pièce; il parle des martyrs hébreux: « Ils sont lapidés, étranglés, brûlés, décapités, roués, pendus ; on crève les yeux aux uns, on coupe les bras

aux autres. Ceux-ci sont écrasés dans un pressoir ; ceux-là sont traînés dans la boue du haut d'une colline; en voici qu'on scie en deux ; voici qu'on foule aux pieds; en voilà dont on arrache la chair avec des étrilles; ici on rougit des briques pour les appliquer sur les victimes ; là-bas on égorge , on précipite dans des fosses , des cloaques , dans la rivière ; ailleurs on les traîne à terre en ricanant..... A la fin on pille , on partage le butin , et les cadavres gisent dans les rues sans sépulture , etc. , etc. »

Tant de forfaits seraient incroyables si des chrétiens contemporains ne s'étaient chargés de nous les révéler , et cependant ces chrétiens eux-mêmes étaient bien éloignés d'aimer les Hébreux ! et cependant les hébreux existent encore , ils sont encore aujourd'hui au niveau des autres croyances pour les vertus du moins. Voici peut-être le plus grand miracle qui soit jamais arrivé.

Ce qui est inconcevable , c'est qu'après tous ces procédés , continués pendant douze siècles sans interruption, on avait pu faire un crime aux Hébreux de ce qu'ils n'aimaient pas les chrétiens , de ce qu'ils ne s'appliquaient pas aux arts , aux métiers et à l'agriculture qu'on leur avait interdits , et de ce qu'ils étaient faibles, craintifs et dissimulés ! ! !

Nous allons indiquer maintenant la cause de ces terribles persécutions. On y verra en même temps

pourquoi les hébreux ont infiniment plus souffert dans la chrétienté que partout ailleurs.

L'Evangile, dans son origine, ne se montrait hostile au culte hébraïque que sur un seul point : la venue du Messie : les Hébreux l'attendaient et l'Evangile proclama qu'il était venu. Sur tout le reste elle était d'accord avec ceux-ci. J.-C. le dit formellement ; nous avons cité ses paroles plus haut. Aussi l'Evangile était-elle destinée aux Hébreux seuls; tous les autres peuples de la terre en étaient exclus. Il dit à ses disciples : *N'allez point vers les gentils et n'entrez dans aucune ville des Samaritains.* (Evang. selon St-Math., 10, 5 et 6.) Et plus loin : *Une femme cananéenne ayant prié J.-C.* de guérir sa fille et n'ayant pas répondu , ses disciples le prièrent de le faire ; il leur répondit : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maison d'Israël.* (Ibid., 15 , 24.) Rien ne saurait être plus clair.

Mais après la mort de J.-C. les disciples s'apercevant que les conversions étaient bien rares et que le peu de personnes qui adoptaient leurs doctrines étaient sans influence, ils prirent la résolution de prêcher l'Evangile aux gentils. Ceux-ci étaient très-mûrs à cette époque pour une nouvelle religion. La croyance dans les dieux de la mythologie était fortement ébranlée ; la corruption des mœurs était parvenue à son comble ; la licence ne connaissait plus de bornes ; le nouveau culte, qui parlait de modération, de patience et de

l'amour du prochain, devait donc être écouté avec faveur. Mais d'un autre côté, ce même culte se montrait extrêmement sévère, gênant et rigoureux; le moyen de faire adopter une telle croyance à des païens habitués à la dissolution la plus complète et à la liberté religieuse la plus illimitée. Force fut donc aux disciples d'alléger ce fardeau. La veille du jour où le premier idolâtre devait se présenter à St-Paul pour prendre le baptême, cet apôtre vit descendre du ciel une nappe remplie de gibier, de pourceaux, de reptiles, etc., indication certaine que ces mets venaient d'être permis. Il le proclama le lendemain.

Cependant on continuait encore à observer le reste de la loi judaïque; St-Paul lui-même fit circoncire plus tard un de ses serviteurs, suivant les actes des apôtres. Nous lisons plus loin dans ces actes, que les apôtres réunis avaient décidé : « qu'on doit leur écrire (aux » gentils) qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, » de la fornication, *des chairs étouffées et du sang.*» (Actes des apôtres, chap. 15. v. 20.) Et plus loin : « Les apôtres et les prêtres écrivirent aux gentils : c'est » *de vous abstenir* de ce qui aura été sacrifié aux idoles, » *du sang des chairs étouffées*, etc. (Ibid v. 29.)

Néanmoins ce fardeau parut encore trop pesant aux païens; tout le cérémoniel fut donc peu à peu supprimé. Il ne resta plus que l'observation du samedi. Le sabbat étant ordonné dans le décalogue, étant répété si souvent dans la loi et dans les prophètes et étant

un des plus grands principes du culte judaïque, on n'osait l'abolir ; mais on pouvait célébrer en même temps le dimanche, jour de la résurrection de J.-C. C'est ce qu'on pratiquait long-temps en effet.

Bientôt le christianisme monta sur le trône avec Constantin. Les Hébreux commençaient à se disperser; ils s'établissaient partout au milieu des autres citoyens; ils avaient les mêmes droits que ceux-ci ; ils étaient partout estimés et souvent aimés ; ils s'occupaient peu du commerce, ils étaient soldats, artistes, artisans, etc. Leur instruction religieuse dépassait de beaucoup celle des nouveaux chrétiens. On redoutait en conséquence leur contact avec ceux-ci ; une séparation totale devint indispensable. L'occasion s'en présenta d'elle-même : la célébration de deux sabbats par semaine était trop préjudiciable à la classe ouvrière, il fallait donc opter pour l'un de ces deux jours, on opta pour le dimanche.

Maintenant il s'agissait de paralyser l'influence des Hébreux sur les autres citoyens, afin que leur raisonnement, leurs discussions et leur exemple ne pussent faire impression sur ceux-ci. D'ailleurs, en leur laissant leur réputation et leur liberté, on n'avait aucun espoir de les faire entrer dans le giron de l'église. Il fallait donc leur ôter cette liberté et les rendre un objet de mépris, de haine et de réprobation. On inventa donc diverses calomnies, différentes accusations qui ressortirent leur effet.

Mais comme à la longue tout s'use et tout se dé-

couvre, il fallait varier ces accusations et en inventer toujours de nouvelles. Celle qui fit le mieux son effet et qui fut la plus terrible pour les Hébreux, quoique la plus ridicule et la plus dénuée de bon sens, ce fut celle qui accusa les Hébreux de tuer des enfans chrétiens pour employer le sang à leurs cérémonies de pâque. L'époque était très-bien calculée, Satan lui-même ne pouvait mieux choisir; c'est l'époque de la mort de J.-C., c'est la saison où le sang commence à fermenter chez tous les êtres vivans et où par conséquent les passions sont les plus véhémentes. Telle est la principale cause de la persécution des Hébreux pendant cette horrible période.

On pourrait croire, qu'en partie du moins, les accusateurs des Hébreux étaient de bonne foi, et qu'ils croyaient réellement ce qu'ils disaient. Il n'en est rien, et je vais le prouver. Prenons la dernière accusation citée plus haut, celle qui, non seulement a coûté la vie et de cruelles tortures à des millions d'Hébreux, mais qui, en outre, n'a jamais laissé aux Hébreux survivants un moment de calme le jour, ni un instant de repos la nuit, étant dans l'appréhension continuelle qu'on ne jetât clandestinement quelques cadavres dans leurs maisons, pour les accuser de meurtre. Eh bien! cette effroyable accusation est diamétralement opposée aux croyances des Hébreux, non-seulement elle ne repose sur aucun fond, mais elle se détruisait elle-même par le bon sens le plus commun. Les plus pauvres d'esprit auraient pu faire les réflexions suivantes :

1° La pâque des Hébreux, ainsi que le précepte de manger du pain azyme pendant cette fête, a précédé le christianisme de plus de 1,300 ans. J.-C. lui-même en a mangé avec ses disciples la veille de sa mort.

2° On vendait et l'on donnait tous les ans, et cela se pratique encore aujourd'hui, une grande quantité de pain azyme aux chrétiens. En rompant ce pain ils n'y avaient jamais rien trouvé qui ressemblât à du sang.

3° Dans un si grand laps de tems, avec tant de millions de femmes, d'enfants, de domestiques, parmi lesquels un grand nombre de domestiques chrétiens, il était de toute impossibilité qu'à la longue le crime ne fût découvert et prouvé un grand nombre de fois. Cependant il ne le fut jamais.

4° La défense de manger du sang est répétée jusqu'à cinq fois dans le Pentateuque, c'est la seule défense qui y soit répétée aussi souvent et en raison de quoi les Hébreux poussent l'horreur du sang à un point que leurs accusateurs de meurtre les en ont souvent raillés et ridiculisés.

5° Aucun peuple du monde, sans exception, n'est aussi éloigné du meurtre que le peuple hébreu ; la distance est même immense. Dans les annales de la criminalité, il n'existe aucune proportion en fait d'homicide entre les Hébreux et les autres croyances. Depuis l'apparition des journaux quotidiens, ceux-ci fournissent une nouvelle preuve de cette assertion.

6° La religion judaïque prend tous les êtres hu-

mains sous sa protection, sans distinction de culte : Ne livre pas à son maître, dit-elle, l'esclave qui se réfugie chez toi ! Ne rebute pas l'Edomite, il est ton frère ! Ne rebute pas l'Egyptien, tu as séjourné dans son pays ! Lorsque tu rencontres le bœuf ou l'âne de ton ennemi lesquels se seraient fourvoyés, tu les lui ramèneras ! Si tu vois l'âne de ton adversaire succomber sous sa charge, tu dois l'aider à le relever ! Tu ne plaisanteras ni ne vexeras l'étranger ; car vous étiez vous-mêmes étrangers en Egypte ! Tu travailleras pendant six jours et tu t'abstiendras le septième jour, afin que *ton bœuf, ton âne, le fils de ton esclave et l'étranger aient le temps de se reposer !* La tradition défend de causer inutilement la moindre douleur, le moindre désagrément aux brutes mêmes. Aussi la commisération des Hébreux pour tous les êtres animés est-elle exemplaire. Si un hébreu, par exemple, est obligé de noyer une petite bête, vous le verrez rarement le faire lui-même, il aimera mieux en charger pour de l'argent une personne d'une autre croyance.

7° Tous les livres hébreux sont connus des chrétiens et des nombreux juifs baptisés, souvent très-hostiles à leur ex-coréligionnaires ; jamais on n'a rien trouvé dans ces livres d'analogue à cette exécrable accusation.

8° Dans bien des lieux on avait et l'on a encore des ouvriers chrétiens qui travaillent à la confection du pain azyme.

Tous ces raisonnemens sont à la portée de toutes les intelligences; les livres hébreux sont ouverts à tout le monde; ils étaient de tout temps traduits et commentés dans d'autres langues. Donc ces accusations étaient faites par système.

Cette cause, quoique la principale, n'était pourtant pas la seule. Il y avait encore des causes secondaires qui alimentaient constamment et qui alimentent encore en grande partie ces haines et ces persécutions.

1° Les excitations continuelles des prêtres et surtout des différentes espèces de moines.

2° La croyance dans laquelle on entretenait le peuple que les Hébreux avaient crucifié J.-C.

3° Plus tard lorsque l'oppression et les exactions avaient acculé une partie des Hébreux au dol et à l'usure afin qu'ils pussent donner du pain à leurs enfans, le peuple devait croire ces Hébreux méchants, cruels et dénués de tout sentiment d'honneur et d'humanité. Il devait le croire d'autant plus qu'on le lui répétait sans cesse.

4° La jalousie de toutes les classes. Dans ces temps de barbarie, la science et le commerce étaient presque exclusivement l'apanage des Hébreux. Il en fut conséquemment souvent élevés aux plus hautes dignités. Le commerce enrichissait une partie d'entre eux, et l'on ne pouvait pardonner une telle supériorité à un peuple si inférieur par sa croyance.

L'opinion, généralement répandue alors que les

Hébreux se croyaient le peuple élu, ne pouvait qu'accroître cette jalousie. Une grande partie des Hébreux étaient en effet dans cette croyance, car ils regardaient la divinité comme un roi puissant et despote qui a des favoris suivant ses caprices ; de là ils donnaient une fausse interprétation au passage de la loi qui dit : *Vous me serez un royaume de pontifes et une nation sainte.* On a vu plus haut le véritable sens de ce passage et des passages analogues.

5° L'inconcevable imprudence et légèreté des Hébreux du moyen âge dans leurs paroles et leurs écrits. Il roulait entre autres parmi eux un écrit manuscrit sur l'origine du christianisme, écrit souverainement fabuleux et insipide dans lequel la chronologie n'était pas mieux respectée que la vérité des faits. Or, les renégats juifs ne manquaient pas de communiquer cette misérable invention aux Chrétiens, ce qui ne put qu'accroître la haine et l'animosité.

Une autre imprudence de la part des Hébreux, c'est qu'ils se servaient de domestiques et même d'esclaves chrétiens. Ajoutez à tout cela leur manie pour l'emphase et le luxe ; les Hébreux riches étalaient constamment un faste qui devait révolter leurs antagonistes et en exciter l'envie et la jalousie, surtout dans un temps où le peuple était misérable et où il n'avait aucune idée de la valeur des étoffes et des métaux précieux. Une paire de boucles d'argent

était à ses yeux l'indice infaillible d'une fortune colossale. Or, ces fortunes chez des individus que la religion lui fit tant mépriser, ne pouvaient qu'exciter tout son courroux. Les syndics des Hébreux, qui s'apercevaient à la fin de cette cause de haine, firent souvent des lois somptuaires et défendirent à leurs subordonnés de porter telle étoffe et d'étaler tel métal. Mais ils s'en aperçurent trop tard et ils furent mal obéis.

Cette manie de bruit et de luxe est la principale cause de la haine qu'on manifeste encore aujourd'hui pour les hébreux dans bien des pays. Ce n'est plus le fanatisme religieux, mais c'est l'envie et la jalousie de certaines classes parmi les chrétiens. Je me souviens qu'en 1815, une année après que les Hébreux de l'Allemagne avaient fait des sacrifices immenses en faveur de l'indépendance de cette contrée, et qu'il était question en conséquence de les émanciper: je me souviens qu'il commençait alors à pleuvoir dans ce pays des écrits les uns plus incendiaires que les autres, contre les mêmes Hébreux. Un professeur de philosophie de l'université de Heidelberg, nommé Fries, proposa comme unique remède contre les Hébreux, de noyer tous leurs enfans dès leur naissance, renchérissant sur Pharaon qui ne voulait faire submerger que les enfans mâles. Un autre professeur de Berlin, nommé Ries, écrivit dans le même sens. Or, ces deux professeurs étaient

bien éloignés de l'intolérance religieuse ; ils ne pouvaient rien articuler de spécieux contre la conduite de leurs hébreux, qui étaient au niveau de leurs compatriotes chrétiens, quant à la probité, et qui les surpassaient de beaucoup en connaissances et en activité. La clé probable de cette énigme, c'est que certains Chrétiens lésés dans leurs intérêts mercantiles et irrités du faste insolent des juifs allemands, auront alloué de grosses sommes à ces honnêtes professeurs pour les faire déclamer contre les Hébreux. Enfin, une observation constante nous apprend que les Hébreux sont mal vus partout où ils montrent du faste et des prétentions, tandis qu'ils sont aimés ou tolérés du moins dans tous les lieux où ils se tiennent tranquilles et où ils aiment la simplicité, se tenant au niveau de la classe ouvrière et indigente.

Je demande pardon au lecteur de cette longue digression et je reprends le fil de mon histoire.

Constantin, surnommé le Grand, commença par donner des édits sévères qui restreignaient la liberté religieuse et civile des Hébreux.

Constance, fils de ce dernier, et qui lui succéda sur le trône, traita les Hébreux plus durement encore. Ils ne furent délivrés de leurs souffrances que par la mort de ce fanatique. Julien (361) l'apostat, ennemi juré du christianisme et qui succéda à Constance, leur rendit la liberté du culte et allégea leur fardeau. Il résolut même de rebâtir à ses frais le temple de Jérusalem.

Mais il fut tué dans une bataille qu'il livra aux Persans, et ses projets philantropiques s'évanouirent. Cependant les Hébreux continuèrent à jouir du libre exercice de leur religion jusqu'à l'extinction de l'empire romain. Les empereurs Valentinien, Théodose-le-Grand et Honorius se distinguèrent surtout par leur esprit de tolérance et par la protection qu'ils prêtèrent aux Hébreux ; qui déja commençaient à être persécutés par les sectateurs du christianisme, lesquels se sentant enfin la force, s'affranchirent dorénavant de toute gêne ; la peau de mouton n'était plus nécessaire.

Le christianisme avait également pénétré en Egypte. A Alexandrie, il demeurait en 415 environ cent mille Hébreux. Des querelles sanguines s'élevaient souvent entre ceux-ci et les chrétiens de cette ville. Cyrille, qui en était l'évêque, se montrait constamment l'ennemi acharné de ces premiers, tandis qu'Oreste, gouverneur de cette ville, s'était déclaré leur protecteur. Après un de ces combats, les chrétiens pénétrèrent dans les maisons de leurs adversaires, les pillèrent totalement et les chassèrent presque nus d'Alexandrie. Oreste était furieux de cette infraction faite au droit des gens ; une partie du peuple même se rangea de son côté ; mais le saint évêque ne voulut pas céder, ce qui causa dans la ville d'affreuses émeutes et qui coûta beaucoup de sang.

Jusque dans ce siècle, les Hébreux occidentaux avaient eu des patriarches ou Nassis, auxquels ils

étaient subordonnés religieusement. Ces patriarches résidaient dans la terre sainte. En 429, Théodose II supprima cette dignité et plaça les synagogues sous la surveillance de certains chefs appelés primats.

Les Hébreux ne furent pas molestés en particulier par les peuples barbares qui firent irruption à cette époque dans l'empire romain. Théodoric Ier, roi des Goths, en Italie, leur prêtait au contraire assistance et les traitait avec douceur. Sa tolérance était appuyée par son conseiller Cassiodor. Mais ce roi ne put empêcher que les Hébreux ne fussent persécutés et maltraités par le peuple en bien des endroits de l'Italie.

En 474, les Hébreux furent persécutés en Perse pour leur religion, et cette persécution dura jusqu'en 589 où régna Hormisdas III, qui leur rendit la liberté de conscience.

Mais ce fut bien pis dans l'ouest, où le christianisme ne trouva presque plus d'antagoniste ; on y foula aux pieds les droits et les privilèges des Hébreux. Justinien, empereur (527) de Constantinople, publia des lois sévères contre eux. Il ordonna entre autres, que ceux-ci seraient obligés de fêter leur pâque le même jour que les chrétiens ; il déclara invalide le témoignage d'un hébreu contre un chrétien ; il enleva aux Hébreux le droit de tester ; il alla même jusqu'à leur défendre d'élever leurs enfants dans leur propre religion ; il dépouilla les Hébreux demeurant en Afrique

de la liberté de conscience et fit transformer leurs synagogues en couvents. Il est bien entendu que ces lois iniques furent accompagnées de la plus cruelle persécution de la part du peuple, ce qui était toujours de rigueur en pareil cas. Les Hébreux poussés au désespoir, se réunirent à leurs anciens ennemis, les Samaritains, et se révoltèrent (555) à Césarée contre Justinien. Mais cette révolte ne pouvait être bien dangereuse pour un aussi puissant monarque. Elle fut bientôt réprimée et suivie du carnage et du pillage.

En Italie, les Hébreux se réunirent aux Goths pour s'opposer aux progrès de Bélisaire, général de Justinien. Lorsque ce fameux capitaine assiégea Naples, les Hébreux défendirent la ville avec une grande résolution. La bourgeoisie voulut enfin capituler; les Hébreux la persuadèrent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le siége traîna en longueur et un grand nombre des assiégeants y perdirent la vie. Mais enfin Bélisaire se rendit maître de la ville. Il exhorta ses troupes d'épargner les habitans et de se conduire avec humanité. Ces exhortations furent vaines; tous les Hébreux furent cruellement massacrés sans distinction d'âge ni de sexe.

En 622, il arriva une de ces grandes révolutions qui changent la face du monde. Elle était très-heureuse pour les Hébreux en général, mais très malheureuse pour ceux de l'Arabie en particulier. Un fanatique ambitieux et ignorant, nommé Mahomet, introduisit une

nouvelle religion, connue sous le nom de Mahométisme. Depuis longtemps il demeurait un grand nombre d'Hébreux en Arabie, ils y étaient devenus très-puissants et avaient fourni plusieurs rois à cette contrée. Lors de la destruction du 2e temple, beaucoup de réfugiés hébreux avaient augmenté la population hébraïque de ce pays. Mahomet, couvant ses projets ambitieux, avait employé tous les moyens pour attirer cette population dans ses intérêts. Il avait épousé une veuve juive et avait introduit dans sa religion beaucoup de préceptes et de coutumes hébraïques. Mais lorsqu'il vit ces Hébreux récalcitrants envers sa doctrine, il leur déclara qu'il fallait combattre ou adopter sa religion. Les Hébreux le combattirent longtemps; ils furent vaincus à la fin et ils subirent toutes les cruautés d'un fanatique barbare. Il les persécuta jusqu'à sa mort, après laquelle ils furent relégués en Syrie; ce conquérant ayant ordonné avant de mourir que sa religion seule fût pratiquée en Arabie. Cependant, comme je viens de le faire observer, cette révolution était d'un avantage immense pour la généralité des Hébreux, ce nouveau culte opposant une digue formidable aux envahissements toujours croissants du christianisme. La nouvelle religion inspirant des terreurs aux Chrétiens, détourna leur regard de dessus les Hébreux pour les fixer sur les Mahométans. Sans ce changement, le christianisme aurait envahi le monde entier et il ne resterait plus aujourd'hui un seul hébreu sur la terre. Je prie mes

lecteurs d'admirer avec moi les bontés de la Providence, qui a fait surgir cette révolution dans le moment opportun, à l'époque où le christianisme n'avait plus d'opposition redoutable et où il commençait à s'étendre dans tous les sens.

Les califes, successeurs de Mahomet, se montrèrent bien plus indulgens envers les Hébreux que celui-ci. Le calife Omar, qui soumit la Perse, leur rendit la liberté de conscience dans ce pays, dont le dernier roi les avait persécutés en faveur des Mages. Ali, successeur de ce calife, donna la fille de ce dernier roi en mariage au rabbin Boüstanaï, prince de la captivité. Cette dignité était pour la Perse, la Babylonie et leurs dépendances, ce qu'avait été le Nassi pour la Palestine et les autres pays occidentaux. Le califat avait élevé cette première à un haut degré de splendeur et de puissance. Elle subsista jusqu'au onzième siècle.

Il faut convenir cependant que parmi les Chrétiens aussi, plusieurs ecclésiastiques, et notamment divers papes, prirent la défense des Hébreux et les protégèrent. C'est ainsi que le pape Grégoire (590), surnommé le grand, prit le parti des hébreux contre des évêques fanatiques qui les forcèrent à embrasser le christianisme. Mais ces protections étaient rarement efficaces, elles avaient l'air d'être extorquées par la conscience, et il y avait une différence

énorme entre ces foudres lancées par les papes dans leurs propres intérêts, et ces exhortations faites parfois en faveur des Hébreux. Aussi, les premières ressortissaient presque toujours leur plein effet, tandis que les secondes atteignirent rarement leur but.

En 610, Héraclius, empereur des Grecs, persécuta les Hébreux avec une opiniâtreté imperturbable; non content de ses propres cruautés, il engagea les autres monarques à en faire autant. Ayant fait la guerre à Sisibuth, roi d'Espagne, Héraclius stipula dans le traité de paix que ce premier obligeât les Hébreux, qui étaient en grand nombre dans son royaume, à embrasser le christianisme ou à quitter le pays. Cet article fut scrupuleusement exécuté; ce roi fit incarcérer ceux des Hébreux qui ne voulaient pas se faire chrétiens, confisqua leurs biens, et fit appliquer à la torture un grand nombre d'entre eux.

L'Espagne chrétienne se distinguait en tout temps par son hostilité contre les Hébreux. Ceux-ci y furent déjà cruellement persécutés dès le cinquième siècle. Nous avons vu ce que fit Sisibuth au septième siècle. Chintila, son successeur, renchérit encore sur celui-ci. Sous son règne, il fut donné une loi portant qu'aucun roi d'Espagne ne pût monter sur le trône avant d'avoir fait serment d'observer toutes les lois publiées contre les Hébreux, et que le contrevenant serait excommunié.

En France, où les Hébreux étaient également très-nombreux, on ne sévit pas avec moins de fureur contre eux. Dès l'année 540, Childebert Ier publia une loi oppressive à leur détriment. Ferréol, évêque d'Uz, fut chassé de son diocèse pour avoir traité les Hébreux avec trop de douceur. Après plusieurs années d'exil, l'évêque fut rappelé et il commença par chasser tous les Hébreux de son diocèse.

En 570, Chilpéric les traita encore plus durement; il leur intima d'adopter sa religion sous les peines les plus sévères.

Dagobert ne se montra pas moins dévot en 628, car sur la demande d'Héraclius, il bannit tous les Hébreux de son royaume sous peine de mort. Il y avait beaucoup parmi ceux-ci qui venaient de se réfugier de l'Espagne en France, et ils subirent ainsi deux bannissemens consécutifs.

Wamba, roi des Goths, dans le Languedoc, voulut également exiler les Hébreux de son royaume. L'abbé Raimirus et la Cour de justice de Toulouse s'opposèrent à cette mesure, et cette opposition n'était pas feinte, car ils protégèrent les Hébreux les armes à la main. Mais enfin Wamba eut le dessus, et les Hébreux sentirent cruellement les effets de sa fureur.

C'est dans ce siècle, en 755, que le caraïtisme prit naissance. Voici à quelle occasion: à cette époque on donnait le titre de Gaon (l'orgueil des Hébreux)

à ceux d'entre les rabbins qui se distinguaient par leur savoir, leur esprit et leur piété. Un certain rabbin, nommé Anan, aspirait à ce titre. On le lui refusa, vu l'irrégularité de sa conduite. Pour se venger sur les rabbins, il forma la secte des caraïtes, qui rejettent la majeure partie de la loi orale, ainsi que beaucoup d'usages introduits parmi les talmudistes.

L'empereur grec Léon (716) persécuta les Hébreux avec une grande véhémence, afin de leur faire embrasser sa religion. Mais Nicéphore et Michaël, ses successeurs, les traitèrent avec beaucoup plus d'indulgence.

Sous Charlemagne et Louis le pieux, rois de France, ce peuple jouit également de repos; il était surtout bien vu de ce dernier; on disait alors hautement à sa cour que les descendans d'Abraham méritaient l'estime. Mais cette faveur même attira aux Hébreux l'animadversion du peuple et d'une partie des grands, parmi lesquels se distingua Agobard, évêque de Lyon, qui opprima fortement les Hébreux, et chose étonnante pour cette époque, les Hébreux s'étant plaint de l'évêque auprès du roi, on obligea ce premier à laisser les Hébreux en repos. L'évêque intrigua, fit un voyage à la Cour; tout tourna à sa honte. Il est vrai que l'évêque avait beaucoup d'ennemis parmi les courtisans.

Sous Charles-le-Chauve, les Hébreux étaient bien déchus en France; on les privait de la liberté de con-

science, ils étaient exposés à diverses vexations, et la populace, les voyant sans protecteur, les persécutait dans les rues.

Les Hébreux de l'Orient continuaient à jouir d'une tranquillité rarement interrompue, et due à la protection que tous les califes des Abassides leur prêtaient. Aussi dès que cette famille eut perdu son influence (en 1039), ils furent cruellement tourmentés.

En Espagne, où régnaient les Sarrazins à cette époque, les Hébreux jouirent d'un grand calme. Ils y étaient même en grande faveur et ils profitaient de ce repos pour cultiver les arts et les sciences, ainsi qu'ils firent dans l'Orient ; tandis que dans la chrétienté l'ignorance des Hébreux allait toujours en croissant. Ce qui ne contribua pas peu au bien-être des Hébreux en Espagne, sous les Mahométans, ce furent les guerres continuelles que ceux-ci faisaient aux chrétiens, de sorte que ces premiers n'avaient pas le temps de songer aux Hébreux. Il aurait été d'ailleurs d'une mauvaise politique de leur part de se susciter de nouveaux ennemis, tant que les anciens n'étaient pas terrassés. Les Hébreux essuyèrent néanmoins une grande persécution dans le royaume de Grenade, en 1064. Rabbi Joseph Halévi avait succédé à son père, dans la dignité de secrétaire intime du roi et dans celle de 1er ministre. Mais il ne sut pas, comme son père, conjurer la jalousie et les intrigues des courtisans. On dit même qu'il n'avait pas cet esprit d'hu-

milité commandé par la religion et surtout nécessaire dans ce temps à tout dignitaire qui reconnaissait un culte autre que celui de la cour. R. Joseph fut calomnié et 1,500 familles hébraïques, qui habitaient Grenade alors, furent presque entièrement exterminées.

Ferdinand Ier, roi d'Espagne et roi catholique, prit en 1037, la pieuse résolution d'exterminer tous les Hébreux de son royaume, avant qu'il n'allât combattre les Sarrazins. Il fallait toute l'influence de son clergé et du pape Alexandre II, pour le faire renoncer à son projet.

Alphonse VI (1073), roi d'Espagne, suivit une politique plus saine. Ayant à combattre les Maures, il favorisa beaucoup les Hébreux et leur conféra les charges les plus honorifiques. Il ne les favorisa même que trop, parce que ces faveurs excitèrent la jalousie du peuple et même des grands. Son successeur Pierre (1096), suivit les mêmes erremens. Mais il ne put empêcher qu'un très-grand nombre d'hébreux ne fussent massacrés par les croisés, car les déplorables croisades commencèrent à cette époque, époque où commença pour les Hébreux de la chrétienté cette série d'horreurs et de forfaits qui ne diminuèrent qu'au seizième siècle. Satan lui-même auquel on croyait fortement alors, n'aurait paru qu'un chétif écolier à la vue de tant d'abominations.

En Allemagne, les Hébreux étaient très-nombreux, ainsi qu'en Hongrie et en Bohême. Dans ce dernier

royaume ils avaient assisté les chrétiens contre les incursions des barbares. On leur permit en récompense de bâtir des synagogues. Il est superflu de dire que cependant les Hébreux étaient abhorrés et persécutés dans ce pays, car aujourd'hui encore il y règne de fortes préventions et une grande hostilité contre les Hébreux, en Allemagne surtout. Il paraît que la différence dans l'origine des peuples de l'Europe, est bien plus tranchée qu'on ne le pense communément, car j'ai observé que partout où l'on parle allemand, il existe plus d'animosité contre les Hébreux ; les peuples slaves ne viennent qu'en seconde ligne. Dans la période que nous décrivons, souvent la populace allemande se précipitait sur les Hébreux et les massacrait dans leurs propres maisons. Un prêtre nommé Godschalk, se mit à la tête de 15,000 brigands et encouragé et soutenu par des grands, il pénétra en Hongrie et y commit les infamies les plus révoltantes contre les Hébreux. Mais s'étant avisé, après avoir exterminé ceux-ci, de piller des chrétiens, on envoya des troupes contre lui, et sa bande fut défaite et dispersée. Le comte de Leiningen, s'étant également déclaré le persécuteur des Hébreux, eut le même sort que ce prêtre. Cependant Henri IV, empereur d'Allemagne, traita ce peuple avec indulgence. En général ce peuple avait rarement à se plaindre des souverains, alors comme aujourd'hui ; mais alors comme aujourd'hui les souverains redoutaient les passions du peuple.

Les croisades, qui commencèrent en 1096, attirèrent aux Hébreux de l'Allemagne des maux indicibles. Les croisés signalèrent leur passage par le massacre des Hébreux qui refusaient d'embrasser le christianisme. C'est ainsi qu'ils en brûlèrent 1500 à Strasbourg, 1300 à Mayence, 193 à Francfort sur le Mein; à Bâle, Spire, Worms, Trèves, Coblence et Cologne, le carnage dura pendant trois mois consécutifs. En Hollande seule on en assomma 12000. Un très-grand nombre d'Hébreux se suicidèrent après avoir égorgé leurs femmes et leurs enfans. C'est ce qui eut lieu notamment à Worms. Enfin, d'après le dire des auteurs chrétiens, le nombre des victimes était incalculable. Quelques ecclésiastiques de Worms et de Spire firent exception à la règle, et témoignèrent de la commisération pour les malheureux Hébreux. L'évêque de cette dernière cité se distingua principalement par son humanité. On s'attend bien à ce que ces cannibales, sous le nom de croisés, une fois maîtres de Jérusalem, y auront massacré tous les Hébreux de la manière la plus atroce.

Sur les exhortations de Bernard, prêtre dévot mais humain, on fit une deuxième croisade en 1147. Les scènes de carnage et de pillage de la première croisade se reproduisirent en entier. On avait chargé un ermite, nommé Rodolphe, de prêcher la croisade sur les rives du Rhin. Rodolphe prêcha qu'il fallait com-

mencer par exterminer tous les Hébreux en Europe. D'autres prédicateurs prêchèrent dans le même sens. On pense bien que ces prédications étaient du goût des auditeurs. Plusieurs évêques prirent le parti des Hébreux. Mais Bernard s'entremit le plus efficacement en leur faveur : il se rendit lui-même en Allemagne où, par son éloquence et ses vertus, il préserva les Hébreux d'une destruction totale.

Les scènes d'horreur des croisades ne se bornaient pas à l'Espagne et à l'Allemagne, elles s'étendirent avec la même fureur sur l'Angleterre, la France, l'Italie et enfin sur tous les pays où le christianisme n'était pas nouveau.

Le pape Alexandre III (1159), influencé par l'intendant de ses finances, le rabbin Jéchiel, favorisa les Hébreux. Il défendit à la populace de Rome de les maltraiter et de les injurier les samedis et autres jours de fête de ceux-ci, comme c'était la coutume depuis long-temps. Cette protection eut une heureuse influence sur le reste de l'Italie.

Leurs affaires étaient également prospères en Espagne où le rabbin Joseph était premier ministre du roi Alphonse VIII, en 1170. Mais il arriva ce qui arrive ordinairement en ce cas, sa fortune lui attira des ennemis. Il fut calomnié et mis à mort avec neuf des principaux hébreux. Il est bien entendu que leurs biens furent séquestrés, car c'était leur plus grand crime. On avait conseillé à Alphonse de mettre encore beau-

coup d'Hébreux à mort, afin de s'emparer de leur fortune; mais il fut assez consciencieux pour se contenter de confisquer celle-ci seulement. Alphonse devint plus tard amoureux d'une israélite, nommée Rachel, et cet amour eut une influence bénigne pour les hébreux de ce pays. Mais les grands, furieux de cette passion, firent bientôt assassiner Rachel.

Les Hébreux de ce pays, dont le nombre était très-considérable, continuèrent à s'appliquer aux arts et aux sciences, ce qui les rendait indispensables dans un temps où la chrétienté était plongée dans la plus profonde ignorance. Ils se distinguaient surtout dans les mathématiques, l'astronomie et la philosophie. Presque tout ce qui reste de scientifique de cette période émane des Hébreux, quoiqu'on ne le dise pas; les tables alphonsines, par exemple, sont leur ouvrage. Ils devaient les bienfaits de l'instruction au règne des Maures en Espagne. L'école des Hébreux, dans ce pays, a produit beaucoup d'hommes renommés pour leur esprit et leur érudition; je ne mentionnerai que le plus saillant, le célèbre rabbin Maimon, connu sous le nom de Maimonide, né, en 1134, à Cordoue, en Espagne. Il avait l'esprit droit, pénétrant, et une mémoire des plus heureuses. Outre une étonnante érudition dans la théologie judaïque, il se distingua dans la médecine, le philosophie, les mathématiques et l'astronomie. Il écrivait purement en hébreu et en arabe, et il a publié un grand nombre d'ouvrages dans

ces deux langues. Averoë, célèbre philosophe arabe, était son maître en philosophie. Les Hébreux étant persécutés en Espagne à cette époque, le rabbin Moïse se rendit en Egypte et s'établit au Caire. Le sultan d'Egypte le fit son médecin. Malgré ses occupations journalières et multipliées dans l'exercice de la médecine et les consultations qui lui venaient en foule de l'Orient et de l'Occident sur des points de théologie et de sciences profanes, malgré ces occupations continuelles, dis-je, le rabbin Maimon trouva encore le temps de former une école théologique dont il fut le seul professeur, et d'écrire ses nombreux ouvrages. On ne peut reprocher à ce grand homme que son attachement à la philosophie péripatéticienne; mais c'était la maladie de l'époque et encore long temps après. D'ailleurs, il faut avouer qu'Aristote méritait cette distinction, non pour sa philosophie, mais pour ses autres ouvrages, pour son génie transcendant et pour son érudition prodigieuse. Cependant le rabbin Moïse ne restait fidèle à Aristote qu'autant que la philosophie de celui-ci peut cadrer avec les principes de la religion; partout où cette philosophie s'y oppose, il la rejetait nettement, ne s'attachant qu'à la religion. Il mourut à l'âge de 70 ans, et il fut enterré à Tibériade, en Palestine, comme il l'avait demandé dans son testament.

Il n'y avait pas seulement à cette époque parmi les Hébreux espagnols des savants distingués qui oc-

cupaient des chaires et qui computaient la marche des astres, il y avait encore parmi eux de profonds politiques et des généraux habiles. Je citerai entre autres don Salomon, philosophe profond et excellent capitaine. Sanchez Ier, roi du Portugal, le nomma en 1190 général de ses armées. Après avoir remporté plusieurs victoires, cet homme vertueux et modeste trouva la mort dans une bataille livrée aux Sarazins.

Un peuple aussi malheureux que l'étaient les Hébreux dans ces temps désastreux, ne pouvait être difficile sur le choix de ses consolations; la première était toujours la mieux venue. Aussi se laissa-t-il duper par plusieurs faux Messies qui ne firent qu'aggraver ses malheurs. D'un autre côté, l'énormité de ses souffrances lui faisant paraître les restrictions imposées par sa religion, comme chose trop facile pour mériter la protection céleste, lui firent donner une extension exagérée à ces mêmes restrictions, ce qui fut cause que plus tard on négligeait l'essentiel pour ne s'attacher qu'à l'accessoire, et que de nos jours on rejette l'un et l'autre. Je ne parle que de la majorité d'alors.

Quoique les Hébreux espagnols surpassassent en connaissances leurs coréligionnaires du reste de l'Europe, ceux-ci étaient cependant bien plus instruits et plus civilisés que leurs compatriotes les Chrétiens. Ils exerçaient beaucoup la médecine, la seule voie honorable qui leur restait ouverte. En France surtout, les Hébreux exploitaient cette science exclusivement,

à moins qu'on ne veuille décorer des saltimbanques du nom de médecins. Ces médecins hébreux ont composé un grand nombre d'ouvrages sur l'art thérapeutique que plus tard, l'imprimerie n'existant pas encore, les médecins chrétiens se sont appropriés, après le massacre ou l'expulsion des Hébreux. Le peu de commerce qui existait alors et la banque étaient entre les mains des seuls Hébreux. C'étaient encore eux qui fabriquaient pour les chrétiens les objets de bijouterie et de joaillerie.

On ne connaît pas l'époque précise où les Hébreux se sont établis pour la première fois en Angleterre. On sait seulement qu'ils en ont été expulsés en 1010. En 1075, Guillaume le conquérant en introduisit de nouveau contre une forte somme d'argent qu'ils lui payèrent. Ils étaient regardés comme fiefs de la couronne, et ils ne pouvaient disposer ni de leur personne, ni de leur fortune sans le consentement du roi.

Lors du sacre de Richard Ier, roi d'Angleterre, en 1189, il y eut une affluence considérable d'Hébreux qui accoururent pour voir le couronnement, lequel eut lieu au Westminster. L'un des reproches qu'on faisait alors généralement aux Hébreux, c'était la sorcellerie, ce qui prouve d'un côté que leurs accusateurs n'étaient pas sorciers, et de l'autre que les Hébreux se distinguaient par leur activité, leur sobriété et la supériorité de leurs lumières. Or, la Cour

et le peuple conçurent l'idée que les Hébreux n'avaient accouru en si grand nombre que pour ensorceler sa Majesté ; on publia , en conséquence , qu'aucun Hébreu ne pouvait se présenter au couronnement. Mais dans toute société, il existe des étourdis dont la curiosité est plus forte que la prudence. Quelques Hébreux ne pouvaient résister à la curiosité , ils s'introduisirent dans la foule se flattant de n'être pas reconnus. Ils le furent; ils prirent la fuite dans la plus grande consternation. Le peuple les poursuivit et en tua plusieurs. Aussitôt le bruit se répandit que le roi , en l'honneur de la fête , avait ordonné le massacre général des Hébreux. Il est impossible de peindre les scènes qui s'ensuivirent. Il suffit de dire que tous les Hébreux furent massacrés , leurs maisons pillées , et celles où l'on ne pouvait pénétrer , furent brûlées avec tous ceux qu'elles renfermaient. Les habitans de la province ayant appris cette heureuse nouvelle , ils se hâtèrent d'imiter la capitale. En vain le gouvernement publia-t-il une proclamation tendant à calmer l'effervescence du peuple, le massacre et le pillage continuèrent pendant la plus grande partie de l'année.

A Yorc, où le peuple s'ameuta de même contre les Hébreux , ceux-ci prièrent le commandant de la ville de leur donner un asile dans le fort ; il consentit. Mais ce commandant s'étant rendu souvent dans la ville, ils conçurent le soupçon qu'il était

de connivence avec leurs ennemis et qu'il voulait les leur livrer. En conséquence, ils refusèrent un jour l'entrée du fort à cet officier. Celui-ci s'en plaignit au shérif et au chef des rebelles ; ces personnages devaient beaucoup d'argent à des Hébreux. Le shérif donna ordre d'attaquer le fort. Bientôt il se repentit de cet ordre et le retira ; la classe supérieure de la bourgeoisie refusa aussi son assistance à cette entreprise. Mais le tigre était lancé, le peuple commença l'attaque avec la plus grande animosité. Lorsque les assiégés se virent dans l'impossibilité de résister plus long-temps, et ayant offert vainement de racheter leur vie par leur avoir, ils mirent le feu aux tours du fort, tuèrent leurs femmes et leurs enfans et se tuèrent ensuite eux-mêmes. Quelques-uns cependant se rendirent dans l'espoir de conserver la vie ; ils furent impitoyablement égorgés.

La troisième croisade à laquelle Richard Ier prit part, acheva dans ce pays la perte des Hébreux qui avaient échappé au carnage précédent, quoique le roi, avant son départ, eût donné ordre de laisser les Hébreux en repos. Toutes ces horreurs, comme presque toutes celles qui furent commises dans la chrétienté pendant cette longue période, restèrent parfaitement impunies. On pense bien que cela ne devait pas décourager les meurtriers.

Après les scènes que nous venons de relater, les débiteurs des Hébreux se rendirent dans la capitale

pour y chercher les titres de leurs créances, lesquels ils brûlèrent solennellement.

Quelques lecteurs, tout en désapprouvant ces horreurs, pourraient être tentés de croire que les Hébreux s'étaient attiré leurs malheurs par leur usure. Je sais qu'il y a des auteurs qui le disent; mais je sais aussi que ces auteurs ou ils se sont laissés aveugler par leurs préventions, ou leur cerveau est apathique à la réflexion. Je vais le prouver :

Chez tous les peuples du monde, le nombre des pauvres surpasse de beaucoup les riches. Cette disproportion était bien plus forte chez les Hébreux, et elle l'est encore de nos jours. Il est également connu que les pauvres ne peuvent prêter à usure. Dans une population hébraïque de cent familles, il y avait tout au plus quatre ou cinq personnes qui avaient de la fortune et qui peuvent avoir été usuriers; mais cent familles forment au moins 400 individus; or on avait égorgé les 400 personnes pour l'usure de quatre individus. Ce n'était donc pas l'usure qui les avait tués. Il en est de même de cette autre prévention généralement établie dans la chrétienté, que les Hébreux sont riches; on n'aurait qu'à se donner la peine de faire le relevé des fortunes et l'on verrait la fausseté de cette assertion. Pour un hébreu opulent, il y en a au moins vingt qui sont dans la plus grande misère. Ce qui a contribué beaucoup à répandre ce préjugé, c'est que le peu d'avoir des Hébreux consistait simplement en argent

comptant, tandis que la fortune des autres croyances se compose ordinairement de biens-fonds qui échappent au peuple. Mais qui pourrait réfuter toutes les préventions dont les Hébreux ont été l'objet ? La vie d'un Mathusalem n'y suffirait pas. Le plus sûr c'est de se tenir à une règle, de croire toujours le contraire de ce qu'on avance.

Jean Ier, roi d'Angleterre, ayant besoin d'argent, en 1199, engagea les Hébreux de revenir dans son royaume, moyennant une somme considérable que ceux-ci devaient lui payer. Il leur accorda différens privilèges, entre autres celui de pouvoir être propriétaires. Mais ils n'y étaient pas long-temps que les scènes de carnage et de pillage se renouvelèrent. Cependant le gouvernement s'efforçait de leur conserver la vie, se contentant de leur extorquer de grandes sommes d'argent sur les accusations les plus puériles. Ces extorsions étaient si considérables que l'on créa une trésorerie particulière pour les Hébreux. Afin de les trouver toujours ensemble, on leur assigna des districts qu'ils ne pouvaient franchir. Alors toutes les fois qu'on avait besoin d'argent, on accusa un individu ou une communauté entière, soit de sorcellerie, soit d'avoir profané des hosties, ou d'avoir tué un enfant chrétien pour en boire le sang, suivant la loi de Moïse, quoiqu'on sût très-bien que cette loi défend de boire du sang ou de commettre un meurtre quelconque ; ou bien encore on accusa ces Hébreux d'avoir

empoisonné quelque rivière, et aussitôt l'individu ou la communauté fut incarcéré, et l'on finissait par un accommodement consistant toujours en un article unique, qui fut que les Hébreux donneraient une telle somme pour délivrer leurs coréligionnaires. Une autre fois quand on avait besoin d'argent, on les engageait ou on les vendait, et souvent à ceux mêmes auxquels ils avaient avancé de l'argent. Tous les Hébreux d'Angleterre étaient obligés, d'ailleurs, de porter une marque distinctive sur leurs habits.

Le roi Jean ordonna, en 1210, d'incarcérer et de torturer tous les Hébreux avec leurs femmes et leurs enfants, jusqu'à ce qu'ils eussent payé la somme de 66,000 marcs d'argent. Quelques auteurs chrétiens prétendent qu'après que les Hébreux se fussent ruinés en s'acquittant de cette somme, ce roi leur enleva tout ce qu'il leur restait et les expulsa. Dans ce cas, on aura su bientôt les attirer de nouveau, et il ne faut pas s'en étonner, car ils n'y avaient rien à perdre, ils étaient aussi sûrs en Angleterre que dans tout autre état de la chrétienté. Je dis qu'ils paraissent être bientôt rentrés, puisque nous trouvons que Henri III en délivra plusieurs des prisons, et que les Hébreux de ce pays achetèrent de ce roi un sauf-conduit qui les mît à l'abri des fureurs du peuple, ce qui au surplus ne leur était pas d'un grand secours, car déjà en 1235, on les persécutait de nouveau et on leur extorquait de l'argent sur des accusations nouvellement inventées,

les anciennes étant trop usées ; on disait qu'ils étaient faux-monnoyeurs et qu'ils imitaient les armes du Prince. Cette nouvelle ressource procura encore des sommes énormes au trésor épuisé par les croisades et d'autres folies.

Malgré l'activité, l'industrie et la sobriété des Hébreux, tant d'exactions les avaient réduits à une profonde misère. Aussi lorsque en 1254, on leur demanda derechef des sommes considérables, ils demandèrent en grâce qu'on leur permît de quitter l'Angleterre. Cette permission leur fut refusée et ils furent contraints de payer une partie de la somme exigée. L'année suivante on leur demanda encore 8,000 marcs, et comme ils représentèrent qu'ils étaient dans l'impossibilité de satisfaire à cette exigence, le roi les vendit pour cette somme à son frère Richard. Celui-ci, touché de leur misère, ne leur demanda rien.

Les Barons s'étant révoltés, en 1262, contre Henri III, et voulant se populariser auprès de la bourgeoisie de Londres, ils crurent ne pouvoir mieux lui faire la cour qu'en égorgeant 700 Hébreux de Londres, en pillant leurs maisons et en rasant leurs synagogues.

Edouard Ier persécuta les Hébreux avec beaucoup d'animosité, en 1287. Il les fit ensuite accuser de faux, fit enfermer tous les Hébreux de l'Angleterre en un seul jour, en fit tuer 280 dans la seule ville de Londres

et confisqua tous leurs biens. Pour n'avoir pas l'air d'avoir sévi par spéculation, il destina la moitié de ces biens à ceux qui embrasseraient le christianisme. Très-peu d'Hébreux en profitèrent. Enfin, en 1290, ce roi donna ordre de les expulser du royaume, leur défendant sous peine de mort de jamais y rentrer. Il s'empara en même temps de tout ce qu'ils possédaient, ne leur laissant que l'argent nécessaire pour faire le voyage. Ces malheureux étant arrivés au port pour s'embarquer, des marins s'emparèrent du peu qu'il leur restait et en jetèrent quelques centaines dans la la mer. Ce crime fut du petit nombre de ceux qui furent punis par le gouvernement. Les exilés étaient au nombre de 16511. Edouard avait expulsé quelque temps auparavant les Hébreux qui demeuraient en France. Le clergé d'Angleterre, pour témoigner au roi la reconnaissance qu'il ressentait pour lui d'une si noble action, lui alloua la dîme de ses revenus et lui donna de suite, ainsi que la noblesse, la cinquantième partie de ses biens, le tout comme indemnité des pertes que faisait le roi sur les Hébreux.

La Pologne et la Lithuanie étaient encore trop récemment chrétiennes pour que les Hébreux y fussent bien molestés. Aussi le roi Boleslaus, qui régna en 1240, leur accorda-t-il la liberté de conscience ainsi que d'autres immunités, qu'ils conservèrent longtemps sous ses successeurs. Cependant le peuple commença

déjà à ressentir les effets de la grâce efficiente, car jaloux du bien-être des Hébreux, il préluda à ses fureurs futures par de petites attaques et en cherchant à noircir le caractère de ses victimes en expectative.

Dans un synode d'ecclésiastiques qui eut lieu en 1267 à Vienne, capitale de l'Autriche, il fut décidé que les Hébreux, étant devenus nombreux et puissants, ce qui lésait les intérêts du clergé, ceux-ci seraient tenus d'indemniser ce clergé, en lui payant autant que s'ils étaient catholiques. Ce même synode résolut en outre que les Hébreux seraient contraints à démolir leurs nouvelles synagogues et à se contenter de leurs anciens oratoires. Les princes allemands ne voulant pas sanctionner cette injustice, le clergé les excommunia.

En 1294, les Hébreux de l'Allemagne furent en proie à une nouvelle persécution. Les allemands étaient divisés alors en deux partis, dont chacun avait élu son Empereur. La guerre civile s'ensuivit. Un paysan, nommé Rindfleisch, profita de ces dissensions et prêcha le massacre des Hébreux. Il eut bientôt un parti considérable. Les rebelles parcoururent la Bavière et la Franconie, y assaillirent les maisons des Hébreux et massacrèrent tous ceux de cette nation qui leur tombaient entre les mains. La moitié de la ville de Nuremberg fut réduite en cendres; car les Hébreux de cette ville ayant été également assaillis, avaient mis le feu

à leurs propres maisons. Albrecht, l'un des empereurs élus, n'osa s'opposer à ces boucheries, de crainte de s'aliéner les esprits, son trône étant encore chancelant. Mais sa domination une fois raffermie, il dispersa le parti de Rindfleich, et imposa une forte amende à la ville de Nuremberg.

Le synode, que le pape Clément VI convoqua à Vienne, en 1339, au sujet des Templiers, exploita cette occasion pour lancer des résolutions très-sévères contre les Hébreux, et il conclut par la déclaration que quiconque favoriserait ce peuple, serait regardé comme hérétique. Il est superflu d'observer que cette déclaration attira de nouvelles poursuites aux Hébreux et qu'elle les jeta dans la plus grande perplexité. Cependant Mémicho, évêque de Spire, défendit de les molester dans son diocèse. Quelques années plus tard, Louis 1er roi de Hongrie, les expulsa tous de ses états.

De nouveaux fléaux attendaient les Hébreux de ces contrées. Il se forma une association sous le nom de Flagellants, à cause des flagellations que les confrères s'appliquaient à eux-mêmes. Pour mieux expier leurs péchés, ils résolurent d'égorger tous les Hébreux et de prendre ce qu'il leur appartenait. Après avoir agi de cette sorte, en 1349, envers les Hébreux de Spire, de Strasbourg et de la Thuringe, ils s'avancèrent sur Francfort, où ils commencèrent déjà à expier leurs péchés; ils en vinrent néanmoins à un accommodement avec les habitants hébraïques de cette ville.

En 1348, il éclata une maladie terrible, qui sévit cruellement dans presque toute l'Europe; on la nomma la maladie noire, c'était une espèce de choléra, mais qui enleva beaucoup plus de monde que cette maladie n'a fait de nos jours. On accusa les Hébreux d'être les auteurs de cette peste. Les suites en furent épouvantables pour eux ; on en fit un grand carnage. Il commença dans différentes parties de l'Allemagne et se propagea plus tard dans tout ce pays. Une partie de ces habitants furent brûlés, une autre partie expira sous les tortures. A Metz, où les Hébreux se trouvaient en nombre, ils résolurent de se défendre. Le peuple les attaqua ; 1200 Hébreux périrent. Là-dessus il mit le feu à leurs maisons. L'incendie se communiqua avec une telle rapidité, dit-on, que, chose difficile à croire, la grande cloche de la cathédrale et les carreaux des fenêtres fondirent par la chaleur. Dans les villes libres on démolit les maisons des Hébreux et l'on en employa les matériaux pour bâtir des châteaux et des tours. Ruprecht, comte du Palatinat, et ses ministres cherchèrent à calmer l'effervescence et donnèrent asyle aux Hébreux, leur innocence étant reconnue par tout ce qu'il y avait d'honnête. Mais plusieurs nobles s'opposèrent à ces actes d'humanité et le peuple accusa le comte et ses ministres de s'être laissés corrompre par leurs protégés. A Ulm, tous les Hébreux furent brûlés avec leurs biens. Toutes ces barbaries étaient dues, sans doute, à des instigations secrètes, sans compter les excitations publiques.

Ils étaient bien mieux traités en Lithuanie, car Casimir-le-Grand, qui monta sur le trône de Pologne en 1333, était devenu amoureux d'une juive, nommée Esther, et sur la demande de celle-ci il accorda plusieurs immunités aux Hébreux.

Il n'en était pas de même en Bohême. Wenceslaus, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, ayant annullé, en 1391, toutes les créances des Hébreux, le peuple se flatta que ceux-ci avaient été abandonnés du monarque et il les assaillit. Il les égorgea sans distinction de sexe, à Gotha, à Spire et à Prague. Dans cette dernière ville, il les brûla dans leur synagogue la fête de pâque pendant la célébration de l'office. Un seul hébreu s'échappa.

On ne tarda pas d'inventer de nouvelles accusations contre eux, et cette fois la persécution s'étendit sur l'Allemagne, l'Italie, la Provence et d'autres contrées. L'empereur d'Allemagne et son conseil étaient parfaitement persuadés de l'innocence des Hébreux ; mais voulant prévenir l'effusion de sang, il se vit dans l'obligation d'ordonner, en 1400, le bannissement des Hébreux de son empire, s'ils n'aimaient mieux se convertir au christianisme. Très-peu d'Hébreux prirent ce dernier parti, et rien n'est plus naturel, car outre qu'ils étaient religieux de cœur, ils n'auraient jamais pu embrasser un culte dont les sectateurs n'avaient pas assez d'élévation pour égorger franchement leurs vic-

times, et qui recouraient aux plus insignes mensonges et aux calomnies les plus atroces pour voiler leurs forfaits ; qui commettaient souvent des crimes abominables pour pouvoir commettre des atrocités. Une petite réflexion éclaircira mieux ce que j'avance : Une des accusations qui réussissait le mieux contre les Hébreux, ce fut celle qu'ils tuaient des enfants chrétiens pour se servir de leur sang dans la cérémonie de pâque. Or, les Chrétiens possédaient nos livres religieux qu'ils pouvaient se faire expliquer du moins par des juifs baptisés, lesquels souvent étaient plus méchants que leurs baptiseurs, et l'on se servait en effet très-souvent de cette voie pour se faire expliquer ces ouvrages. Bien loin d'y trouver la moindre trace de barbarie, on y a trouvé les principes les plus philantropiques et la morale la plus sublime ; on y a trouvé surtout une aversion décidée pour tout meurtre quel qu'il fût ; on y a trouvé qu'il est strictemeut défendu de causer la moindre douleur, la moindre gêne aux brutes même. D'un autre côté, personne ne s'est encore avisé de prétendre que les Hébreux fussent une nation stupide ; or ils se voyaient dispersés parmi les Chrétiens, ils se trouvaient partout en petite minorité, et ces Hébreux se seraient avisés de s'exposer ainsi avec leurs femmes et leurs enfants ! Autre considération : Un mur d'airain, construit par le fanatisme le plus féroce d'un côté et par une juste terreur de l'autre, séparaient les deux

croyances d'une manière tranchante ; les moindres actions des Hébreux étaient strictement surveillées par tous les Chrétiens, soit par esprit de méfiance, soit pour trouver un prétexte de sévir contre eux ; les Hébreux devaient donc avoir assez de raison pour sentir tout le danger de leur position, pour ne donner aucun ombrage ; une longue et cruelle expérience leur avait appris quelle terrible vengeance on tirerait d'eux. D'ailleurs il est généralement connu combien l'hébreu est compatissant, combien il est éloigné par caractère de toute cruauté, combien il a le sang en horreur. Qu'on m'explique après cela ces accusations et qu'on m'explique comment on a toujours trouvé des cadavres sous la main pour les jeter dans les maisons des hébreux ! ou plutôt qu'on ne me l'explique pas, car je sais très-bien comment les choses se sont passées.

Ici je me rappelle une anecdote que j'ai lue dans mon enfance, dans le livre intitulé שארית ישראל cité plus haut. Un roi de Portugal, je ne sais plus lequel, car j'écris de mémoire, ne put s'endormir une nuit. Il se leva et se mit sur un balcon. Le temps était beau et il faisait clair de lune. Soudain il voit trois hommes qui portent un cadavre et s'acheminent vers la maison d'un Hébreu. Le lendemain toute la ville fut en émoi, on avait trouvé un cadavre dans la maison d'un juif ; il ne s'agissait alors de rien moins que d'égorger tous les hébreux de l'en-

droit. L'affaire fut portée devant le monarque. Il fit appeler quelques Hébreux instruits et leur demanda de lui traduire ce passage de l'Ecriture :

הנה לא ינום ולא יישן שומר ישראל׃

Ils répondirent que cela veut dire : Le Protecteur d'Israël ne dort ni sommeille. Non, dit le prince, il faut traduire : Le protecteur d'Israël ne laisse dormir ni sommeiller, et il raconta ce qu'il avait vu la nuit. On prit des informations, les malfaiteurs furent découverts et punis.

En 1434, le concile de Bâle ordonna à tous les ecclésiastiques de nommer des prédicateurs partout où il y avait des Hébreux, et de contraindre ceux-ci d'assister à ces prédications. Il fut défendu aux bourgeois d'entretenir la moindre liaison avec les Hébreux, ou d'employer ceux-ci, soit comme domestiques ou comme nourrices, ou comme fermiers, ou comme médecins ; il fut interdit aux Hébreux de demeurer dans l'intérieur d'une ville ou à côté d'une église, et un costume particulier leur fut imposé.

Nouvelle persécution en 1492. Ils furent chassés de Nuremberg en 1499.

En France, on ne resta pas en arrière du reste de l'Europe. Philippe Auguste expulsa les Hébreux en 1182, ne leur laissant que la valeur de leurs meubles. Cette valeur était bien modique, car il se trouva peu d'acheteurs, et cependant on leur en enle-

va encore une partie et l'on en tua un grand nombre. Ayant besoin d'argent pour une croisade qu'il méditait, il les rappela, s'excusant auprès du clergé mécontent de cette mesure, sur ce qu'il ne les rappelait que pour leur faire payer la croisade.

Au commencement du règne de Louis IX (1230), ils étaient moins maltraités ; mais il appert par les documens de l'époque qu'ils étaient regardés avec leur fortune comme propriété des barons, et qu'ils étaient un article de commerce. Si un hébreu se convertissait au christianisme, son avoir était confisqué par son propriétaire. Ces conversions étaient même regardées alors en France comme banqueroute et punies comme telle. Ils étaient obligés de porter une marque distinctive sur leurs habits, et tout commerce avec les Chrétiens leur était interdit. Cependant, comme nous venons de le dire, c'était du mieux. Mais ce mieux ne se maintint pas long-temps. En 1238, tous les Hébreux de Paris furent égorgés. Ils eurent le même sort dans une grande partie de la province, et 2500 d'entre eux perdirent la vie à cette occasion sous les martyres les plus cruels. Il en aurait péri bien davantage sans l'intervention du pape Grégoire IX qui écrivit au roi en faveur des Hébreux. S'il y avait encore quelque doute que le fanatisme ne fut pas le seul mobile de tant d'atrocités, on n'aurait qu'à réfléchir que les papes, les

chefs de la religion chrétienne eux-mêmes sont souvent intervenus en faveur des victimes, et que Rome, capitale du monde chrétien, était le lieu où les Hébreux étaient le moins tourmentés dans toute la chrétienté.

Pendant la captivité de ce pieux roi en Egypte, il se forma en France, l'an 1250, une armée composée de pasteurs qui se croisèrent pour aller délivrer ce roi. Lors de leur passage par Bourges, ils se jetèrent sur les Hébreux et en brûlèrent les livres. On s'avisa de les punir et plusieurs de ces pasteurs furent tués, je ne sais trop pourquoi, car pendant qu'on laissait impunis, qu'on encourageait et qu'on excitait même les crimes les plus sataniques, on punit les pauvres pasteurs d'une action qui n'était qu'une peccadille pour ces temps. En 1253, ce dévot roi envoya un ordre, daté de sa prison, de chasser tous les Hébreux de la France. La reine Blanche s'en acquitta scrupuleusement.

Déjà en 1239, Jean-le-Roux, duc de Bretagne, avait exilé les Hébreux de cette province, sur la demande de la noblesse et des marchands. On dégagea tous les débiteurs de leurs obligations envers les Hébreux, on s'empara de tous les biens de ceux-ci, et l'on stipula dans ce decret que le roi de France serait supplié d'en faire autant dans son royaume. Le duc prit l'engagement pour lui et pour ses descendans à per-

pétuité de ne jamais permettre aux Hébreux de rentrer dans le duché, et que s'il y contrevenait, il reconnaissait d'avance aux évêques le droit de l'excommunier et de confisquer ses biens.

Le concile de Lyon décida, en 1240, que tous les princes, sous peine d'excommunication, eussent à contraindre les Hébreux qui se trouvaient sous leur domination, de donner leur argent aux croisés qui partaient pour la Palestine.

Philippe III, surnommé le Hardi, rappela les Hébreux en 1275. Ils étaient assez tranquilles en France sous son règne. Mais Edouard Ier, roi d'Angleterre, les chassa, en 1290, de la Gascogne et des autres provinces qu'il possédait en France. Philippe IV, roi de France, suivit bientôt son exemple, car en 1300 il expulsa de son royaume tous les Hébreux qui ne voulurent pas embrasser le christianisme, leur défendant sous peine de mort de jamais y rentrer. Il leur enleva tout ce qu'ils possédaient, ne leur laissant que l'argent nécessaire pour faire la route jusqu'aux frontières. Il en périt beaucoup en chemin par les fatigues et les privations ; les survivants se rendirent en Allemagne. Cependant Louis X les rappela en 1314, sous condition qu'ils payeraient un fort impôt et qu'ils ne resteraient que douze ans dans le royaume. Dans cet intervalle il leur était permis de faire le commerce, de se nourrir du travail de leurs mains et de faire rentrer leurs an-

ciennes créances dont ils devaient abandonner les deux tiers au roi. Ils pouvaient avoir des synagogues, des cimetières et des livres, à l'exception du Talmud. Mais ils ne pouvaient prêter que sur gage, et ils étaient obligés, comme auparavant, de porter une marque distinctive sur leurs vêtements.

Sous Philippe-le-Long, en 1320, il surgit une nouvelle armée de croisés. Elle se composait de pasteurs et de campagnards armés de bâtons. Cette armée s'accrut considérablement à mesure qu'elle s'avançait. Elle était commandée par deux prêtres qui firent des miracles à volonté. Cette pieuse armée commit, dans les provinces méridionales de la France, les abominations les plus révoltantes. Il s'entend que les Hébreux ne furent pas oubliés. Beaucoup d'Hébreux se réfugièrent dans le fort de Verdun, situé dans le diocèse de Toulouse. Les pasteurs les y assiégèrent. Les premiers se défendirent courageusement ; mais ceux-ci parvinrent à mettre le feu au fort. Ils furent bien trompés dans leur attente, les Hébreux s'étant tous suicidés. Ces monstres se dédommagèrent en égorgeant tous les Hébreux de Toulouse. Comme ils ne s'attaquaient pas aux seuls Hébreux, on les dispersa et l'on en exécuta un grand nombre. Sous le régne dudit prince, en 1330, on accusa les Hébreux de s'être laissé corrompre par le roi Sarazin de Grenade, en Espagne, pour empoisonner les eaux, et l'on disait qu'un hébreu

riche avait stipendié un lépreux à cet effet. Le peuple se précipta sur eux et en égorgea un nombre très-considérable ; le roi chassa le reste après s'être emparé d'une grande partie de leurs biens.

On dit que ces Hébreux, chassés de France et qui se refugièrent dans la Lombardie, ont inventé, par nécessité, les lettres de change, ce qui est l'âme du commerce aujourd'hui.

Une chose extrêmement remarquable et à laquelle on n'aurait nullement pu s'attendre, c'est que nonobstant l'unanimité qui régnait en Europe dans la haine contre les Hébreux et dans la volonté de les exterminer ou de les expulser, nonobstant cette unanimité d'opinions, non-seulement on ne s'était jamais entendu pour une extermination simultanée, mais ils ne furent jamais expulsés de toute l'Europe à la fois ; toujours un pays leur restait ouvert lorsqu'ils étaient chassés de l'autre. Ils se refugièrent en France lorsqu'ils étaient chassés de l'Espagne ; ils se retirèrent en Allemagne lorsqu'il fallut quitter la France, et ainsi de suite. Ce même phénomène se reproduit pour les Hébreux dans le monde entier, toujours même concert d'animosité, même volonté de l'assouvir, même faculté de l'exercer, et jamais simultanéité ! C'est ainsi que s'est accomplie l'étonnante et inconcevable prédiction de Moïse, qui après avoir prédit, contre toute saine logique, la dispersion totale des Hébreux s'ils ne restaient fidèles à leur culte, a ajouté ces paroles non moins irrationnelles :

« *Cependant dans le pays de leurs ennemis même, je ne les mépriserai et ne les rebuterai au point de les exterminer ni de rompre mon alliance avec eux ; je serai toujours l'Eternel leur protecteur* » ; et cette prédiction date de 3000 ans. Qui aurait pu deviner alors une chose qui n'est jamais arrivée à aucune nation et si contraire à la saine raison !

Sous le règne de Jean II, les Hébreux n'étant tranquilles nulle part, ils cherchèrent à rentrer en France. Ce roi avait été fait prisonnier par Edouard, prince anglais, surnommé le prince noir. Le roi de France devait payer trois millions d'écus d'or pour sa rançon, payables à termes. Les finances de ce royaume étaient épuisées. Le roi ayant recouvré sa liberté, il rappela les Hébreux pour vingt ans contre une grande somme qu'ils devaient lui payer pour cette grâce. Chaque père de famille hébreu devait payer en outre à son entrée en France douze florins d'or, et ensuite six florins tous les ans et un florin de capitation par individu.

Sous Charles VI, le peuple ayant besoin d'argent sans doute, les accusations se renouvelèrent contre les Hébreux. On leur imputa entre autres la démence du roi. Quelques Hébreux furent mis à mort, d'autres furent torturés et l'on imposa un impôt sur les synagogues. Mais le peuple n'y trouva pas son compte, ni même certains nobles qu'on dit avoir été les auteurs de ces bruits et les instigateurs du meurtre parce qu'ils

devaient de l'argent à quelques Hébreux. En conséquence le peuple s'attroupa, pilla toutes les maisons des Hébreux et en égorgea tous ceux qu'il put atteindre. On poursuivit ceux qui avaient pris la fuite et on les massacra. A Paris, un petit nombre d'entre eux se réfugièrent dans les prisons du Châtelet et furent sauvés. Le gouvernement, impuissant à punir les rebelles, ordonna, sous peine de mort, de restituer aux Hébreux tout ce qu'on leur aurait enlevé ; on ne fit qu'en rire. Cependant les Hébreux survivants revinrent dans leurs maisons. Ils ne trouvèrent que les quatre murs. Néanmoins leurs débiteurs, qui s'étaient emparés eux-mêmes de leurs propres gages qu'ils avaient antérieurement remis à leurs créanciers, poursuivirent maintenant ceux-ci devant les tribunaux, réclamant la restitution de ces gages ! Mais la justice, indignée d'une telle impudence, ordonna que les Hébreux seraient dispensés de la restitution, sous serment qu'on leur avait enlevé l'objet de nantissement lors du pillage. Enfin, sous le même règne, en 1394, le conseil d'état décida de nouveau l'expulsion des Hébreux. Ils furent obligés de quitter le royaume au mois de novembre. La décision en avait été prise le 17 septembre, même année. Ils ne furent cependant pas expulsés de la ville de Metz, qui était alors ville d'empire, et plus tard même, lorsque cette ville fut incorporée à la France, les rois de ce pays y toléraient toujours les Hébreux.

Tournons maintenant nos regards vers l'Espagne ! En 1209, l'évêque de Tolède voyant le nombre et la fortune des Hébreux s'accroître dans son diocèse, il excita le peuple contre eux en faisant répandre le bruit que ceux-ci avaient trahi la ville assiégée par les Maures. Il se mit à la tête de la populace et pilla les maisons des Hébreux et leurs synagogues. Les croisés qui se réunirent, en 1212, dans les environs de Tolède, achevèrent l'œuvre de l'évêque ; ils massacraient tous les Hébreux qu'ils pouvaient atteindre. Cependant un grand nombre de ces malheureux parvinrent à s'échapper de l'Espagne; suivant don Abarbanel, il y en avait plus de 600,000. La noblesse intervint pour les Hébreux, mais Ferdinand III, roi régnant, excita le peuple à les persécuter et l'appuya.

Alphonse X, roi de Castille, encouragea au contraire et récompensa les savans israélites et protégea leurs coréligionnaires. Ce roi était savant lui-même, surtout en astronomie. Par ses ordres, le rabbin Juda de Tolède, traduisit et corrigea les œuvres astronomiques de l'arabe Avicenne. Le rabbin Isaac Aben Sid, aidé d'autres rabbins, rédigea, en 1252, les tables astronomiques connues sous le nom de tables alphonsines. Mais les ennemis des Hébreux ne purent supporter cet état des choses; ils trouvèrent bientôt l'occasion d'exhaler leur fureur, ou pour parler plus

vrai, il firent naître cette occasion. Dans la ville d'Orsanna, en Andalousie, trois chrétiens avaient assassiné un homme de leur religion et en avaient jeté le cadavre dans la maison d'un hébreu, qu'ils accusèrent ensuite du meurtre. Le peuple s'attroupa dans plusieurs endroits et massacra beaucoup d'Hébreux de la manière la plus inhumaine. Les Hébreux envoyèrent des députés à la cour pour demander une enquête et protection. Les députés de leurs adversaires les avaient devancés pour les accuser. Mais don Joseph, qui était à la tête de la députation hébraïque, développa si bien l'impossibilité du crime de la part de ses coréligionnaires, qu'il parvint à faire ordonner une enquête. L'innocence des Hébreux fut prouvée, et leurs accusateurs ainsi que d'autres coupables furent mis à mort.

Les Hébreux de l'Espagne se distinguaient tellement à cette époque par leur savoir et leur civilisation, que Jacques Ier, roi d'Arragon, les consultait sur les objets de morale et de religion. C'est à une telle occasion que le rabbin Jonas écrivit en espagnol et en Hébreu, un ouvrage intitulé : *le livre des hommes religieux*. Ce roi approuvait beaucoup les prières des Hébreux, comme découlant d'une dévotion pure et sincère. Ces prières étaient celles qui sont connues aujourd'hui sous le nom de rit portugais. En général les Hébreux étaient aimés et admirés à cette époque des grands et des savants de l'Espagne.

Les pasteurs croisés pénétrèrent, l'an 1320, en Espagne, et y massacrèrent de la manière la plus horrible tous les Hébreux qui leur tombaient entre les mains ; on ne pouvait se racheter qu'en leur abandonnant tout son avoir et changeant en même temps de religion. La peste éclata, en 1321, dans cet attroupement de pasteurs, et se propagea dans les pays voisins. On répandit le bruit que c'étaient les Hébreux qui avaient produit l'épidémie. On les accusa encore d'avoir corrompu des campagnards de Mesura, pour empoisonner les fontaines. Ces bruits étaient fomentés par des débiteurs qui voulaient s'acquitter à bon marché. Un très-grand nombre d'Hébreux furent incarcérés et examinés juridiquement. Après une détention de neuf mois, on les déclara innocents. Mais pour n'avoir pas l'air de les avoir arrêtés injustement, on dit qu'on ne les avait enfermés que pour leur faire embrasser le christianisme, et en effet on en brûla 15,000 qui se refusèrent à cette conversion.

Alphonse XI, roi de Castille, protégea les Hébreux. Un rabbin Joseph était son ministre des finances. Mais en 1333 on fit répandre le bruit qu'un enfant hébreu avait insulté la procession. Aussitôt le peuple s'ameuta et poussa des cris de sang. Le roi tint un conseil où l'on agita la question si l'on devait égorger tous les Hébreux ou simplement les expulser. On se décida pour l'expulsion, et il parut un édit qui leur enjoignit

de quitter le royaume dans les trois mois. Cependant le prince royal, jeune homme plein d'esprit et de bonté, obtint une révision du procès, et il se trouva que c'était un jeune chrétien et non un hébreu qui par mégarde avait commis le méfait. Le roi retira l'ordre du bannissement. Le peuple fut si mécontent qu'il accusa la cour de s'être laissée corrompre par les Hébreux. Pendant cet événement on égorgea les Hébreux dans une autre ville d'Espagne, sur des accusations non moins solides.

En 1349, il éclata une nouvelle insurrection à Tolède ; la populace y tua tous les Hébreux. Un père de famille de cette religion voyant les furieux pénétrer dans sa maison, égorgea toute sa famille et se tua lui-même.

Sous le règne de Henri III, roi de Castille, en 1396, un archidiacre, nommé Martin, prêcha avec fureur contre les Hébreux, dans les rues de Séville et de Cordoue. Ces prédications rendirent le peuple de ces deux villes si furieux, qu'ils y égorgèrent tous les Hébreux. Les habitans de Tolède, Valence et Barcelone, jaloux des hauts faits de leurs frères, en firent bientôt autant. Il est bien entendu que dans toutes ces circonstances on n'oubliait pas l'essentiel, qui était de piller les maisons des victimes. Les infortunés qui se refugièrent dans l'Andalousie et d'autres provinces, y furent assommés par les habitans. Jean, successeur

de Henri III, traita les Hébreux avec non moins d'indulgence. Beaucoup d'hébreux périrent sous son règne, parce qu'on refusait de leur vendre des vivres. Les survivans étaient obligés de porter une marque distinctive, et cependant les deux médecins du roi étaient hébreux.

La situation des Hébreux de l'Arragon n'était guère plus brillante ; ils étaient accablés d'impôts, pressurés et exposés à tout instant aux insultes et aux violences du peuple.

Vers l'an 1412, nouvelles cruautés, suscitées par les sermons d'un certain Vincentius Ferrarius, qui de toute force voulut changer les Hébreux en chrétiens. Un bon nombre de ces premiers, excédés de tant de satanisme et voulant éviter de nouvelles boucheries, se convertirent ostensiblement au christianisme et pratiquèrent le judaïsme en secret. Mais les prêtres avaient des yeux d'Argus ; ils donnèrent avis de ces crimes à Ferdinand V, roi d'Espagne, et au pape Pie II. Il fut ordonné à l'inquisition de sévir contre les nouveaux chrétiens. Celle-ci ne se fit pas prier et bientôt 2,000 nouveaux chrétiens furent brûlés, sans compter un très-grand nombre qui furent condamnés à d'autres peines, et entre autres à de longues détentions. En quittant la prison ils étaient obligés à porter un morceau de drap rouge sur leurs habits, pour indiquer qu'ils avaient mérité le feu. On déterra même les ca-

davres pour les brûler. Les biens des délinquants étaient confisqués et leurs enfans déclarés inaptes à succéder.

Voici donc une nouvelle fortune pour les Espagnols ; tous les malheurs qui arrivaient maintenant ils les attribuaient à l'obstination des Hébreux et à l'impiété des nouveaux chrétiens. Les habitans de Tolède s'insurgèrent encore en 1445, pour une atteinte qu'on avait portée à leurs privilèges ; ils profitèrent de cette occasion pour piller et tuer les Hébreux de cette ville.

En 1492, après avoir achevé l'expulsion des Maures d'Espagne par la prise de Grenade, Ferdinand V, roi d'Espagne, et sa femme Isabelle decretèrent que tous les Hébreux eussent à se convertir au christianisme ou à quitter le pays dans l'espace de quatre mois. En même temps il fut interdit au peuple, sous les peines les plus sévères, de fournir des vivres aux Hébreux et de les assister en aucune manière ; ce terme expiré, huit cent mille individus au moins quittèrent le royaume à la fois. Beaucoup d'Hébreux ayant les entrées à la Cour, et surtout le célèbre don Isaac Abarbanel, leurs confrères eurent avis de bonne heure du projet de leur bannissement, et ils eurent le temps d'envoyer leur fortune à l'étranger. On dit que l'Espagne perdit trente millions de ducats par cette émigration forcée.

Don Abarbanel, dont nous venons de parler, quoique jouissant d'une grande faveur à la Cour, ou plutôt à cause de cette grande faveur, fut obligé de s'expatrier avec ses coréligionnaires. C'était un homme religieux, vertueux et qui possédait de vastes connaissances dans presque toutes les branches du savoir humain. Il fut né à Lisbonne d'une famille qui faisait monter son origine jusqu'au roi David, et c'est pourquoi cette famille était autorisée à prendre le titre de Don, titre que prennent les nobles en Espagne. Il avait été en grande faveur auprès d'Alphonse V, roi du Portugal, qui l'avait admis dans son conseil privé. Mais Jean II, successeur de ce dernier roi, haïssait les Hébreux ; il congédia Abarbanel, qui se rendit en Castille. Il y fut très-bien accueilli par Ferdinand et Isabelle ; ils lui conférèrent diverses dignités qu'il conserva jusqu'au moment de l'expulsion générale de ses coréligionnaires. Alors il s'embarqua avec sa famille et se rendit à Naples. Il sut gagner les bonnes grâces de Ferdinand Ier, roi de ce pays, ainsi que de son successeur Alphonse II. Ces deux princes l'employèrent à leur service. Lors de la prise de Naples par les Français, il accompagna Frédéric Ier en Sicile. Après la mort de ce roi, il s'établit à Venise. Il mourut à Padoue en 1508. Beaucoup de nobles Vénitiens assistèrent à ses funérailles. Il avait publié un grand nombre d'ouvrages, presque tous en hébreu. Les chrétiens avaient recherché sa conversation qui était très-agréable.

On ne saurait se faire une idée des souffrances des malheureux expulsés. Quelques-uns des vaisseaux où ils se trouvaient prirent feu et tous ceux qui y étaient périrent ; d'autres vaisseaux coulèrent bas, étant surchargés ; d'autres encore firent naufrage sur des côtes inhospitalières, et ceux qu'ils portaient périrent de faim et de froid. Un capitaine espagnol avait pris la résolution de massacrer tous les Hébreux qui se trouvaient à son bord. Tout-à-coup il fut pris d'un mouvement de charité ; il se contenta de les dépouiller entièrement et de les mettre nus à terre, où beaucoup d'entre eux périrent par la misère, les frimats et les bêtes féroces. Le reste fut sauvé par l'humanité d'un autre capitaine qui les reçut à son bord. Un troisième capitaine espagnol, ayant aperçu sur la côte des enfans israélites qui cueillirent des herbes pour appaiser leur faim, il les attira sur son vaisseau en leur promettant du pain, et il vendit ensuite ces pauvres innocents comme esclaves.

Un grand nombre de ces exilés moururent par la peste. D'ailleurs, le pays où ils se firent transporter, n'était guère moins barbare que celui qu'ils venaient de quitter, car la plupart se firent conduire sur les côtes de la Barbarie, où ils furent maltraités comme étrangers et comme Hébreux.

Bien des chrétiens blâmèrent Ferdinand de ses procédés envers les Hébreux. La noblesse d'Espagne se plaignit de la dépopulation des villes. Le sénat de Ve-

nise et le parlement de Paris témoignèrent leur surprise de la mauvaise politique de ce roi qui bannit une nation dont l'activité et l'industrie étaient d'une si grande utilité à la chose publique. En effet, l'Espagne a toujours décliné depuis cette époque. En général, je ferai observer que les pays qui ne souffrent pas d'Hébreux sont les plus misérables sous tous les rapports ; je ne citerai que l'Espagne, le Portugal et la Norwège, et qu'on ne dise pas que je prenne l'effet pour la cause, que les Hébreux ne se trouvent pas dans ces contrées parce qu'elles sont trop pauvres ; non, car ces deux premiers pays florissaient beaucoup avant l'expulsion des Hébreux, et bien des Hébreux s'y rendraient encore aujourd'dui si cela leur était permis.

Le Pape Alexandre VI reçut 15000 de ces exilés dans ses états, leur permit de s'établir à Rome et les traita avec humanité.

Un grand nombre des émigrés se rendirent en Portugal où demeuraient déjà beaucoup de leurs co-réligionnaires. Ceux-ci avaient rendu de grands services à cette monarchie. Jean Ier en avait chargé plusieurs à faire des découvertes dans les environs de la mer rouge ; ils s'en étaient acquittés à son contentement. Ils avaient également contribué beaucoup aux découvertes qu'on avait faites dans les Indes orientales. Cependant le roi ne voulait recevoir les refugiés qu'à

la condition qu'ils lui paieraient huit ducats d'or par tête, et qu'ils quitteraient le pays dans un temps déterminé, sinon ils seraient vendus comme esclaves. De son côté, il s'obligea que le terme arrivé, il leur fournirait les vaisseaux nécessaires pour les transporter où ils le désireraient. Le terme expiré, ceux qui voulurent s'éloigner furent traités en chemin avec tant de barbarie, et l'on opposa tant d'obstacles à la continuation de leur marche, qu'ils préférèrent se laisser vendre comme esclaves. A cette occasion, beaucoup d'enfans des Hébreux furent envoyés dans des îles désertes, où il devinrent la proie des serpens vénimeux, de la faim et des maladies.

Emanuel, successeur de Jean II, traita d'abord les Hébreux avec indulgence et leur rendit la liberté. Mais il dut épouser la fille d'Isabelle, reine d'Espagne. Celle-ci déclara ne pouvoir donner sa fille à un homme qui tolérait dans ses états les ennemis de la divinité, c'est-à-dire les Hébreux. Emanuel fixa en conséquence un jour, en 1498, où tous les Hébreux devaient quitter son royaume, sous peine d'être vendus comme esclaves. Le jour arrivé, le roi regretta de perdre tant de monde à la fois, et résolut de retenir de force les enfans des Hébreux et de les faire baptiser. Il s'était engagé à fournir aux Hébreux les vaisseaux nécessaires dans trois grands ports de mer. Il se rétracta et décida qu'ils ne seraient tous embarqués qu'à Lisbonne. Les Hébreux s'y étant rendus, le barbare or-

donna d'enlever à leurs parents tous les enfans au-dessous de quatorze ans et de les christianiser. Qu'on se représente cette scène déchirante où les mères tendaient leurs bras impuissans vers les objets chéris de leur cœur, où ceux-ci poussaient des cris de douleur et de désespoir, et où des pères invoquaient mille morts comme le plus grand des bienfaits! Beaucoup d'entre eux égorgèrent leurs enfants et s'égorgèrent ensuite eux-mêmes. Un grand nombre d'autres ne purent résister à une épreuve aussi dure et changèrent ostensiblement de religion.

Il y a eu des personnes qui ont voulu tirer un argument en faveur du christianisme de ces terribles souffrances qu'elles-mêmes avaient suscitées et provoquées. Elles ont dit que ces souffrances étaient infligées aux Hébreux en punition de ce que les ancêtres de ces malheureux avaient fait mourir J. C. Si cela était, elles auraient fourni un argument décisif contre leur propre culte, car Dieu ne saurait être injuste ; la Divinité et l'injustice sont deux idées diamétralement opposées. Or rien ne serait plus injuste que de faire souffrir les enfants pour les fautes de leurs pères, si faute il y avait. Dieu lui-même a proclamé ce principe dans la Bible, en disant : « Les pères ne mourront pas pour les enfants ni les enfants pour leur père; personne ne mourra que pour sa propre faute. » (Deutronome, ch. 24, v. 16.)

Ces pauvres hères n'entendaient pas mieux la nature

d'une religion que le caractère de la Divinité; *une religion ne peut et ne doit être prouvée;* elle ne doit reposer que sur la transmission qu'on en a reçue de ses ancêtres ; elle doit toujours laisser quelque incertitude au moment de la passion pour qu'on ait le choix libre d'agir à volonté , c'est ce qui constitue le mérite de l'homme et c'est sur quoi repose son perfectionnement; il doit choisir le bien malgré le doute. Si la religion était prouvée, le libre arbitre cesserait, on serait forcé de l'observer et il n'y aurait plus aucun mérite ; tout perfectionnement serait impossible.

D'ailleurs une religion prouvée serait essentiellement intolérante et l'intolérance ne peut jamais s'unir au caractère de la Divinité.

Au surplus, il n'est pas nécessaire d'expliquer les souffrances des Hébreux pour excuser la Divinité. Si les hommes pénétraient ses motifs et ses desseins, elle agirait et raisonnerait comme les hommes et par conséquent ce ne serait pas une Divinité. Néanmoins on pourrait trouver plusieurs motifs pour expliquer ces persécutions; je n'en citerai qu'un : Si les Hébreux n'avaient pas été continuellement persécutés depuis la destruction du deuxième temple, leur religion aurait disparu depuis longtemps; ils s'en sont relâchés presque toutes les fois qu'ils ont joui de quelque liberté prolongée ; c'est que les Hébreux sont d'un caractère impressionnable et que leur religion est d'une extrême sévérité et d'une exécution très-difficile. Voilà pour-

quoi ces persécutions étaient nécessaires. On pourrait en tirer la conséquence que les Hébreux seraient toujours dans l'alternative ou d'être persécutés ou d'abandonner leur culte ! Nullement ! il leur a été prédit un temps où, nonobstant leur indépendance, ils resteront attachés à leur culte.

D'ailleurs l'alternative n'est pas de rigueur ; il y a aujourd'hui dans les pays les plus libres nombre d'Hébreux fidèles à leur religion. Le passé ne lie pas l'avenir ; c'est au contraire un avertissement dont les Hébreux sauront profiter.

Sous la domination des Papes, les Hébreux ont été presque toujours traités avec le plus d'indulgence ; les massacres, les expulsions et les pillages étaient rares dans ces états. Preuve irréfragable que la religion et la conduite des Hébreux étaient pour très-peu dans cette série de crimes horribles. Dès le septième siècle, le pape Grégoire-le-Grand protégea les Hébreux dans toute l'Europe. Dans le onzième siècle, le pape Alexandre II désapprouva les procédés atroces de Ferdinand Ier, roi d'Espagne, ainsi que ceux des croisés ; ce que fit aussi Grégoire IX au treizième siècle. Au même siècle Innocent IV défendit les Hébreux dans une circulaire, contre les crimes fabuleux qu'on leur imputa, et il dit à cette occasion que les Hébreux étaient plus à plaindre sous les princes chrétiens que ne l'avaient été les pères de ces Hébreux sous les Pharaons, en Egypte.

Les Hébreux avaient été assez tranquilles dans le

pays de Naples ; c'était un tribut de reconnaissance pour des services qu'ils avaient rendus au pays. Mais bientôt la gratitude s'accrut au point qu'on ne voulait plus permettre que tant de braves gens descendissent dans l'enfer. Pour empêcher ce malheur, on les persécuta, on les tua et on les força d'embrasser le christianisme. A Trany, ville de ce royaume, un moine accusa un hébreu, faussement bien entendu, d'avoir invectivé la religion chrétienne ; il n'en fallait pas davantage pour ameuter le peuple et pour lui faire massacrer tous les Hébreux de cette ville. On en voulut faire autant à Naples ; mais la noblesse cacha les Hébreux les plus coupables, c'est-à-dire les plus riches. Cela arriva en 1260. Le pape Alexandre IV écrivit à Naples en faveur des Hébreux.

Le pape Clément V protégeait également les Hébreux. Il excommunia les pasteurs qui persécutaient ceux-ci d'une manière si cruelle. Mais, chose étonnante ! l'excommunication qui faisait trembler alors les souverains même, n'arracha qu'un sourire dédaigneux aux pieux pasteurs. Son successeur, Jean XXII, crut que le meilleur moyen de convertir les Hébreux, c'était de brûler le Talmud. On les accusa sous ce règne de s'être moqués des processions des chrétiens. Le pape ordonna conséquemment que tous les Hébreux quittassent le domaine de St.-Pierre. Ceux-ci réclamèrent l'intervention de Robert, roi de Naples, lequel persuada effectivement le pape de retirer ces ordres

moyennant une grosse somme que lui remirent les Hébreux.

Clément VI (1342) était un protecteur zélé des Hébreux. Il en accueillit un bon nombre à Avignon, résidence papale d'alors.

Cependant le pape Jean XXIII était leur adversaire acharné. Il publia en 1412 des édits très-durs contre eux et leur suscita des persécutions, non-seulement dans ses propres états, mais encore en Espagne, dont il engagea le roi à les anéantir. Mais ce pape ayant été destitué par le concile de Costnitz, son successeur Nicolas VI traita les Hébreux avec une grande bonté, les protégea contre les fureurs de l'inquisition et écrivit en Espagne qu'on s'abstînt de leur faire abjurer leur foi.

Sous Sixte IV, les Hébreux furent l'objet d'une nouvelle persécution, en 1472. On avait persuadé ce pape de canoniser un certain Simon, mort à Trente deux siècles auparavant. On fit ensuite courir le bruit que ce saint avait été tué par les Hébreux. En conséquence le peuple de l'évêché de Trente et de la ville de Venise tua et pilla autant d'Hébreux qu'il put. Le doge et le sénat de cette dernière ville s'opposèrent au massacre; mais le magistrat expulsa les Hébreux.

Lors de l'expulsion de ceux-ci de l'Espagne et du Portugal, le Pape Alexandre VI reçut les bannis dans ses états avec une bonté marquée, et leur accorda les mêmes privilèges qu'à leurs frères de l'Italie. On dit

que ceux-ci, contre le caractère de la nation, se montrèrent moins hospitaliers envers les malheureux exilés que le chef de la religion catholique, et que celui-ci, outré de ce procédé, voulut bannir les premiers, et qu'ils furent obligés de se racheter par une somme très-considérable. Une partie de ces exilés s'étant rendus à Naples, ils y furent si maltraités que le vice-roi de ce pays se vit dans l'obligation de les expulser dans leur propre intérêt.

Le Pape Paul III (1534) était si indulgent pour les Hébreux qu'un cardinal lui reprocha de préférer les infidèles aux fidèles. Ce brave homme fut obligé de dissimuler un peu, mais il continua néanmoins à les protéger.

Pour faire diversion à tant d'horreurs, portons un instant nos regards vers les Turcs et les Idolâtres ! Nous y verrons les Hébreux également vexés, opprimés et ravalés ; mais nous n'y verrons pas ces massacres en masse, ces expulsions continuelles, ni ces accusations perfides et révoltantes longuement étudiées. Le Turc était barbare par éducation et intolérant par piété ; mais il attaqua ses victimes franchement et l'on savait à quoi s'en tenir avec lui.

Qu'on admire encore en ceci les voies de la Providence ! Si les Hébreux avaient souffert autant chez les Mahométans que chez les Chrétiens, il est à croire que ceux qui demeuraient chez ces premiers n'auraient pas montré la fermeté inébranlable qu'ont mon

tré leurs frères de la chrétienté. La profession de foi chez ces premiers est la même que chez les Hébreux : Dieu est un. Il est vrai que les Ismaélites ajoutent : et Mahomet est son prophète ; mais ce n'est pas attaquer les principes de la religion que de déclarer véridique un faux prophète. Ajoutez que la plupart des cérémonies des Mahométans sont identiques avec celles des Hébreux : la circoncision, égorger les bêtes suivant le rit, etc., etc. ; et puis les Mahométans n'avaient jamais d'inquisition ; une fois la formule prononcée, on pouvait faire ce qu'on voulait, les Mahométans ne s'en inquiétaient guère ; les Hébreux pouvaient donc continuer à pratiquer leur culte exclusivement.

Je ferai observer encore que les souffrances des Hébreux chez toutes les croyances en général, étaient indispensables pour les maintenir dans la religiosité. S'ils avaient été plus libres, il est probable qu'aucun hébreu orthodoxe ne serait parvenu jusqu'à nous.

Le nombre et la puissance des Hébreux de l'est diminuèrent beaucoup au treizième siècle. Nasser Ledexilla, calife de Bagdad, les haïssait et les força ou d'embrasser l'islamisme, ou de quitter la Babylonie. Il est bien entendu que les Hébreux de la Palestine eurent beaucoup à souffrir du temps des croisades.

Dans d'autres contrées de l'orient, les Hébreux souffrirent considérablement des incursions des Mongols. Mais un médecin hébreu, nommé Zardoudélah, étant devenu, en 1291, premier ministre d'Argoun, chef des

Mongols, les Hébreux en ressentirent l'influence bienfaisante. Les sujets d'Argoun furent si aigris de la faveur dont jouissait ce médecin, qu'après la mort d'Argoun ils tuèrent un grand nombre d'Hébreux. Cependant cette persécution ne fut pas de longue durée, et le sort de ces derniers s'améliora sous le règne du successeur de ce chef.

Les Hébreux étaient assez bien traités sous les empereurs grecs au quatorzième et au quinzième siècles. Les auteurs grecs de cette époque firent même des reproches aux latins de leur intolérance. Mais il faut attribuer cette moutonnerie à l'état déplorable où se trouva l'empire grec alors, ce qui ne permit ni aux monarques, ni au peuple de penser aux Hébreux.

Ceux-ci eurent beaucoup à souffrir dans la Médie et dans la Perse des conquêtes et des dévastations de Tamerlan, au quatorzième siècle. En 1499, ceux de Perse furent maltraités par Ismaël Sophi, roi de ce pays.

Au commencement du règne du Schah Abbas Ier, roi de Perse, au milieu du seizième siècle, il se rendit, sur l'invitation de ce prince, beaucoup d'étrangers dans ce pays, et entre autres uu grand nombre d'Hébreux. Ceux-ci devinrent bientôt un objet de jalousie pour les autres habitans qui s'en plaignirent au roi. Celui-ci imposa aux Hébreux une rançon de quatre millions de francs environ, parce qu'ils refusaient de se faire Mahométans.

Schah Abbas II était ennemi juré des Hébreux, et il prit la résolution, en 1666, de les exterminer en Perse. Il ordonna, en conséquence, aux Persans ainsi qu'aux étrangers de les massacrer sans distinction d'âge ni de sexe et de n'épargner que ceux qui se feraient mahométans. Le massacre commença à Ispahan, la capitale, et s'étendit dans la province. Il dura trois ans. Plusieurs échappèrent par la fuite; d'autres embrassèrent le mahométisme. Mais ce roi, ayant appris que ces nouveaux Mahométans pratiquaient le judaïsme en secret, il leur permit de retourner à leur culte, à condition qu'ils lui payassent une grande somme chaque année, et qu'ils portassent une marque distinctive sur leurs habits.

Sous la domination turque, les Hébreux étaient de tout temps méprisés, vexés et opprimés. Mais point de ces massacres généraux, ni de ces imputations mensongères, ni de ces malices infernales dont nous avons vu tant d'exemples plus haut. En 1666, l'année de persécution du Schah Abbas, le bruit se répandit dans la classe ignorante des Hébreux de la prochaine arrivée du Messie. Ce bruit était répandu, sans doute, par les suppôts d'un habile charlatan, nommé Sabbati Zébi, qui bientôt après se donna pour le Messie et eut un très-grand parti. En vain, les principaux rabbins s'opposaient-ils à sa fourberie; en vain le condamnèrent-ils trois fois à la mort, mus par la crainte du péril que ce fourbe faisait courir à tous les Hébreux de l'Orient;

personne n'osa exécuter la sentence. Le grand-visir eut avis des menées de cet imposteur, il le fit incarcérer. Mais les adhérents de Zébi tirèrent parti de cette circonstance même, et sa renommée ne fit que s'accroître. Un rabbin polonais, nommé Néhémie Cohen, homme savant dans les langues orientales, redoutant pour ses confrères les conséquences terribles de cette effervescence, se rendit à Andrinoples, embrassa l'Islamisme ostensiblement et accusa l'imposteur devant le ministère turc comme tendant à la ruine de l'empire ottoman. Le sultan s'étant fait amener Zébi, celui-ci évita la peine du pal en se déclarant mahométan. Sa femme en fit autant. Le bruit de cette conversion se répandit comme un éclair, et le faux Messie perdit la grande majorité de sa clientelle. Il y avait cependant des personnes assez prévenues, et il y en a eu jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, qui restaient attachées à Zébi et à sa doctrine; c'est que cette doctrine était des plus commodes, et dans ce cas l'inovateur a toujours beaucoup de chances, surtout s'il parvient à gagner des Hébreux dont la religion est si gênante. Le rabbin polonais, après avoir réussi dans son entreprise, retourna en Pologne et reprit le judaïsme. Zébi entretenant toujours des relations avec ses ex-coréligionnaires, inspira de la méfiance aux Turcs, quoiqu'il attirât bien des Hébreux dans le mahométisme. Il fut décapité par ordre du sultan Mahmoud IV.

Les Hébreux étaient de tout temps plus tranquilles

en Ethiopie que partout ailleurs, le christianisme de ce pays se rapprochant beaucoup du judaïsme, et les Hébreux y étant en nombre ; du moins ils l'étaient, car d'après une relation récente, cette religion tendrait à s'éteindre dans ce pays. Les Fallaches de l'Abyssinie sont hébreux. Ils se disent issus d'une colonie hébraïque, fondée dans ce dernier pays du temps de Salomon, roi d'Israël. Au commencement de l'ère chrétienne ils avaient élu un roi, nommé Phinéas, dont leurs princes actuels, d'après le dire de ce peuple, descendent en droite ligne. Les Fallaches ne possèdent l'Ecriture sainte que dans la langue du pays. On dit qu'ils ne connaissent pas la loi orale. Il paraît que les Chrétiens de l'Ethiopie étaient originairement hébreux eux-mêmes, du moins en grande partie. Vers l'an 960, les Fallaches essayèrent de s'emparer du trône d'Abyssinie. Une guerre longue et sanglante s'ensuivit. A la fin ils furent obligés de se retirer dans les montagnes où ils soutinrent leur indépendance. Leur capitale s'appelle encore aujourd'hui : le Rocher des Hébreux. Vers l'an 1620, Susnéus, roi d'Ethiopie, réduisit ces Hébreux à l'extrémité; leur roi Gédéon et sa femme Judith furent tués dans un combat, et depuis cette époque ce peuple est tributaire du roi d'Ethiopie, conservant toutefois sa nationalité. En 1771, lors du séjour dans ce pays du fameux voyageur Bruce, on estimait la population militaire des Fallaches à cent mille hommes. Leurs rois prétendent être issus de la tribu de Juda.

Ceux des Abyssiniens paraissent avoir la même prétention.

En Egypte, les Hébreux ont trouvé un refuge depuis long-temps. Ils y subirent cependant une persécution en 1524. Ils sont en grand nombre dans une grande partie de l'Afrique, dont le commerce est essentiellement entre leurs mains. Mouley Archay, roi de Taphileth, s'étant approprié la fortune d'un riche hébreu, chercha à réparer sa faute en rendant aux Hébreux leurs anciens privilèges et en nommant un certain Josué, fils d'Amassa, prince des Hébreux. Mouley Ismaël, frère et successeur d'Archay, nomma un hébreu, appelé Don Joseph de Tolède, aux premières dignités de l'état et l'envoya comme négociateur dans différentes cours de l'Europe. En 1684, ce diplomate conclut pour son maître, un traité de paix avec les provinces unies de Hollande.

Il y a depuis long-temps un grand nombre d'hébreux dans la Barbarie et le Maroc. Ils y étaient très-maltraités, leur sort y était toujours précaire, dépendant des révolutions autrefois si fréquentes dans ces contrées. Ces mauvais traitemens étaient d'autant plus révoltans que ces états auraient eu peine à se maintenir sans le secours des Hébreux qui en sont les habitans les plus actifs, les plus industrieux et les plus instruits. Aussi l'empereur de Maroc les emploie-t-il souvent dans ses transactions ; c'est ainsi qu'il envoya un hébreu nommé Pachéco comme ambassadeur en Hol-

lande. Pachéco mourut à La Haie, en 1604. Quelque temps après, les cours d'Espagne et de Portugal y accréditèrent également deux hébreux comme résidents. La France possédant aujourd'hui l'Algérie, le sort des Hébreux s'est considérablement amélioré dans ces contrées, surtout dans cette dernière province.

Au royaume de Fez, les synagogues furent démolies en 1660. Mais l'empereur Mouley Mouhamet les fit réédifier lors de son avènement au trône. Il avait un hébreu pour premier ministre.

L'empereur Sidi Mouhamet ordonna à son fils Moulay Ali de prélever une somme énorme sur les Hébreux, comme ne méritant aucun ménagement pour avoir refusé de se faire mahométans. Celui-ci offrit à son père le revenu de son gouvernement et le supplia de ne pas augmenter la misère des Hébreux.

L'empereur Moulay Ismaël fit venir, en 1672, les principaux d'entre les Hébreux et leur dit : je veux que vous vous fassiez mahométans ; assez long-temps vous m'avez bercé de la fable de votre Messie ; fixez enfin un terme précis qu'il ne doit dépasser, si non, c'en est fait de votre vie et de votre fortune ; je ne veux pas me laisser duper plus long-temps. Les Hébreux consternés collectèrent une grande somme qu'ils présentèrent à l'Empereur, en lui disant que leurs docteurs étaient d'avis que le Messie ne pourrait tarder au-delà de trente ans. Je vous entends, répartit Ismaël, vous espérez que je ne vivrai plus dans trente

ans ! vous pouvez vous tromper et je vous ferai punir alors exemplairement. Les Hébreux ne s'étaient pas trompés.

Dans le royaume de Fez, les Hébreux étaient, en 1619, au nombre de 80,000. Il y en avait de riches et de puissants et ils jouissaient, comme c'est le cas dans toute la Barbarie, du libre exercice de leur religion ; ils n'en étaient pas moins exposés à des avanies perpétuelles.

Au dix-huitième siècle les Hébreux étaient très-florissans à Alger. Mais une émeute ayant éclaté en 1804, dans la proximité de cette ville, on en accusa les Hébreux qui n'y avaient pris aucune part. On dit que les chefs de la révolte étaient de connivence avec le Dey, et quelques-uns de ceux-ci devant de l'argent à un riche négociant hébreu, ils déclarèrent que les Hébreux avaient été les promoteurs de l'insurrection. Sur quoi plusieurs centaines de ceux-ci furent mis à mort, beaucoup d'autres furent torturés et l'on enleva à tous leur fortune, ce qui réduisit cette classe d'habitans à la misère. Par suite de cette persécution, beaucoup de ces habitans se retirèrent dans d'autres villes de la Barbarie. Cependant la population hébraïque de cette cité est encore assez forte aujourd'hui. On trouve également des Hébreux dans l'intérieur de l'Afrique. Il y existait même, il y a sept ou huit siècles, un royaume hébraïque, connu alors sous le nom d'Al-Cosar.

Revenons maintenant en Europe ! Au commencement du seizième siéle, l'évêque deCologne bannit les Hébreux de son diocèse. En 1519, un apostat hébreu, nommé Pfefer Korn, après avoir publié plusieurs pamphlets contre ses ex-coreligionnaires, chercha à persuader l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres hébraïques, ces livres, suivant lui, contenant des blasphêmes contre la religion chrétienne. Son véritable dessein était, comme on l'en accusait hautement, de s'emparer de tous ces livres et de les vendre ensuite aux Hébreux à un prix exorbitant ; sa fin prouva que cette accusation était fondée, car ayant été arrêté pour d'autres motifs, il avoua son hypocrisie et sa culpabilité. Mais dans le temps où il avait fait sa proposition, il avait été soutenu par un grand nombre d'ecclésiastiques. Un chrétien allemand, nommé Reuchlin, avait pris le parti des Hébreux. On en avait appelé au pape. Un inquisiteur était parti pour Rome et avait employé auprès de lui tous les moyens pour en obtenir la condamnation des Hébreux et de Reuchlin. L'inquisiteur était allé jusqu'à menacer le pape, qu'en cas de refus on en appelerait à un synode. Néanmoins le pontife persista de refuser son consentement à cette injustice.

L'évêque de Mersebourg bannit également les Hébreux de son diocèse, au commencement du seizième siècle.

Nous voici délivrés enfin de cette fatale période, le ciel en soit loué ! Plus d'une fois nos lecteurs nous auront taxé d'exagération et auront cru que nous dénaturons la vérité. On a de la peine à croire tant de corruption. Ah ! l'on ne sait pas de quoi le cœur humain est capable quand une fois il s'est livré aux passions ! Le germe humain renferme un ange et un démon ; l'un se développe aux dépens de l'autre. Loin d'avoir exagéré, nous sommes restés constamment bien au-dessous de la vérité, les auteurs chrétiens contemporains de ces catastrophes en font foi, et ceux-ci ne sauraient être accusés de partialité. Adressons des vœux aux Très-Haut pour que les hommes reviennent enfin à eux-mêmes et qu'ils accomplissent leur noble mission sur la terre, la mission de se perfectionner en maîtrisant toujours toutes leurs passions !



TROISIÈME PÉRIODE.

Depuis la réformation jusqu'à la révolution française de 1789, 267 ans.

Toutes les fois que les crimes d'une contrée sont parvenus à un certain degré, la Providence y met un frein par quelque révolution, soit physique, soit morale ; toute l'histoire fait foi de cette grande vérité, et c'est ce qui arriva en Europe par la réformation qu'opéra Luther en 1522. Cette révolution ne fut pas moins salutaire pour les Hébreux, et vint avec le même à propos que celle opérée 900 ans auparavant par Mahomet. Si nous voyons encore, dans l'époque où nous entrons, des injustices, des crimes, des persécutions, nous y trouverons rarement ces massacres généraux, ces expulsions en masse ; le crime, de général qu'il était, deviendra individuel, et c'est à la réformation que les Hébreux devront cet heureux résultat, non par son esprit de tolérance, car les protestans, partout où ils ont eu le pouvoir, se sont montrés pour le moins aussi intolérants que leurs adversaires les catholiques ; mais le schisme était aux prises avec sa religion mère,

et il ne restait plus beaucoup de temps pour s'occuper des Hébreux.

Dans cette période, les anciennes accusations avaient presque passé de mode ; on y substitua de plus modernes. Ainsi les rivières et les fontaines publiques n'étaient plus empoisonnées par les Hébreux ; rarement on leur fit égorger des enfans chrétiens. Mais la liste des vices et des crimes possibles est longue, et il ne fut pas difficile de remplacer les précédents. C'est ainsi qu'en 1541, lorsque de fréquents incendies désolèrent la Bohême : la première idée qui se présenta, ce fut de dire que les Hébreux en étaient les auteurs. En attendant de plus amples informations, on en tua un certain nombre et l'on expulsa la presque totalité des autres. Avant la fin de l'année, on trouva les véritables auteurs du crime, c'étaient tous des Chrétiens. On rappela les Hébreux ; mais on ne ressuscita pas les morts.

Le nombre des Hébreux avait bien diminué en Hongrie vers la fin du seizième siècle, et l'empereur Rudolphe II leur imposa de grandes charges. En 1574, les Hébreux furent vivement poursuivis en Moravie ; un bon nombre d'entre eux furent cruellement massacrés. Enfin, l'empereur Maximilien II prit leur parti et les délivra. En Franconie, on les accusa, à la même époque, d'avoir mis le feu à plusieurs maisons de Bamberg ; conséquemment on leur prit tout ce qu'ils avaient.

En Pologne, les Hébreux avaient conservé le libre exercice de leur religion depuis Casimir-le-Grand. Mais ils avaient de temps en temps beaucoup à souffrir des émeutes de la populace, et principalement de la part des étudiants. Ceux-ci en agirent si cruellement, en 1665, envers les Hébreux de Lublin, qu'on fut obligé de fermer les portes de la ville pendant huit jours de suite et d'exécuter le chef de la bande. Généralement cette classe de citoyens, ceux de l'Allemagne surtout, tourmentait beaucoup les Hébreux jusqu'à fort avant dans le dix-huitième siècle.

En 1648 et 1649, les Hébreux de la Pologne essuyèrent une persécution des plus terribles de la part des cosaques, qui firent des incursions dans ce pays. Ces deux années coûtèrent la vie à plus de cent mille Hébreux polonais ; le pillage et les déprédations furent généraux ; des myriades de familles erraient nues de tous les côtés.

Sous Jean Sobieski, qui monta sur le trône de Pologne en 1674, les Hébreux furent si favorisés qu'on appela son gouvernement le règne judaïque. Aussi la noblesse en fut-elle généralement mécontente, et après la mort de ce prince elle se hâta de repousser les Hébreux dans leurs anciennes limites.

L'empereur Ferdinand III accorda de grands privilèges aux Hébreux de Prague, pour avoir rendu de grands services à cette ville lorsqu'elle était assiégée en 1648 par Kœnigsmark, général de la Suède.

En 1660, les Hébreux avaient beaucoup d'influence à Vienne, capitale de l'Autriche. On leur permit d'y établir une synagogue. A peine fut-elle construite que Léopold Ier les chassa de la ville. Après la mort de l'impératrice on les rappela. Mais le peuple jaloux de la fortune de quelques uns d'entre eux, s'empara de leur argent sous divers prétextes. Les Hébreux de la Hongrie ayant assisté le sultan, leur souverain, et s'étant distingués par leur bravoure dans une guerre que celui-ci fit à l'Autriche, les Hébreux de ce dernier pays éprouvèrent les effets du courroux que l'empereur en ressentait. Il les aurait plus estimés s'ils avaient trahi leur maître. Mais les Hébreux de l'Autriche n'en eurent pas seuls à souffrir ; ceux de toute l'Allemagne et de toute l'Italie furent persécutés pour la fidélité de leurs coréligionnaires.

Nous avons dit que les boucheries en masse étaient bien plus rares dans cette période que dans la période précédente. Par manière de compensation, les persécutions morales, les huées, les épigrammes, les ignominies, étaient poussées bien plus loin dans la période actuelle. Dans presque toute l'Europe, les Hébreux étaient astreints à payer un péage pour le moindre parcours. Ce péage était assimilé à celui que payaient les bêtes immondes, tant on était ingénieux à couvrir les Hébreux de honte en même temps qu'on volait leur argent. C'est en Allemagne surtout que ces moyens

honnêtes étaient pratiqués dans leur perfection et le plus généralement. Ils s'y sont aussi le plus longtemps maintenus, car ils y étaient encore dans toute leur vigueur au commencement du 19e siècle. L'auteur de cette histoire lui-même, qui résidait à Francfort de 1802 à 1816, s'est trouvé souvent dans l'obligation de payer ce péage, quoique citoyen français. On n'en doit l'abolition qu'à l'influence et quelquefois à l'intervention de la France. En 1499, les Hébreux avaient été chassés de Nurembourg, et depuis ce temps tout hébreu qui voulait traverser cette ville était obligé d'abord de s'acquitter d'un péage considérable, et ensuite il était accompagné d'un agent qui ne pouvait le quitter qu'après sa sortie de la ville. A Francfort, les Hébreux étaient souvent exposés aux attaques de la populace, aux vexations les plus révoltantes, à une haine et à un mépris qui se décélaient dans les moindres circonstances. L'auteur en pourrait donner bien des nouvelles, si le cadre de cet ouvrage le lui permettait. Il n'en donnera qu'un seul échantillon qui suffira. Lors de son séjour dans cette ville, il a trouvé un vieux livre imprimé dans lequel on agitait très-sérieusement la question, pourquoi les Hébreux exhalent une odeur si fétide. L'auteur de cette question résout le problême en donnant douze motifs de cet étrange phénomène : 1° parce qu'ils ont été maudits, leurs ancêtres ayant crucifié J. C.; 2° parce qu'ils mangent beaucoup d'ail

et d'oignons. Mes lecteurs me feront grâce des dix autres motifs. Les Hébreux de cette ville étaient confinés jusqu'au 19e siècle dans une ruelle étroite et malsaine qu'ils ne pouvaient quitter pendant certaines fêtes, et jamais pendant l'office divin des protestans ; car la ville est protestante. Certains édifices publics et certaines places publiques leur étaient rigoureusement interdits, ainsi que les promenades publiques. Ils ne pouvaient posséder aucune propriété en dehors de leur ruelle, et en dedans ils ne pouvaient bâtir leurs maisons qu'en bois. Toute industrie, tout état leur étaient défendus. Ils ne pouvaient pas ouvrir de magasin ni avoir d'enseigne. Je ne finirais pas si je voulais énumérer toutes les restrictions auxquelles les Hébreux étaient sujets dans cette ville et dans la plupart des autres lieux de l'Allemagne. Ces restrictions, encore en pleine vigueur au commencement du 19e siècle, sont enfin abolies aujourd'hui en grande partie, grâce à l'influence française. Mais la haine et le mépris subsistent encore, quoique plus concentrés qu'autrefois.

Il y aurait beaucoup à dire sur la nature de ce mépris. Mais cela choquerait bien des oreilles et je m'abstiens.

Quoique nous ayons dit que les papes étaient de tous les Chrétiens ceux qui traitaient le mieux les Hébreux, il y a eu cependant des papes qui faisaient exception à la règle. Paul IV était ennemi déclaré des Hébreux ; il les obligea de vendre leurs propriétés, de

jeter leurs livres aux flammes, de porter une marque déshonorante et de renoncer à toute transaction avec les chrétiens. Sous le règne de ce pape, 80 juives qui avaient embrassé le christianisme, prétendirent être possédées par l'esprit malin, ayant été ensorcelées par les Hébreux qui avaient voulu tirer vengeance de leur apostasie. Ce pape qui n'examinait pas long-temps lorsqu'il s'agissait d'hébreux, résolut de chasser ceux-ci. Mais un jésuite lui démontra l'absurdité de l'accusation et le persuada de soumettre l'affaire à une enquête. On interrogea et fustigea les dames ensorcelées qui avouèrent enfin que des courtisans leur avaient fait jouer ce rôle dans l'espoir de piller les Hébreux, soit que ceux-ci fussent massacrés ou bannis. Les courtisans furent condamnés à mort et le pape se radoucit en faveur des Hébreux.

Pie V expulsa les Hébreux, en 1569, de tous ses états, à l'exception de la ville d'Ancône et de Rome. Sixte-Quint était plus indulgent envers cette nation, mais par politique, d'après son propre dire. Clément VIII confirma, en 1593, la bulle de Pie V, dirigée contre les Hébreux; mais il ajouta Avignon à l'exception.

Ils étaient assez bien traités à Venise. C'est que cette ville se montrait reconnaissante des services signalés qu'ils lui avaient rendus dans ses guerres contre la Turquie, et notamment lors du siége de Candie.

Dans aucun pays de l'Europe les Hébreux n'étaient

aussi bien traités qu'en Hollande, depuis que ce pays s'était rendu indépendant ; non parce que les habitans sont de la religion réformée, mais parce que c'était un pays libre.

Les Hébreux étaient bannis de l'Angleterre depuis 350 ans, lorsque Cromwel essaya, en 1656, de les y attirer. Un certain Henri Martin engagea les Hébreux de La Haie à faire leur cour à l'ambassadeur anglais, résidant en cette ville. Par l'entremise de ce ministre, le parlement d'Angleterre leur permit d'envoyer un député à Londres, à l'effet d'y négocier les conditions de leur admission. Les Hébreux choisirent pour négociateur Manassé-ben-Israël, rabbin distingué d'Amsterdam, homme lettré et très-estimé. Lors de son arrivée à Londres, il présenta au protecteur un mémoire vigoureux dans lequel il développa les nombreuses injustices dont les Hébreux avaient été les victimes dans ce pays, et il demanda leur rappel. Cromwell, quoique porté pour cette mesure, n'osa en assumer toute la responsabilité, connaissant le génie de son peuple. Il convoqua donc une assemblée d'ecclésiastiques et d'autres hommes influents et leur soumit cette affaire. Un docteur Gaudwin et plusieurs membres du clergé employèrent toute leur éloquence pour faire rappeler les Hébreux et pour leur faire accorder des droits égaux aux sectateurs des autres religions. Mais la majorité de l'assemblée se prononça contre cette mesure et la chose en resta là. Cependant

plusieurs hébreux rentrèrent dans ce pays, et on les y toléra tacitement. Charles II, roi de ce pays, en agit de même.

En 1753, on proposa au parlement d'Angleterre un bill portant que tous les Hébreux, ayant séjourné pendant trois années consécutives en Angleterre ou en Irlande, sans s'être absentés pendant plus de trois mois de suite, fussent déclarés citoyens anglais, à l'exception toutefois des droits politiques. Le bill défendu par le ministère passa nonobstant une vive opposition. Mais les corporations, les prêtres et le peuple indignés de cette loi, jetèrent feu et flammes contre les ministres, et ceux-ci, pour conjurer l'orage qui les menaçait, insinuèrent au parlement de révoquer le bill, ce qui fut exécuté dans la prochaine session. Cependant les Hébreux sont depuis lors bien traités dans ce pays.

En 1782, l'empereur Joseph II permit aux Hébreux de ses états d'exercer des métiers, et de s'adonner à l'agriculture. Mais ce n'était pas chose aisée pour ceux-ci, après douze siècles d'interdiction et d'une telle oppression. D'ailleurs la haine de la populace opposait des obstacles insurmontables à la réalisation de cette faculté, car après que les Hébreux eurent bravé cette haine et leur propre misère afin d'apprendre un métier, les corporations leur mettaient de nouvelles entraves pour leur refuser la maîtrise, et quelque hébreu parvint-il à franchir cette nouvelle barrière, son achalandement se trouvait réduit aux seuls Hébreux, qui

eux-mêmes nourrissaient à cet égard des préventions contre leurs propres coreligionnaires. Ces obstacles existent même encore aujourd'hui pour les Hébreux, en majeure partie du moins, dans les pays les plus libres et les plus civilisés. Joseph fut aussi le premier depuis 1200 ans, qui appela les Hébreux au service militaire, et lors du partage de la Pologne, l'Autriche avait six bataillons entièrement composés d'Hébreux, officiers et sous-officiers exceptés, car dans ce pays, comme dans presque toute l'Allemagne, un militaire hébreu ne peut même être caporal, quels que soient ses talents et ses exploits. L'empereur Léopold permit aux Hébreux de se faire jurisconsultes. Aucun pas n'a été fait dans ce pays en faveur de cette nation, depuis lors jusqu'aujourd'hui.

Dans la Prusse, où les Hébreux étaient très-opprimés, ils ont obtenu le droit de citoyens passifs depuis 1812, époque où l'on en avait besoin pour combattre les français. Ce pays a produit, dès le milieu du XVIIIe siècle, un grand nombre de savants Hébreux, entre autres : Mendelsohn, Wesely, le docteur Bloch, auteur de l'histoire naturelle des poissons, et le rabbin Salomon Pappenheim.

Lorsque les Hébreux furent expulsés de la France, sous Charles VI, en 1394, ceux de la ville de Metz conservèrent leurs privilèges et leurs synagogues. Cependant ils furent bannis de cette ville en 1566. L'année suivante, quatre familles de cette religion furent

admises dans cette cité par l'entremise du maréchal Vieilleville. En 1603 le nombre s'en était accru à vingt-quatre familles, lesquelles obtinrent des lettres patentes de Henri IV. Louis XIII ayant expulsé les Hébreux en 1615, il en excepta ceux de Metz et de Bordeaux. Les Hébreux restèrent également dans le comté d'Avignon, qui appartenait au pape. En 1644, il y avait à Metz 795 individus hébraïques, lesquels, neuf années plus tard, obtinrent le privilège de faire le commerce en tout objet. Les marchands chrétiens de la ville s'y opposèrent de toutes leurs forces ; mais le Parlement de cette même cité soutint les droits des Hébreux. En 1718 les corporations marchandes de cette ville adressèrent au roi une supplique tendant à ce que le nombre de leurs juifs fut diminué, et que ceux qui resteraient fussent astreints au seul prêt à intérêts. Le roi y restreignit en effet le nombre des Hébreux à 480 familles, tenues d'habiter une ruelle séparée. Une chose digne de remarque, c'est que le Parlement de Metz prit un arrêt par lequel il autorisa les Hébreux de cette ville à prêter de l'argent à 12 pour cent.

Pour démontrer que la présente période était encore entachée de quelques peccadilles, je rapporterai un événement arrivé dans cette ville, en 1670. Un enfant chrétien s'était égaré dans une forêt, aux environs de Metz. Un hébreu, nommé Raphaël Lévi, demeurant à Boulay, près de Metz, fut accusé d'a-

voir enlevé cet enfant et l'avoir porté à Metz, où les Hébreux l'auraient égorgé en commun. Grandes rumeurs et surtout grandes démonstrations de massacre en masse, de la part de la population chrétienne. Les pauvres Hébreux étaient dans les plus grandes angoisses. Raphaël Lévi fut incarcéré ainsi que plusieurs autres Hébreux. Aucun témoin n'avait vu que Raphaël portât un enfant. Un seul témoin reconnaissait Raphaël et déposa l'avoir vu passer à cheval ayant *quelque chose* sous son manteau. Raphaël voulut prouver son alibi par deux chrétiens notables de Boulay, et voulut prouver en même temps qu'il n'avait pas porté de manteau ce jour-là; on ne voulut pas entendre les témoins à décharge. Raphaël n'était pas du ressort de la jurisdiction de Metz; on passa outre. L'empereur d'Allemagne avait déclaré officiellement qu'il ne permettait plus dans ses états que de pareilles accusations fussent portées devant la justice, parce qu'on les avait toujours trouvées fausses et calomnieuses; on n'en prit aucune notice; Raphaël fut condamné à la question ordinaire et extraordinaire, à faire amende honorable à la porte de l'église, ayant un cierge à la main et à être ensuite brûlé vif sur la place publique. Il subit les tortures avec une fermeté héroïque, les douleurs les plus atroces ne purent lui arracher un aveu mensonger. Mais il ne se soumit pas à l'amende honorable. Il fut porté sur la place

publique et brûlé vif, sans qu'il démentît un instant le calme sublime de son âme héroïque. La tête et d'autres membres de l'enfant, ainsi que ses habits, avaient été trouvés dans la forêt, avant l'exécution de Raphaël ; ce qui aurait dû le faire absoudre ; mais les ennemis des Hébreux surent faire tourner cet incident même au détriment du malheureux innocent. Les Hébreux de Metz furent encore persécutés pendant quatre ans pour cette atroce invention. Le gouverneur de Metz s'était très-bien conduit dans cette affaire. Mais on lui arracha la victime de force. La cour désapprouva hautement cette procédure plus qu'infâme ; elle en avait été instruite trop tard pour l'empêcher.

En 1730 ou environ, deux rabbins furent traînés par toutes les rues de Hambourg, après qu'on eût coupé la langue à l'un d'eux. On les traîna ainsi jusqu'à ce qu'ils expirassent. J'ignore de quoi on les accusait. Ces bagatelles se répétaient souvent dans toute l'Europe pendant cette période.

Nous avons vu le sort des Hébreux s'améliorer considérablement en Europe pendant cette période, et nous le verrons s'améliorer bien davantage dans la période suivante. Mais dans l'orient leur sort est toujours resté stationnaire jusqu'aujourd'hui. On comptait un million d'Hébreux au dix-septième siècle dans l'empire turc.

Ils sont nombreux dans la province du Jémen en Arabie ; mais ils n'y peuvent pas demeurer dans les villes. Dans la province de Hédias, également en Arabie, les Hébreux sont indépendants et sont commandés par leurs propres scheiks. On distingue surtout le canton de Kéibar, au nord-est de Médine. Les Hébreux de ce canton sont connus chez les Arabes sous le nom d'enfans de Kéibar. Ils occupent une chaîne de montagnes et sont entourés de déserts, ce qui leur permet de conserver leur indépendance. Il est probable qu'ils descendent de Jethro, beau-père de Moïse ; la conformité de leur nom avec le בני חבר de l'Ecriture, et leur manière de vivre indiquent du moins cette origine. Ils sont divisés en trois tribus, et leur indépendance dans ce pays paraît dater de plus de 1200 ans.

Les Hébreux s'établirent en Chine sous la dynastie des Hans, dont le règne commença 206 ans avant l'ère chrétienne et finit l'an 220 à dater de cette ère. Ces Hébreux sont orthodoxes. On prétend qu'ils proviennent de ceux de cette nation qui ont fait la guerre sous Alexandre surnommé le Grand. Ils sont bien traités dans ce pays et ils l'y étaient en tout temps. Ils ont un manuscrit de la loi qu'ils disent écrit par Esdras.

Aux Indes orientales il demeure un grand nombre d'Hébreux. Il y en a des blancs et des noirs. Ceux-là

datent leur arrivée dans ces contrées de la destruction du deuxième Temple. Ils montrent encore une plaque d'airain sur laquelle sont gravés en langue maloise les privilèges qu'un certain roi de Malabar leur avait accordés, ainsi que ceux octroyés à leur chef. Sept rois y ont signé comme témoins. Mais un grand nombre d'Hébreux ayant suivi ces premiers et notamment de ceux de l'Europe, la discorde s'était mise entre eux après que les premiers avaient déjà demeuré mille ans dans ce pays. L'un des partis appela un roi indien à son secours. Il vint avec une grande armée et ravagea tout par le fer et le feu. Depuis cette époque ils sont fort déchus de leur ancienne splendeur.

Les Hébreux noirs datent leur arrivée dans ce pays du temps de la captivité de Babylone. Les blancs n'ont pas une haute idée de l'extraction de ceux-ci ; ils ne la croient pas pure.

Il se trouve depuis long-temps un bon nombre d'hébreux dans l'Amérique septentrionale et dans des colonies européennes appartenant à cette partie du monde. Ils sont citoyens actifs dans presque tous ces pays.

Avant d'entrer dans la 4e période, je me permettrai quelques réflexions générales sur l'état civil et moral des Hébreux au sortir de la 3e période

Si, il y a 2000 ans, on avait prédit devant un philosophe qu'il y aurait un peuple dispersé sur toute la terre

et qu'il serait l'objet continuel des plus affreuses persécutions, des plus horribles calomnies et d'une haine sans bornes, il aurait décidé que ce peuple disparaitrait de dessus la terre au bout de quelques générations. Si l'on était parvenu à persuader à ce philosophe que nonobstant la rationalité de sa conviction ce peuple continuerait à exister, il aurait décidé qu'au bout de quelques siècles ce serait un peuple abruti, qu'il aurait l'esprit hébété, les sens émoussés, le corps rabougri, qu'il ne conserverait rien de ce qui distingue l'être humain et qu'il ne lui resterait que des mouvemens purement mécaniques. Rien de tout cela ne s'est réalisé : au sortir de cette terrible épreuve, les Hébreux ont été les mêmes qu'au moment où ils y sont entrés, la même finesse dans l'esprit, la même promptitude dans la perception, le même degré de pénétration, la même aptitude pour toutes les sciences et les connaissances humaines, la même figure asiatique, et leur fermeté, leur résignation, leur patience, leur religiosité et leur courage moral avaient augmenté de beaucoup. La pureté et la sainteté de leurs mœurs étaient uniques dans le monde entier. Leur sobriété et leur tempérance étaient poussées à l'excès ; l'ivresse était presque inconnue parmi eux, si ce n'était exceptionnellement pour un petit nombre d'individus lors d'un festin. On ne peut leur reprocher qu'un grand relâchement dans les devoirs qu'on doit exercer envers son prochain. Cependant ce relâchement ne s'é-

tendait pas jusqu'à la charité et à la bienfaisance ; au contraire ils poussaient ces vertus jusqu'à un degré inconnu à tous les peuples de la terre ; les sacrifices étaient sans nombre et sans fin. L'hébreu le plus avare donnait au moins la dixième partie de ses profits annuels. Il y en avait beaucoup qui donnaient la cinquième partie et bien au-delà même. L'hospitalité ne connaissait pas de limites ; il ne se faisait aucun festin, aucun repas où nombre d'indigents ne fussent invités ; à la veille de la moindre solennité religieuse quiconque jouissait d'un peu d'aisance distribuait de l'argent, du pain, du vin et d'autres comestibles. Dans toutes les grandes communautés hébraïques il y avait un nombre considérable d'étudians en théologie qui étaient nourris et entretenus. Comme la misère était grande, il y avait continuellement des troupes de mendians déguenillés qui voyageaient toute l'année en famille d'un endroit à l'autre. Partout ils étaient hébergés, nourris et on leur donnait encore de l'argent lorsqu'ils partaient. On se rappelle encore à Metz, que peu d'années avant la 1re révolution française, il arriva pour la fête de pâque jusqu'à 800 de ces mendiants. Ils furent tous nourris pendant la fête chez des particuliers, et comme il n'y avait pas de place pour les loger, ils campèrent entre Metz et un village voisin.

Les œuvres de charité n'étaient pas moins admirables ni moins multipliées. Il n'y a pas une œuvre

de piété, il n'y a pas d'espèce de service à rendre à son prochain qui n'eût sa confrérie, se dévouant corps et âme à cette œuvre, avec joie, avec complaisance, sans murmure, sans humeur, quoique plusieurs de ces services fussent bien pénibles, et souvent bien dégoûtants, tels par exemple que de veiller sur les malades pendant les longues et froides nuits d'hiver ; ceux qui veillaient étaient souvent vieux et maladifs eux-mêmes; souvent c'étaient des pauvres exténués de faim ; souvent le malade était couché dans une petite cloison où l'on avait de la peine à se remuer et où il n'y avait point de feu pendant les longues nuits d'hiver ; les dégoûts étaient souvent innombrables ; cependant personne ne s'en plaignit, il ne vînt pas même à l'idée de personne d'en parler, tant on regardait l'œuvre comme une chose naturelle et comme un devoir indispensable. Aujourd'hui encore où malheureusement par les fausses lumières et la manie de singer les autres cultes, la religion périclite d'une manière déplorable, il existe cependant encore quatorze confréries et institutions de charité et de bienfaisance parmi les Hébreux orthodoxes de Metz, et toutes ces confréries, pour de bonnes œuvres ; pour visiter les malades, pour porter les morts à leur dernière demeure, pour habiller des pauvres, etc., etc. Souvent des ouvriers pauvres, après s'être harassés toute la journée à leur ouvrage, et espérant trouver le repos sur leur couche, sont éveillés au milieu de la nuit pour se rendre auprès d'un malade.

En trois minutes ils sont sur pied, en hiver comme en été, point de murmures, pas un petit mot de mécontentement. En 1832, lors du terrible choléra, les confréries israélites de cette ville, dont l'une a pour fonctions de déshabiller les morts, de les laver, de leur mettre les habits mortuaires et de les poser dans la bière, ces confréries ont fonctionné comme par le passé, ils ont manié les cadavres charbonnés et pestiférés comme si c'étaient des personnnes mortes naturellement; point de crainte, point de répugnance, aucun changement. Que n'aurait-on pu faire, que ne pourrait-on faire encore d'une telle nation si elle était bien dirigée et qu'on ne cherchât à la fourvoyer?

Quant à la culture de l'esprit, elle était dans un état pitoyable. Il est vrai qu'il y avait peu d'Hébreux qui n'eussent plus ou moins de connaissances de l'Ecriture sainte et même des autres livres théologiques; mais ces connaissances étaient très-superficielles et purement routinières. Il était rare de rencontrer quelqu'un qui possédât les principes de la langue hébraïque. Les éditions de la Bible, des livres de prière et les ouvrages théologiques de ces temps, s'en ressentent en forte partie, elles fourmillent de fautes grossières. La suite de cette ignorance étaient des notions erronnées sur les principes du culte, des idées superstitieuses et excentriques; les métaphores nombreuses et profondes du Talmud étaient prises à la lettre, et cet ouvrage unique était généralement très-

mal compris. Pour l'instruction profane elle était presque nulle. Les Hébreux n'avaient ni l'occasion ni les loisirs, ni la tranquillité nécessaires pour les acquérir. D'ailleurs, ces connaissances ne leur auraient été d'aucune utilité, puisqu'ils étaient exclus de tout emploi, de toute industrie et de toute société en dehors de leur culte. Nous avons déjà dit que l'agriculture, les métiers, et tout enfin, à l'exception du brocantage, du prêt à argent et du petit commerce, leur étaient sévèrement interdits. Tel était l'état des Hébreux au commencement de la quatrième période.



QUATRIÈME PÉRIODE.

Depuis la révolution française, en 1789, jusque vers la fin de 1839.

Depuis longtemps des auteurs chrétiens, ennemis du despotisme et en partie du christianisme, avaient préparé les esprits à la terrible et mémorable révolution qui éclata en France en 1789. Ce bouleversement si cruel, si barbare et si sauvage eut cependant des fruits salutaires pour la tolérance et la liberté. Désormais les Hébreux jouissent de plus de repos, de plus de sécurité ; ils acquièrent plus de ressources pour gagner leur vie et pour entretenir leurs familles. Ils obtinrent en France les droits de citoyen actif en 1791, droits qui ont été élargis depuis comme nous le dirons bientôt. Plus tard ils obtinrent par l'influence de la France, les mêmes droits en Hollande. Quoiqu'à quelques exceptions près, ils n'aient pas le droit de citoyens dans le reste de l'Europe, cependant l'exemple, l'influence et souvent l'intervention de la France y ont adouci beaucoup leur

sort; on ne les massacre plus pour tuer le temps, on ne les accuse plus d'avoir tué des enfans chrétiens (*), on ne leur fait plus empoisonner les fleuves et les rivières, on ne les brûle plus comme sorciers ni comme hérétiques, on ne les expulse plus en masse, on ne leur fait plus payer des droits d'entrée dans les bourgs et les villes, les étudians ne leur font plus faire *moros* et dans la plupart des pays même ils ne portent plus de marque distinctive sur les habits. Tous ces bienfaits nous les devons à la France, c'est-à-dire à la classe civilisée de ce pays, classe qui la première et presque seule encore a secoué le joug du satanisme ; classe qui a donné à la terre entière l'exemple de la tolérance et de la véritable civilisation. La seule France a racheté ses cruautés passées par une amende honorable. Jamais les Hébreux ne peuvent et ne doivent oublier les bienfaits immenses dont ils sont redevables à ce pays.

Je viens de parler de la civilisation de la France. On pourrait m'objecter qu'il y a tel pays en Europe où l'instruction est plus répandue que dans ce royaume. C'est que l'on confond l'instruction avec la civilisation. La différence est énorme : on peut être très-instruit et être en même-temps barbare et intolérant, témoin beaucoup de doctes auteurs du moyen âge qui étaient bien plus cruels que ceux qui ne sa-

---

(*) C'était vrai jusqu'en 1840, comme nous le verrons plus bas.

vaient pas lire ; témoin les professeurs allemands du dix-neuvième siècle, lesquels j'ai cités plus haut. On peut d'un autre côté être bien ignorant et très-civilisé. L'instruction réside dans le cerveau, la civilisation siège dans le cœur. On est civilisé lorsqu'on est sensible et philantrope ; on est éclairé lorsqu'on a un grand nombre de fatras dans la tête. Le simple cultivateur est souvent plus civilisé qu'un savant du premier ordre. C'est donc une erreur bien déplorable si l'on cherche à civiliser le peuple par l'instruction, tout en lui laissant ses penchans et ses habitudes. Pour le civiliser il lui faut des prêtres humains, vertueux, tolérans et opposés à ce principe destructif qui dit : *force-les d'entrer!* C'est-à-dire, des prêtres qui cherchent à rendre l'homme meilleur et non à lui faire embrasser telle ou telle religion ; il faut prendre des mesures pour extirper l'incontinence et l'intempérance ; il faut faire disparaître les mauvais livres et ces dangereuses gravures et ces dégoûtantes scènes qui posent le germe de la débauche, et par conséquent, de la destruction, dans l'irritable cerveau de la jeunesse ; il faut lui prêcher sans cesse l'humanité, la commisération et la tolérance ; il ne faut tolérer aucun acte barbare même sur les brutes, même de la part de ceux qui prétendent faire avancer la science par ces cruautés. C'est alors et ce n'est qu'alors que vous aurez un peuple vraiment civilisé, n'importe son degré d'instruction.

L'industrie, les arts et les métiers se répandent au-

jourd'hui de plus en plus parmi les Hébreux, quoique ces états ne soient pas héréditaires parmi eux comme chez les autres cultes, et malgré les préventions qu'ils ont à vaincre. Cependant les Hébreux campagnards auraient besoin de grands encouragemens ; ils croupissent encore pour la plupart dans une profonde ignorance.

Ce serait ici le lieu de parler des juifs actuels, de leur caractère moral, religieux et de leurs progrès intellectuels. Mais je sens la grande difficulté qu'il y a d'écrire une histoire contemporaine avec vérité et fidélité, et je m'abstiens. Je dirai seulement que plusieurs juifs modernes demandent une réforme religieuse et je dirai mon opinion sur cette réforme.

Toute proposition de réforme suppose qu'on est d'accord sur ce qu'on veut conserver et qu'on n'avait jamais cessé d'exécuter fidèlement la partie conservée. Lorsque Luther a fait une réforme religieuse, il croyait si bien à ce qu'il voulait conserver, qu'un soir il jeta son encrier à la tête du diable qui était venu le tenter. Aucun de nos réformateurs ne jetterait même sa plume à la tête de Lucifer, et aucun de nos réformateurs ne se trouverait d'accord avec son co-réformateur que tout au plus pour un seul instant (*).

(*) Je concevrais le zèle de nos éclaireurs, si nous étions encore aux temps où les syndics pouvaient obliger tous les Hébreux à observer leur religion. Mais dans nos temps de liberté absolue, on ne peut ex-

Toute réforme doit avoir une tendance utile ; ou elle suppose des abus nuisibles à la société, à des individus ; si ces abus ne sont que gênants pour ceux qui les pratiquent, ce serait un empiétement sur la liberté religieuse et individuelle et sur l'amour que nous devons à notre prochain si nous le contraignons à renoncer à ces abus, nonobstant ses convictions contraires. Or, les abus qu'on reproche aux Hébreux sont parfaitement de cette nature ; aucun n'est nuisible ni à la société ni à des individus. Ou bien, une réforme tendrait à ramener des esprits égarés qui menaceraient d'abandonner la religion. On ne peut rien espérer de semblable dans les présentes occurences ; la réforme quelle qu'elle fût, ne ramenerait pas un seul individu.

Une réforme, du moins, ne devrait avoir aucune suite nuisible. Or, une réforme religieuse chez les Hébreux ne produirait aucun bien et beaucoup de mal. Elle formerait d'abord une grande scission ; elle ferait naître des querelles interminables ; elle ferait disparaître toute religiosité parmi le peuple, car le

---

pliquer ce zèle que par un mouvement de jalousie et de contrariété. Ce qu'ils disent de l'intérêt de la jeunesse est dérisoire ; la religion n'y gagnerait pas un seul individu tant qu'un seul précepte subsisterait, et elle y perdrait beaucoup de ses adhérents. Pour ce qui est de la prétendue fusion avec les autres croyances, elle est criminelle, folle et impossible. Fusion pour le civil, fusion pour l'amitié, fusion pour la charité, mais séparation totale en matière religieuse !

peuple ne sait pas distinguer l'abus de l'essentiel, et il se dirait : puisque nos pères se sont trompés sur ces articles, ils peuvent bien s'être trompés sur les autres. Les rabbins perdraient leur influence et ne seraient plus respectés. Des missionnaires secrets soi-disant juifs, soldés par la société biblique de Londres ou par des sociétés catholiques, prendraient occasion de cette réforme pour monter à la brèche, et ils déclameraient avec plus de véhémence et avec plus de succès contre ce qui resterait qu'ils n'avaient fait contre ce qui subsistait.

Une réforme doit être demandée par la majorité de la communauté. Ici le contraire a lieu.

Enfin, une réforme doit tendre uniquement à rendre l'homme meilleur. Celles qu'on projette tendent simplement à irriter et à mécontenter sans qu'aucun fruit salutaire puisse en résulter.

Cependant pour me conformer à l'expression du jour, je dirai qu'il y a quelque chose à faire. Je dirai plus : il y a beaucoup à faire et c'est ce que je vais indiquer.

MA RÉFORME.

On doit encourager autant que possible parmi les Hébreux : les métiers, les arts, l'industrie manufacturière, et surtout l'agriculture, principale occupation de nos ancêtres. La religion hébraïque ne met aucun

obstacle à l'exercice de l'agriculture ; aucune fête ne tombe dans le temps des semailles et de la moisson. Il est vrai que la fête de pâque tombe quelquefois dans les semailles de mars ; mais alors quelques jours de retard ne peuvent entraîner une grande perte. Je connais des hébreux cultivateurs très-pieux qui ne se sont jamais plaints de ces retards et qui prospèrent beaucoup. En Pologne où l'on est si excessivement religieux et où les rabbins ont un pouvoir très-étendu sur leurs ouailles, il existe néanmoins un grand nombre d'Hébreux cultivateurs. Qu'on fasse le contraire, qu'on encourage la prévarication du samedi et des fêtes, et la perte de la religion et de la morale est assurée. Mais ces encouragemens de l'économie rurale demanderaient autre chose que des paroles, ils exigeraient des sommes considérables. Il faudrait que nos hommes opulents fissent de grands sacrifices au commencement et qu'il y eût une caisse générale pour cet effet. Une fois le goût de l'agriculture répandu, les sacrifices cesseraient, la chose marcherait d'elle-même.

Il faudrait chercher tous les moyens pour extirper le colportage et le petit commerce en général.

Il faudrait donner aux Grands-Rabbins des vicaires ou Sous-Rabbins uniquement destinés à parourir continuellement la campagne, pour prêcher aux Hébreux campagnards, dans leur propre langage, l'amour du prochain avec tous ses développemens, la tolérance

dans toute son étendue, la plus stricte probité envers tout le monde sans distinction de religion, mais sans négliger pour cela tous les autres devoirs que nous prescrit *la révélation.* Ces vicaires devraient donner préalablement des garanties suffisantes de leur moralité, de leur *religiosité* et de leur savoir.

Autrefois il existait parmi les Hébreux un grand nombre de livres religieux écrits dans l'idiome du peuple. C'est ce qui entretenait principalement la religiosité parmi eux. Il faudrait encourager les hommes capables à publier de ces ouvrages, dans un style simple et facile. Mais il ne faudrait pas rougir d'y trouver des prescriptions auxquelles les oreilles chrétiennes ne sont pas habituées. Dès qu'on montre cette faiblesse tout est perdu ; aucun raisonnement ne pourrait plus sauver ni la morale ni les bonnes mœurs.

Il faudrait étendre considérablement l'instruction religieuse dans nos écoles ; la connaissance du catéchisme seul est bien loin d'être suffisante à nos enfans; il faut qu'ils sachent au moins traduire la Bible dans l'original, et qu'ils connaissent les développemens de la religion et les élémens de la langue hébraïque.

Nul ne doit être officiant s'il ne connaît les principes de la langue hébraïque et qu'il ne sache traduire la bible et le rituel.

A l'âge de 13 ans révolus, tout enfant mâle hébraïque doit connaître son cathéchisme et savoir traduire

les livres historiques de la bible, sans quoi il ne serait pas admis à la cérémonie de la majorité religieuse, et serait exclu jusqu'à l'âge de 20 ans des honneurs de la synagogue.

Il faudrait également provoquer la fusion avec les autres croyances, mais seulement une fusion civile, et nullement une fusion religieuse. Je me trompe, il faut même une fusion religieuse, car la moralité, l'amour du prochain et les devoirs à remplir envers nous-mêmes, nous sont communs avec les autres cultes ; il ne doit y avoir séparation que pour les devoirs à remplir envers notre Créateur *suivant la bible et la tradition*. Telle est la réforme indispensable pour sauver, dans une partie de l'Europe, la religion et avec elle, la morale, les bonnes mœurs et pour assurer notre tranquillité future. On pourrait peut-être ajouter à cette réforme plusieurs autres dispositions ; mais sans toucher aux consciences et sans recourir à la perfidie et au machiavélisme. La vérité et la sincérité avant tout !

Je viens maintenant répondre à un reproche que font quelques Juifs modernes aux Hébreux orthodoxes. Ces Juifs prétendent que si les Hébreux reconnaissent le pays où ils demeurent pour leur patrie, il ne leur est plus loisible de croire à la venue future du Messie. C'est comme si l'on disait aux refugiés polonais ou italiens que lors même la Pologne et l'Italie seraient libres, ils ne pourraient plus y retourner, puisqu'ils

ont adopté la France pour leur patrie. A plus forte raison, aucun français ne pourrait jamais s'établir dans un pays étranger. D'ailleurs, ajoutent les Hébreux orthodoxes : le Messie ne vient pas pour les Hébreux seuls, il doit venir pour le bonheur du monde en général, comme nos prophètes l'ont formellement annoncé. En second lieu, le Messie ne doit venir que par mission divine, et quel homme pourrait s'opposer à la volonté de la Divinité ! Nous aimons notre patrie et nous y resterons tant que Dieu ne nous dira pas d'en sortir, c'est-à-dire : tant qu'il ne fera connaître sa volonté à cet égard d'une manière indubitable. Quant aux faux Messies, ils ne sont plus à craindre de nos jours. Au surplus, ceux qui ont répandu la morale et la civilisation sur toute la terre, méritent sans doute la nationalité aussi bien que les grecs et les polonais.

En 1806, on accusa d'usure les Hébreux qui habitent les provinces allemandes de la France. L'accusation était assez fondée. Napoléon se vit obligé par les clameurs de leurs accusateurs de restreindre les droits de citoyen de ces Hébreux, restrictions souverainement injustes, car, outre qu'elles étaient inconstitutionnelles, tous les Hébreux de ces provinces souffraient pour la faute d'une très-petite minorité d'entre eux. Ces restrictions ne devaient durer que dix ans, et les Bourbons, sous lesquels ce temps expira, ne les renouvelèrent point. Quant à Napoléon, en même temps qu'il

publia ce décret spoliateur, il prescrivit une disposition qu'il prit sans doute pour du sublime; il fit venir des députés hébreux de toute la France ainsi que des pays conquis, leur soumit des questions religieuses e civiles, et satisfait de leurs réponses, il convoqua 71 Rabbins, qu'il constitua en Grand-Sanhédrin, lequel devait homologuer ces réponses; c'est ce qu'il fit. Tout ce bruit était parfaitement inutile, car la religion judaïque n'a pu donner lieu aux questions que Napoléon avait soumises aux députés. Mais cet homme de génie était trop occupé d'autres affaires pour ne pas donner dans les préjugés communs.

En 1819, les Hébreux subirent une grande persécution dans une grande partie de l'Europe et surtout en Allemagne. La populace dans un grand nombre d'endroits les chassa de leurs maisons et détruisit tout ce qu'elles renfermaient. Avec cela les Hébreux furent poursuivis partout aux cris de *hep*. Ce mot *hep* n'a aucune signification dans aucune langue. Les étudians l'avaient inventé. On s'est épuisé en conjectures sur le motif de ce choix. Je crois que ce sont les lettres initiales de ces mots latins: *hebreus est prætextus*, car en effet, la persécution n'était pas dirigée proprement contre les Hébreux; ceux-ci n'étaient qu'un instrument, selon toutes les apparences, pour exercer le peuple à la révolte, et pour l'habituer à la présence du soldat. Une partie des étudians mêmes étaient accourus au secours des Hébreux, à Heidelberg entre autres.

Cependant les passions et la barbarie de la populace sont telles que vraisemblablement il ne serait resté aucun Hébreu en Europe, si les monarques n'avaient senti à temps qu'on en voulait à eux; en conséquence, ils prirent les mesures convenables et la persécution cessa. Il est présumable que d'autres intérêts entraient pour beaucoup dans ces émeutes.

Depuis la révolution du juillet 1830, les Rabbins de France, ainsi que l'école centrale rabbinique établie à Metz, sont rétribués par le gouvernement, à l'instar du clergé chrétien. C'est le plus grand acte de justice qu'aient jamais obtenu les Hébreux, depuis la destruction du 2e temple. Honneur au gouvernement qui ne se contente pas de parler civilisation, mais qui la met en œuvre! L'école susmentionnée est destinée à former des Rabbins instruits et éclairés. Elle avait été autorisée sous les Bourbons, mais payée alors des deniers des Hébreux (*).

(*) Il y a des personnes qui font tous leurs efforts pour faire transférer cette école à Paris, où les élèves, disent-elles, auraient plus d'occasion de s'instruire. Ce motif est loin d'être sincère; et si ces personnes réussissaient, il arriverait de deux choses l'une, ou l'école serait déserte, ou la religion judaïque serait perdue en France, car Paris, séjour des plaisirs et des séductions, est le dernier lieu de la France qui convienne à de jeunes étudians dans la force de l'âge et des passions, et qui se destinent aux études de la théologie, et la première fois en Israël on aurait des Rabbins tartuffes et perfides.

En 1838, les Hébreux de la Suède ont été en butte à une persécution de la part du peuple. Le motif en était que le gouvernement voulait émanciper les Hébreux de cette contrée. Il paraît qu'à cette occasion des personnes de la classe moyenne, trouvant leurs intérêts lésés par cette mesure, s'étaient jointes à un parti politique et avaient ameuté conjointement le peuple.

En général dans les pays même les plus tolérans, cette tolérance n'existe principalement que dans le gouvernement et dans une grande partie des classes supérieures. Les Hébreux y sont toujours en butte aux sarcasmes, aux invectives, à l'animadversion et souvent aux voies de fait de la part des autres classes. Cependant ce n'est pas dans la seule classe vulgaire, qu'on rencontre encore de l'intolérance; bien des personnes des classes cultivées s'en rendent journellement coupables. Les livres et les journaux fourmillent de ces articles injustes et mensongers, qui ont pour motifs l'intolérance ou les passions. J'avais préparé des matériaux pour appuyer cette assertion; mais 1840 m'en dispense. On y a vu avec quelle joie féroce, avec quelle cruauté raffinée, avec quelle perfidie élaborée, les journaux les plus modérés et les plus philantropes ont raconté d'un ton de véracité, l'affreuse et horrible calomnie dont les Hébreux de Damas viennent d'être l'objet directement et tous les Hébreux du Globe

indirectement ; calomnie dont nous allons bientôt rendre compte au lecteur. Non-seulement ces journaux n'ont pas accompagné cette accusation, du moindre terme qui puisse annoncer le doute, mais ils se sont étudiés à la représenter comme une affreuse vérité réservée à être découverte dans l'année 1840. Cette excentrique méchanceté a déja porté les fruits qu'on en attendait, et elle en aurait porté de bien plus amers encore, si les souverains n'étaient accourus partout au secours des Hébreux.

Généralement parlant les minorités religieuses n'ont de la sécurité que dans la protection de la loi, à moins qu'elles ne s'appuient sur une armée nationale ou sur de puissants protecteurs. Une révolution renverse-t-elle ces lois, leur existence devient précaire. Je ne puis donc nullement partager la sécurité de nos juifs prétendus éclairés qui voient la persécution close à tout jamais, lorsque nous n'avons d'autres gages de paix que la volonté de quelques hommes, volonté souvent assez chancelante et dépendante de mille et mille circonstances, surtout lorsqu'il s'agit d'hébreux où les précautions sont peu nécessaires.

Mais sans rêver des révolutions, un autre danger menace les Hébreux actuels. Une partie d'entre eux montre une grande indifférence pour toute religion. Il est vrai que jusqu'à présent, la majorité est restée fidèle au culte. Mais les anciens passent, et si l'incré-

dulité continue à suivre la même progression, il faut prévoir un temps peu éloigné où la majorité sera irréligieuse. Or, si pendant long-temps les Hébreux ont été l'objet d'une persécution si injuste pour leur dévotion, que deviendraient-ils si on les accusait de miner les bases de la société par l'absence de tout principe religieux? Leur situation serait d'autant plus périlleuse que l'accusation serait fondée. Ils auraient beau objecter qu'ils reconnaissent le dogme sans reconnaître le cérémonial. Voici ce qu'on pourrait leur répondre : Si vous croyez au dogme, vous devez croire à la révélation; la religion prétendue naturelle n'est rien moins que naturelle; c'est une religion calquée sur les passions de chaque individu, et par conséquent chaque individu a sa religion naturelle particulière. D'ailleurs, tout ce que font les hommes, les hommes peuvent le défaire. Donc vous devez croire à la révélation; or le même livre qui vous annonce la révélation contient les préceptes du cérémoniel, et toujours au nom de la même révélation; en conséquence si vous n'observez pas le cérémoniel, vous ne croyez pas à la révélation, et partant vous n'êtes que de dangereux sybarites qui ne suivez que votre bon plaisir, et nous ne pouvons pas sacrifier la société entière à vos penchans épicuriens. Que répliqueraient nos éclairés?

Cependant un danger bien plus imminent encore et

bien plus proche les menace. L'homme d'un âge mûr qui abandonne sa religion, conserve toujours ses anciennes habitudes ; d'ailleurs ses passions sont émoussées. Mais l'enfance, l'adolescence dont le sang est si bouillonnant, dont les passions sont si fougueuses, les nerfs si irritables ; l'enfance et l'adolescence qui ne sont pas retenues par le frein d'une religion positive, s'abandonneront aveuglément à toute la fougue de leurs penchants ; elles se précipiteront à corps perdu dans tous les vices, dans tous les déréglements ; vous aurez beau les avertir du péril qu'elles encourent ; elles vous rassureront toujours, les raisonnements ne leur manqueront jamais ; de là une foule de maladies terribles et inconnues, des morts inattendues, une vieillesse prématurée, et vous n'aurez plus la force d'y remédier.

Je conjure en conséquence mes coréligionnaires égarés, je les conjure par la vie et la santé de leurs enfants et par leur propre tranquillité, de revenir sincèrement au culte de leurs ancêtres ; qu'ils aiment tous les hommes sans distinction de culte ! qu'ils montrent cette haute probité, cette exquise délicatesse, tant recommandées par le Talmud ; mais qu'ils s'astreignent en même temps aux restrictions imposées par leur croyance ! La gêne, la commodité et l'intérêt sont des raisons indignes d'un homme. Au surplus, nous ajouterons, à la fin de cet ouvrage, un discours qui ré-

pondra victorieusement à toutes les objections spécieuses qu'une philosophie fantastique a faites au cérémonial pratiqué dans notre culte.

1840.

Cette année a été destinée à voir éclore le projet le plus criminel et le plus féroce qui ait été conçu depuis la création du monde ; il ne s'agissait de rien moins que d'exterminer tous les Hébreux de la surface du globe. Voici les faits :

Déjà en 1839 les journaux hypocrites soi-disant religieux, annonçaient de grands changements pour l'année 1840. Ils renouvelèrent en même temps les anciennes fables sur le Talmud et les autres livres des Hébreux. Ils donnèrent au mensonge et à la calomnie une perfection que ces vices n'avaient jamais eue auparavant, car ils citèrent du Talmud des passages qui n'y ont jamais existé, et y indiquèrent néanmoins le volume, la page et jusqu'à la ligne. En Syrie on fit les mêmes manœuvres en leur donnant plus de développemens encore, car là, on imprima ces prétendus passages traduits et commentés en langue arabe, et on les répandait gratuitement parmi la population turque. Il était clair qu'on méditait un grand crime.

Au commencement de février 1840, il disparut subitement à Damas en Syrie un prêtre avec son domestique. On répandit le bruit qu'on avait vu entrer

ces deux personnes dans le quartier des Hébreux de cette ville et qu'on ne les en avait pas vus ressortir. On arrêta un barbier juif et on lui fit toutes sortes de promesses et de menaces, afin de lui faire dire que les Hébreux auraient assassiné ces deux personnages; on promit en même temps l'impunité pour lui-même. Le barbier ne pouvait rien dire et ne dit rien. Alors on lui infligea la torture la plus cruelle et la plus soutenue; l'infortuné, vaincu par l'atrocité de ses douleurs et ayant perdu la tête, avoua tout ce qu'on voulait qu'il dît. Il rejeta le crime sur sept de ses coréligionnaires les plus riches et les plus notables. On les arrêta. Comme ils ne voulaient pas avouer leur prétendu crime, on les tortura de la manière la plus cruelle, on les fit entre autres rester debout pendant trente-six heures de suite sans leur permettre ni de manger, ni de boire, ni de dormir; on leur fit passer des fers chauds à travers les chairs, etc., etc. Quelques-uns d'entre eux ne purent résister aux souffrances et ils dirent tout ce qu'on voulait. Sur cela on fit des recherches dans l'égoût qui traverse le quartier des juifs; on y trouva naturellement des ossemens et de vieux lambeaux. On proclama que ces ossements étaient ceux du vieux prêtre, et que les haillons provenaient de son frac. Alors on attacha aux prisonniers une corde à la partie honteuse, on leur fit ainsi traverser la ville et on les jeta dans l'égoût, je ne sais dans

quel dessein. On incarcéra en même temps plusieurs Rabbins et une cinquantaine d'enfants en bas âge, auxquels on ne donnait chaque jour qu'un peu de pain et d'eau en quantité très-insuffisante, et on ne permit pas à leurs mères de venir les voir.

Jusqu'ici les choses restèrent dans le cercle des crimes humains et se bornèrent aux Hébreux de Damas. Il est probable que le père Thomas, c'est le nom du moine, ainsi que son domestique vivent encore dans ce moment; qu'on les a fait passer secrètement dans un autre couvent, afin de charger les Hébreux d'un meurtre. Il est possible aussi que le père Thomas ait été assassiné par les auteurs de l'accusation eux-mêmes. On connaît la maxime des jésuites que le but sanctifie l'action. Cependant il est possible aussi que ce prêtre ait été assasiné par des Hébreux; la chose est de la dernière invraisemblance, mais elle n'est pas impossible. Il serait facile même d'en donner une explication; on n'aurait qu'à y mêler la politique, supposer le père Thomas un agent secret qui aurait trahi ses mandataires, lesquels auraient alors voulu sauver leur vie aux dépens de la sienne.

Mais les accusateurs ne trouvèrent pas leur compte à cette explication; cela n'aurait chargé que quelques Hébreux et ils en voulaient à tous ceux qui existent sur la terre. Ils renouvelèrent en conséquence l'accusation la plus monstrueuse et la plus horrible du moyen âge;

ils répandirent le bruit que les Hébreux avaient assassiné ces deux individus pour en employer le sang dans le pain azyme. Il est vrai que la pâque était encore éloignée de deux mois et que le sang ne pouvait pas se conserver pendant un si long intervalle, surtout dans les pays chauds ; n'importe, on se reposait sur l'ignorance du peuple et sur son désir constant de trouver les Hébreux en défaut. Cependant il restait un inconvénient. Les Hébreux avaient si souvent démontré l'impossibilité de ce crime ; des Chrétiens distingués avaient repoussé cette accusation avec horreur; des Papes même l'avaient déclaré mensongère et calomnieuse ; elle était tombée en désuétude depuis un siècle et demi environ. Pour paller ces inconvénients, on ajouta que les Hébreux n'ont besoin de ce sang qu'en certaines années.

Il n'en faut pas davantage pour convaincre le lecteur sensé que c'était une conspiration ourdie par une société secrète *dont le siége est en Europe.* Cependant s'il lui restait quelques doutes à cet égard, ce qui va suivre les dissiperait. Mais auparavant nous devons disculper les auteurs de la terrible machination du reproche d'inhabileté que plusieurs personnes leur ont fait. On a prétendu qu'au lieu de commencer par les Hébreux les plus riches, les mieux réputés et les plus éclairés, on aurait au contraire dû débuter par les plus misérables et les plus ignorants ; l'accusation, ajoute-t-on, aurait gagné alors bien plus de poids. Ce raison-

nement est faux. Si l'on avait torturé des prolétaires et qu'on leur eût arraché des aveux, le public y aurait fait peu d'attention et il aurait disculpé les Hébreux les plus éclairés. D'un autre côté, les pauvres étant habitués aux souffrances, étant bien plus robustes que les riches et moins attachés à la vie, ils auraient pu résister aux tortures les plus atroces. On a donc habilement choisi les plus opulents, comme étant d'une complexion plus délicate, incapable de résister aux grandes souffrances et étant plus attachés à la vie; on était sûr de leur arracher plutôt des aveux.

Dans cette occasion, un jeune Hébreu de Damas s'est noblement dévoué. Il vint chez le pacha, lui adressa de vifs reproches et ajouta que les assassins se trouvaient parmi les Turcs ou les Chrétiens. On lui donna alors tant de coups de bâtons que la mort s'ensuivit. Plusieurs des malheureux prisonniers moururent également dans les tortures ou des suites.

D'autres dévouemens se sont signalés encore parmi les Hébreux et les Chrétiens d'Europe. Mais j'écris ici une histoire contemporaine, et la prudence ainsi que les convenances me défendent de les nommer. Cependant leurs noms ne périront pas; ils resteront à jamais gravés dans tous les cœurs généreux et surtout dans ceux des Hébreux.

Une observation que je dois ajouter, c'est que toutes les relations hostiles aux Hébreux, qui nous sont par-

venues de l'Orient sur cette affaire, ont été faites exclusivement par des moines et par des capucins.

Une autre observation d'une extrême importance, c'est que les douleurs les plus atroces n'ont jamais pu faire indiquer aux Hébreux torturés, l'endroit où ils avaient placé le sang qu'ils auraient tiré des victimes, tandis que quelques uns d'entre eux, vaincus par la douleur, non seulement ont avoué le meurtre, mais ont particularisé le crime avec les détails les plus horribles, sans que les souffrances les plus cruelles et les plus raffinées, aient jamais pu leur arracher l'aveu du lieu où ils avaient placé le sang, ni du vaisseau qui le contenait. L'un des martyrs, vaincu par l'immensité des douleurs, dit tout-à-coup qu'il voulait montrer la fiole qui recélait le sang. On le porta chez lui, car il n'était pas en état de marcher. Il montra une armoire qu'il dit d'ouvrir. On l'ouvrit; il n'y eut ni fiole ni sang, mais elle était remplie d'or et d'argent. Le martyr dit à ses bourreaux d'en prendre tant qu'ils en voudraient. L'infortuné croyait qu'ils en voulaient à son or. Il se trompait étrangement. Cependant rien n'est plus facile que la solution du problême dont nous venons de parler; tant qu'on se contentait de paroles, ils disaient ce qu'on désirait; dès qu'il s'agissait de faits, la chose devenait impossible.

Pour mieux accréditer le bruit que les Hébreux ont besoin de sang pour faire leur pâque, on s'empara des ossemens d'ânes, de vaches et de moutons qu'on avait

trouvés dans l'égoût, on les porta en procession solemnelle, on les enterra avec une grande pompe dans l'église du couvent dont le père Thomas était le supérieur, et on prononça des discours très-pathétiques à cette occasion.

Tandis que cette exécrable tragédie était jouée à Damas, on en fit jouer le pendant sur l'île de Rhodes à la même époque. Un jeune Chrétien y manquait à ce qu'on prétendait. On accusa les Hébreux de cette île de l'avoir tué. Plusieurs furent arrêtés et torturés; tous les autres furent confinés pendant trois jours dans leur quartier sans qu'on leur permît d'en sortir et sans qu'on leur donnât la moindre nourriture. C'était encore pour la pâque qu'il leur fallait ce sang. Si on n'avait trouvé les Hébreux en défaut dans plusieurs endroits à la fois, l'accusation aurait perdu beaucoup de sa valeur. Six mois après l'innocence des Hébreux fut solemnellement reconnue par le Sultan et ses ministres, les Hébreux furent indemnisés et le pacha de Rhodes fut destitué.

Pour mieux convaincre le public de la culpabilité des Hébreux, on ne se borna pas à l'Asie; on les accusa du même fait en Europe, *et toujours à la même époque*. Dans le pays de Juliers en Westphalie, une jeune fille se présenta devant le tribunal, déclarant qu'un hébreu qu'elle indiqua, avait voulu l'assassiner, qu'elle s'était sauvée, mais qu'elle avait été blessée à

la jambe. On confronta l'hébreu avec elle ; la jeune fille persista. L'hébreu prouva un alibi. On fit examiner la jeune fille par un chirurgien ; elle n'avait aucune blessure. Enfin le juge la pressa tant, qu'elle finit par avouer que dans une auberge, un étranger qu'elle ne connaissait pas, lui avait donné de l'argent pour qu'elle accusât cet hébreu d'un meurtre.

Le 16 novembre 1839, un journalier nommé Maurice, demeurant à Kopstal, à deux lieues de Luxembourg, vint déposer chez le procureur du roi de cette ville, « qu'étant près d'un village il avait rencontré un homme, *il croit que c'était un juif*, lequel portait un sac duquel il sortait des cris d'un enfant ; qu'il avait obligé cet homme d'ouvrir le sac, qu'il en sortit sa propre fille, Marguerite Maurice, âgée de 6 ans ; qu'alors il a amené son enfant et qu'il avait laissé continuer son chemin à cet homme. » L'enfant qu'il amena devant le magistrat dit la même chose, tant on lui avait fait bien étudier son rôle. Le père n'assura pas que le porteur de sac était juif, apparemment pour ne pas se compromettre, sachant bien que le peuple changerait le doute en certitude. En effet les Hébreux de cette contrée furent long-temps insultés et persécutés pour ce fait. Un hébreu ayant fait ses plaintes au procureur, celui-ci répondit que les Hébreux devaient amener l'auteur du forfait.

Voici comment ces Hébreux expliquent le fait. Ce

journalier fait en même temps le commerce de peaux qu'il achète chez les paysans et qu'il revend. Or plusieurs hébreux de ces environs s'occupent du même trafic. Ce journalier avait espéré éloigner cette concurrence, lorsqu'il susciterait une persécution à ses rivaux. Mais il est probable que cet homme a été excité en même temps d'autre part, et qu'il avait reçu de l'argent à cet effet.

Cette simultanéité dans deux parties du monde si éloignées, dans les contrées précisément les plus fanatiques et les plus ignorantes, car l'Espagne et le Portugal n'ont point d'hébreux, et toujours à la même époque, ne laisse aucun doute sur le terrible projet des conjurés.

Tels sont les progrès du siècle !

Je terminerai cet ouvrage en exposant la situation politique des Hébreux en 1840.

En France, ils ont plein droit de citoyen et le culte est payé par le gouvernement.

Il en est de même en Belgique.

En Hollande, ils sont citoyens actifs ; mais le gouvernement n'y paie pas le culte.

Ils sont citoyens dans le ci-devant électorat de Hesse, en Suède et en Danemarck.

Ils sont quasi-citoyens en Prusse, dans le royaume de Wurtemberg et dans quelques petits états de l'Allemagne.

Leur sort s'est amélioré dans les villes libres de ce pays, ainsi qu'en Hongrie.

Les états de ce dernier pays leur ont accordé le droit de citoyen passif dans le courant de cette année. Mais l'empereur d'Autriche, sachant combien cette mesure est peu populaire, n'a approuvé cette émancipation qu'en partie.

On leur a accordé quelques concessions en Saxe.

Nulle part ils ne sont aussi maltraités qu'en Bavière; le gouvernement y proclame hautement la maxime qu'il faut diminuer les juifs et non les multiplier, et il agit franchement en conséquence. Un père de famille hébreu ne peut jamais y établir qu'un seul enfant. Encore cet établissement souffre-t-il de grandes difficultés.

Ils sont stationnaires en Autriche, en Suisse et en Italie, si ce n'est dans les états romains, où leur sort a empiré. Cependant les persécutions ne sont plus permises officiellement nulle part.

Ils sont opprimés dans la Bohême et la Moravie.

Ils sont regardés comme citoyens en Angleterre, sans l'être toutefois légalement.

Ils sont toujours exclus de l'Espagne, du Portugal, de la Norwège, de la Russie proprement dite et de la plus grande partie de la Suisse.

Ils sont citoyens dans toute l'Amérique.

Leur sort s'est amélioré de beaucoup en Turquie et dans les pays dépendans du pacha de l'Egypte.

Dans tout le reste du monde ils sont encore dans leur ancienne situation.

Les auteurs disputent beaucoup sur le nombre des Hébreux existans. Ils portent ordinairement ce nombre à 3 ou 4 millions. Tout porte à croire qu'il y en a pour le moins 6 à 7 millions. L'ancienne Pologne seule en a un million ; le reste de l'Europe en a autant. Il doit y en avoir au moins trois millions en Asie , et environ un million en Afrique, auxquels il faut ajouter ceux de l'Amérique et de différentes îles et ceux qui peuvent demeurer dans des pays encore inconnus , tels que l'intérieur de l'Afrique, etc.

FIN.

DISCOURS

SUR LE CÉRÉMONIAL,

DANS LA RELIGION JUDAÏQUE.

—

Ils ne sont plus heureusement, ces temps où le néant tenait lieu d'existence, où le négatif remplaçait le positif, où l'on expliquait tout en n'expliquant rien, où l'on créait au hasard le mot de hasard, mot dépourvu de sens que l'on érigeait en système et que l'on décorait du nom d'athéisme. On est revenu de ces chimères indignes de la raison humaine et l'on a reconnu enfin qu'il y a un Dieu créateur et maître de toutes choses.

Alors une grave question, la plus grave et la plus importante qui existe, s'est présentée à tous les esprits. Pourquoi l'homme existe-il? Il n'a pas été créé pour le bonheur, car il n'en jouit jamais longtemps, et jamais en perfection; rien de moins stable et de plus incertain que ce bonheur; rien de plus solide ni de plus certain que ses malheurs! Et cette raison qui le distingue de tous les êtres vivants contribue le plus à

ces infortunes ! Tous ces êtres dépourvus de raison sont infiniment plus heureux que lui. Quel est donc le motif de son existence ?

Il n'y a qu'une solution possible ; l'homme est né pour se perfectionner dans ce monde, afin d'acquérir l'aptitude moyennant cette perfection à passer dans des sphères plus élevées.

Ici une difficulté bien ardue se présente naturellement. La Divinité, en nous destinant à la perfection, doit nous avoir communiqué les moyens d'y parvenir ! Oui, s'écrie-t-on de toute part, elle nous a donné la conscience, les remords. Mais au moment de commettre une faute notre raison sait très-bien endormir la conscience qui ne se réveille qu'au moment d'une catastrophe, et alors très-souvent il est trop tard, les habitudes ayant déjà prévalu. Ce moyen est donc bien insuffisant et la Divinité devait le prévoir ! Quant aux remords ils sont plus insuffisants encore, ne se faisant sentir qu'après la perpétration de la faute, de sorte, qu'on ne pourrait être parfait qu'après avoir commis tous les crimes !

D'ailleurs, la conscience de l'un n'est pas la conscience de l'autre ; tel a la conscience du vol qui n'a pas celle de la chasteté ; celui-ci ne peut voir souffrir un animal et celui-là accourt pour voir exécuter un homme. La conscience du bramin l'empêche de tuer une mouche et la conscience de certains sauvages leur impose le devoir d'assassiner leur vieux père. D'un

autre côté, la conscience ne pare pas à tous les vices ni à tous les méfaits ; elle défend la débauche, mais elle ne s'oppose pas à l'amour ; elle défend le vol, mais elle ne dit pas qu'au sein de la misère on ne puisse s'emparer du superflu d'un autre, surtout lorsque ce superflu est si minime pour son possesseur qu'il n'en sent pas la privation. Car, qu'est-ce que la conscience pourrait objecter dans ce dernier cas? La terre n'est-elle pas faite pour tout le monde? L'un n'a-t-il pas autant de droits que l'autre aux biens de ce globe? Mais, dites-vous, on n'en resterait pas là, à la suite de l'amour viendrait la débauche ; lorsqu'on aurait pris le superflu d'un autre, on finirait par lui prendre ce qui lui est nécessaire ! Tant mieux pour vous qui voyez les suites d'une chose ; mais ceux qui ne les voient pas, et ils sont en grand nombre, seraient-ils livrés à eux-mêmes? Et ceux qui voient ces suites seront-ils toujours plus sages? Est-ce que cela ne dépendrait pas du degré de leur passion, des circonstances où ils se trouveront? La raison ne pourrait-elle leur chercher quelque excuse qui rassurât leur conscience? Cela n'arrive-t-il pas en effet presque toujours? Une révélation est donc de toute nécessité.

Mais il y a diverses révélations, il n'y a donc qu'une de vraie, et les autres sont dans l'erreur. Quelle en est alors la véritable? On raisonne à faux en raisonnant ainsi. Il ne s'agit ici ni de vrai ni de faux ; il s'agit de la perfection humaine, et par conséquent il

n'est question que d'utile et de nuisible. Or, tous les peuples avaient besoin d'une révélation ; si la Divinité n'est pas l'auteur de telle ou telle révélation, elle doit du moins l'avoir prévue ; elle devait en prévoir les suites au moment où cette révélation se manifestait ; si donc l'Être-Suprême l'a tolérée, c'est une indication certaine qu'elle est utile à ceux qui l'ont reçue.

Pourquoi y a-t-il eu des révélations diverses? Pourquoi tout le genre humain n'a-t-il pas eu une seule et même révélation? Cette question n'est pas dans l'attribut humain ; elle est du ressort de la Divinité. Cependant il n'est pas impossible d'y répondre; il est probable que les divers peuples ont reçu diverses révélations, par la même raison que les divers pays fournissent différentes productions, c'est-à-dire, apparemment parce que la diversité et le choc des opinions accélèrent le perfectionnement humain.

Je quitte maintenant le genre humain en général pour ne m'occuper que des Hébreux en particulier. Je leur dirai : vous voyez que la révélation est nécessaire, et que par conséquent, elle est véridique ; vous avez donc l'obligation indispensable de pratiquer votre religion dans toute son intégrité. Vous ne pouvez suivre d'autre révélation que celle qui vous a été transmise par vos ancêtres, c'est la seule véritable pour vous, puisqu'elle seule a l'autorité de vos aïeux, et puisqu'elle seule vous a été donnée. Si vous en deviez suivre une autre, l'Éternel vous aurait fait descendre

d'un autre peuple. Votre naissance est donc une preuve irréfragable de la vérité de votre religion, dès que vous convenez que Dieu est tout puissant et qu'il prévoit tout ce qui arrive. Mais, objectez-vous, Dieu est trop infiniment élevé pour s'occuper d'une chétive créature telle qu'est l'homme ! je pourrais vous faire observer que dans ce cas la croyance en Dieu serait, non seulement superflue, mais une folie même. Comment ! vous vous présentez la Divinité fière, vaine, partageant les faiblesses humaines, et vous pouvez croire qu'elle est l'auteur de l'univers ! impossible ! Vous semblez supposer encore que la surveillance que l'Être-Suprême exerce sur les actions humaines, exige des efforts de sa part, qu'elle lui paraît fastidieuse; vous avez pris cette idée des grands de la terre, au niveau de laquelle vous ravalez l'Être infini ! Détrompez-vous ! L'Être parfait ne connaît aucune passion, aucune faiblesse ; un ange et un polype sont égaux à ses yeux ; il départit à l'un et à l'autre toute la somme de bonheur dont chacun est respectivement susceptible, et tout cela ne se fait que par sa simple volonté, sans que cela lui coûte le moindre effort. Mais soyez de bonne foi! Vous n'élevez la Divinité à votre image que pour que vous puissiez suivre tous vos penchans, semblables à ces enfans qui flattent leur mère pour qu'elle les laisse agir suivant leurs caprices.

Cependant vous insistez : Est-il concevable, dites-

vous, que la Divinité s'occupe de détails tels qu'il s'en trouve dans notre religion! Quelle différence à ses yeux, par exemple, que nous tuions un pauvre petit animal en lui tordant le cou ou en l'égorgeant suivant le rit? l'Être souverain, ajoutez-vous, attend-il nos prières pour que sa pitié soit émue! sa bonté infinie ne suffit-elle pas pour qu'il nous fasse, sans que nous le lui demandions, tout le bien dont nous sommes susceptibles? L'Être souverainement élevé, peut-il se plaire à des minuties, à des momeries, telles qu'il s'en pratique dans notre culte?

Vous conviendrez, Messieurs, que je n'ai pas atténué vos griefs. Veuillez écouter la réponse; elle sera courte et décisive. Je prendrai vos objections une à une.

Quelle différence, dites-vous, aux yeux de la Divinité, que nous tordions le cou à un pauvre petit animal ou que nous le tuions suivant le rit? C'est, Messieurs, que vous partez d'un principe idolâtre, c'est que vous supposez la Divinité intéressée dans les pratiques religieuses qu'elle nous a prescrites. C'est un blasphême, c'est ravaler l'Être infini aux dimensions humaines! Non certes, quelle que soit la conduite des humains, l'Etre Suprême ne saurait en recevoir aucune atteinte ni aucun bénéfice. Elihou, l'ami de Job, lui dit:

אם חטאת, מה־תפעל בו ? ורבו פשעיך, מה־תעשה לו ?
אם צדקת, מה־תתן לו או מה־מידך יקח ? לאיש כמוך
רשעך, ולבן־אדם צדקתך.

« Quelle atteinte lui portent tes erreurs, quel tort » lui font tes péchés? Que lui donnent tes vertus, » que lui importe ta piété ? C'est le mortel qui souffre » de son impiété, c'est le fils d'Adam qui tire profit » de sa vertu. » Dieu n'a donné des pratiques religieuses aux hommes que pour leur propre bien, et afin de prévenir la destruction de la société. Si cette religion devait être efficace pour tous les tempéramens, dans tous les climats, dans toutes les situations de la vie, à tous les âges, à tous les sexes, il fallait que l'auteur de ce culte connût intimement toutes les profondeurs, tous les replis de la nature humaine en particulier et de la nature universelle en général. Il n'y a que l'auteur de cette nature qui ait pu satisfaire à ce programme. Or, la physique et la chimie nous apprennent que le moindre déplacement, la moindre modification dans les particules d'un corps quelconque, y produit des combinaisons nouvelles et souvent diamétralement opposées à celles qui avaient ou qui auraient eu lieu avant ce minime changement. Les médecins en font l'expérience tous les jours; un grain de plus ou de moins de ces remèdes nommés héroïques, produit un effet contraire à celui que ce remède aurait produit avec ce grain de plus ou de moins. Tuez un animal suivant le rit, le sang s'écoulera; tordez-lui le cou, le sang se figera dans le cadavre. La chair de ce dernier subit donc nécessairement une autre modification que celle du premier.

Cette modification produira certainement un effet sur celui qui s'en nourrira. Mais il est connu et incontestable qu'une modification produite sur notre corps fait toujours effet sur notre esprit, sur notre moral. Or, êtes-vous bien à même de mesurer la portée de cet effet et de le modifier à volonté ? Si vous ne l'êtes pas, votre philosophie est pulvérisée.

Le même raisonnement s'applique à la prière. Dieu connait sans doute nos pensées et nos besoins, et il nous départit tout le bien possible sans qu'il soit nécessaire de le lui demander. Mais le moral de l'homme exige une stimulation continuelle. On fait tel sacrifice après la prière, duquel on n'aurait pas été capable avant, lors même qu'on aurait été convaincu d'avance de l'inutilité de ce culte. C'est que la moindre excitation, le moindre mouvement de sensibilité modifie puissamment nos sensations et notre raisonnement. On connaît les merveilles que peut produire la musique à cet égard. Le canal digestif est-il affecté par une cause physique, de suite le moral de la personne s'en ressent fortement ; cette personne ne prévoit alors que des maux, des malheurs ; elle est soupçonneuse envers ses amis les plus dévoués, elle n'a plus confiance en personne. Cette affection disparaît-elle, et le sang circule-t-il normalement, le contraire arrive ; cette personne ne voit partout que bonheur et joie, tout le monde a sa confiance et elle est portée à l'amour et à l'épanchement. Débitez un discours pathétique à

haute voix, vous vous attendririez bien plus promptement que si vous le prononcez à voix basse. Une petite irritation sentie dans votre sommeil change totalement la nature de vos rêves. Souvent on a le matin une opinion opposée à la décision qu'on avait prise la veille après mûre réflexion, qnoiqu'on n'ait pas encore eu le temps de réfléchir depuis son réveil. C'est que le corps s'est modifié dans le sommeil. Nous prions donc pour nous exciter à la vertu et à la religiosité, et par cela même nous sommes plus vertueux, et en conséquence plus dignes que notre prière soit exaucée; nous prions pour que nous ne perdions pas de vue les principes de notre croyance, et afin d'éviter l'indifférence pour le culte; nous prions pour reconnaître et faire reconnaître que nous attendons tout d'en haut et que nous ne pouvons rien par nous-mêmes. Ces principes, vous les connaissez; mais il faut les faire connaître aux autres; mais il faut vous les rappeler à vous-mêmes. Ces principes, vous les connaissez! eh bien! ne priez pas pendant quelque temps et vous les aurez perdus de vue et vous serez impies, Priez souvent au contraire et malgré votre philosophie vous serez bientôt des hommes pieux, tant l'habitude et les démonstrations influent sur notre moral!

Venons à la troisième objection. L'être souverainement élevé peut-il se plaire à des minuties, à des momeries telles qu'il s'en pratique dans notre culte! J'avoue d'abord que je n'ai aucune idée de cette objec-

tion. Nous regardons comme des minuties les jeux folâtres de nos jeunes enfans. Ces enfans comparés à des êtres d'un ordre inférieur, ces jeux acquièrent une haute importance. S'il existait des hommes qui nous surpassassent autant en esprit que nous surpassons nos petits enfans, nos actions les plus sérieuses et les plus admirables ne leur paraîtraient que de pitoyables minuties et de misérables momeries. Tout est minutie dans ce monde ou rien ne l'est. Tout dépend du but qu'on se propose. Le dessein ennoblit l'action si l'action n'est pas criminelle. Tout cérémonial est donc auguste et respectable s'il conduit à la morale et à la vertu ou s'il retrace un grand souvenir, et de cette nature sont toutes les cérémonies de notre religion, sans exception aucune. C'est une logique bien ridicule de prétendre qu'une action est inutile parce qu'on n'en sent pas la portée. De cette manière nos petits enfans seraient bien plus éclairés et plus savants que nous, et de plus, l'obéissance ne leur serait plus nécessaire, car eux non plus ils ne comprennent pas pourquoi nous leur défendons ou leur ordonnons telle ou telle chose !

D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous ? Vous n'entendez pas le sens de nos cérémonies ; vous n'étudiez pas pour les entendre et vous en tirez la conséquence que ce sont des enfantillages ! Vous les respecteriez si vous en connaissiez les motifs ! Mais alors l'esprit de la Divinité n'aurait pas plus de portée que le vôtre, et

même que le plus sot d'entre vous, car celui-ci aussi veut connaître les causes de ces pratiques, et c'est un tel Dieu que vous adoreriez! et si ses vues étaient plus larges, plus profondes que les vôtres, si elles dépassaient vos conceptions, vous rejeteriez son culte comme ridicule !

Cependant, l'explication de nos cérémonies est possible. Essayons ! Je citerai pour exemple l'apposition des philactères, ce que vous appelez momeries sans doute. Eh bien ! ces philactères contiennent quatre chapitres de la loi, écrits sur parchemin. Voici ces chapitres :

PREMIER CHAPITRE.

Ecoute Israël ! L'Eternel est notre protecteur, l'Eternel est un. Tu aimeras l'Eternel ton protecteur de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes facultés. Que les objets que je te prescris aujourd'hui ne s'écartent pas de ton cœur, tu les inculqueras à tes enfans; ils feront le sujet de tes entretiens à la maison, en voyage, en te couchant et en te levant. Tu les attacheras pour signe sur ta main, ce seront des fronteaux entre tes yeux ; tu les inscriras sur les poteaux de ta maison et de tes cités.

DEUXIÈME CHAPITRE.

Si vous exécutez continuellement les préceptes que je vous prescris aujourd'hui, dans l'intention d'aimer

l'Eternel votre protecteur et de pratiquer son culte de tout votre cœur et de toute votre âme, je fournirai la pluie de votre pays en temps opportun, soit dans l'arrière-saison soit dans l'avant-saison, vous récolterez vos blés, vos vins et vos huiles ; je ferai produire des herbes dans vos champs pour vos bestiaux, vous jouirez et vous serez satisfaits. Gardez-vous d'ouvrir votre cœur à la séduction ! vous vous écarteriez, vous pratiqueriez le culte des dieux étrangers, vous vous prosterneriez devant eux, l'Eternel serait mécontent de vous, il empêcherait l'atmosphère de fournir la pluie, la terre ne donnerait pas ses produits et vous seriez bientôt évincés du bon pays que l'Eternel vous accorde. Placez donc ces paroles sur votre cœur et sur votre âme ! attachez-les pour signe sur votre main ! que ce soient des fronteaux entre vos yeux ! Enseignez-les à vos enfants pour qu'elles fassent le sujet de leur entretien à la maison, en voyage, en se couchant, en se levant, et inscrivez-les sur les poteaux de vos maisons et de vos cités, afin que vos jours et ceux de votre postérité grandissent sur la terre que l'Eternel a promis à vos ancêtres de leur accorder tant que le ciel se perpétuera sur cette terre (*).

(*) Ceci fait allusion aux promesses faites par la Divinité à Noé (Genèse 9, 21, 22.), de ne plus bouleverser la terre pour les vices des hommes, de ne plus détruire ceux-ci en masse et de ne plus changer les saisons (Pirké rabbi Eliézer, ch. 23).

TROISIÈME CHAPITRE.

L'Eternel dit à Moïse pour être communiqué : Sanctifie en mon honneur tout aîné parmi les enfants d'Israël, tout ce qui, le premier, perce l'uterus parmi les hommes et les bestiaux. Il m'est consacré de droit. Moïse dit au peuple : pensez à ce jour où vous êtes sorti de l'Egypte, de la maison d'esclaves, car l'Eternel vous a fait sortir d'ici en signalant sa puissance. On ne mangera pas du pain levé. Vous sortez aujourd'hui au mois du printemps ; donc lorsque l'Eternel vous conduira dans le pays du Cananéen, du Chitéen, de l'Amorrhéen, du Chivéen et du Jebusséen, pays qu'il a promis à vos ancêtres de vous donner, pays fertile en lait et en dattes, vous pratiquerez pendant ce mois-ci le culte suivant : Vous mangerez du pain azyme pendant sept jours ; le septième jour est une fête en l'honneur de l'Eternel. On mangera du pain azyme pendant sept jours, durant lesquels on ne verra chez vous dans toutes vos limites, ni levain ni pain levé. Vous expliquerez en ce jour à vos fils pour être communiqué : « c'est pour cela que l'Eternel a fait tant pour nous lorsque nous avons quitté l'Egypte. » Cela sera un signe sur votre main et un symbole entre vos yeux, pour que l'instruction de l'Eternel vous devienne familière, car il vous a fait sortir de l'Egypte, en signalant sa puissance. Vous observerez cette loi à l'époque précise, d'année en année.

QUATRIÈME CHAPITRE.

Lorsque l'Eternel te conduira dans le pays du Cananéen, comme il l'a promis à toi et à tes ancêtres, et qu'il te livrera ce pays : tu mettras de côté en l'honneur de l'Eternel tout mâle qui le premier perce l'utérus de même que celui de tes bestiaux. Le premier né d'un âne, tu le rachèteras par un agneau ; si tu ne le rachètes pas, tu lui trancheras la nuque. Tout premier né humain parmi tes fils, tu le rachèteras ! Si ton fils te demande dans la suite : que signifie ceci ? Tu lui diras : l'Eternel nous a fait sortir de l'Egypte de la maison d'esclaves, avec une puissance très-signalée ; Pharaon s'étant obstiné à nous retenir, l'Eternel tua en Egypte tous les premiers nés hommes et bêtes (*), c'est pourquoi je sacrifie en l'honneur de l'Eternel tous les premiers nés mâles, et je rachète tous les premiers nés de mes fils. Cela sera en signe sur ta main et en fronteaux entre tes yeux, car l'Eternel nous a fait sortir de l'Egypte en signalant sa puissance.

Tels sont les quatre chapitres contenus dans chacun des deux exemplaires des philactères. Nous en plaçons un exemplaire sur le bras gauche et vis-à-vis du cœur,

---

(*) L'Écriture insiste souvent sur ce fait, comme le seul qui n'admet aucune explication naturelle, même forcée ; fait doublement inexplicable, car les premiers-nés des Hébreux avaient été épargnés.

pour nous rappeler que ces principes doivent être inculqués dans notre cœur et qu'ils doivent l'emporter sur nos faiblesses, représentées par le bras gauche. C'est pourquoi nous lions ce bras, pour indiquer que nous devons lier nos faiblesses ou nos passions lorsqu'il s'agit de bien faire. L'autre exemplaire nous le posons au-dessus du cerveau, pour marquer que la religion est au-dessus de nos raisonnemens. Nous nous entourons la tête d'une courroie attachée au même exemplaire, pour dire que nous devons lier notre raison lorsqu'elle s'oppose à la religion et à la morale.

C'est ainsi que nos autres pratiques religieuses recèlent un sens profond que nos éclaireurs ignorent et veulent ignorer. Combien de fois n'auront-ils pas souri de pitié en voyant au temple agiter ces branches de palme, lors de la fête des feuillées. Voyons si la chose est si risible !

Les Hébreux, prennent à cette occasion, quatre espèces de végétaux représentant les quatre classes dont se compose la société. Le fruit du cédrat est l'emblême des hommes également vertueux et instruits ; la branche de palme est celui des hommes vertueux mais ignorants ; le myrthe au contraire représente les hommes savants mais dont la vertu est imparfaite ; et le saule enfin figure ceux qui ne se distinguent ni par les vertus ni par les lettres.

On réunit ces quatre végétaux en un faisceau, pour

marquer que toutes ces classes doivent vivre ensemble dans la concorde et la tolérance. La branche de palmier doit saillir au-dessus des trois autres végétaux ; on sait que la palme était chez les anciens l'image de la paix, on veut donc dire que la paix nous doit être précieuse pardessus tout. On ne prend qu'un cédrat et une palme, tandis qu'on prend plusieurs des deux autres ; c'est que les deux premières classes sont bien plus rares parmi les hommes que les deux classes opposées. On agite ce faisceau vers les quatre points cardinaux pour marquer que cette concorde doit s'étendre au monde entier. On le retire chaque fois vers soi pour indiquer que tous les hommes doivent rentrer dans le centre commun. On fait un mouvement ascendant et descendant pour indiquer que l'union élève l'humanité et fait descendre les bénédictions célestes sur elle. Eh bien ! qu'en dites-vous, Messieurs les démolisseurs ! Vous n'auriez jamais rêvé cela ! Et ne dites pas, Messieurs, que j'invente ! Toutes ces idées et beaucoup d'autres encore, sont consignées dans nos anciens livres, qui datent de 2,000 ans au moins.

Voilà pour quelques préceptes en particuler. Je vais maintenant vous indiquer un des grands motifs qui a dirigé la loi en général.

Il y a deux espèces de vie : 1° la vie d'isolement ou la vie d'égoïsme, où l'individu ne vit et ne jouit qu'en lui-même et pour lui-même ; 2° la vie universelle ou le cosmosisme, où chacun vit et jouit et en lui-même et

dans les autres. La première est la vie terrestre, la vie corporelle ; la deuxième est la vie de l'éternité, la vie spirituelle.

En arrivant sur cette terre, l'âme ou l'essence humaine a été séparée des autres essences par le corps qui la revêt. Avant cette époque sa vie était apparemment purement cosmostique ; l'individualité lui était inconnue. Dès son arrivée sur la terre tout tend à la concentrer en elle-même ; elle agit constamment pour elle seule, et si elle est abandonnée à sa propre impulsion, l'homme meurt égoïste et les jouissances de l'autre monde qui sont toutes cosmostiques comme nous venons de le dire, ces jouissances lui deviennent impossibles, il n'a pas apporté de sens à la hauteur de ces impressions. Il est vrai que l'amour filial et l'amour paternel nous tirent en partie de cette vie d'isolement ; mais cet amour est loin d'être suffisant, d'autant moins qu'il est lui-même fondé sur l'égoïsme en grande partie.

Toutes les religions tendent à arracher l'homme de sa personnalité et à l'attirer vers la vie générale. Cependant c'est la religion judaïque qui tend particulièrement à ce grand but. D'abord tous les devoirs que nous avons à remplir envers notre prochain, ont cette tendance manifestement. Mais ce motif est encore un de ceux qui ont dicté la plupart des devoirs que nous avons à remplir envers le Créateur ; ceux-ci nous im-

posent des gênes, des privations et des sacrifices afin de nous habituer à vaincre notre égoïsme et de nous préparer ainsi à la vie future. Néanmoins une partie de ces derniers devoirs ne sont que des avertissemens ou des souvenirs de grands événemens. Tel est l'esprit de la Loi écrite et de la tradition.

Cependant vous ne vous tenez pas pour battus; vous conviendrez vous-même, me dites-vous, que des exagérations se sont introduites dans notre culte; réformez donc ces abus et nous reviendrons!

Comment! vous voulez revenir lorsque la réforme sera effectuée! Mais quelle garantie me fournissez-vous de la sincérité de votre retour? Comment puis-je y croire, lorsque votre exigence même vous ôte toute confiance! Comment pouvez-vous regarder demain comme sacré ce que vous foulez aux pieds aujourd'hui!

Je suppose qu'on vous accorde une réforme qui dépasse de beaucoup votre attente, qu'on supprime toute la loi, tout le cérémonial, et qu'on ne conserve rien que le Décalogue. Vous conviendrez que cette réforme est extrêmement large, que vous n'en auriez jamais demandé autant. Eh bien! le quatrième commandement du Décalogue dit en termes formels: « Souviens-toi de sanctifier le jour de sabbat! tu travailleras pendant six jours et tu feras tout ton ouvrage; » mais le septième jour est un jour de cessation (*)

(*) Par ignorance de la langue hébraïque on a traduit le verbe שׁבת

» en l'honneur de l'Eternel ton protecteur ; tu ne » feras alors aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta » fille, ni ton esclave mâle, ni ton esclave matrone, » ni ta bête, ni l'étranger qui est à ta solde (s'il tra- » vaille pour toi) ; car pendant six jours l'Eternel a » créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils ren- » ferment et il a commandé le repos le septième jour ; » c'est pourquoi l'Eternel a béni le jour de sabbat et » l'a sanctifié. »

Or, je vous le demande, observez-vous ce commandement que vous voulez conserver ? Cependant le sabbat est dans le Décalogue ! cependant c'est un souvenir de la création du monde ; c'est une réminiscence de la délivrance de l'esclavage d'Egypte ; c'est un emblême de la vie future ; ce jour doit nous rappeler notre but dans ce monde ; ce jour est destiné à l'étude et à la bienfaisance ; ce jour nous impose le devoir d'étendre notre commisération sur les idolâtres et les brutes, comme il est dit formellement dans le deuxième Décalogue ; ce jour doit nous inculquer le principe d'avoir pleine confiance dans la Divinité ; la profanation publique de la sainteté de ce jour, équivaut à l'idolâtrie d'après la tradition ; ce jour nous

par reposer, et le nom שבת par repos. Le premier signifie cesser, et le deuxième cessation. Pour reposer on dit נוח et pour repos מנוחה. Ainsi il faut traduire Génèse 2, v. 2 : Dieu cessa son œuvre, et non pas comme on a la simplicité de le faire ordinairement : Dieu se reposa, etc. Dieu n'a pas besoin de repos.

représente enfin que ce monde ne doit avoir que six mille années d'existence, et qu'il y aura une révolution physique dans le septième millier. Après tout cela quelle confiance mérite votre réforme !

Vous ne pouvez même vous prévaloir de l'exemple des chrétiens qui fêtent le dimanche, car pour eux l'ancienne loi est abrogée, et le dimanche est le jour de la résurrection de leur Divinité ; ils ne disconviennent pas pour cela que le samedi d'aujourd'hui ne soit le samedi des anciens ; il n'y a que la mauvaise foi la plus insigne et la plus délirante qui puisse faire accroire qu'un beau matin le monde entier s'est trompé d'un jour.

Mais répondez-vous noblement, nos pères ont été des hommes bornés qui se laissaient conduire par les lisières. Je vous ai déjà prouvé le contraire au commencement de cette histoire. Vous insistez ! Ont-ils jamais pu inventer, dites-vous, les bateaux à vapeur, les chemins de fer, ces mécaniques merveilleux qu'on voit de nos temps ; c'est donc une preuve irréfragable de la supériorité intellectuelle de nos jours !

Je vous réponds que les anciens ont fait bien mieux que cela : ils ont inventé les sciences qui ont conduit à ces découvertes, ils ont trouvé la géométrie, la mécanique, l'astronomie qui sont les bases de tous nos progrès. Etes-vous bien sûrs que si ces sciences étaient à trouver, on les aurait inventées de nos jours ? Il est permis d'en douter. Nos talmudistes disent à ce propos

avec leur sagacité habituelle, que nous sommes semblables à un nain qu'on pose sur les épaules d'un géant ; le nain voit alors plus loin que le géant.

Pour revenir aux exagérations, je vous prierai de me faire apprécier par quel signe vous reconnaissez ce qui est abus et exagération, et quelle garantie vous me donnez contre les suites fâcheuses qui peuvent résulter de leur suppression !

D'ailleurs ces abus ne nuisent à personne et le mot réforme effraie et non sans raison. Au surplus, beaucoup de ces abus sont déjà tombés d'eux-mêmes, et le reste ne tardera pas à suivre, s'il y en a.

Revenez donc de bonne foi au culte de vos ancêtres ! Mais sachez que tous les cultes, et le nôtre surtout, exigent des abnégations, le sacrifice de l'intérêt, de certains plaisirs, de certaines commodités et de l'amour-propre; il n'existe et il ne peut exister de religion qui se prête à nos fantaisies, à nos passions. En récompense de ces sacrifices, vous obtiendrez pour vous et pour vos enfans, le repos, le calme, la vie, la santé, l'espoir et l'assurance d'un avenir de béatitude et de félicité. Après tout, le sacrifice n'est pas grand, si vous songez à la brièveté de notre vie et à la futilité de nos désirs ; il n'y faut qu'un peu de courage, et celui qui ne sait se vaincre soi-même est le plus lâche des hommes. Mais quel nom mérite celui qui ne sait se mettre au-dessus d'une petite commodité ou de quelques pièces de métal ? Le dictionnaire est muet.

SPÉCIMEN

DES ÉCRITS DE QUELQUES AUTEURS SACRÉS, MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE.

DAVID.

PSEAUME 15.

Pseaume de David.

Qui mérite, ô Seigneur, séjourner dans ton pavillon? Qui mérite résider sur ta montagne sacrée? Celui qui chemine dans la simplicité, qui pratique la vertu, qui parle vérité dans son cœur, qui ne médit pas de son prochain, qui ne lui attire pas du mal, qui ne délaisse pas son parent, qui s'estime peu soi-même, qui honore ceux qui respectent la Divinité, qui ne se parjure jamais quelque préjudice qui lui en résulte, qui ne prête pas son argent à usure, qui est incorruptible en faveur de l'innocent. Celui qui se conduit ainsi ne branlera jamais!

PSEAUME 51.

Pour le Soprane, pseaume de David, composé lorsqu'il eut habité avec Bath-Séba et que le prophète Nathan vint l'en reprendre.

Favorise-moi, ô mon Dieu, selon ta bonté, efface

mes péchés suivant ta grande miséricorde ! Lave-moi suffisamment de ma faute et purifie-moi de mon imprudence ! car je reconnais mes péchés et mon imprudence est toujours présente à mes yeux. Je me suis rendu fautif envers toi seul et j'ai fait ce qui te déplait pour justifier ta conduite et éclaircir tes jugemens ([1]). Ah ! j'ai été fondé dans la culpabilité, j'ai été conçu dans la faiblesse ([2]). Tu as cherché la vérité dans une substance pâteuse ([3]), et dans cette substance incrustée tu m'as fait connaître la sagesse ! Purifie-moi avec l'yssope pour que je sois pur ! épure-moi et que je sois plus blanc que la neige ! Fais-moi entendre la joie et le contentement, réjouis ces membres que tu as broyés ! Détourne ta face de mes imprudences et que toutes mes fautes soient effacées ! Crée-moi un cœur pur, ô mon Dieu, et renouvelle en moi un esprit inébranlable ! Ne me rejette pas de devant ta face et ne m'enlève pas ta sainte inspiration ! Rends-moi la joie de ton appui et que je sois soutenu par un esprit généreux ! J'enseignerai tes voies aux pécheurs, et les instigateurs reviendront vers toi. Sauve-moi du sang, ô mon Dieu, ô Dieu de mon salut ! Que ma langue chante ta

---

([1]) David veut dire que l'inconduite même a ses avantages, puisqu'elle fait éclater la justice et la miséricorde de la Divinité.

([2]) C'est-à-dire qu'il n'est pas étonnant si l'homme est souvent fautif, puisque son existence matérielle commence par une faiblesse.

([3]) La cervelle.

générosité ! Tu ouvriras mes lèvres, ô Seigneur ! et ma bouche annoncera tes louanges. Car tu ne demandes pas des sacrifices, tu ne veux point d'holocauste, je les donnerais. Le sacrifice agréable à Dieu c'est un esprit pénitent, tu ne rebutes pas, ô Dieu ! un cœur contrit et brisé. Daigne accorder le bonheur à Sion, construis les murs de Jérusalem ! C'est alors que tu demanderas des sacrifices vertueux, des holocaustes, des parfums, c'est alors que des taureaux monteront sur tes autels.

Pseaume 94.

Seigneur, Dieu de vengeance, apparais, ô Dieu vindicateur ! Elève-toi, ô Juge de la terre, rends aux superbes comme ils méritent ! Jusqu'à quand les impies, ô Seigneur, jusqu'à quand les impies continueront-ils leur joyeuse licence ! Jusqu'à quand en sourdra-t-il des propos de suffisance, jusqu'à quand s'élèveront-ils tous les artisans de l'iniquité! Ils écrasent ton peuple, ô mon Dieu ! ils humilient ton héritage ; ils égorgent la veuve, l'étranger ; les orphelins ils les assassinent, et ils disent : Dieu ne le voit pas, le Protecteur de Jacob ne s'en aperçoit pas ! Réfléchissez donc hommes abrutis parmi le peuple, êtres sots, quand jouirez-vous de la raison ! Comment ! *celui qui a implanté l'oreille n'entendrait pas ! celui qui a formé l'œil ne verrait pas ! celui qui punit les nations ne tendrait pas à les corriger ! Ah ! celui qui a communiqué la science à l'homme, le Seigneur connaît les idées humai-*

nes, car les hommes ne sont qu'une vapeur. Heureux l'homme que tu punis, ô Dieu! car tu lui communiques ton instruction, afin de le prémunir contre les jours de malheur, tandis que la destruction se creuse pour le méchant. Non! le Seigneur n'abandonnera pas son peuple, il ne délaissera pas son héritage ; la justice rejoindra la vertu suivie de tous les cœurs honnêtes. Qui combattrait avec moi les malfaiteurs, qui m'aiderait contre les artisans de l'iniquité ! Un peu et j'aurais gisé dans le silence si le Seigneur n'était venu à mon secours. Parfois je disais c'en est fait de moi, lorsque ta bonté, ô Seigneur, vint à mon secours. Lorsque des idées lugubres s'accumulaient dans mon intérieur, tes consolations venaient délecter mon âme. Peut-on te comparer un trône éphémère qui érige l'injustice en loi ! Ils se réunissent contre la vie de l'homme vertueux, ils condamnent le sang innocent. Mais le Seigneur est mon fort, mon Dieu est ma roche protectrice ; il fait tomber leur iniquité sur leur tête, il les resserre par leur propre méchanceté ; il les resserera le Seigneur notre Protecteur.

PSEAUME 113.

Alléluia ! Louez, serviteurs de l'Eternel, louez le nom du Seigneur ! Le nom de l'Eternel soit béni dès à présent et à jamais ! Du levant au couchant soit loué le nom du Seigneur ! Le Seigneur est haut au-dessus de toutes les nations ; sur le firmament est sa gloire.

Qui comme le Seigneur notre Dieu trône si haut, au ciel, regarde si bas, sur la terre! Qui comme lui relève de la poussière le malheureux, exalte l'indigent de dessus le fumier, pour le placer à côté des grands, des nobles de son peuple! Il donne une lignée à la femme stérile, et la mère est heureuse au milieu de ses enfans! Alléluia!

PSEAUME 124.

Cantique de David pour être chanté par les Lévites sur les marches du Temple.

Si le Seigneur ne nous avait assistés, dit Israël, si le Seigneur ne nous avait assistés lorsque les hommes s'élevaient contre nous, ils nous auraient engloutis vivans dans leur terrible fureur; les eaux nous auraient submergés, le torrent aurait passé sur notre corps, elles auraient passé sur notre corps les ondes furieuses. Louanges au Seigneur de ne nous avoir pas livrés à leurs dents meurtrières! Nous avons échappé comme l'oisillon qui s'échappe des filets de l'oiseleur, les filets se sont rompus et nous nous sommes sauvés. N'espérons de l'assistance que dans le nom de l'Être-Suprême, Créateur du ciel et de la terre.

PSEAUME 126.

Cantique à chanter sur les marches du Temple.

Lorsqu'il reviendra le Seigneur accompagné de Sion... Hélas! ce ne sont encore que des rêves!.....

alors que les ris enfleront notre bouche, que l'allégresse remplira notre langue ! Alors on dira parmi les nations : l'Eternel a opéré de grandes choses avec ceux-ci ! Ah ! jadis il avait opéré de grandes choses pour nous, que nous étions heureux ! Reviens ô Seigneur avec notre captivité comme ces torrents du midi ! Que ceux qui avaient semé dans les larmes, récoltent dans la joie ! Que celui qui portant le trait des semences les disséminait en sanglottant, qu'il revienne chargé de gerbes en chantant joyeusement !

PSEAUME 139.

Pseaume de David destiné au Soprane.

Seigneur ! tu m'as sondé, tu m'as pénétré ! Je m'assieds, je me lève, tu le savais d'avance ; tu as prévu de loin mon contemporain ; tu as toisé mes repos et mes mouvemens, toutes mes démarches tu les a tirées de tes archives ; un mot ne plane sur ma langue que tu ne le connaisses d'avance, ô Seigneur ! Toutes mes formes tu me les as départies, ta main est empreinte sur tout mon corps dont la connaissance me dépasse, c'est trop au-dessus de moi, je ne puis y atteindre.

Comment éviter ton influence, où fuir devant toi ! Je monte au ciel, je t'y trouve ; je descends dans l'abîme, te voici ! Je m'élance sur les aîles de l'aurore, je me précipite au fond de la mer, partout ta main me conduit, partout ta droite me saisit ! Je recours aux

ombres des ténèbres, et l'obscurité devient lumière autour de moi ! Point d'obscurité pour toi, nuit c'est jour, ténèbres c'est lumière ! Ah ! c'est toi qui as acquis mes reins, qui m'as recouvert au sein de ma mère ! je te rends grâces pour ma formation admirable, pour tes œuvres merveilleuses, ah ! mon âme en est profondément pénétrée ! Tu connais toute ma construction, quoique formée en secret, quoiqu'ébauchée sur cette basse terre. Tu as prévu la masse informe de mon corps ; tous les êtres sont inscrits sur ton livre, en quel jour ils doivent paraître, et ce livre même est du nombre ainsi que ma personne. Que tes amis sont dignes, ô mon Dieu, que le nombre en est grand ! je ne puis les compter, ils sont plus nombreux que les grains de sable au rivage de la mer, et si un jour tu tranches ma vie, ô mon Dieu, je m'éveillerai et je me trouverai encore avec toi ! Et vous impies et hommes sanguinaires, loin de moi ! ils prononcent ton nom pour machiner, ils l'articulent pour satisfaire leurs chimères. Je hais tes ennemis, ô Eternel, je suis hostile à tes adversaires ; je pousse pour eux l'animadversion jusqu'à ses limites, ils deviennent mes ennemis. Sauve-moi, ô mon Dieu et reconnais mon cœur ; éprouve-moi et connais mon intérieur s'il y réside une idée illicite, et conduis-moi sur la voie de l'éternité !

CHAPITRE 2, VERSETS 1, 2, 3 ET 4.

Prévision d'Isaïe fils d'Amoz, au sujet de Juda et de Jérusalem.

A la fin des jours la montagne du temple de l'Eternel sera solidement établie au-dessus des montagnes, élevée au-dessus des collines, vers elle affluеront toutes les nations. Ils iront de nombreux peuples, disant ; allons, montons sur la montagne de l'Eternel, vers le temple du Protecteur de Jacob ; il nous indiquera ses voies, nous marcherons dans ses routes, car de Sion émane l'instruction, la parole divine de Jérusalem. Il jugera entre les nations, il moralisera de grands peuples, ils briseront leurs épées pour en faire des faulx, ils casseront leurs lances pour les changer en serpes, une nation ne levera plus le glaive contre une nation, elles n'apprendront plus l'art de la guerre.

ISAIE.

Ch. 11 *et* 12.

Et il sortira un rameau du tronc de Jessé (1) et un plant surgira de ses racines, et il reposera sur lui l'esprit de l'Eternel, un esprit de sagesse, d'intelligence, de réflexion, de courage, de connaissance de Dieu et de respect pour sa Divinité ; un esprit qui lui inspirera la crainte du Seigneur, il ne jugera pas d'a-

(1) Père du roi David.

près la perception de ses yeux, il ne décidera pas d'après un son frappant ses oreilles ; il jugera les pauvres suivant les inspirations de la vertu, les humiliés de la terre par les voies de la justice ; il frappera les pays par le glaive de sa bouche ; il tuera l'impie par le souffle de ses lèvres. La vertu sera la ceinture de ses reins ; la véracité sera attachée autour de ses lombes. Le loup séjournera avec la brebis, le tigre s'accroupira à côté du chevreau ; seront entremêlés le veau, le jeune lion et le bœuf d'engrais, un jeune garçon les conduira ; l'ours paîtra auprès de la vache, leurs petits reposeront ensemble ; le lion comme le bœuf mangera de la paille ; le nourrisson jouera sur le nid de l'aspic, le petit jouvenceau tendra la main sur la demeure de la vipère ; ils ne feront aucun mal, aucun dégat sur toute ma sainte montagne, car la connaissance du Seigneur couvrira la terre, comme les eaux couvrent le fond de la mer. A cette époque la race de Jessé servant de bannière aux peuples, les nations viendront la consulter ; elle reposera dans la gloire. En ces temps le Seigneur fera éclater derechef sa puissance en acquérant le reste de son peuple qui aura survécu de l'Assyrie, de l'Egypte, de Patross, de l'Ethiopie, de la Perse, de Schinnaar, de la Coélesyrie, des péninsules et des îles. Il élevera une bannière aux nations, il rassemblera les égarés d'Israël, il réunira la dispersion de Juda des quatre coins de la terre. Plus de jalousie en Ephraïm, les adversaires de Juda seront

détruits, Ephraïm ne sera plus envieux de Juda, Juda ne sera plus hostile à Ephraïm ; ils auront disparu ; les Philistins qui jadis habitaient le littoral occidental, et qui s'étaient réunis pour dépouiller les habitants de leur Orient ; ceux-ci étendront leur puissance sur les pays occupés autrefois par Edom et Moab et se feront obéir par ceux qui ont remplacé les Ammonites. L'Eternel bannira la langue de la mer d'Egypte, il élèvera son bras sur l'Euphrate avec son vent destructeur, il frappera ce fleuve en sept ruisseaux, on le passera à pied ; ce sera une voie pour le reste de son peuple qui aura survécu de l'Assyrie, comme jadis la mer aux israélites lors de leur sortie d'Egypte. Tu diras alors : je te rends grâces, ô mon Dieu, d'avoir été courroucé contre moi et de m'avoir consolé lorsque ta colère s'est appaisée ! Désormais je me fierai au défenseur de mon salut, je ne craindrai plus, car l'Eternel, la Toute-Puissance, la bonté suprême, est venu à mon secours. Vous puiserez de l'eau avec délices aux sources du salut, et vous direz en ce jour : Rendez grâces à l'Eternel, invoquez son nom, faites connaître ses œuvres parmi les peuples, mentionnez son nom ineffable ; faites vibrer les cordes en l'honneur du Seigneur, car il a fait des choses sublimes, c'est connu de toute la terre. Chante et rejouis-toi habitante de Sion, car il se montre grand parmi toi le Saint d'Israël.

Ch. 52; v. 13, jusqu'à la fin de ch. 53.

Il sera éclairé mon serviteur, il sera haut, il s'élé-

vera et sera très-sublime. Comme la foule s'était ébahie à ton égard, disant : la dépravation de sa conduite répond à celle de sa figure et de sa taille qui n'ont rien d'humain : c'est ainsi que ce serviteur fera tressaillir d'étonnement de grandes nations, des rois serreront leurs lèvres à son sujet, ayant vu ce dont ils n'avaient jamais entendu parler, ayant réfléchi à ce qu'ils n'avaient jamais compris. (Ils diront) : qui aurait cru ce que nous avons appris ! Sur qui la puissance de l'Eternel s'est-elle signalée ! Il s'élève comme un jeune plant devant le Seigneur, comme une racine transplantée d'un pays aride, sans extérieur jadis, sans majesté, nous l'avions vu sans apparence, maintenant il a toute notre sympathie ! Il était vilipendé, exclu des hommes, toujours souffrant, sujet à une maladie connue, il semblait cacher sa face devant nous, tant il était méprisé, tant il était déprécié ! C'est qu'il souffrait pour notre bien, qu'il était chargé de nos douleurs, tandis que nous le disions puni, frappé et humilié par la Divinité ; tandis qu'il était frappé par nos péchés, écrasé par nos crimes, que sa punition nous donnait la paix et que sa société était notre salut ! Nous étions tous égarés comme des brebis, nous suivions chacun la voie qui nous plaisait et l'Etre Suprême l'avait chargé de toutes nos fautes! Il était opprimé : il laissait faire, il n'ouvrait pas la bouche, semblable à un agneau qu'on porte à la boucherie, à

une brebis qui reste muette, qui n'ouvre pas la bouche sous les mains des tondeurs ! Il était exclu de tout emploi, de toute justice, qui pourrait narrer toutes ses aventures ! Il était enlevé du pays des vivants, c'était les péchés de mon peuple qui lui valaient ces plaies ! Il était l'héritage des méchants, il les enrichissait par ses trépas, parce qu'il refusait d'être inique, parce qu'il ne voulait pas dissimuler ! (Remarque du Prophète.) C'est l'Eternel, la Divinité qui avait voulu l'opprimer, l'accabler; pendant que tu le regardais comme la victime de ses fautes, ses jours se prolongeaient, sa postérité se perpétuait et l'objet du Seigneur réussissait par son moyen; c'était avec de grandes tribulations qu'il parvenait à cette postérité, qu'il réussissait à se rassasier. C'était par ses connaissances que mon vertueux serviteur répandait la morale parmi les grands, tout en supportant leurs méfaits. Aussi (c'est Dieu qui parle par la bouche du Prophète) je le ferai partager avec les grands, il acquerra du butin avec les puissants, parce qu'il s'était livré à la mort, qu'il était compté avec les pécheurs, pendant qu'il portait les crimes de la masse et qu'il priait pour les méchants.

Ch. 55. v. 6, jusqu'au ch. 56, v. 9.

Consultez l'Eternel puisqu'il est prêt à répondre; invoquez-le puisqu'il est si près de vous exaucer. Que

le méchant abandonne sa voie, l'homme inique ses projets et qu'ils reviennent vers l'Eternel, il en aura pitié ; qu'ils reviennent à notre Protecteur, il ne se lasse pas de pardonner. Mes idées ne sont pas les vôtres, mes routes ne ressemblent pas à vos routes, dit le Seigneur ; entre mes voies et les vôtres, entre mes idées et vos idées, il y a la distance du ciel à la terre. Comme la pluie et la neige descendues de l'atmosphère n'y retournent jamais qu'après avoir désaltéré la terre, qu'après l'avoir accouchée et couverte de progénitures, qu'après avoir fourni des graines au semeur et du pain au consommateur : tel aucun ordre émané de ma volonté ne revient jamais sans avoir satisfait à mes desseins, sans avoir exécuté sa mission. Alors (si vous changez de conduite) vous sortirez de l'exil dans la joie, vous serez amenés en paix, les montagnes, les collines entonneront devant vous des chants d'allégresse et tous les arbres des champs frapperont dans la main; le Berosch (1) remplacera le Nasuz (2), le myrthe croîtra à la place du Sirpad ; (3) cela donnera un renom perpétuel au Seigneur, cela sera un signe sempiternel et indestructible. Au nom du Seigneur ! observez la justice, pratiquez la vertu, alors mon assistance est proche et ma générosité imminente. Heureux l'humain agis-

(1) Belle espèce d'arbres.
(2) Espèce d'épines.
(3) Espèce de plante sauvage semblable au myrthe.

sant ainsi; heureux le fils d'Adam montrant de la constance ; heureux celui qui s'observe pour ne point profaner le sabbath, qui surveille sa main pour l'empêcher d'exécuter aucun mal ! Que le fils de l'étranger qui s'est attaché à l'Eternel ne dise pas : l'Eternel me séparera de son peuple ! que l'eunuque ne dise pas : je ne suis qu'un arbre désseché ! Car c'est ainsi que dit l'Eternel aux eunuques qui observent mes sabbaths, qui préfèrent ce que je désire, qui restent constants dans mon alliance : je leur donnerai dans mon temple et en dedans de mes murailles une supériorité et une réputation préférables à la progéniture mâle et femelle, une réputation perpétuelle qui ne s'éteindra jamais. Quant aux fils de l'étranger qui se sont attachés à l'Eternel pour le servir, pour aimer son nom, pour lui être soumis, qui s'observent pour ne point profaner le sabbath, qui restent constants dans mon alliance : je les amènerai sur ma sainte montagne, je les réjouirai dans mon saint oratoire, leurs holocaustes et leurs autres sacrifices seront agréés sur mon autel, car mon temple aura pour nom : *l'oratoire de tous les peuples.* Il le dit, l'Eternel qui réunit les égarés d'Israël ; j'en ramènerai encore à ceux qui sont ramenés déjà.

Ch. 58.

Publie hautement, ne te ménage pas ! élève ta voix comme un cor et annonce à mon peuple ses péchés, à la maison de Jacob ses fautes ! Cependant ils me con-

sultent chaque jour, ils veulent connaître mes voies, affectant un peuple qui pratique la vertu, qui n'avait jamais transgressé les préceptes de son Protecteur; ils viennent me demander les prescriptions de la vertu, veulent se rapprocher de la Divinité! Pourquoi avons-nous jeûné et tu ne l'as pas vu (me disent-ils)? Pourquoi avons-nous macéré notre corps et tu n'en prends pas connaissance? Eh! c'est que votre jeûne ne vous détache pas de vos passions, que vous foulez aux pieds tout ce qui vous paraît incommode! Vos jeûnes ne font qu'alimenter vos discordes et vos dissentions! vous ne jeûnez que pour frapper avec le poing de la méchancheté! Ne jeûnez pas s'il ne s'agit que de faire entendre votre voix au ciel! Est-ce un jeûne qui m'est agréable le jour ou l'Adamite se borne à macérer son corps, à courber sa tête comme un roseau, à étendre des cendres et des cilices! Vous osez nommer cela un jour de jeûne, un jour agréable à l'Eternel! Non! Le jeûne qui m'est agréable, c'est lorsqu'on délie les nœuds de la méchanceté, lorsqu'on brise le faisceau de l'oppression, qu'on rende la liberté aux opprimés, qu'on brise tous les jougs, qu'on donne du pain à l'affamé, un gîte au malheureux, des vêtemens au dénudé, qu'on ne ferme pas les yeux à l'aspect de son frère! C'est en agissant de la sorte que ta lumière poindra subitement comme l'aurore, que tes plaies seront cicatrisées rapidement, que la vertu te devancera et que la gloire du Seigneur t'escortera! C'est alors que tu invoqueras et l'Eternel

répondra ; que tu l'appeleras et il dira : me voici ! Pourvu que tu bannisses toute oppression, toute dissimulation, toute parole inique, que tu témoignes ta bonne volonté à celui qui a faim, que tu rassasies celui qui est à jeûn. Alors ta lumière sera éclatante dans l'obscurité, tes nuits seront changées en plein jour, l'Eternel sera ton conducteur constamment, il te ravira par des délices, tes membres jouiront d'une constante vigueur, tu seras comme un jardin arrosé, comme une source intarissable, tu restaureras les ruines du monde, tu rétabliras les fondations des siècles, on t'appelera : le réparateur des brêches, le restaurateur de la sûreté publique. Mais qu'en même temps tu retiennes tes pas le jour de sabbath, que tu ne te livres pas à tes intérêts en ce jour sacré, que ce soit pour toi un jour d'agrément, que tu honores cette sainte journée, que tu l'honores en t'abstenant de tes occupations usuelles, de satisfaire à tes penchants et de la passer en de vaines paroles. C'est alors que tu trouveras tes délices dans le Seigneur, que je te ferai monter sur les hauteurs de la terre, et que je te ferai jouir de l'héritage de ton père Jacob. C'est l'Eternel qui parle.

FRAGMENT DE JOB.

LIVRE ATTRIBUÉ PAR LE TALMUD A MOYSE.

INTRODUCTION.

Job, homme très-charitable, très-pieux et très-vertueux, jouissait longtemps, au sein d'une famille nombrense, d'un grand bonheur et de richesses immenses. Soudain la fortune le trahit : ses enfants étaient réunis à l'occasion d'un festin, la maison s'écroula et ils furent tous écrasés sous les ruines, ses richesses lui furent enlevées par des partisans ennemis. A la nouvelle de cette catastrophe, Job se prosterna à terre et dit : nu je suis arrivé au monde, nu j'en sortirai; Dieu a donné, Dieu a repris, que son nom soit loué! Bientôt Job lui-même fut atteint d'une maladie hideuse et douloureuse qui ne lui laissait du repos ni le jour ni la nuit. Tant d'infortunes le firent tomber dans une profonde hypocondrie. Sa femme, désespérée de le voir en cet état, lui conseilla de se faire condamner à mort en blasphémant la Divinité. Job lui en fit des reproches amers; tu parles, lui dit-il, comme une personne vile : si nous acceptons les bienfaits de la Divinité, nous devons accepter également ses punitions.

Job avait trois amis qui, apprenant ses infortunes, vinrent le voir pour le consoler. Ils étaient accompagnés d'un jeune homme, nommé Elihou. A la longue, Job fut vaincu par l'hypocondrie et la douleur, et il exhala des plaintes contre la Providence, prétendant qu'il n'avait mérité ses malheurs en aucune façon et que la Divinité était injuste envers lui et les autres. Ses amis le réfutèrent tour à tour, Job répliqua chaque fois. Enfin, voyant sa persistance, ils ne lui répondirent plus. Le jeune Elihou fut outré de ce silence qui semblait accuser la Providence et donner raison à Job. Le jeune homme prit alors la parole et réfuta les assertions de Job.

Job. Chap. 32.

1. Ces trois hommes voyant que Job avait une si haute idée de sa vertu, ils cessèrent de lui répondre.

2. Elihou, fils de Barachel le Buséen, de la famille de Raam, en fut très-indigné; il fut irrité contre Job, de ce qu'il se croyait plus juste que la Divinité,

3. Et il le fut contre les trois amis de celui-ci, de ce que par leur silence ils semblaient le justifier.

4. Elihou s'était abstenu jusqu'ici de réfuter Job, les autres étant plus âgés que lui;

5. Mais ces trois hommes étant restés courts, il en fut indigné (comme nous venons de le dire).

6. Elihou, fils de Barachel le Buséen, prit alors la parole et dit : moi je suis jeune, vous êtes sexagénaires ; je me suis donc tenu jusqu'ici dans les bornes du respect, et je me suis abstenu de donner mon avis ;

7. Je m'étais dit : laissons parler l'âge, et que le nombre des années fasse connaître la sagesse !

8. Mais c'est l'esprit des humains, c'est l'âme émanant du Tout-Puissant qui éclaire les mortels !

9. Ce n'est pas le nombre qui donne la sagesse, le discernement n'est pas inséparable de la vieillesse.

10. A mon tour je réclame l'attention, moi aussi je veux faire connaître ma pensée.

11. Assez j'étais attentif à vos réponses, assez j'avais écouté vos raisonnemens, espérant entendre une réfutation rationnelle de misérables propos.

12. Mais je vous regarde et personne n'ouvre la bouche, personne ne reprend Job !

13. Vous direz peut-être : nous pourrions bien lui répondre selon la sagesse, mais que Dieu le réprime, c'est la compétence d'un être surnaturel ?

14. Eh bien ! Job ne m'a pas adressé ses arguties, et cependant je ne lui répondrai pas à votre manière !

15. Ils se sont effrayés, c'est pourquoi ils n'ont pas répliqué, c'est pourquoi ils ont renoncé à la parole.

16. Moi qui ne demandais pas mieux que leur silence, puisqu'ils se sont enfin arrêtés et qu'ils n'ajoutent plus rien :

ג) וירשיעו , ויזכו בשתיקתם , ודבר הכתוב דרך כבוד נגד מעלה.

ו) ישיש , שרשו : שש Un sexagénaire , וכ"ה ב' ל"ו י"ב : ישש.

ח) אכן הרוח אשר באנוש היא תבינם ולא רוב השנים.

י"א) מלין , הנ' להקטנה , diminutif.

י"ג) מצאנו חכמה , בשתיקתנו , לא־איש , כנוי לאלקים , ולכן הוא במקף.

17. Je veux dire aussi ma part, moi aussi je veux manifester ma pensée,
18. Car je suis rempli de paroles, mon âme est trop resserrée dans mon intérieur ;
19. Mon sein fermente comme un vin enfermé qui menace de se faire jour à travers l'outre neuve qui le contient.
20. Je veux parler pour être plus à mon aise, je veux ouvrir ma bouche et répondre.
21. Point de ménagement pour un humain ! aucun détour pour un Adamite !
22. Une petite hésitation pourrait m'attirer le mécontentement de mon créateur !

33.

1. Ecoute donc mes paroles, ô Job, et prête attention à mes discours !
2. Les paroles sorties de ma bouche, les mouvemens de ma langue,
3. Partiront d'un cœur honnête, d'une conviction sincère.
4. L'esprit divin m'a formé, je suis animé d'une âme inspirée par le Tout-Puissant.
5. Réponds-moi si tu le puis, fais tes réflexions et refute-moi !
6. Je suis comme toi dans le même rapport à la Divinité, comme toi je suis déchiqueté d'argile ;
7. Ainsi ma supériorité ne t'effrayera pas, tu ne seras pas interdit par mon élévation.
8. Tu as dit en ma présence et j'ai entendu les paroles suivantes :
9. « Je suis pur, sans péché, sans macule, sans faute ;
10. » Dieu cherche des prétextes pour en venir à moi, il me » traite en ennemi ;

י"ט) הנה אם לא אדבר, בטני יבקע כנאד לא יפתח וכאובות חדשים מלאים יין.
כ"ב) כי לא ידעתי אם ישאני עשני, לאמר: שימחל לי, אם אכנה רק מעט.
ג') אמרי באים מיושר לבי, כי אין חכמה כי אם ביושר לבב, ושפתי מללו דעת לב ברור. דעת, בנסמך. מללו, Elles auront dit.
ז') ואכפי, כובד משאי, וכן בלשון ערבי.
ח') אך אמרת, וכו', את אשר יבא בפסוק ט' י' י"א.
ט') חף, טהור.

11. » Il attache les fers à mes pieds, il surveille toutes mes » démarches. »

12. Je te réponds que tu as tort en ceci, s'il est vrai que Dieu est au-dessus d'un faible humain.

13. Tu t'élèves contre lui de ce qu'il ne t'explique pas toutes ses actions !

14. C'est que Dieu parle d'une manière simple, ce que l'être combiné ne saurait percevoir !

15. 16. 17. 18. Les perceptions de l'oreille humaine ont lieu au milieu des rêves, des visions nocturnes (de ce monde), au sein du sommeil terrestre ; Dieu cache les motifs des afflictions humaines pour mieux dépouiller les mortels de leurs inclinations brutales; il refuse de leur expliquer ses actions et ses mystères pour les mieux préserver de la destruction, et pour que leur âme n'erre pas au hasard !

19. Souvent l'homme est réprimandé par une douleur qui l'alite, tandis que la plupart de ses membres restent intègres;

י"ב) הן אענך כי לא צדקת בזאת אם אתה מודה כי ירבה אלוה מאנוש · אענך, je te réponds

י"ג) לא יענה, ה'· דבריו מעשיו, מלשון: הלא דבר הוא chose והענין: איך תריב עם הקב"ה באשר לא יבאר לאנוש מה שעושה הקב"ה.

י"ד) כי הקב"ה ידבר באחת, בכח רוחני פשוט לאין סוף, והגבר המרכב משתים, מנשמה וגויה יחד, לא ישורנה.

ט"ו, ט"ז, י"ז, י"ח) יגלה· פעל עומד, il est ouvert והוא זכר אף שאזן נקבה, כי יקדם הפעל לנושא. וענין הכתוב, כי בני האדם לא יראו הדברים כי אם בכח דמיונם ובהתחשבות הבלי העולם וגויתם, והקב"ה יחתום במוסר אשר יביא להם, לאמר: ימניעם מלהבינו למען הסיר מהאדם חלקי האדם אשר בו ואשר יעוהו מהדרך הישר: ויכסה מעשה וגוה מגבר למען יחשוך נפשו מני שחת, כי אם הי' יודע האדם מתי ולמה ובמה נוסר לא היתה לו בחירה ולא הי' ראוי להתעלה והי' מסור אל חשכי הטבע· גוה, מן גו, דבר נסתר· בשלח, מלשון שלוח, Au hasard

י"ט) למען ישוב הגבר, יוכח במכאוב על משכבו, אבל עוד רוב אבריו באיתנם· והענין, כי בהיות האדם נברא להשלים את עצמו, אם ימות מהרה בחטאו לא יוכל לעולם להגיע אל השלמות· לכן יוכיחנו הקב"ה במכאוב לבד למען ישים אל לב וישוב, וזה מה שיורה השגחת הש"י על בני האדם ואהבתו אותם, כי נקל הי' לו להכחידם מן הארץ בחטאם· וגם זה מוסר לאיוב·

20. Les aliments lui répugnent, les mets les plus délicieux lui font horreur;

21. Ses muscles s'affaissent, des membres cachés deviennent saillants;

22. Déjà la dissolution s'approche, les destructeurs menacent;

23. Il a un seul interprête, une seule bonne action entre mille actes répréhensibles, laquelle peut ramener l'homme à sa primitive innocence:

24. Elle le prend sous sa protection, elle dit: délivre-le de la tombe, j'ai sa rançon!

25. Et il reverdit d'une nouvelle jeunesse, le feu de l'adolescence le ranime.

26. De nouveau Dieu l'exauce quand il prie, de nouveau Dieu le regarde avec amitié, derechef il comble de générosité le faible mortel.

27. Dorénavant celui-ci doit prendre pour modèle des hommes vertueux, il doit dire: « j'ai manqué, j'ai dévié du droit che- » min et je n'ai pas été puni comme je l'ai mérité;

28. » Il m'a retiré du bord de l'abyme et il m'a rendu à la » lumière. »

29. C'est ainsi que Dieu en agit envers l'homme deux ou trois fois,

---

כ') וזהמתו, ממאסתו. חיתו, נשמתו.

כ"א) מראי, מראיה, מראית עין. ושפו, מלשון שף, Saillant ושפו עצמותיו אשר מקדם לא ראו.

כ"ב) לממיתים, לסבות הממיתות.

כ"ג) עליו, על האדם. מלאך, מדה טובה. מני-אלף, מעשים רעים. להגיד לאדם ישרו, אשר תוכל להגיד לאדם ללכת בדרך היושר, לאמר: אם לא נשקתו כל מדותיו.

כ"ד) ויחננו, המלאך הנזכר. פדעהו, שרשו פדה, ונכתב ע' למנוע פגישת שני הה"ין, כמלת מוראה בנפניה, משרש ירה, ונחלף הה' בא'.

כ"ה) רטפש, elle reverdit וכן בערבי בחלוף אותיות.

כ"ו) בתרועה, שרשו ריע, כמו: ותרועת מלך בו. וירא, ה'. צדקתו, של ה'. אם האדם רואה פני הקב"ה, לאמר: יבוא לפניו בתפלה, אז ישיב הקב"ה צדקתו לאנוש.

כ"ז) שוה, Egal

כ"ח) וחיתו, נשמת, לאמר: הנשמה אשר נתן לי.

30. Afin de le préserver de la destruction, pour qu'il participe à la lumière de la vie.
31. Prête-moi attention, ô Job, et écoute-moi! observe le silence pendant que je parlerai!
32. Cependant réponds-moi d'abord si tu le peux, je voudrais pouvoir te justifier.
33. Si tu ne peux répliquer, écoute-moi! prête attention, je vais t'éclairer sur la sagesse!

Chapitre 34.

1. Elihou continua son discours:
2. Ecoutez mes paroles, ô sages, et vous hommes lettrés prêtez-moi attention!
3. Que votre oreille perçoive mes assertions comme le palais discerne les aliments!
4. Nous voulons éclaircir un point de droit, nous allons décider entre nous ce qui est convenable.
5. Job a osé dire: « je suis vertueux et Dieu ne me rend » pas justice! »
6. Je lui donne un démenti pour ce qui est de la justice! mais la flèche que je vais lui décocher ne part que d'un mortel qui, d'ailleurs, n'a aucune intention hostile.
7. Quel autre humain oserait, comme Job, déverser ainsi l'outrage à pleines mains!
8. Qui oserait ainsi se mettre au niveau des malfaiteurs et faire cause commune avec des impies!
9. Comment! il a osé dire que l'homme ne retire aucun avantage de se concilier la Divinité!

ד') משפט , Un éclaircissement

ה', ו') כי הנה אמר איוב שני דברים, הראשון: צדקתי; והשני: ה' הסיר משפטי; והנה לא אענהו על אמרו צדקתי, כי אולי הוא צדיק באמת; אבל אכזבהו על אמרו: וה' הסיר משפטי. אני, דברי. אנוש, אלוש, כהוראת מלת אנוש; וענינו: כי רק אדם אנכי, ועל אחת כמה וכמה אם יענך ה'! וחצי אשר אורה הוא בלי פשע מצדי, לאמר: אין כונתי להקניטך בכך, רק להודיעך כי האלקים בשמים ואתה על הארץ, על כן יהיו דבריך מעטים.

ז') ישתה, ישפוך, וכנה לכבוד השם.

ח') וארח, Et qui se met en route לחברה, להתחבר, והוא מקור.

10. Hommes de cœur, écoutez-moi! l'Être tout-puissant ne peut être injuste! celui qui a limité l'univers ne saurait commettre d'iniquité!

11. L'homme ne recueille que le fruit de ses propres œuvres, et l'on ne trouve des aventures que dans la voie qu'on a choisie.

12. Mais Dieu ne saurait faire du mal, le Tout-Puissant ne peut fausser la justice.

13. Qui donc lui a commandé de former cette terre? qui a donné l'être à tout cet univers?

14. Il n'aurait qu'à le vouloir, il retirerait son esprit, son âme,

15. Et tout périrait simultanément, et l'homme retournerait à la poussière!

16. Si tu es capable de discernement, écoute-moi, sois attentif à ce que je vais dire:

17. Est-ce qu'un ennemi de la justice remédie aux maux? Accuserais-tu de cruauté un homme vertueux connu par de nombreux bienfaits?

18. Confondrais-tu un roi avec la plus vile populace? Traiterais-tu de méchants des princes renommés pour leur générosité?

י"א) ישלם לו, הפועל· ימציאנו, האורח·

י"ב) אף אמנם השם לא יוכל להרשיע ולא יוכל לעוות משפט, כי זה הפך מציאותו, כי השם **אל** מורה על החוזק כי כל יכול הוא, והשם שדי מורה כי ברא העולם כרצונו, והנה **הרשע** ועוות המשפט לא יבואו כי אם מחולשה·

י"ג) ארצה, Au sujet de la terre

י"ד) אם היה רוצה הקב"ה לשים לבו אל האדם להרע לו, היה אוסף רוחו אליו וכו'· ישים וכן כל הפעלים בשני הפסוקים האלה הם פעולות התנאי Conditionnels.

ט"ז) בינה, מקור·

י"ז) יחבוש, ירפא' כמו: כי הוא יכאיב ויחבש· וענין הכתוב: הלא תראה כי ברא הקב"ה דברים רבים עד מאוד לתועלת בני האדם והכין אבריהם כולם לתועלתם ונתן להם עשבים מרפאים, ונותן מחיה ופרנסה לכל בשר, ואם תבואנה רעות על האדם יהיה לו תמיד נחמה מצד אחר, וכמה היה נקל לו להרע להם יותר, והנה ח"ו אם היה שונא משפט היעשה כאלה?

י"ח) היתכן לאמר בליעל אל המלך והנה הוא רועה, שומר ופוקד את עמו! היאמר רשע אל נדיבים· הם שרים נדבי לב! על אחת כמה וכמה אל מלך מלכי המלכים הקדוש ברוך הוא!

19. Dieu ne fait pas de distinction en faveur des grands, il ne préfère pas l'homme opulent au pauvre, car ils sont tous l'œuvre de sa main.

20. Souvent ceux-là disparaissent subitement, ou un peuple tumultueux assaillit au milieu de la nuit et destitue un fort sans force.

21. C'est que l'Eternel surveille les voies de l'homme et en observe chaque pas.

22. Les ténèbres, les ombres de la mort ne sauraient garantir le malfaiteur.

23. Dieu n'impose rien à l'homme de quoi celui-ci eût le droit de se plaindre.

24. S'il brise beaucoup d'hommes puissants et les remplace par d'autres,

25. C'est qu'il en avait reconnu les œuvres ! Aussi un matin ils étaient écrasés !

26. Ils les a frappés pour qu'ils ne fissent plus des méchans, pour qu'ils ne donnassent plus le mauvais exemple ;

27. Parce qu'ils lui avaient tourné le dos, parce qu'ils n'avaient pas observé toutes ses voies ;

28. Parce qu'ils lui avaient amené les plaintes du pauvre et qu'il avait entendu les gémissemens des malheureux.

29. Lorsqu'il soulage ceux-ci, qui pourrait l'en accuser ? Qui

---

י"ט) הקב"ה אשר לא-נשא וכו'. ולא נכר, לפניו.

כ') ברגע ימותו השרים הנזכרים, או העם יגעשו ואז יעברו השרים, והעם יסיר את האיש אשר היה אביר ולא בכחו, כי כל אבירי הארץ הם יחידים כנגד רבים וכל חזקתם היא ביד העם ורצונו. יגעשו, מבנין פִּעֵל.

יגעשו עם, Le peuple est envahi par un esprit de révolte

כ"ג) ישים עוד, יותר מדי, Il n'impose rien de trop

כ"ד, כ"ה) אם ירע כבירים רבים וכו', הוא מפני אשר יכיר מעשיהם. הפך לילה, הלילה הפך, לאמר: עבר; וענינו: הבקר אור וידכאו.

כ"ו, כ"ז) תחת, במקום. ספקם, הכם. כמו: ויספוק את כפיו הכה. הכבירים הנזכרים במקום הרשעים אשר היו עושים אם לא הכם ספקם במקום רואים, לאמר: אם לא ספקם היו בני אדם רואים מעשיהם ולמדו מהם והיו נפרעים על זאת. סרו מאחריו, הכבירים הנזכרים.

כ"ח) עליו, על ה', שהיו הדלים מתאוננים על ה'.

כ"ט) והוא ישקט ומי ירשיע, ואם הוא ישקיט לדלים. מי ירשיע אותו על

peut en pénétrer le motif si une autre fois il en détourne sa face ? Et observe que tout ceci a lieu pour l'individu comme pour la généralité !

30. Qui peut l'accuser, s'il précipite du trône un hypocrite qui tend des pièges au peuple ? A-t-il dit à la Divinité : « Je suis » élevé, je dois d'autant plus m'abstenir de la moindre déviation ?

31. » Enseigne-moi ce que j'ignore, je ne retomberai plus » dans la faute que j'ai commise ? »

32. Ou voudrais-tu prendre sur toi la punition de ces méfaits, puisque les voies du Seigneur te répugnent ? Tu pourrais peut-être préférer ce moyen, moi je n'en voudrais jamais ! Si tu as autre chose à objecter, parle !

33. Les hommes de cœur et le sage qui m'écoutent avoueront

34. Que Job parle sans réflexion et que ses raisonnemens ne sont rien moins que logiques.

35. O mon Père céleste ! Job mérite encore une longue épreuve pour des réponses qui lui sont communes avec des malfaiteurs !

36. Il a accumulé faute sur péché, en manifestant des doutes et en exhalant du verbiage contre la Divinité, au milieu de nous.

זאת! ולפעמים יסתיר פניו מפשעי האדם, אבל מי יבין טעמו? ועל גוי ועל אדם יחד, הכונה שהקב"ה משגיח על הפרטים כמו על הכלל, ולא כדעת איוב.

ל' ל"א) שב אל פסוק הקודם: ומי ירשיע, אם לא יניח אדם חנף על כסא המלוכה בעבור אשר החונף ההוא יקום מוקש לעם ויחטיאו! כי הכי אמר החונף ההוא אל הש"י: מוטל עלי שלא אזיק גם מעט מפני אשר נשאתי, שאני מלך, כי הגדול מחברו צריך לדקדק יותר על מעשיו למען לא ילמד העם; האם אמר אל הקב"ה: הורני מה שאינני רואה וכו'?

ל"ב) או אתה איוב אשר מאסת בדרכי ה' ולא טובו בעיניך, רוצה אתה שהקב"ה ישלם מאתך את הרעה אשר עשה החנף ההוא ויניחו על כסאו? ופה המליץ לאמר שאולי איוב חטא בזה בהתרעמו על דרכי ה'; כי אתה תבחר זה בהלינך על מעשי ה' ולא אני!

ל"ג, ל"ד) אנשי לבב יאמרו לי וכו' כי איוב בתולדות שכל כאלה לא בדעת ידבר וכו'. אנשי לבב, אנשים המתגברים על יצרם והם היותר חכמים בבני אדם.

ל"ה) אבי, שבשמים. על תשבות אשר השיב לך עם אנשי און, לאמר: כאנשי און.

ל"ו) יספק, מלשון ספק בתלמוד. בינינו, אשר לא הרהרנו מעולם על דרכי ה'.

Chapitre 35.

1. Elihou poursuivit en ces termes :
2. Tu te crois donc bien juste en te prétendant plus juste que la Divinité !
3. En lui disant : que t'importe ma vertu et que produira-t-elle de plus que mes vices !
4. Je vais te répondre, ainsi qu'à tes amis.
5. Lève tes yeux et regarde cet ether, considère ce firmament si élevé au-dessus de ta tête !
6. Non, si tu es fautif tu n'influes pas sur lui ; quelque nombreux que soient tes péchés, il n'en sent pas les effets !
7. Non, il ne gagne rien à ta vertu ! Oh ! qu'est-ce que tu pourrais lui procurer !
8. Mais tes vices influent sur tes pareils ! tes vertus sur tes semblables !
9. Ils font naître des criailleries sur les nombreux opprimés ; ils excitent des murmures sur la foule de tyrans.
10. D'ailleurs, l'homme heureux pense-t-il davantage au Dieu de ses ancêtres ?
11. Les bestiaux de la terre peuvent nous servir d'exemple ; les oiseaux de l'air nous donnent des leçons de sagesse.
12. On se plaint sur la terre, dites-vous, de l'orgueil des méchans, et Dieu ne répond pas ?
13. C'est que Dieu n'écoute pas de vaines clameurs et que le Tout-Puissant n'y fait pas attention !

ב') הכונה : הנה האשמת ח"ו הבורא יתעלה ; אבל הזה למשפט יחשב, אמרך צדקתי מה'?

ג') מה יסכן לך, דרכי יושר • מה אעיל, בצדקתי יותר מחטאתי •

ח') לאיש כמוך יזיק רשעך, ולבן־אדם תועיל צדקתך •

ט') קטני האמונה ילינו את בני האדם על ה', באמרם כי עשוקים רבים המה בארץ וכו' •

י') נותן זמירות בלילה, הוא העוף אשר נקרא : Le rossignol והוא משל על בני האדם אשר יהיו בשמחה, בטוב לבב ומתוך כן לא יזכרו את ה' ובהכרח יבוא להם צר למען הזכירם אותו !

י"א) עוד ילמדום העוף הנזכר ובהמות הארץ כי הקב"ה לא ירצה בצרת ברואיו, כי המה תמיד בטוב לבב ובבריאות ; אם כן, צרות בני האדם לא לחנם הנה !

י"ב, י"ג) אתם אומרים כי שם, בארץ, יצעקו בני אדם מפני גאון רעים,

14. Tu n'aperçois pas ses motifs ? Sache qu'il est toujours juste et soumets-toi !

15. Job n'ayant pas agi en conformité de ces principes, n'ayant pas reconnu ces vérités au sein de la fortune, Dieu l'a visité de sa colère.

16. Job n'a proféré que des chimères, il n'a fait qu'entasser des mots privés de sens.

Chapitre 36.

1. Elihou continua ainsi :

2. Un moment, et je te parlerai encore, la défense de la Divinité n'est pas encore épuisée.

3. Je porte mes réflexions au loin, et je reconnais toujours la justice de mon Créateur.

4. Aucun mensonge ne souillera mes lèvres, car je tiens ici la place de l'Etre Parfait.

5. La fermeté est un attribut de l'Etre Suprême, et il ne saurait la mépriser dans un cœur humain.

והק"בה לא יענה? זה הוא מפני שלא ישמע שוא וכו', כי פעמים רבות בני אדם יצעקו לשוא כי רוצים הם עצמם בעושר והכבוד אשר יראו אצל אחרים, ופעמים אחרות הצועקים ירשיעו לעשות כאותם אשר יצעקו עליהם!

י"ד) אף אם תאמר: לא תשורנו, לאמר: לא תבין תמיד משפטו, הדין עם הק"בה בלי ספק ואתה היה לפניו כחלל!

ט"ו) ועתה כי אין, לאמר: כי איוב לא שם משפט בחיק הבורא יתעלה ולא יתחולל לו ולא נתן לב אל הדבר הזה כאשר היה בפש מאוד, לאמר: בטובה ובמרגוע גדולה, על כן פקד הק"בה את אפו להודיע זאת לאיוב. פש, מלשון: ופשתם כעגלי מרבק.

ג') אשא דעי למרחוק ומתוך זה אתן לפעלי צדק. והשעור: אם הייתי רואה הדברים כאחד מעמי הארץ והייתי רואה רשעים שלוים ושקטים וצדיקים נכאים ומנוגעים, הייתי יכול להאמין ח"ו במשפט מעקל; אבל אני רואה תולדות הדברים מה יולד משלות הרשעים ומיסורי הצדיקים, ובזה אתן צדק לפועלי.

ד') תמים דעות אנכי עמך, הכונה: אני לך במקום השם ב"ה אשר נקרא תמים דעות.

ה') הן אל כביר ולא ימאס האדם אשר הוא כביר כח לב לעבוד את השם אף בעניו.

6. Non, Dieu n'encourage pas le méchant ! Oui, Dieu donne aux malheureux ce qui leur convient !

7. Non, Dieu ne détourne pas les yeux de l'homme vertueux ni des rois sur le trône, lesquels il y plaçait pour jamais, car c'est par lui qu'ils se sont élevés.

8. Viennent-ils à être liés de chaînes, sont-ils serrés par les cordes de la misère,

9. C'est que Dieu leur annonce leurs propres œuvres ; c'est que leurs péchés sont parvenus au comble,

10. Et que Dieu veut les rendre attentifs à la morale et leur annoncer qu'ils doivent abandonner l'iniquité.

11. S'ils écoutent, s'ils se soumettent, ils passent le reste de leurs jours dans le contentement et leurs années dans la satisfaction.

12. S'ils n'écoutent pas ils sont abandonnés à leur sort et ils périssent dans la sottisse.

13. Il n'y a que des égoïstes qui s'irritent de leur punition au lieu d'adresser des prières à la Divinité.

14. Aussi périssent-ils à la fleur de l'âge et finissent-ils avec les débauchés.

15. Dieu sauve le malheureux par son malheur même et le rend attentif par son oppression.

16. La colère même, poussée d'une étroite issue (excitée par le malheur), aboutit à une vaste félicité et à des jouissances non troublées.

ו') לא יגרע מצדיק עיניו, תמיד השגחתו עליו, ולא יגרע את המלכים שמוכנים לכסא, לאמר: כי גם עליהם השגחתו תמיד. ויושיבם לנצח, כי הושיבם על תנאי שימלכו בצדק ובמשפט, ואם יקיימו התנאי' יושיבם לנצח.

י"א) ויעבדו, אותו.

י"ב) בשלח יעברו, ישלח אותם לנפשם לפי דרכי הטבע.

י"ג) וחנפי-לב, אותם שמחניפים לעצמם לאמר שהם צדיקים וברי לבב ושנוסרו על לא חמס בכפם, וזה רמז לאיוב. ישימו אף, יחרה אפם בה' ולא ישועו בתחנה אם הקב"ה אסרם.

י"ד) בנער, Dans la jeunesse ותמת חיתם, נשמתם.

ט"ו) יחלץ עני על ידי עניו, לאמר: עניו הוא לטוב לו, ויגל אזנם על ידי לחצם. בעניו, Par sa misère même, בלחץ' Par l'oppression même

ט"ז) וגם החימה אשר הסיתה אותך מפי-צר, לאמר: מן המצר, גם תחת ההסתה ההיא יש מקום רחב לא צר; והכונה: אף יסוריך ותלונותיך יהיו לטובה

17. Lorsque tu auras satisfait à ta condamnation, le droit et la justice seront tes appuis.
18. Que la colère ne te suggère pas des doutes, et rien ne pourra te faire dévier.
19. Si Dieu doit te conduire vers le but qu'il te destine, il doit le faire moyennant l'infortune et tous les autres moyens qui stimulent les facultés ;
20. Et désirer voir ces stimulants remplacés par des moyens assoupissants, c'est préférer les ténèbres à la lumière,
21. C'est vouloir se précipiter dans l'iniquité, c'est la préférer à la misère !
22. Dieu fortifie par ses punitions ; aucun instructeur ne lui est comparable.
23. Qui oserait critiquer ses actions? Qui pourrait lui dire : tu as eu tort d'en agir ainsi ?

לך בסוף • ואף, והאימה • הסיתך, מקור במקום שם • מפי־צר, étroite D'une ouverture רחב, Large לא מוצק, מלשון צרה וצוקה, étroit ונחת, שרשו: נחת, וענינו: מה שמונח על שלחנך • מלא דשן, בסוף •

י"ז) וכאשר מלאת דין־רשע, אז דין ומשפט יתמכו אותך, לאמר: תבאנה שנות נעימים • ודין־רשע, ודין כרשע • מלאת, Tu auras accompli

י"ח) כי חמה פן־יסיתך בשפק, ואז רב־כפר אל יטך מהאמונה הישרה • שפק, Des doutes (Sur la justice de la Divinité)

י"ט, כ') שועך מלשון: וישע ה' אל הבל ואל מנחתו; והכונה: מבוקשך • עמים, Des affaiblissants מגזרת עמם, éteindre, Affaiblir ותחלה אביע לך הקורא כי היגון והצרות אשר יגיעונו בארץ הם לנו לטובה גדולה להעיר ולאמץ את רוחנו, וללמדנו לכבוש את תאותינו, כי אם היה האדם תמיד בטובה, והעצלות וחולשת הלב היו גוברים עליו ולא היה יכול לעמוד כמעט רגע נגד כח דמיונו ותאותיו הפתיות • והנה כונת המקראות האלה: היתן הקב"ה את מבוקשך בלי צרות ובלי הדברים האחרים אשר יאמצו כחך נגד יצרך! אל תשאף שיעלו דברים המעממים והמחלישים, והיא הטובה התמידית, תחת מאמיצי הכח ההם, כי אם תשאף זה תשאף הלילה, לאמר: החשך תחת האור, כי לא תוכל להשלים עצמך, והאדם נברא להשלים את עצמו • אל תשאף, אל תתאו, N'aspire pas !

כ"א) כי על זה' לאמר: לפנות אל און, בחרת און מעני, כי אם תבלה כל ימיך בטוב תפן אל און, כמאמר התלמוד: מה יעשה אתו הבן שלא יחטא!

כ"ב) הן השם ישגיב האדם בכחו על ידי יסורים • מורה, Un instructeur

24. En le disant, tu élèves ses œuvres, chantées par les hommes.

25. Les hommes généralement ne se le représentent que comme un mortel doué de grandes facultés.

26. Dieu est grand à nos yeux quand nous déclarons ne pas le connaître ; quand nous lui donnons des années incalculables ;

27. Lorsque nous lui faisons réduire en pluie la vapeur provenant de

28. Goutelettes d'eau distillée que laisse couler le firmament sur de nombreuses populations ;

29. Surtout si nous lui permettons d'entendre aussi les couches des nuages et les foudres de son pavillon.

30. « Ah ! il étend sa lumière sur ces nuages (ajoute un » autre), laquelle couvre en même temps les racines de la mer ;

כ"ד) שב אל המקרא הקודם: זכר אם תאמר לו: פעלת און, כי תשגיא פעלו, כי זה יורה כמה גבוהים דרכי ה' מדרכי בני אדם שאינכם יכולים להבין דעתו הנשגבה לאין תכלית, כי בלי ספק אין עולה בחיקו יתעלה, שוררו מלשון שיר.

כ"ה) הכונה: חסרונך בהתרעמך על כבוד הבורא ית' הוא כחסרון כל בני אדם, כי אינכם מכירים אותו ולא ידמוהו במחשבתם כי אם לאנוש אשר יביט למרחוק בעין שכלו.

כ"ו) הן אל שגיא, בעינינו. ומפסוק הזה עד סוף פסוק כ"ט הם דברי בני האדם אשר רוצים לשבח הבורא ב"ה וחושבים להגיע עד תכלית נפלאותיו; ומפסוק ל' עד פסוק ל"ג הם דברי בני אדם אחרים אשר ידמו בשכלותם לדעתו עוד יותר מהראשונים.

כ"ז) יגרע הש"י טפי מטר לאידו אשר יעלה מן הארץ מנטפי מים אשר יזקו. יגרע, ימעיט. הענין: כי יוריד הקב"ה המטר בטפות דקות ולא יתן העב לפול בפעם אחת ולא במקום אחד. יזקו, משרש זקק, épurer כי נטפי המים המה מזוקקים טרם רדתם לארץ. לאידו, par sa vapeur מלשון: ואד יעלה מן הארץ.

כ"ח) שב אל הפסוק הקודם: נטפי מים אשר יזלו שחקים וירעפו וכו'.

כ"ט) שב לפסוק הקודם: אף אם יבינו בני האדם את הקב"ה את מפרשי עב אשר יטיפו המטר ותשואות סכתו, מתגאים עוד יותר בידיעתם, מפרשי עב, Les couches de nuages, תשואות, הרעמים. סכתו, השמים העשוים כסכה.

ל') עליו, על העב. שרשי הים כסה, האור אשר יורד אל תחתית הים וסוף הפסוק הזה היא ידיעת אחר החכם בעיניו והמוזכר פסוק ל"ג

31. » Moyennant ces deux objets (les nuages et la lumière),
» il juge les peuples et fournit des comestibles en abondance ;
32. » La lumière couvre les deux hémisphères et Dieu lui
» ordonne de ne paraître que par un mobile (le soleil et le feu).»
33. Ajoute en faveur de la Divinité, l'ami brute qui croit s'élever bien haut !

Chapitre 37.

1. Et cependant ces peu de connaissances déjà font tressaillir et bondir mon cœur !
2. Ecoutez sa voix tonnante, ces idées qui se font entendre,
3. On les voit sous tout l'horison, la clarté s'en répand aux extrémités de la terre,
4. Après cet éclair, roulement terrible, il tonne de sa voix majestueuse, et ces foudres ne suivent pas les éclairs, quoiqu'on les entende ensuite.
5. Par ces foudres Dieu fait de grands miracles inconnus,

ל"א) למכביר, תואר הפעל ממלת כביר. גם, בהעב והאור הנזכרים.

ל"ב) כפים, l'horison והוא במשקל שנים מפני שמדבר משני חצאי כדור, והיחיד: כף, לשון קערה, והוא נקבה: עליה, על כל אחד מהכפים. במפגיע, על ידי מפגיע, לאמר: על ידי אמצעי, כי השמש יאיר את האור ואחר כן יאיר האור לארץ.

ל"ג) יגיד עליו רעו, יגיד רעו לחברו על הקב"ה, להודות כי נכון הוא מחברו, רעו אשר גם הוא כבהמה בערך מה שאיננו יודע עליו, על הקב"ה. אף על עולה, אשר גם הוא רוצה לעלות מעלה מעלה בידיעת דרכי ה'. על, משרש עליה.

א') אף לזאת, שב לפסוקים הקודמים, אף שהאנשים האלה לא ספרו כי אם מעט מזער מנפלאות ה' והן הנה כלא תחשבנה בערך נפלאותיו, מ"מ יחרד לבי וכו' בזכרם זאת המעט!

ג') אורו על כנפות הארץ, לאמר: על קצה הארץ, ונראה תחת כל השמים. אורו, ברקיו. תחת כל השמים, Sous tout l'horison

ד') אחריו, אחרי האור, והם הברקים. ולא יעקבם, הקול לא יבא בעקב הברקים, לאמר: אחר הברקים, כאשר ישמע, כי הרעם הוא לפני הברק, אמנם ראה הברק תחלה מפני שהאדם יראה יותר מהרה מאשר ישמע, כידוע.

ה') אם ירעם השם בקולו, עשה נפלאות, הוא ירידת הגשם, עשה גדלות ולא נדע;

6. Car il ordonne à la neige d'être terre, pluie douce ou pluie d'averse.

7. Ah ! la puissance humaine est trop bornée pour connaître toutes les particularités des aetions divines !

8. Maintenant (lorsque le temps menace de pluie), l'animal se retire dans son repaire, s'étend dans sa tanière ;

9. Bientôt d'une issue secrète s'élance l'ouragan et des vents poudreux amènent la fraîcheur.

10. Le souffle de la Divinité produit la glace (sur les montagnes), et nous fait couler des eaux abondantes d'une masse solide.

11. Bientôt la colère de Borée supplante ces nuages et répand les rayons de sa lumière,

12. Tandis que ces nuages prennent des détours en serpentant par les moyens ingénieux de la providence, afin que vent et nuage exécutent ses volontés dans le monde entier en faveur de la terre.

ו') וגשם מטר, הם גשמי נחת; וגשם מטרות עזו, גשמי סער; והשעור: השלג יהיה ארץ או גשם מטר או גשם מטרות עזו.

ז') ביד, בכחו יחתום, יסגור, לאמר: ימניע. ימנע כח כל אדם לדעת כל מיני מעשי ה'. כל אנשי מעשהו ' toutes les particularités de ses actions

ח') ותבא חיה וכו' אם הגשם מתחולל לבא.

ט') וממזרים ומן מזרים, de ceux qui dispersent ושרשו: זרה, והיא בינוני פועל מבנין הכבד. והענין: כי לפני הגשם יבוא רוח חזק מן חדר, ומהרוחות המזרים יהי' קור, כי טרם ירד הגשם הרוח קר יותר מאחרי כן.

י') מנשמת אל, מרוחו החזקה. מוצק, un corps solide, la glace ואמר מנשמת אל, כי כמו שהנשמה תחיה את האדם, כן הקרח על ההרים יפיק מימיו על פני הארץ; וזה שאמר: ורחב מים יתן על ידי מוצק. במוצק, par la glace

י"א) אף, La colère כי בחוזק ישב. ברי, שרשו ברה; וענינו: הרוח המטהר את השמים בהפיץ העננים. יטריח, Il supplante וכן ענינו בערבי. אף=ברי יפיץ ענן אורו, דמה כמו שאם הרוח אשר מפיץ העננים היה לו אור, כי בהנפץ העבים יזרח אור השמש.

י"ב) והוא, העב. מסבות, Des détours בתחבולותיו, של הק"בה. לפעלם, הברי והעב. והברי הנזכר מתהפך במסבות בתחבולות הק"בה למען יפעלו הברי והעב כל אשר יצוה הק"בה על פני תבל על אודות הארץ.

13. Il les envoie (ce vent et ces nuages) comme châtiment, comme récompense ou par générosité.

14. Prête attention à ceci, ô Job, et réfléchis aux miracles divins!

15. Connais-tu le temps précis quand Dieu doit étendre les nuages et faire luire la lumière sur les hommes?

16. Connais-tu les miracles qu'opère l'Être-Parfait au sujet de l'équilibre de l'atmosphère?

17. Lorsque tes habits te pèsent par la chaleur et qu'il est nécessaire de rafraîchir un pays du vent de midi,

18. Aides-tu la Divinité alors à étendre un nouveau firmament (des nuages), solide comme un miroir métallique?

19. Fais-nous connaître ce que nous lui dirons! mais nous ne pourrons rien proférer dans l'obscurité qui nous enveloppe!

20. Ou est-il nécessaire de lui communiquer mes pensées lorsque je veux lui parler? L'homme lui parle-t-il pour que ses idées ne lui restent cachées?

21. On était dans l'obscurité; bientôt des taches blanches se montrent à l'atmosphère; bientôt le vent fait disparaître les nuages;

י"ג) ימציאהו, העב והברי, או לשבט, לאמר: ליסר בו בני אדם, או לארצו, לאמר: אם בני האדם הגונים ונקראת הארץ ארצו של הקב"ה. או לחסד, לאמר: למתנת חנם אם בני האדם אינם כשרים.

ט"ו) עליהם, על בני אדם. שום והופיע, במקור. התדע מתי העת שישום אלוק את עננו עליהם ומתי יופיע האור, לאמר: מתי יבואו העבים ומתי יפוצו, כי מעט אשר ישחרו או יאחרו יותר מהראוי, היא קללה לעולם.

ט"ז) מפלשי, מגזרת פלס, La balance, l'équilibre התדע מפלאות תמים דעים אשר הוא עושה על מפלשי-עב.

י"ז) שב לפסוק י"ח: אם בגדיך חמים אם יש מן הצורך להשקט הארץ מרוח דרום, התרקיע אז עננים עמו להיות שחקים להשקט ארץ?

י"ח) שב לפסוק הקודם; כראי, כמראה של מתכת חזק. מוצק, solide לשחקים, רקיע העננים נקרא שחקים.

כ') כי יבלע, מלשון: כבלע את הקדש. וכי הוא מן הצורך לספר אל השי' מה שאני צריך! אם יאמר איש דבר מפני אשר בלי זה יכוסה הדבר מהקב"ה! כי יבלע, פעל התנאי.

כ"א) חוזר לענין פסוק י"ח אשר אמר כי השמים מכוסים בעננים. ואומר פה,

22. Du septentrion s'avance un ciel doré, vénérable majesté de la divine Providence.

23. Impossible à nous de concevoir la grandeur et la justice du Tout-Puissant ! L'auteur de tant de bienfaits ne saurait être un tyran !

24. En conséquence, Dieu ne doit-il pas voir tous ces hommes honnêtes qui le respectent ?

ועתה לא ראו בני האדם אור השמש ; אבל מהרה יראה בהרות בשחקים ואחר כן יעבור רוח ותטהרם לגמרי.

כ"ב) מצפון זהב יאתה, זהר השמים הדומה לעין זהב, כי מפאת צפון יחלו להזדכך, ואז הוד על אלק נורא הוא.

כ"ג) שדי לא מצאנהו שגיא כח ומשפט, לאמר: אין ביכלתנו להשיג גדולתו ומשפטו, כאשר אמר קאפיטל ל"ו ; ואלק אשר הוא רב צדקה, לאמר: אשר יעשה צדקות רבות כהנה, לא יוכל לענות בני אדם.

כ"ד) לכן הכי לא יראה הק"בה האנשים וכל חכמי לב אשר יראוהו? לכן,

en conséquence

FIN DES FRAGMENS DE JOB.






LIBRARY OF CONGRESS
0 019 567 480 2